

Dragons et serpents

Hobb,Robin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



ROBIN HOBB

Dragons et serpents

LES CITÉS DES ANCIENS I



ROBIN HOBB

DRAGONS ET SERPENTS

Les Cités des Anciens

*

roman

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original :
DRAGON KEEPER, volume 1
(Première partie)

© 2010, Robin Hobb
© 2010, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en
langue française
ISBN 978-2-7564-0287-1

*En souvenir de Spot, Smokey, Brownie
Butt, Rainbow, Rag-bag et Sinbad,
pigeons d'excellence, s'il en est.*

Personnages

Gardiens et dragons

Alum : Teint clair, yeux gris argent ; très petites oreilles ; nez presque plat. Son dragon est Arbuc, mâle vert argenté.

Argent : A une blessure à la queue et pas de gardien.

Boxteur : Cousin de Kase ; yeux cuivrés, petit et râblé ; son dragon est le mâle orange Skrim.

Cuivre : Dragon brun chétif, sans gardien attiré.

Graffe : Aîné des gardiens, et le plus marqué par le désert des Pluies. Son dragon est Kalo, le plus grand mâle, bleu-noir.

Gresok : Grand dragon rouge, le premier à quitter le terrain d'encoconnage.

Harrikine : Long et mince comme un lézard, il est à vingt ans plus âgé que la plupart des gardiens. Lecter est son frère adoptif. Son dragon est Ranculos, mâle rouge aux yeux argentés.

Houarkenn : Grand gardien dégingandé. Dévoué à son dragon Balipère, mâle rouge vif.

Jerd : Gardienne blonde, fortement marquée par le désert des Pluies. Sa dragonne est Veras, reine vert foncé à grenure dorée.

Kanai : Gardien affecté de stigmates prononcés. Sa dragonne est la petite reine rouge Gringalette.

Kase : Cousin de Boxteur ; les yeux cuivrés, il est trapu et musclé. Son dragon est le mâle orange Dortean.

Lecter : Orphelin à l'âge de sept ans, élevé par les parents d'harrikine. Son dragon est Sestican, grand mâle bleu ponctué d'orange, doté de petites piques sur le cou.

Nortel : Gardien compétent et ambitieux. Son dragon est le mâle lavande Tinder.

Sylve : Douze ans, cadette des gardiens. Son dragon est Mercor, doré.

Tatou : Le seul gardien né esclave. Il porte sur le visage un petit cheval et une toile d'araignée tatoués. Son dragon est la plus petite reine, Nente.

Thymara : Seize ans ; a des griffes noires à la place des ongles et se déplace aisément dans les arbres. Sa dragonne est une reine bleue, Sintara, aussi connue sous le nom de Gueule-de-Ciel.

Tintaglia : Reine dragon adulte, elle a aidé les serpents à remonter le fleuve pour s'encoconner. On ne l'a plus vue depuis plusieurs années dans le désert des Pluies.

Les Terrilvilliens

Alise Kincarron Finbok : Issue d'une famille désargentée mais respectable de Marchands de Terrilville. Spécialiste des dragons. Mariée à Hest Finbok. Yeux gris, nombreuses taches de rousseur.

Hest Finbok : Marchand de Terrilville de belle prestance, bien établi et fortuné.

Sédric Meldar : Secrétaire de Hest Finbok, et ami d'enfance d'Alise.

L'équipage du *Mataf*.

Belline : Matelot. Mariée à Souarge.

Carson Lupskip : Chasseur de l'expédition, vieil ami de Leftrin.

Davvie : Chasseur, apprenti de Carson Lupskip ; environ quinze ans.

Grand Eider : Matelot.

Grig : Chat du bord ; roux.

Hennesie : Second.

Jess : Chasseur engagé pour l'expédition.

Leftrin : Capitaine du *Mataf*. Robuste, yeux gris, cheveux châtains.

Mataf : Gabare longue et basse. Plus ancienne vivenerf existante.
Port d'attache : Trehaug.

Skelli : Matelot. Nièce de Leftrin.

Souarge : Homme de barre. Navigue sur le *Mataf* depuis plus de quinze ans.

Autres personnages

Althéa Treil : Second du *Parangon* de Terrilville. Tante de Malta Khuprus.

Bégasti Cored : Marchand chalcédien ; chauve, riche ; partenaire commercial de Hest Finbok.

Brashen Trell : Capitaine du *Parangon* de Terrilville.

Clef : Mousse du *Parangon*, ancien esclave.

Detozi : Gardienne des oiseaux messagers de Trehaug.

Duc de Chalcède : Dictateur de Chalcède, âgé et mal portant.

Erek : Gardien des oiseaux messagers de Terrilville.

Malta Khuprus : « Reine » des Anciens, réside à Trehaug. Mariée à Reyn Khuprus.

Parangon : Vivenef. A aidé les serpents à remonter le fleuve jusqu'à leur terrain d'encoconnage.

Selden Vestrit : jeune Ancien ; frère de Malta et neveu d'Althéa.

Sinad Arich : Marchand chalcédien qui passe un marché avec Leftrin.

Deuxième jour de la Lune de la Charrue

Sixième année du Règne du Très Noble et Magnifique Gouverneur Cosgo

D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville, à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug

Je vous envoie ce soir quatre oiseaux, portant en deux parties notre accord avec la Dragonne Tintaglia à ratifier par le Conseil du Désert des Pluies. Le Marchand Devouchet, président du Conseil des Marchands, a proposé de vous en faire parvenir des doubles qui résument le contrat liant des Marchands à la Dragonne : nous devons aider les serpents à remonter le fleuve du Désert des Pluies, en échange de quoi elle participera à la défense des cités et voies de navigation des Marchands contre les envahisseurs chalcédiens. Je vous prie d'envoyer un oiseau dès que possible pour confirmer réception de la présente.

Detozi,

Un mot bref de ma part, écrit en hâte sur un coin de table. Le désordre le plus complet règne ici. Mon pigeonnier a souffert des incendies déclenchés par les envahisseurs, et la fumée a tué nombre de mes oiseaux. J'envoie Royal parmi les oiseaux messagers ; vous le savez, j'ai élevé ce pigeonneau à la main après la mort de ses parents ; s'il vous plaît, gardez-le à l'abri chez vous et ne le renvoyez qu'une fois certaine que tout va bien. Si Terrilville tombe, gardez-le et traitez-le bien. J'ignore si nous survivrons à cette dernière invasion, dragonne ou non.

Erek

Prologue

La fin des serpents

Ils venaient de très loin, mais, maintenant qu'ils arrivaient, les années de voyage s'effaçaient déjà de son esprit, remplacées par l'urgence du présent. Sisarqua ouvrit la gueule et tordit le cou ; le serpent de mer avait peine à rassembler ses pensées. Il y avait des années qu'elle n'avait pas complètement quitté l'élément liquide, et elle n'avait pas senti la terre sèche sous son corps depuis son éclosion sur l'île des Autres. Elle était bien loin aujourd'hui du sable brûlant et des eaux chaudes de l'île ; l'hiver tombait sur les épaisses forêts qui bordaient le fleuve, et la berge boueuse sous ses anneaux était dure et abrasive ; dans l'air froid, ses branchies séchaient trop vite. Elle n'y pouvait rien, hormis travailler plus rapidement. Elle enfonça la gueule dans l'énorme rigole et la ressortit pleine d'un mélange d'argile veinée d'argent et d'eau. Elle rejeta sa grande tête en arrière et avala la bouchée crissante, froide et bizarrement délicieuse. Une autre goulée, une autre déglutition, une autre et une autre.

Elle avait perdu le compte du nombre de bouchées du gruaux grumeleux qu'elle avait ingérées quand elle sentit enfin le réflexe archaïque se déclencher. Sous la contraction des muscles de sa gorge, les sacs à poison s'enflèrent ; la crinière charnue se dressa tout autour de son cou pour former une collerette frémissante et toxique. Avec un tremblement qui la parcourut tout entière, elle ouvrit grand la gueule, se tendit, eut un haut-le-cœur, et parvint à ses fins ; elle referma les mâchoires pour retenir le liquide, dont elle ne laissa s'échapper qu'un jet fin mais puissant d'argile mêlée de bile et de salive, avec une touche de venin. Non sans mal, elle tourna la tête, puis enroula sa queue au plus près d'elle. Le fluide qu'elle crachait évoquait un fil d'argent lourd et épais qu'elle déposait sur elle-même par étages successifs en tournant la tête à droite et à gauche.

Elle sentit un pas lourd non loin d'elle, puis l'ombre de la dragonne passa sur elle. Tintaglia s'arrêta et lui dit : « C'est ça ; bien, très bien. Une belle couche égale et sans rupture ; c'est ça. »

Sisarqua n'avait pas le temps de regarder la reine bleue et argent qui la complimentait, absorbée par la création du cocon qui devait la protéger dans les mois d'hiver restants. Elle se concentrait sur sa tâche

avec une énergie héroïque née de son épuisement. Elle avait besoin de dormir ; elle avait envie de dormir, mais alors elle ne se réveillerait jamais. « Termine, se disait-elle ; termine, et ensuite tu pourras te reposer. »

Tout autour d'elle, sur la berge, d'autres serpents peinaient comme elle, avec plus ou moins de réussite. Des humains s'affairaient parmi eux : certains apportaient des seaux d'eau du fleuve, d'autres extrayaient des blocs d'argile argentée de la rive et les chargeaient dans des brouettes que des jeunes gens poussaient jusqu'à un enclos fait de troncs d'arbres. Ils déversaient l'eau et l'argile dans cette immense mangeoire improvisée, où d'autres, à l'aide de pelles et de rames, découpaient les blocs et les réduisaient en un gruau liquide. C'était cette soupe qu'avait consommée Sisarqua, et qui constituait l'ingrédient principal du cocon qu'elle se confectionnait ; les autres éléments, moins nombreux, n'en étaient pas moins essentiels : son organisme ajoutait les toxines qui la plongeraient dans un sommeil voisin de la mort ; sa salive confiait ses souvenirs à la garde du cocon – non seulement ceux de sa vie en tant que serpent mais tous ceux de sa lignée, qu'elle enroulait autour d'elle, intimement mêlés à la structure de sa coquille.

Mais il lui manquait ceux qu'elle eût dû recevoir des dragons vigilants qui s'occupaient des serpents alors qu'ils confectionnaient leurs cocons ; il lui en restait assez pour se rappeler qu'une vingtaine de dragons au moins eussent dû être présents pour les encourager, malaxer entre leurs mâchoires le sable et l'argile de mémoire et y intégrer leur salive chargée de leur propre passé. Mais ils n'étaient pas là, et la fatigue lui interdisait de se demander en quoi leur absence allait l'affecter.

L'épuisement l'envahissait. La coquille lui arrivait au niveau du cou, et Sisarqua devait l'arranger de façon à pouvoir y entrer la tête et refermer l'ouverture derrière elle. Un souvenir lui revint lentement : lors des générations précédentes, les dragons qui veillaient sur les serpents les aidaient parfois à clore leurs cocons ; mais elle savait ne pouvoir compter sur leur assistance : seuls cent vingt-neuf serpents s'étaient massés à l'embouchure du fleuve pour entamer la migration désespérée vers l'amont et atteindre les terrains traditionnels d'encoconnage. Maulkin, leur chef, s'était montré très inquiet du faible nombre de femelles : moins d'un tiers du total.

Ils avaient vécu si longtemps en mer puis effectué un si long périple dans l'espoir de faire renaître leur espèce ! Quelle douleur d'apprendre qu'ils arrivaient peut-être trop tard et en trop petit nombre !

Les difficultés de la remontée du fleuve avaient encore prélevé leur tribut sur la masse de serpents, et Sisarqua ignorait combien

d'entre eux avaient atteint la plage où ils créaient leurs cocons ; aux environs de quatre-vingt-dix, peut-être, mais, plus grave, moins de vingt étaient des femelles. Et, autour d'elle, ses semblables à bout de forces continuaient à mourir. Comme en réponse à ses réflexions, elle entendit Tintaglia s'adresser à un ouvrier humain : « Celui-ci est mort. Apportez des marteaux, brisez sa coquille et remélangez-la au reste d'argile de mémoire dans la mangeoire, que les autres gardent vivant le passé de ses ancêtres. » Sisarqua ne voyait pas la reine dragon, mais elle entendit les bruits qu'elle faisait en extirpant le cadavre de son cocon inachevé, et elle sentit l'odeur de la chair et du sang quand la dragonne dévora la carcasse. La faim et la fatigue la tenaillaient douloureusement ; elle eût aimé partager le repas de Tintaglia, mais il était trop tard ; elle devait travailler l'argile qui alourdissait son estomac.

Et la dragonne avait besoin de se nourrir. Unique survivante de son espèce, elle seule pouvait veiller sur les serpents pendant le processus de leur transformation. Sisarqua ignorait d'où Tintaglia tirait sa force : elle avait volé sans repos des jours durant pour les aider lors de leur remontée du fleuve, ce fleuve qu'ils ne reconnaissaient plus après des décennies de bouleversements ; il ne devait plus lui rester beaucoup de réserves. Tintaglia n'avait guère que des encouragements à leur offrir. Que pouvait un seul dragon face aux besoins de tant de serpents de mer ?

Comme les vestiges arachnéens d'un songe, un souvenir ancestral traversa son esprit en flottant. « Ce n'est pas normal, se dit-elle. Rien ne se passe comme il faut. » Le fleuve était bien là, mais où avaient disparu les vastes prairies et les futaies de chênes qui le bordaient jadis ? Il n'y avait plus que des marais et des forêts fangeuses sans terre ferme ou quasiment. Si les humains ne s'étaient pas échinés à renforcer la berge avec des rochers avant l'arrivée des serpents, ces derniers l'eussent tournée en bournier sous la reptation de leurs anneaux. Ses souvenirs ancestraux lui montraient de larges prairies noyées de soleil et une rive gorgée d'argile près d'une cité des Anciens ; des dragons eussent dû arracher des blocs de glaise avec leurs serres, les malaxer avec de l'eau pour en faire une soupe épaisse, d'autres appliquer ce mélange sur les cocons pour les fermer définitivement, le tout sous un chaud et brillant soleil d'été.

Un frisson de fatigue la parcourut, et le souvenir s'effaça, de nouveau inaccessible. Elle n'était qu'un serpent qui s'efforçait de fabriquer un cocon pour se protéger pendant l'hiver où il subirait sa métamorphose, un serpent seul, glacé, épuisé, qui avait enfin trouvé le chemin du retour après une éternité d'errance. Son esprit revint sur les mois écoulés.

Durant la dernière partie du voyage, elle avait eu l'impression de

lutter sans cesse contre le courant du fleuve et les hauts-fonds rocaillieux. Nouvelle venue dans le nœud de Maulkin, elle ne se remettait pas de la surprise qu'elle avait éprouvée en le découvrant ; d'ordinaire, un nœud comptait entre vingt et quarante serpents ; mais Maulkin avait rassemblé tous les individus qu'il avait pu trouver et les conduisait vers le nord. A cause de cette concentration, parvenir à se nourrir était beaucoup plus difficile, mais il jugeait cette contrainte nécessaire.

Jamais Sisarqua n'avait vu autant de serpents se déplacer à l'unisson, en un seul nœud ; certes, quelques-uns, dégénérés, ne valaient guère mieux que des animaux ; l'égarément mêlé à la peur en avait conduit d'autres au bord de la folie, et l'oubli obscurcissait l'esprit de beaucoup ; pourtant, en suivant le prophète aux ocelles d'or brillant le long des flancs, elle avait cru se rappeler l'antique trajet de la migration, et, autour d'elle, elle avait vu l'espoir et l'intelligence se réveiller chez les serpents en ordre de bataille. Malgré sa difficulté, le périple lui semblait aller dans le bon sens, bien plus que son existence jusque-là.

Néanmoins, elle connaissait des moments de doute. Ses souvenirs ancestraux lui disaient que le fleuve qu'ils cherchaient s'écoulait d'un flot régulier dans un lit profond et qu'il grouillait de poissons ; ses rêves de jadis évoquaient un pays ondulant et des prairies bordées de forêts clairsemées où abondait le gibier pour les dragons affamés. Au creux du fleuve, un grand chenal permettait à un bateau de remonter le courant ; mais il suivait un cours sinueux vers l'intérieur des terres entre d'immenses arbres reliés par un dense réseau de lianes et de broussailles ; ce n'était sûrement pas la voie qui menait aux terrains d'encoconnage ancestraux, et pourtant Maulkin affirmait le contraire avec entêtement.

L'incertitude la tenaillait tant qu'elle avait failli faire demi-tour, fuir les eaux laiteuses et glacées pour se réfugier dans la tiédeur des océans du sud. Mais, quand elle ralentissait ou faisait mine de se détourner du chemin, d'autres serpents la rejoignaient et la ramenaient dans le nœud, et elle devait suivre le mouvement.

Mais, s'il lui arrivait de remettre en question la vision de Maulkin, elle ne doutait jamais de l'autorité de Tintaglia ; la dragonne bleue et argent reconnaissait Maulkin comme chef du groupe et prêtait main-forte à l'étrange vaisseau qui guidait le nœud. Elle survolait les serpents, les encourageait à coups de trompe et les menait vers le nord, vers l'amont du fleuve. Ils avaient bien progressé jusqu'à Trehaug, la cité des deux-pattes ; avec lassitude mais sans difficulté excessive, ils avaient suivi le navire qui ouvrait la voie.

Au-delà de la cité, le fleuve avait changé, et le bateau s'y était arrêté, incapable de franchir les hauts-fonds. Après Trehaug, le cours

d'eau s'élargissait, s'étalait et se divisait en plusieurs affluents ; de grands bancs de gravier et de sable l'encombraient ; des lianes tombaient en rideau du haut des arbres, et des racines envahissantes poussaient à leur pied. Le fleuve perdait sa profondeur ; ses méandres s'accroissaient, hérissés d'écueils par endroits, suffoqués de roseaux ailleurs. Encore une fois, Sisarqua avait voulu faire demi-tour mais, comme les autres serpents, elle avait laissé la dragonne lui imposer sa volonté, et elle avait poursuivi son voyage. Comme plus d'une centaine de ses semblables, elle avait franchi tant bien que mal, à la force de ses anneaux, l'escalier malcommode fait de troncs d'arbres que les humains avaient bâti afin de leur fournir plus de profondeur d'eau lors de la traversée des ultimes hauts-fonds meurtriers.

Nombre de serpents avaient péri durant cette partie de leur périple ; les plaies bénignes qui se fussent cicatrisées rapidement sous la caresse de l'eau salée de la mer se transformaient en ulcères suppurants dans le flot âpre du fleuve. Après leur long exil dans l'océan, beaucoup des grands serpents avaient perdu de leur intelligence et de leur envie de vivre ; ils ne reconnaissaient rien de ce qui les entourait : trop d'années avaient passé depuis leur naissance ; ils eussent dû effectuer ce voyage des décennies plus tôt, alors qu'ils étaient jeunes et en bonne santé, et remonter le fleuve dans la chaleur de l'été, quand la graisse tendait leur peau luisante, et non sous la pluie accablante de l'hiver, maigres, meurtris, piquetés de bernacles, et surtout âgés, bien plus âgés qu'aucun serpent avant eux.

La dragonne solitaire qui veillait sur eux avait elle-même quitté son propre cocon moins d'un an plus tôt. Tintaglia les survolait, argentée quand le soleil d'hiver perçait les nuages et la touchait. « Ce n'est plus très loin ! leur criait-elle. Passé l'escalier, l'eau redevient profonde et vous pourrez nager librement. Avancez ! »

Certains étaient trop mal en point, trop épuisés, trop amaigris pour un tel voyage ; un grand serpent orange mourut, festonnant de ses anneaux une des contremarches de l'escalier, incapable de se traîner plus loin. Sisarqua se trouvait près de lui quand sa large tête triangulaire tomba soudain sous l'eau ; elle attendit impatiemment qu'il reprît sa reptation, mais la crinière de l'autre se convulsa brusquement et relâcha un ultime nuage de toxines, clair et sans substance, dernier réflexe de défense de l'organisme qui signalait à tous les serpents alentour qu'il avait succombé. L'odeur et le goût du poison dans l'eau attirèrent Sisarqua à la curée.

Elle n'avait pas hésité. Elle avait été la première à prélever la chair du serpent mort, s'emplantant la gueule, avalant la bouchée et en arrachant une autre avant que le reste du nœud n'eût pris conscience de l'aubaine. Ce festin inattendu l'étourdit presque autant que le torrent de souvenirs qui l'envahit. La coutume de son espèce voulait

qu'on ne laissât pas perdre la dépouille des morts mais qu'on la consommât pour la source alimentaire et le savoir qu'elle représentait. Chaque dragon portait en lui la mémoire de sa lignée entière ; de même, chaque serpent conservait les souvenirs de ses prédécesseurs, du moins en principe. Sisarqua et tous ses semblables qui l'accompagnaient, à demi égarés, avaient gardé leur forme de serpent trop longtemps ; leurs souvenirs s'étaient effacés, et, avec eux, leur intelligence. Même parmi ceux qui s'efforçaient d'achever la migration pour devenir des dragons, certains n'étaient plus que l'ombre abruti de ce qu'ils eussent dû être. Quels dragons allaient-ils devenir ?

Elle avait projeté la tête en avant, la crinière hérissée, pour prélever un autre bloc de chair du serpent orange ; dans son cerveau tournoyaient des images de pêche abondante et de nuits passées à chanter avec le nœud sous le firmament scintillant. C'était un souvenir très ancien ; il y avait sans doute des dizaines d'années qu'aucun nœud n'avait émergé du Plein dans le Vide pour louer en chœur le ciel piqueté d'étoiles.

D'autres se bousculaient autour d'elle en crachant, la crinière menaçante, pour prendre part au festin. Elle avait arraché une dernière bouchée de chair puis était retournée auprès des troncs qui avaient arrêté le serpent orange ; elle avait englouti tout rond le morceau de viande chaude qui distendait agréablement son gosier. *Le ciel*, se dit-elle, et elle sentit une brève réaction des souvenirs vagues du défunt. Le ciel, immense comme la mer ; elle le sillonnerait bientôt à nouveau à tire-d'aile ; ce n'était plus très loin, Tintaglia l'avait assuré.

Mais la distance mesurée par un dragon en vol, c'est une chose ; c'en est une autre pour un serpent meurtri qui s'épuise à remonter un fleuve trop peu profond. Ils ne virent pas les berges d'argile cet après-midi-là ; le soir s'abattit sur eux, brutal comme un coup, et la courte journée s'acheva presque avant d'avoir commencé. Une nuit encore, Sisarqua supporta l'air glacial auquel le peu de fond ne lui permettait pas d'échapper. La hauteur d'eau suffisait à peine à humecter ses branchies, et la peau de son dos était si sèche qu'elle avait l'impression que le froid sec allait la craqueler. En fin de matinée, le soleil qui était enfin parvenu jusqu'au large fleuve étranglé entre les rives couvertes de jungle avait révélé d'autres serpents qui n'achèveraient pas la migration. Une fois de plus, Sisarqua eut la bonne fortune de se régaler d'un des cadavres avant que le reste de la horde ne la chassât, et Tintaglia survola de nouveau les serpents pour les assurer que Cassaric et un repos bien mérité, le long et paisible repos de la transformation, les attendaient non loin de là.

La journée avait été froide ; la peau de son dos, desséchée par une longue nuit à l'air libre, se craquelait sous ses écailles, et, quand

la profondeur du fleuve lui permit de s'immerger, branchies comprises, l'eau laiteuse piqua ses gerçures ; l'onde acide la rongait. Si elle ne parvenait pas bientôt au terrain d'encoconnage, elle ne survivrait pas.

L'après-midi lui parut horriblement court et douloureusement long à la fois. Dans les parties profondes du fleuve où elle pouvait nager, l'eau brûlait sa peau crevassée, mais cela valait mieux que les zones où elle devait ramper sur le ventre comme un ver de terre en s'efforçant de trouver à s'accrocher sur les pierres glissantes du fond de l'eau. Autour d'elle, d'autres immenses serpents se tordaient, roulaient et déroulaient leurs anneaux pour poursuivre leur chemin.

Quand elle arriva au but, elle ne s'en rendit pas compte. Le soleil descendait déjà derrière les grands arbres qui bordaient le fleuve ; des créatures qui n'étaient pas des Anciens avaient allumé des torches et les avaient plantées de façon à former un large cercle sur la berge boueuse. Elle les observa : des humains ; des deux-pattes ordinaires, à peine mieux que des proies. Ils couraient de-ci de-là, apparemment au service de Tintaglia comme l'eussent été jadis les Anciens. Sisarqua en éprouva une singulière humiliation : les dragons étaient-ils donc tombés si bas qu'ils en fussent réduits à s'acoquiner avec des humains ?

Elle leva haut la tête et huma l'air nocturne. Quelque chose n'allait pas, pas du tout ; nulle part dans ses cœurs elle ne trouvait la certitude qu'il s'agissait du terrain d'encoconnage. Pourtant, sur la rive, elle voyait quelques-uns des serpents qui l'avaient précédée, certains déjà enfermés dans des coquilles créées à partir de l'argile veinée d'argent et de leur propre salive, d'autres qui s'acharnaient, épuisés, à les achever.

Les achever... Oui. Avec un sursaut, elle revint au présent ; il n'y avait plus de temps à perdre en souvenirs. D'un ultime effort, elle régurgita la glaise et la bile qui demeuraient au fond d'elle et termina l'épais rebord du cocon qui entourait son cou. Mais elle n'avait plus rien dans l'estomac ; elle avait mal estimé ce dont elle avait besoin et il ne lui restait rien pour sceller sa gangue. Si elle tentait de se réalimenter à la mangeoire, elle briserait son enveloppe, et elle avait la pénible certitude qu'elle n'aurait plus la force d'en recréer une. Elle était arrivée tout près du but, et elle allait mourir sans jamais renaître.

Un raz-de-marée de terreur et de rage déferla en elle. Saisie par des envies contradictoires, elle décida un instant de se dégager de son cocon, puis l'inertie l'emporta, accentuée par un flot de souvenirs. Tel était l'avantage de posséder les mémoires de ses ancêtres : parfois, la sagesse du passé prévalait sur les peurs du présent. Dans cet état d'immobilité, son esprit s'éclaircit ; elle pouvait puiser dans les souvenirs des serpents qui avaient évité cet écueil et de ceux qui y

avaient succombé, car les dépouilles des perdants avaient été dévorées par les survivants ; ainsi, même fatales, les erreurs servaient la postérité.

Trois voies s'ouvraient à elle : rester dans sa gangue et appeler la dragonne pour qu'elle vînt l'aider à refermer son cocon – solution irréaliste, car Tintaglia était déjà débordée ; se libérer et demander à la reine de lui apporter à manger de façon qu'elle pût reprendre des forces et créer une nouvelle enveloppe ? Autre solution impraticable. La terreur menaça de la submerger à nouveau, et, cette fois, ce fut par un acte de volonté qu'elle la repoussa. Il n'était pas question qu'elle mourût ; elle avait fait un trop long voyage, traversé trop de dangers pour laisser la mort l'emporter. Non, elle vivrait, elle émergerait au printemps sous la forme d'un dragon et elle dominerait le ciel. Elle volerait à nouveau.

Mais comment ?

Elle renaîtrait sous l'aspect d'une reine. Elle devait exiger dès maintenant ce qui revenait à une reine dragon, selon le droit de la survie. Elle prit la plus grande inspiration possible et cria d'une voix trompettante : « Tintaglia ! »

Elle avait les branchies trop sèches et la gorge trop abîmée par la constriction de l'argile pour expulser l'air de manière uniforme ; son appel à l'aide se réduisit à un chuchotis ; elle n'avait même plus la force de se libérer. Son énergie était hors de portée. Elle allait mourir.

« As-tu des problèmes, bellissime ? Je perçois ta détresse. Puis-je t'aider ? »

Dans son carcan, elle ne pouvait bouger, mais elle put tourner les yeux pour voir celui qui l'interpellait ainsi : un Ancien ; il était très petit et très jeune, mais, au contact de son esprit, il n'y avait pas à se tromper. Il ne s'agissait pas d'un simple humain, même s'il en avait l'aspect.

Elle avait les branchies trop sèches. Les serpents pouvaient se dresser hors de l'eau et même chanter, mais sa longue exposition à l'air glacé la poussait aux extrêmes limites de sa capacité à survivre dans le Vide. Elle prit une inspiration laborieuse. Oui, l'odeur était là, et elle sut sans le moindre doute que Tintaglia l'avait marqué : la beauté de la reine débordait de lui. Lentement, elle ferma les paupières et les rouvrit, mais elle ne le voyait toujours pas nettement. Elle se déshydratait trop vite. « Je ne peux pas » ; elle ne parvint pas à en dire davantage.

Elle sentit l'angoisse envahir l'Ancien, et aussitôt il lança l'alerte de sa voix fluette. « Tintaglia ! Celle-ci a des problèmes ! Elle ne peut pas achever son cocon. Que faut-il faire ? »

Le timbre tonnant de la dragonne lui parvint de l'autre bout du terrain d'encoconnage. « La soupe d'argile, très mouillée ! Verse-la sur

elle sans hésiter ; couvre-lui la tête puis étale la glaise sur l'ouverture de sa coquille de façon à la fermer, mais veille à ce que la première couche soit bien humide. » Tout en parlant, l'immense créature se dirigeait en hâte vers Sisarqua. « Une femelle ! Sois forte, petite sœur. Peu d'entre vous donneront des reines ; tu dois être l'une d'elles. »

Les ouvriers s'étaient précipités, certains avec des brouettes, d'autres avec des seaux pleins d'argile gris argenté. Sisarqua avait rentré la tête le plus loin possible et fermé les yeux. Le jeune Ancien lançait des ordres aux humains : « Vite ! N'attendez pas Tintaglia ! Vite, sa peau et ses yeux sont en train de se dessécher. Versez la glaise. C'est ça ! Encore ! Encore un seau ! Toi, retourne remplir ta brouette ! Dépêche-toi ! »

L'épais liquide coulait sur elle, s'insinuait dans son cocon et la recouvrait. Ses propres toxines, présentes dans la coquille qu'elle avait fabriquée, commençaient à l'affecter, et elle semblait dans un état qui n'était pas le sommeil, mais qui s'assimilait néanmoins au repos. Enfin, enfin, le repos.

Elle sentit la présence de Tintaglia non loin d'elle, puis le poids soudain de l'argile régurgitée et chaude, et elle comprit, soulagée, que la dragonne avait clos sa coquille. L'espace d'un instant, les toxines chargées de mémoire piquèrent sa peau – mémoire de dragon issue de Tintaglia mais aussi un peu de savoir du serpent qu'elle avait dévoré récemment, tout cela vint enrichir son cocon. Obscurément, elle entendit Tintaglia donner des instructions aux ouvriers. « La paroi est trop fine ici, et là aussi. Apportez de l'argile et appliquez-la en couches successives, puis recouvrez la coquille de feuilles et de bouts de bois pour la protéger de la lumière et du froid. L'année est avancée, les serpents ne doivent pas sentir le soleil tant que l'été n'est pas installé ; je crains qu'ils ne soient pas complètement achevés au printemps. Et, quand vous aurez terminé ici, allez à l'autre bout du terrain ; un autre serpent a des difficultés. »

La voix de l'Ancien parvint à la conscience déclinante de Sisarqua. « Avons-nous fermé sa coquille à temps ? Survivra-t-elle ?

— Je l'ignore, répondit Tintaglia d'un ton grave. L'année est très avancée, les serpents vieux et fatigués, et pour moitié ils meurent de faim. Certains de la première vague ont déjà succombé dans leurs cocons ; d'autres s'échinent encore à remonter le fleuve ou à franchir l'escalier, et beaucoup d'entre eux mourront avant même d'atteindre la rive. Néanmoins, l'avantage, c'est qu'ils serviront de nourriture aux autres et augmenteront leurs chances de survie. En revanche, on ne retirera de ceux qui périront dans leurs coquilles que de la déception. » Les ténèbres engloutissaient Sisarqua ; était-elle glacée jusqu'aux os ou baignait-elle dans une agréable chaleur ? Elle n'en savait rien. Elle s'enfonçait mais percevait toujours l'inquiétude du

jeune Ancien qui se taisait. Quand il prit enfin la parole, elle entendit ses pensées plus que ses mots. « Les gens du Désert des Pluies aimeraient récupérer les coques de ceux qui meurent ; ils appellent ce matériau « bois-sorcier » et lui trouvent toutes sortes d'usages utiles, dans...

— NON ! » La violente réaction de la dragonne tira un instant Sisarqua de l'inconscience, mais son organisme était à bout de forces et aussitôt elle sombra de nouveau, et la voix de Tintaglia la suivit dans une strate encore en dessous des rêves. « Non, petit frère ! Tout ce qui est des dragons n'appartient qu'aux dragons. Le printemps venu, certaines de ces coquilles s'ouvriront, et les dragons qui en sortiront dévoreront les cocons et les cadavres de ceux qui n'auront pas survécu. Telle est notre coutume, et ainsi nous préservons notre savoir : ceux qui meurent donnent leur force à ceux qui survivent. »

Sisarqua ne disposa que d'un instant pour se demander dans quelle catégorie elle se trouverait, et puis les ténèbres l'engloutirent.

Dix-septième jour de la Lune de l'Espoir

Septième année du Règne du Très Noble et Magnifique Gouverneur Cosgo

Première année de l'Alliance Indépendante des Marchands

De Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug, à Ereka, Gardien des Oiseaux, Terrilville

Vous trouverez ci-joint une intimation officielle du Conseil du Désert des Pluies pour un paiement équitable des dépenses supplémentaires et imprévues que nous valent l'entretien et la surveillance des cocons de serpents pour la dragonne Tintaglia. Le Conseil demande une prompt réponse.

Ereka,

Une brusque inondation de printemps nous a touchés de plein fouet. Énormes dégâts subis par certaines coquilles de dragons, dont certaines ont disparu. Une petite péniche a chaviré sur le fleuve, sans doute celle qui transportait les jeunes pigeons que je vous envoyais, hélas ; ils sont tous perdus. Je laisserai mes oiseaux pondre davantage, et je vous ferai parvenir les petits dès qu'ils s'emplumeront. On ne reconnaît plus Trehaug, tant elle grouille de Tatoués ! Mon maître m'a dit que je ne devais pas dater mes lettres en fonction de notre indépendance, mais je brave son interdiction ; la rumeur deviendra réalité, j'en suis convaincue !

Detozi

L'homme du fleuve

C'était le printemps, normalement, mais il faisait un froid de chien, surtout pour dormir sur le pont au lieu de passer la nuit dans le rouf. Hier soir, réchauffé par le rhum, avec un ruban d'étoiles lointaines qui scintillaient par une ouverture dans la voûte de la forêt vierge, l'idée l'avait enthousiasmé ; l'air ne lui avait pas paru trop frais, les insectes stridulaient dans les arbres, les oiseaux échangeaient des gazouillis tandis que les chauves-souris filaient au-dessus du fleuve en pépiant : superbe nuit pour s'allonger sur le pont du bateau, admirer le monde qui l'entourait, savourer le fleuve, le désert des Pluies, sa propre place dans l'univers. Mataf le berçait doucement, et tout était bien.

À présent, dans l'aube gris-fer, les vêtements imprégnés de rosée, les articulations ankylosées, il avait l'impression de s'être laissé aller à une fredaine stupide plus digne d'un adolescent que d'un batelier qui approchait la trentaine. Il se redressa lentement et poussa un long soupir qui fuma dans l'air immobile et froid, et qu'il fit suivre d'un rot venu du cœur et d'autres tréfonds, parfumé au rhum de la veille. Puis, maugréant, il se mit debout, vacillant, et parcourut les alentours du regard. Le matin ; d'accord. Il s'approcha du bastingage et se soulagea dans le fleuve en contemplant le jour qui se levait. Au-dessus de lui, dans les hauts sommets des arbres, des oiseaux chantaient entre eux ; mais, dans le sous-bois, au bord de l'eau, l'aube et l'éclat du jour n'arrivaient qu'atténués. La lumière tombait à peine, tamisée par des milliers de nouvelles feuilles et dépouillée de toute chaleur. Quand le soleil monterait, il brillerait sur le fleuve et ses rayons perceraient la voûte de la forêt, mais il s'en fallait de plusieurs heures.

Leftrin s'étira puis fit rouler ses épaules ; sa chemise lui collait désagréablement à la peau. Ma foi, il l'avait bien mérité ; si un de ses hommes avait été stupide au point de s'endormir sur le pont, c'est ce qu'il lui aurait dit. Mais aucun n'avait commis cette bêtise : les onze marins dormaient dans les couchettes étroites superposées le long de la paroi arrière du rouf, tandis que sa propre couchette, plus large, demeurait vide. Crétin !

Ce n'était pas encore l'heure du réveil ; dans le fourneau de la

coquerie, le feu restait sous la cendre, on n'avait pas mis d'eau à bouillir pour le thé, nulle galette ne mijotait sur la grille ; et pourtant, il était bien réveillé, et il avait envie de retourner se promener sous les arbres, impulsion étrange qui ne se fondait sur rien de rationnel mais dont il connaissait l'origine : les rêves oubliés de la nuit dernière. Il tenta de se les rappeler, mais les lambeaux de ses songes se muèrent en fils de toile d'araignée et disparurent. Il tenait toutefois à suivre cette inspiration rémanente ; il n'avait jamais rien perdu à écouter ses envies subites, et il avait regretté presque inévitablement les rares occasions où il n'y avait pas prêté attention.

Il traversa le rouf puis la petite coquerie pour gagner sa cabine à l'avant. Là, il changea ses chaussures de pont contre des bottes ; le cuir graissé des cuissardes était quasiment troué à force d'usage : les eaux acides du fleuve du désert des Pluies agressaient souliers, vêtements, bois ou peau. Mais ses bottes supporteraient encore une virée ou deux à terre, et par conséquent sa peau aussi. Il décrocha sa veste, la jeta sur son épaule et rentra dans le rouf, où il donna un coup de pied dans la couchette du timonier. Souarge leva brusquement la tête et le regarda d'un air vague.

« Je descends à terre me dégourdir les jambes ; je serai sans doute revenu pour le petit déjeuner.

— Bien », fit Souarge, ce qui représentait à la fois la seule réponse acceptable et la limite de ses talents en matière de conversation. Avec un grognement, Leftrin quitta le rouf.

La veille, ils avaient échoué la péniche sur une rive marécageuse et l'avaient attachée à un arbre penché. Leftrin se laissa glisser le long du bout depuis la proue camarde jusqu'aux roseaux crottés de boue ; les yeux peints de la péniche contemplaient la pénombre du sous-bois. Dix jours plus tôt, un vent chaud et de violents orages avaient gonflé le fleuve du désert des Pluies, dont les eaux avaient débordé de leur lit pour inonder les berges basses. Depuis deux jours, elles avaient baissé, mais la végétation avait souffert d'être restée plusieurs jours sous les flots limoneux de la crue. Les roseaux ployaient sous le poids de la boue, qui avait écrasé la plupart des herbes, et des mares demeuraient sur la rive ; quand Leftrin se mit en route, ses pieds s'enfoncèrent et l'eau remplit peu à peu les empreintes qu'il laissait.

Il ignorait où il allait et pourquoi il y allait ; le nez au vent, il s'éloignait du fleuve pour s'enfoncer dans l'ombre des arbres festonnés de plantes grimpantes. Là, les signes de la récente inondation étaient encore plus manifestes : branches prises entre les troncs, amas boueux de feuillages et de lianes accrochés aux arbres et aux buissons, dépôts de limon sur la mousse épaisse et la végétation rase. Les fûts énormes des géants qui soutenaient le toit du désert des Pluies ne craignaient guère les crues, mais les taillis qui poussaient en abondance dans leur

ombre n'y résistaient pas ; par endroits, le courant y avait ouvert des chemins tandis qu'à d'autres la fange alourdissait tant leur feuillage qu'on ne voyait plus d'eux que des buttes boueuses.

Quand il le pouvait, Leftrin empruntait les passages ouverts dans les broussailles par l'inondation ; et, quand le sol devenait trop mou, il se frayait un chemin dans les sous-bois englués de boue. Très vite, il se retrouva lui-même couvert de vase et trempé. Une branche qu'il avait écartée lui revint en plein front et le moucheta de limon ; il essuya vivement la matière piquante de son visage. Comme chez beaucoup de bateliers, l'exposition aux eaux acides du fleuve du désert des Pluies avait durci la peau de ses bras et de sa figure à laquelle elles donnaient un aspect de cuir tanné en contraste saisissant avec ses yeux gris, et il avait la conviction que cela expliquait qu'il arborât si peu des excroissances et encore moins des écailles qui affligeaient la plupart de ses frères du désert des Pluies. Néanmoins, il ne se regardait pas comme un séducteur, ni même comme un bel homme. Cette réflexion inattendue fit naître un sourire de regret sur ses lèvres ; il l'écarta de ses pensées, en même temps qu'une branche de son visage, et poursuivit son chemin.

Soudain, il s'arrêta. Une sensation qu'il n'eût su décrire, une odeur ou un spectacle qu'il n'avait pas perçu consciemment, l'avertirent qu'il approchait. Il se tint immobile et balaya lentement la zone des yeux ; les poils se dressèrent brusquement sur sa nuque, et il tourna la tête. Là ! Des débris végétaux empêtrés de boue dissimulaient l'objet, et les flots déchaînés du fleuve l'avaient couvert de vase, mais une veine grise transparaissait néanmoins : un bloc de bois-sorcier.

Il n'était pas énorme, pas aussi gros qu'ils pouvaient l'être, d'après ce qu'il avait entendu dire : il avait un diamètre d'à peu près les deux tiers de sa taille, or Leftrin n'avait rien d'un géant ; mais il jugeait sa découverte d'une taille suffisante pour faire sa fortune. Il jeta un regard derrière lui, mais les taillis qui lui barraient la vue du fleuve et de sa péniche amarrée le protégeaient aussi des yeux indiscrets ; de toute manière, aucun de ses hommes n'avait dû avoir la curiosité de le suivre : ils dormaient à son départ et devaient encore lézarder sur leur couchette. Le trésor n'était qu'à lui.

Non sans peine, il traversa la végétation jusqu'à ce qu'il pût toucher l'objet : il était mort ; Leftrin le savait avant même de poser la main dessus. Enfant, il était descendu dans la salle du Coq couronné, il avait vu le cocon de Tintaglia avant qu'elle n'eût éclos, et il n'avait pas oublié les fourmillements que sa proximité avait éveillés en lui. Dans la bille de bois-sorcier qu'il avait sous les yeux, le dragon avait péri et ne verrait jamais le jour ; peu importait à Leftrin qu'il eût succombé sur la berge du terrain d'encoconnage ou que les chocs provoqués par

la crue l'eussent tué : il était mort, le bois-sorcier était à sa disposition, et lui seul savait où il se trouvait – et, par une chance extraordinaire, il faisait partie des rares qui sussent comment en tirer le meilleur parti.

À l'époque où la famille Khuprus avait constitué une partie de son immense fortune à partir de l'exploitation du bois-sorcier, avant que quiconque ne sût ou ne reconnût la véritable nature du « bois », les frères de sa mère travaillaient dans ce domaine. Petit garçon, il se promenait dans le bâtiment bas où les scies de ses oncles mordaient lentement dans le matériau dur comme le fer, et il avait neuf ans quand son père l'avait jugé assez âgé pour venir travailler avec lui sur la péniche ; il avait alors entamé sa carrière de marin, et il avait appris son métier en suivant tous les échelons. Puis, comme il venait d'avoir vingt-deux ans, son père était mort, et il avait hérité de la péniche. Il l'avait commandée le plus clair de son existence, mais, du côté de sa mère, il connaissait les ficelles du commerce du bois-sorcier et il savait comment les utiliser.

Il fit le tour du bloc, avec difficulté car les eaux l'avaient coincé entre deux arbres, une extrémité profondément enfoncée dans la boue tandis que l'autre se dressait à l'oblique, festonnée de débris végétaux. Leftrin envisagea de le dégager afin de mieux le voir, puis il décida de lui laisser son camouflage. Il revint rapidement à la gabare, se rendit à pas de loup au caisson dont il sortit un long bout puis retourna en hâte attacher sa trouvaille ; c'était un travail salissant, mais, quand il eut terminé, il avait la conviction que même une nouvelle crue ne pourrait déloger son trésor.

Comme il reprenait le chemin de la gabare, il sentit une de ses épaisses chaussettes en feutre prendre l'humidité et son pied commencer à le piquer. Il accéléra le pas en jurant tout bas ; il devrait acheter une nouvelle paire de bottes lors du prochain arrêt du bateau. Papegai était un des villages les plus petits et les plus récents du fleuve du désert des Pluies, tout s'y payait cher, et il aurait du mal à y trouver des bottes de cuir importées de Chalcède ; il serait à la merci de quiconque en aurait à vendre. Puis un sourire amer lui tordit les lèvres : il venait de découvrir une bille de bois-sorcier qui valait plus de dix années de travail sur sa gabare, et voilà qu'il s'inquiétait de ce qu'il allait devoir payer pour une paire de bottes ! Une fois le bois débité en planches et vendu discrètement, il n'aurait plus jamais de soucis d'argent.

Il se pencha sur les problèmes de logistique. Tôt ou tard, il devrait décider à qui faire confiance et avec qui partager son secret ; il aurait besoin de quelqu'un à l'autre bout de la scie en long, et d'hommes pour l'aider à transporter les lourdes planches jusqu'à la gabare. Ses cousins ? Probablement. La voix du sang parle toujours

plus fort, même que les grondements du fleuve du désert des Pluies.

Sauraient-ils se taire ? Il le pensait. Il faudrait aussi se montrer prudent : le bois-sorcier fraîchement découpé se reconnaissait aisément à son lustre argenté et à son odeur qui ne ressemblait à aucune autre. Quand les Marchands du désert des Pluies avaient découvert ce matériau, ils n'avaient attaché son prix qu'à sa capacité à résister aux eaux acides du fleuve. Le propre bateau de Leftrin, le *Mataf*, faisait partie des premiers bateaux à coque recouverte de planches de bois-sorcier. Les charpentiers de l'époque ne se doutaient pas des propriétés magiques de cette matière et tiraient simplement profit d'une réserve miraculeuse d'un bois parfaitement vieilli, arraché à la cité enfouie qu'ils avaient découverte.

C'est seulement après avoir construit des navires complexes de grande taille, capables de naviguer aussi bien sur le fleuve que dans les eaux salées de la côte, qu'ils avaient mesuré toutes les possibilités de ce matériau. A la surprise générale, les figures de proue de ces bâtiments, plusieurs générations après leur construction, avaient commencé à prendre vie et à bouger pour l'émerveillement de tous. Les vivenefs n'étaient guère nombreuses, et leurs propriétaires les gardaient jalousement ; on ne les vendait jamais en dehors de l'alliance des Marchands : seul un Marchand de Terrilville pouvait en acheter une, et seules les vivenefs pouvaient remonter sans danger le fleuve du désert des Pluies, car la coque des navires classiques cédait rapidement sous l'acidité des eaux. Quel meilleur moyen pouvait-on imaginer pour protéger les villes secrètes du désert des Pluies et leurs habitants ?

Enfin, beaucoup plus récemment, on avait découvert la véritable nature du bois-sorcier. Les immenses troncs de la salle du Coq couronné n'étaient pas en bois, mais constituaient en réalité les cocons protecteurs de futurs dragons, placés à l'abri de la cité pour les préserver lors d'une éruption volcanique des temps anciens. On n'évoquait qu'avec réticence ce que cela entraînait. Tintaglia la dragonne avait émergé vivante de sa coquille ; des autres « troncs » qu'on avait débités en planches destinées aux navires, combien contenaient des dragons viables ? Nul n'en parlait ; même les vivenefs renâclaient à discuter des dragons qu'elles eussent pu être, et Tintaglia elle-même n'avait jamais dit un mot sur ce sujet. Néanmoins, de l'avis de Leftrin, si on apprenait qu'il avait découvert un bloc de bois-sorcier, on le lui confisquerait ; il ne fallait surtout pas que la nouvelle se répandît à Trehaug ni à Terrilville, et que Sâ le protège si la dragonne en entendait parler ! Non, il ferait tout pour garder sa trouvaille secrète.

Jadis, il eût pu vendre son trésor aux enchères, mais aujourd'hui il devait l'écouler discrètement, à l'insu de tous, et cela le contrariait ;

néanmoins, les débouchés, les bons débouchés, ne manquaient pas : dans une ville aussi concurrentielle que Terrilville, il y avait toujours des négociants prêts à acheter des biens sans se montrer trop curieux de leur origine, ou un Marchand ambitieux prêt à se lancer dans le commerce d'objets illégaux dans l'espoir de gagner les faveurs du gouverneur de Jamaillia.

Mais le bel et bon argent, les meilleures offres viendraient des négociants chalcédiens. La paix instable entre Terrilville et Chalcède n'existait que depuis peu ; des traités partiels avaient été signés, mais les grandes décisions concernant les frontières, les échanges commerciaux, les tarifs douaniers et les droits de passage restaient en négociation. Leftrin se disait aussi que la santé du chef suprême de Chalcède déclinait, et des émissaires avaient déjà tenté de remonter le fleuve du désert des Pluies à bord de vivenefs louées ; on leur avait barré la route, mais chacun savait quelle était leur mission : ils souhaitaient acheter des échantillons de dragon : sang de dragon pour les élixirs, chair de dragon pour le rajeunissement, dents de dragon pour fabriquer des dagues, écailles de dragon pour créer des armures légères et souples, verge de dragon pour la virilité. Apparemment, toutes les histoires de bonne femme à propos des pouvoirs médicaux et magiques des extraits de dragon étaient parvenues aux oreilles de l'aristocratie chalcédienne, et les nobles rivalisaient d'ardeur pour gagner les faveurs de leur duc et s'employaient à lui procurer un antidote au mal débilitant qui le terrassait peu à peu. Ils ignoraient que Tintaglia avait éclos du dernier bloc de bois-sorcier que possédaient les habitants du désert des Pluies, et qu'il ne restait aucun embryon de dragon à disséquer puis à envoyer en Chalcède. Tant mieux ; Leftrin partageait l'opinion de la majorité des Marchands : plus tôt le duc de Chalcède descendrait dans son tombeau, mieux cela vaudrait pour les affaires et l'humanité.

Mais il partageait aussi leur point de vue pragmatique selon lequel, en attendant, autant faire du profit sur le dos du vieux guerrier malade.

S'il décidait d'emprunter cette voie, il lui suffisait de trouver le moyen de transporter intact le bloc pesant jusqu'en Chalcède ; à coup sûr, les restes du dragon à demi formé qu'il contenait atteindraient là-bas un prix astronomique. Il n'y avait qu'à convoier le cocon jusqu'en Chalcède... S'il ne réfléchissait pas trop, l'opération pouvait paraître simple, comme s'il n'y avait pas besoin de treuils ni de poulies pour le déloger des arbres qui le bloquaient puis le hisser sur la gabare – sans parler du secret dont il faudrait entourer cette cargaison ni de la difficulté d'arranger secrètement son transport depuis le fleuve du désert des Pluies jusqu'en Chalcède. Son bateau ne parviendrait jamais à effectuer un tel voyage, mais il pouvait l'organiser, et, s'il ne finissait

pas dépouillé ni assassiné à l'aller ou au retour, il pourrait sortir extrêmement riche de cette aventure.

Il accéléra le pas malgré sa claudication : la sensation de piquêre dans sa botte se muait en brûlure. Quelques cloques n'auraient rien de grave, mais une plaie ouverte s'ulcérerait rapidement et le laisserait boiteux pendant plusieurs semaines.

Au sortir de la broussaille des sous-bois, dans la zone plus à découvert qui bordait le fleuve, il perçut la fumée du fourneau de la coquerie et entendit les voix de ses hommes ; des crêpes étaient en train de cuire et le café infusait. Il était temps de remonter à bord et de lever l'ancre avant qu'on se demandât ce que cachait la promenade matinale du capitaine. Quelqu'un avait eu la prévenance de jeter une échelle de corde à son intention ; sans doute Souarge : le timonier avait toujours quelques pas d'avance sur le reste de l'équipage. Assis sur le bastingage de proue, Eider, taciturne et massif, fumait sa pipe du matin ; il hocha la tête et souffla un rond de fumée en guise de salut à Leftrin. S'il était curieux de savoir où son patron était allé et pourquoi, il n'en manifesta rien.

Leftrin réfléchissait encore à la meilleure façon de transformer le bloc de bois-sorcier en espèces sonnantes et trébuchantes lorsqu'il posa sa botte boueuse sur le premier barreau de l'échelle. Le regard des yeux peints de Mataf croisa le sien, et il se figea : une pensée radicalement nouvelle venait de faire irruption dans son esprit. *Garde-le ; garde-le et sers-t'en pour toi-même et ton bateau.* Pendant un long moment, immobile sur l'échelle, il contempla les possibilités qui se déployaient dans sa tête comme des fleurs s'épanouissant à la première lueur de l'aube.

Il tapota de la main le flanc de la gabare. « Ce n'est pas impossible, mon vieux. Pas impossible du tout. » Puis il acheva sa montée, prit pied sur le pont, ôta sa botte qui prenait l'eau et la jeta dans le fleuve pour qu'il la dévorât.

Quinzième jour de la Lune du Poisson

*Septième année du Règne du Très Noble et Magnifique Gouverneur
Cosgo*

Première année de l'Alliance Indépendante des Marchands

*De Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug, à Ereke, Gardien des
Oiseaux, Terrilville*

*Le parchemin scellé contient un message de Grande Importance de la
part du Conseil des Marchands du Désert des Pluies de Trehaug à
l'attention du Conseil des Marchands de Terrilville. Vous êtes invités à
envoyer les représentants de votre choix à l'occasion de l'éclosion des
Dragons du Désert des Pluies. Selon les instructions de la sublime et royale
Dragonne Tintaglia, les cocons seront exposés à la lumière du soleil le
15^{ème} jour de la Lune Verdissante, dans quarante-cinq jours. Le Conseil
des Marchands du Désert des Pluies se réjouit d'avance de votre présence à
la naissance de nos dragons.*

Ereke !

*Nettoyez vos nichoirs et passez les murs de votre pigeonier à la
chaux. Les deux derniers oiseaux que j'ai reçus de votre part étaient
infestés de poux et ont contaminé un de mes pigeoniers.*

Detozi

L'éclosion

Ce fut la chance qui amena Thymara au bon endroit au bon moment. Accrochée à la plus basse branche d'un arbre près de la plage aux serpents, elle songea que jamais la fortune ne lui avait souri à ce point. D'habitude, elle n'accompagnait pas son père lorsqu'il descendait aux niveaux inférieurs de Trehaug, et encore moins quand il se rendait à Cassaric ; pourtant, elle s'y trouvait bel et bien, et précisément le jour où Tintaglia avait décrété la présentation des coquilles de dragons. Elle jeta un regard à son père, et il lui retourna un sourire complice. Elle comprit alors soudain que la chance n'avait rien à y voir ; il savait le plaisir qu'elle prendrait à assister à la cérémonie et il avait prévu leur sortie en conséquence. Elle rendit son sourire à son père avec toute l'assurance de ses onze ans puis reporta son attention sur la scène en contrebas. Perché comme un oiseau sur une solide branche, plus près du tronc de l'immense arbre qu'ils partageaient, son père lui lança : « Thymara, sois prudente. Ils viennent d'éclore et ils ont faim. Si tu tombais parmi eux, ils pourraient bien te prendre pour un simple morceau de viande. »

La fillette maigrichonne enfonça davantage ses griffes noires dans l'écorce. Il ne la taquinait qu'à moitié, elle le savait. « Ne t'en fais pas, papa ; je suis faite pour vivre dans les arbres. Je ne tomberai pas. » Elle s'étendait sur une branche pendante sur laquelle nul autre arboricole ne se fût risqué ; mais elle savait qu'elle supporterait son poids. Elle pressait son ventre contre l'écorce comme les fins lézards bruns des arbres qui partageaient son perchoir ; et, comme eux, elle s'accrochait de toute la longueur de son corps, les doigts et les orteils fichés dans les larges crevasses de l'écorce, les cuisses serrées sur le bois. Une dizaine de tresses raides nouées sur sa nuque restreignaient sa chevelure noire et luisante. La tête beaucoup plus basse que les pieds, elle avait la joue plaquée sur la peau rugueuse de l'arbre et elle dévorait du regard la scène qui se déroulait à ses pieds.

L'arbre de Thymara faisait partie des innombrables géants qui composaient la forêt du désert des Pluies. Sur des jours et des jours de marche dans toutes les directions, elle s'étendait de part et d'autre du large fleuve gris. Dans la région de Cassaric et sur plusieurs journées

de marche vers l'amont, les arbres-piquets dominaient ; leurs rameaux largement déployés à l'horizontale permettaient la construction d'excellentes habitations. Adultes, ils émettaient par les branches des racines qui descendaient jusqu'au sol lointain, si bien que chacun établissait autour de son pied une sorte de palissade qui l'ancrait solidement dans la terre marécageuse. La forêt qui entourait Cassaric était beaucoup plus dense qu'autour de Trehaug, et les branches horizontales beaucoup plus stables que celles dont Thymara avait l'habitude ; elles rendaient l'escalade et le déplacement d'arbre en arbre d'une facilité ridicule, et, aujourd'hui, elle s'était aventurée sur l'extrémité de l'une d'elles pour jouir d'une vue imprenable sur le spectacle.

En face d'elle, de l'autre côté des bas-fonds boueux, le fleuve s'étalait, plat et laiteux. Sur l'autre rive, elle distinguait à travers la brume la forêt épaisse où l'été suscitait mille nuances de vert. Le bruit du courant, des galets qui roulaient sous ses ondes opaques, formait la musique constante de son existence. Près de la berge, du côté de Thymara, l'eau peu profonde laissait paraître des bandes de gravier et d'argile qui protégeaient des flots la berge plate que dominait la fillette. L'hiver précédent, on avait précipitamment renforcé cette section de la rive avec des remparts de bois ; les crues les avaient maltraités, mais la plupart des troncs n'avaient pas bougé.

Sur plusieurs acres, la rive nue était jonchée de cocons semblables à d'immenses bouts de bois rejetés par le fleuve. Naguère, une herbe rêche et des broussailles piquantes couvraient la zone, mais l'arrivée en masse des serpents avait tout détruit. Thymara n'avait pas assisté à leur migration, mais elle en avait entendu parler ; aucun de ceux qui habitaient les cités arboricoles du désert des Pluies n'avait échappé à la relation de cette histoire : une horde, un nœud de plus de cent serpents géants avait remonté le fleuve, escorté par une vivenef et encouragé par un magnifique dragon bleu et argent. Le jeune Ancien Selden Vestrit était là pour accueillir les serpents revenus à leur foyer ancestral ; il avait organisé les rangs des habitants du désert des Pluies venus aider les serpents à fabriquer leurs coquilles. Il avait passé la plus grande partie de l'hiver à Cassaric pour veiller les serpents endormis, s'assurer que leurs cocons restaient couverts de feuilles et de boue pour les isoler du froid, de la pluie et même du soleil. Thymara avait entendu dire qu'il était revenu pour assister à l'éclosion.

Malgré son envie, elle ne l'avait pas vu ; sans doute se trouvait-il au centre du terrain, sur l'estrade dressée pour accueillir les membres du Conseil du désert de Pluies et les autres dignitaires. Il y avait foule là-bas : les Marchands en robe s'agglutinaient autour de l'estrade, et les gens du peuple festonnaient les arbres comme une volée d'oiseaux

migrateurs. Elle se réjouissait que son père l'eût menée à l'extrémité de la zone d'éclosion, où il y avait peut-être moins de cocons, mais aussi moins de gens pour l'empêcher de voir ; néanmoins, elle eût aimé se trouver plus près de l'estrade pour entendre la musique et les discours, et apercevoir un authentique Ancien.

À cette pensée, son cœur s'enfla de fierté : il venait de Terrilville et descendait d'une famille de Marchands, tout comme elle, mais Tintaglia l'avait touché et il avait commencé à se changer en Ancien, le premier qu'aucune personne vivante eût jamais vu. Il en existait aujourd'hui deux autres, la sœur de Selden, Malta, et Reyn Khuprus, lui-même du désert des Pluies. Elle soupira ; on eût dit un conte de fées devenu réalité : les serpents de mer, les dragons et les Anciens étaient revenus sur les Rivages maudits ; et, de son vivant, elle verrait la première couvée de dragons de mémoire d'homme. Dans l'après-midi, les dragonneaux seraient apparus et auraient pris leur envol.

Les cocons gris terne qui jonchaient la rive à perte de vue renfermaient chacun un serpent qui avait mué ; on avait ôté l'amoncellement de feuilles, de brindilles et de terre qui les avait couverts tout l'hiver et le printemps. Certains, immenses, rivalisaient en taille avec une gabare tandis que d'autres ne dépassaient pas la longueur d'une section de tronc ; quelques-uns avaient un éclat argenté et sain, mais d'autres, d'un gris éteint, s'étaient effondrés sur eux-mêmes, et, à l'odorat sensible de Thymara, ils sentaient le reptile mort ; les serpents qui s'étaient enfermés dans ces coquilles n'en émergeraient jamais sous forme de dragonneaux.

Comme ils l'avaient promis à Tintaglia, les Marchands du désert des Pluies avaient fait leur possible pour soigner les serpents encoconnés sous la supervision de Selden ; on avait appliqué une nouvelle couche d'argile sur les coquilles qui paraissaient trop minces, avant de les recouvrir de feuilles et de branchages, car Tintaglia avait expliqué qu'il fallait les protéger non seulement des tempêtes d'hiver mais aussi du premier soleil du printemps : les dragons avaient intégré leurs cocons tard dans l'année, et la lumière et la chaleur risquaient de stimuler une éclosion prématurée ; la dragonne avait donc souhaité qu'ils demeurent à l'abri jusqu'au plein été, afin de donner aux embryons plus de temps pour se développer. Les gardiens du désert des Pluies et les Tatoués – anciens esclaves jamailliens aujourd'hui libérés – avaient œuvré au mieux de leurs possibilités selon les termes du contrat qui liait les Marchands du désert des Pluies à Tintaglia : elle avait convenu de surveiller l'embouchure du fleuve pour empêcher toute incursion des Chalcédiens, et, en retour, ils avaient promis d'aider les serpents à gagner leur terrain d'encoconnage ancestral et de les protéger pendant qu'ils se transformaient dans leurs coquilles. Les deux partis avaient tenu les termes du marché, et leur

accord allait porter ses fruits aujourd'hui même, quand une nouvelle génération de dragons, alliés de Terrilville et du désert des Pluies, prendrait son premier envol.

Les gangues avaient mal supporté l'hiver ; les vents furieux et les pluies violentes les avaient abîmées, mais, pire encore, le fleuve en crue les avait endommagées en les roulant les unes contre les autres et en érodant l'argile qui les protégeait. Le dénombrement organisé par la suite avait montré qu'une vingtaine d'entre elles avaient été emportées ; sur soixante-dix-neuf dragons encoconnés, il n'en restait que cinquante-neuf, dont certains si mal en point que leurs occupants n'avaient probablement pas survécu. Les crues faisaient partie des dangers inhérents à la vie dans le désert des Pluies, mais Thymara n'en éprouvait pas moins du chagrin ; qu'était-il advenu des cocons manquants et des dragons à demi formés qu'ils abritaient ? L'inondation les avait-elle dévorés ? Emportés jusqu'à la mer ?

Le large fleuve gris imposait sa loi sur ce monde forestier ; son courant et sa profondeur connaissaient des fluctuations extrêmes dans un lit que rien n'arrêtait vraiment : il s'écoulait là où bon lui semblait, et nulle part dans le monde de Thymara l'expression « sol sec » n'avait de véritable réalité. Le plancher de la forêt pouvait se muer le lendemain en marécage ou en fondrière. Seuls les grands arbres paraissaient insensibles aux flots changeants du fleuve, mais encore n'était-ce pas sûr, et les habitants du désert des Pluies bâtissaient toujours leurs logis dans les plus grands et les plus solides ; leurs maisons et leurs allées couvraient les charpentières et les troncs de la forêt comme de grosses guirlandes, leurs passerelles oscillantes s'étendaient d'arbre en arbre, et, plus près du sol, au plus épais des troncs et des branches, de robustes constructions abritaient les marchés les plus importants et les demeures des familles les plus fortunées. Plus on montait haut, plus les bâtiments devenaient petits et légers ; des ponts de singe reliaient les quartiers, et des escaliers suivaient en spirale les troncs principaux. Avec l'altitude, passerelles et ponts devenaient de plus en plus grêles, et tous les habitants du désert des Pluies devaient posséder des talents d'arboricole pour se déplacer dans leur ville ; mais bien peu avaient les dons de Thymara.

La précarité de son perchoir ne l'inquiétait pas : elle s'absorbait dans le prodige qui s'accomplissait à ses pieds, et ses yeux gris argent s'emplissaient du spectacle.

Le soleil était assez haut pour que ses rayons obliques pussent passer par-dessus les hautes branches des arbres et toucher les cocons sur la grève. Il ne faisait pas exceptionnellement chaud pour un jour d'été, et pourtant certaines coquilles avaient commencé à fumer sous la chaleur. Thymara porta son attention sur l'énorme cocon à sa verticale ; la vapeur montait jusqu'à elle, empreinte d'une puanteur

reptilienne ; elle pinça les narines et continua de regarder, en extase. À ses pieds, le bois-sorcier de la coquille perdait sa solidité.

Thymara connaissait bien ce matériau ; pendant des années, son peuple s'en était servi comme d'un bois extrêmement résistant, bien plus que le bois le plus dur : on pouvait y émousser une hache ou une scie en une matinée. Mais à présent le « bois » gris argent du cocon s'amollissait, fumait, bouillonnait, et, en fondant, prenait la forme de la créature immobile qu'il abritait.

Soudain, la créature eut un sursaut puis s'agita vivement. Le bois-sorcier se déchira comme une membrane ; l'être squelettique absorbait le cocon liquéfié, et, sous les yeux de Thymara, la chair maigre se remplit tandis qu'elle prenait des couleurs. Le dragonneau était plus petit qu'elle ne s'y attendait au vu de la taille de la coquille et d'après ce qu'elle savait de Tintaglia. Un nuage de vapeur à l'odeur désagréable monta jusqu'à elle, puis la tête camarde d'un dragon émergea du cocon fondu.

Dehors !

Thymara éprouva un brusque vertige lorsque le parler-dragon toucha son esprit, et son cœur bondit comme un oiseau prenant son envol. Elle entendait les dragons ! Depuis l'apparition de Tintaglia, on avait découvert que certaines personnes comprenaient ce que disait la dragonne tandis que les autres ne percevaient que des rugissements, des sifflements et des cliquetis sinistres. Lorsque Tintaglia était arrivée à Trehaug et s'était adressée à la foule, certains avaient entendu ses paroles et d'autres n'avaient rien capté de ses pensées. Thymara se sentait indiciblement ravie de savoir que, si jamais un dragon daignait lui parler, elle l'entendrait. Elle s'avança davantage sur sa mince branche.

« Thymara ! lança son père.

— Je fais attention ! » répondit-elle sans même le regarder.

En dessous d'elle, le jeune dragon avait ouvert une large gueule rouge et mettait en pièces les fibres fondues de la coquille qui la retenait prisonnière. *Elle ?* Thymara ignorait comment elle le savait. Pour un nouveau-né, la créature affichait une denture imposante. Soudain, elle arracha une bouchée du bois-sorcier amolli, jeta la tête en arrière et déglutit. « Elle mange sa coquille ! cria la fillette à son père.

— J'en ai entendu parler, répondit-il. Selden l'Ancien a dit qu'à l'éclosion de Tintaglia la dragonne a absorbé son cocon fondu par la peau. Je crois qu'ils en tirent de l'énergie. »

Thymara ne répondit pas ; son père avait manifestement raison. Elle n'eût pas cru possible qu'un cocon qui avait contenu un dragon pût tenir dans l'estomac de ce dernier, mais la petite femelle à ses pieds paraissait vouloir démontrer le contraire ; elle continua de

s'extraire de sa coquille tout en la dévorant, arrachant des morceaux fibreux et les avalant tout rond. Thymara compatit : quelle pitié qu'un être si jeune souffrit d'une faim aussi violente ! Sâ merci, la jeune dragonne avait de quoi manger.

Soudain, une exclamation de surprise monta de la foule, et Thymara eut juste le temps de s'accrocher à sa branche. Le vent violent qui la balaya faillit lui faire lâcher prise et fit danser follement son support ; un instant plus tard, un énorme choc sourd qui résonna dans son arbre signala que Tintaglia s'était posée.

La reine dragon avait une couleur bleue ou argentée selon l'incidence du soleil sur ses écailles, et elle avait au moins trois fois la taille des jeunes en train d'éclore. Elle referma ses ailes, et on eût cru voir un navire ferler ses voiles ; elle les rabattit sur ses flancs puis les replia pour les plaquer sur elle comme des ailes d'oiseau, si bien que ses plumes se fondirent dans les écailles de sa peau. Elle laissa tomber le daim qui pendait dans sa gueule. « Mangez », dit-elle aux dragonneaux, puis, sans attendre qu'ils eussent commencé, elle se rendit au bord du fleuve, baissa sa grande tête et but l'eau laiteuse. Enfin, rassasiée, elle releva la tête et entrouvrit les ailes ; ses puissantes pattes arrière fléchies la propulsèrent haut dans le ciel, et deux battements de ses larges ailes la rattrapèrent avant qu'elle ne retombât au sol. Lourdemment, elle s'éleva et s'en alla vers l'amont, de nouveau en chasse.

« Oh non ! » La pitié voilait la voix grave de son père. « Quel dommage ! »

La petite dragonne en dessous de Thymara continuait d'arracher des lambeaux gluants de son cocon et de les dévorer ; un pan gris se colla sur son museau, et elle s'efforça de l'ôter avec les griffes de ses pattes antérieures courtaudes. La jeune fille trouvait qu'elle ressemblait à un bébé aux joues et aux cheveux maculés de panade. La dragonne était plus petite qu'elle ne s'y attendait, moins développée aussi, mais elle rattraperait sûrement son retard une fois adulte. Thymara lança un coup d'œil perplexe à son père, puis elle suivit son regard.

Pendant qu'elle s'intéressait au nouveau-né au pied de son arbre, d'autres dragons avaient éclos, et l'odeur de sang frais qui émanait du daim mort les attirait. Deux d'entre eux, l'un d'un jaune éteint, l'autre d'un vert boueux, s'étaient approchés de la carcasse d'un pas chancelant et la dévoraient, trop affamés pour se la disputer ; les querelles éclateraient sans doute quand viendrait le moment de s'emparer du dernier morceau de choix. Pour l'instant, les deux créatures, accroupies près du cadavre sur lequel elles s'appuyaient de leurs membres antérieurs, arrachaient des morceaux de chair et de peau puis rejetaient la tête en arrière pour avaler tout rond la viande

tiède. L'une d'elles fouaillait dans le ventre tendre ; les entrailles pendaient des mâchoires du dragonneau jaune et dessinaient sur sa gorge des zébrures rouge et marron. La scène était violente, mais pas davantage que la curée de n'importe quel prédateur.

Thymara se tourna de nouveau vers son père et, cette fois, suivit exactement l'axe de son regard. Les dragonneaux qui se nourrissaient, penchés sur la carcasse qui se réduisait à l'œil nu, lui avaient barré la vue ; le jeune dragon que son père observait ne parvenait pas à se tenir debout ; il roulait par terre et rampait sur le ventre, ses pattes arrière trop courtes et inachevées incapables de le porter. Sa tête dodelinait au bout d'un cou fin ; pris d'un soudain frisson, il se redressa et oscilla sur place. Même sa couleur n'avait pas l'air normale, gris clair comme l'argile, sur une peau si mince qu'on distinguait les enroulements blancs de ses intestins qui poussaient sur son ventre. Il était manifestement mal formé et il avait éclos trop tôt pour survivre ; pourtant, il cherchait à se diriger vers la viande appétissante. Mais il poussa trop fort sur une de ses pattes rabougries et commença de tomber sur le flanc ; stupidement, ou peut-être pour rattraper sa chute, il déploya ses ailes fragiles ; il s'effondra sur l'une d'elles, qui se tordit à l'envers et céda avec un craquement audible. Le cri que poussa la créature n'était pas aussi fort que l'éclair de douleur qui frappa l'esprit de Thymara ; elle tressaillit brutalement et faillit lâcher sa branche. Elle se raccrocha désespérément, les yeux fermés, et lutta contre la nausée que provoquait la douleur.

Elle comprit peu à peu ce qui se passait ; les craintes de Tintaglia se réalisaient. La dragonne avait cherché à protéger les cocons de la lumière dans l'espoir de procurer aux fœtus une période d'incubation normale ; mais, bien qu'ils eussent attendu l'été, ils avaient quand même éclos trop tôt, à moins qu'ils n'eussent déjà été trop épuisés et trop émaciés avant leur hibernation. Quelle que fut la raison de leurs difformités, ils étaient anormaux ; ces créatures étaient à peine capables de se déplacer. Elle percevait l'incompréhension du dragonneau qui se mêlait à sa souffrance ; non sans mal, elle se détacha de cet esprit empreint de perplexité.

Elle ouvrit les yeux, et une nouvelle horreur la pétrifia : son père avait quitté l'arbre ; au sol, il se faufilait entre les cocons pour se diriger vers la créature à terre. Du haut de sa branche, Thymara vit que le petit dragon n'avait pas survécu ; elle se reprit aussitôt : elle l'avait senti mourir. Mais son père l'ignorait, et son visage affichait l'angoisse que lui inspirait le dragonneau. Elle le connaissait : il ferait tout pour l'aider ; il était ainsi.

Thymara n'était pas la seule à avoir senti la créature mourir ; les deux jeunes dragons avaient réduit le daim à une large flaque de sang et d'excréments sur l'argile boueuse ; ils levèrent soudain la tête et se

tournèrent vers leur semblable tombé sur le flanc, tandis qu'un dragon rouge nouveau-né, la queue anormalement courte, s'avancait vers lui d'un pas mal assuré. Le jaune émit un feulement bas et accéléra ; la verte ouvrit grand la gueule pour laisser échapper un son à mi-chemin entre un rugissement et un feulement, accompagné de postillons qui éclaboussèrent l'argile à ses pieds ; elle visait le père de Thymara, mais, Sâ merci, elle n'avait pas encore la maturité nécessaire pour cracher un nuage brûlant de toxines. La jeune fille savait qu'adultes les dragons pouvaient employer cette arme, et l'on disait que Tintaglia s'était servie de son souffle contre les Chalcédiens pendant la bataille de Terrilville ; le venin de ces créatures rongait la chair et les os comme un acide.

Mais si la dragonnelle verte n'avait pas le pouvoir de brûler grâce à son souffle, son geste agressif avait dirigé l'attention du rouge sur son père. Sans hésitation, le jaune et la verte convergèrent vers leur défunt compagnon et commencèrent à échanger des grondements menaçants au-dessus de son cadavre ; le rouge, lui, entreprit de suivre le père de Thymara lentement mais inexorablement.

La jeune fille pensait que son père, se rendant compte que le nouveau-né n'avait pas survécu et n'avait plus besoin de son aide, reculerait devant le danger des deux autres dragonneaux ; cent fois, mille fois, il lui avait recommandé la prudence face aux prédateurs. « Si tu as un morceau de viande et qu'un chat des branches le guigne, laisse la viande et bats en retraite ; tu retrouveras toujours à manger, mais tu n'as qu'une seule vie. » Par conséquent, quand il verrait le dragonneau rouge se diriger vers lui, son tronçon de queue tout droit derrière lui, il ferait demi-tour.

Mais il ne le voyait pas : il n'avait d'yeux que pour le jeune dragon à terre, et, comme les deux autres dragonneaux se rapprochaient de lui, il cria : « Non ! N'y touchez pas, laissez-lui une chance ! Laissez-lui une chance ! » Il agita les bras comme pour chasser des oiseaux charognards venus lui disputer sa proie et se mit à courir vers eux. *Qu'espères-tu ?* voulut lui demander Thymara ; les deux dragonneaux étaient plus grands que lui ; ils ne crachaient pas encore le feu, mais ils savaient déjà se servir de leurs crocs et de leurs griffes.

« Papa, non ! Il est mort, il est mort ! Papa, sauve-toi, va-t'en vite !

Le jaune et la verte ne faisaient attention qu'à la dépouille, et ils se jetèrent sur elle avec la même voracité que sur la carcasse du daim. Revigorés par leur premier repas, ils paraissaient plus enclins à se disputer les morceaux de choix. Thymara ne s'intéressait pas à eux, sauf pour s'assurer qu'ils s'occupaient mutuellement ; c'était le rouge qui l'inquiétait, celui qui se rapprochait d'une démarche inégale mais

rapide vers son père. Celui-ci prit soudain conscience du danger, et il fit ce qu'elle redoutait, une astuce qui fonctionnait souvent avec les chats des branches : il déboutonna sa chemise et l'ouvrit largement. « Il faut paraître plus grand face à un animal menaçant, répétait-il fréquemment à sa fille ; si tu lui montres un aspect qu'il ne reconnaît pas, il deviendra prudent. Face à une créature apparemment plus grosse que lui, il reculera. Mais ne lui tourne jamais le dos : garde-le à l'œil, élargis-toi et recule lentement. La plupart des félins adorent poursuivre leur proie ; ne lui en laisse pas l'occasion. »

Hélas, il ne s'agissait pas là d'un félin, mais d'un dragon, la gueule grand ouverte et les crocs blancs et aigus ; la faim brûlait en lui. Le père de Thymara avait pris de l'ampleur visuellement mais le dragonneau ne manifestait nulle crainte ; au contraire, la jeune fille entendit, ou plutôt perçut l'intérêt joyeux qu'il éprouvait. *Viande. Grosse viande. Manger !* Avec une voracité frénétique, il suivit en titubant l'homme qui reculait.

« Non, pas viande ! lui cria Thymara. Pas manger ! Pas manger ! Sauve-toi, papa ! Sauve-toi vite ! »

Deux miracles se produisirent en même temps. D'abord, le jeune dragon l'entendit ; il tourna sa tête camarde vers elle, surpris, ce qui lui fit perdre l'équilibre et le lança dans un cercle chancelant et ridicule. Elle vit alors ce qui lui avait échappé jusque-là : lui aussi était mal formé ; il avait une patte arrière considérablement plus courte que l'autre. *Pas manger ?* Elle capta un écho plaintif de ses mots. *Pas viande ? Pas viande ?* Son cœur se serra pour le petit dragon rouge. *Pas viande ; seulement faim.* Dans cet instant d'unité avec lui, elle ressentit son appétit dévorant et sa frustration.

Mais le second miracle l'arracha à ce contact : son père l'avait entendue aussi ; il avait baissé les bras, fait demi-tour, et il courait à toutes jambes vers la forêt. Il évita un petit dragon bleu qui se tendait vers lui, toutes griffes dehors, et, arrivé au pied de l'arbre, il escalada le tronc presque aussi vite qu'il avait détalé sur le sol ; en quelques instants, il fut hors de portée des dragonneaux, ce qui valait mieux car le petit bleu s'était lancé dans un trot plein d'espoir derrière lui. Il se tenait désormais sous l'arbre et humait avec force reniflements le tronc qu'avait gravi sa proie ; il mordit l'écorce du bout des dents puis recula en secouant la tête. *Pas viande !* pensa-t-il, et il s'en alla d'un pas mal assuré et sinueux sur le terrain d'éclosion où de nouveaux dragonneaux sortaient sans cesse de leurs coquilles de bois-sorcier. Thymara ne le suivit pas du regard : elle était remontée sur sa branche et, après avoir pris appui sur un genou, s'était redressée et avait regagné le tronc en courant pour rejoindre son père qui achevait sa montée. Elle lui saisit le bras et enfouit son visage dans le creux de son épaule. Il sentait la transpiration qu'occasionne la peur.

« Mais qu'est-ce qui t'a pris, papa ? » demanda-t-elle avec une colère qui la surprit elle-même. Puis elle comprit qu'elle avait les meilleures raisons du monde de lui en vouloir. « Si j'avais fait la même chose, j'en aurais entendu de toutes les couleurs ! Pourquoi es-tu descendu ? Qu'espérais-tu donc ? »

— Il faut monter plus haut ! » répondit-il, à bout de souffle, et elle le suivit sans se faire prier jusqu'à une branche supérieure, solide et quasi horizontale. Ils s'y assirent côte à côte ; la peur, l'effort ou peut-être les deux le faisaient haleter. Elle sortit son outre de sa besace et la lui tendit ; il la prit et but, soulagé.

« Ils auraient pu te tuer. »

Il écarta l'outre de ses lèvres, la reboucha et la rendit à sa fille. « Ce ne sont encore que des nouveau-nés maladroits ; je m'en serais tiré. D'ailleurs, je m'en suis tiré.

— Ce ne sont pas des nouveau-nés ! C'étaient des serpents adultes avant d'entrer dans leurs cocons et maintenant ce sont des dragons en pleine possession de leurs moyens. Tintaglia s'est envolée quelques heures à peine après son éclosion, et elle a tué une proie. » Et, du doigt, elle montra un éclair bleu et argent qui passait au-dessus des frondaisons, et qui plongea soudain vers le sol. La bourrasque provoquée par les violents battements d'ailes de la dragonne qui freinait sa descente frappa l'arbre et ses deux occupants ; une nouvelle dépouille de daim tomba de sa gueule pour atterrir avec un bruit mat sur la berge, puis, sans attendre, Tintaglia remonta dans le ciel pour reprendre sa chasse. Couinant, les dragonneaux se précipitèrent vers la carcasse et se mirent à en engloutir des morceaux de viande.

« Ça pourrait être toi, dit Thymara à son père. Ils ont peut-être l'air de bébés maladroits, mais ce sont des prédateurs, des prédateurs aussi intelligents que nous – et plus gros que nous, et plus doués que nous pour tuer. » Le ravissement qu'elle avait éprouvé à voir les dragons venir au monde se dissipait rapidement ; son émerveillement laissait place à une émotion à mi-chemin entre la terreur et la haine. Cette créature était prête à dévorer son père !

« Pas tous, répondit celui-ci d'un ton attristé. Regarde en bas, Thymara, et dis-moi ce que tu vois. »

De sa position surélevée, elle jouissait d'une large vue du terrain d'éclosion. À l'œil, elle jugea qu'aucun dragon ne sortirait d'un quart des coquilles de bois-sorcier ; les dragonneaux commençaient d'ailleurs à renifler les cocons avortés. Un petit rouge cracha sur l'un d'eux, dépourvu d'éclat ; peu après, la carapace se mit à fumer et de fines volutes de vapeur s'en échappèrent. Le rouge y planta les crocs et en arracha une longue bande, à la grande surprise de Thymara ; le bois-sorcier était un matériau dur, avec un grain fin, dont on fabriquait des bateaux, mais voici qu'il paraissait se décomposer en

lambeaux fibreux que les dragonneaux déchiquetaient et dévoraient avidement. « Ils tuent leurs semblables, dit-elle, croyant que son père parlait d'eux.

— Ça m'étonnerait. À mon avis, les dragons qui se trouvaient dans ces coquilles sont morts sans avoir le temps d'éclore, et les autres le savent, sans doute à l'odorat. Il y a quelque chose dans leur salive qui déclenche une réaction, amollit les cocons et les rend comestibles, probablement la même qui permet aux coquilles de se briser quand les jeunes éclosent ; à moins que la lumière du soleil ne les fragilise. Mais ce n'est pas de ça que je parlais. »

Elle regarda mieux. De jeunes dragons erraient, la démarche instable, sur la berge d'argile ; certains s'aventuraient au bord de l'eau, d'autres s'attroupaient autour des cocons fondus de leurs congénères mort-nés pour les dévorer. Du daim qu'avait apporté Tintaglia et du dragon qui avait succombé après sa naissance, on ne distinguait que de vagues traces sanglantes dans la boue. Thymara observa un dragonneau aux pattes antérieures trop courtes qui reniflait le sol. « Il est mal formé. » Elle se tourna vers son père. « Pourquoi y en a-t-il tant de mal formés ?

— Peut-être... » Il se tut, interrompu par l'atterrissage, depuis une branche supérieure, de Rogon, venu se joindre à eux. Le compagnon de chasse occasionnel de son père faisait grise mine.

— Jerup ! Ainsi, tu n'as rien ! Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Je t'ai vu en bas, avec la bestiole qui te courait après ; d'où j'étais, je n'ai pas pu me rendre compte si tu avais réussi à grimper dans l'arbre ou non ! Que voulais-tu donc faire ? »

Le père de Thymara baissa les yeux avec un demi-sourire, mais peut-être aussi un peu d'irritation. « Je croyais pouvoir aider celui qui se faisait attaquer ; je n'avais pas vu qu'il était déjà mort. »

Rogon secoua la tête avec dédain. « Même alors, ça n'aurait servi à rien : il ne pouvait pas survivre, n'importe quel imbécile s'en serait rendu compte. Regarde-les : la moitié d'entre eux seront sans doute morts avant ce soir. D'après les rumeurs que j'ai entendues, le petit Ancien redoutait quelque chose de ce genre. Je me tenais juste à côté de l'estrade, et personne ne sait comment réagir. Selden Vestrit est manifestement catastrophé : il observe mais ne dit pas un mot ; et je te parie qu'on n'entend plus de musique. La plupart des gens importants qui tiennent leur discours à la main ne le prononceront pas. On n'a jamais vu autant de grosses légumes avec si peu à dire ; en principe, c'était le grand jour, celui où les dragons devaient s'élever dans le ciel, où nous devions remplir les termes de notre contrat avec Tintaglia. Et regarde-moi ce fiasco !

— Sait-on ce qui a produit ce résultat ? » demanda Jerup avec réticence.

Son ami haussa ses larges épaules. « On parle d'un temps insuffisant d'encoconnage et d'un manque de salive de dragon. Pattes trop courtes, dos voûté – tiens, regarde celui-là, là-bas : il ne peut même pas redresser le cou ! Ce serait miséricorde que les autres le tuent rapidement.

— Ils ne le toucheront pas. » Le père de Thymara s'exprimait d'un ton d'absolue certitude. Comment le savait-il ? « Les dragons ne tuent pas les leurs, sauf en période de rut. Quand l'un d'eux meurt, les autres le dévorent, mais ils ne s'attaquent pas mutuellement pour se nourrir. »

Rogon s'était assis à côté de son ami et balançait nonchalamment dans le vide ses pieds nus à la corne épaisse. « Ma foi, le malheur des uns fait le bonheur des autres, et c'est de ça que je venais te parler. Tu as vu la vitesse à laquelle ils ont englouti le daim ? » Avec un grognement, il poursuivit : « Ils ne peuvent pas chasser eux-mêmes, c'est évident, et même un dragon adulte comme Tintaglia ne peut pas rapporter de quoi manger pour tous. Il y a une occasion à saisir, mon vieil ami ; avant ce soir, le Conseil comprendra que quelqu'un doit s'occuper du ravitaillement de ces bestioles, qu'on ne peut pas laisser un troupeau de dragonneaux affamés gambader au pied de la cité, surtout avec les va-et-vient des équipes de fouille. C'est là qu'on intervient : si on propose au Conseil du désert des Pluies de nous engager pour chasser de quoi les nourrir, on aura du travail par-dessus la tête. Bien sûr, on ne pourra pas répondre complètement à la demande, mais, tant qu'on y arrivera, l'argent affluera. Même avec l'aide de la dragonne adulte, on tombera vite à court de gibier ; mais, pendant quelque temps, on devrait gagner gros. » Il secoua la tête avec un sourire espiègle. « J'aime mieux ne pas imaginer ce qui se passera quand la viande manquera ; si les petits ne se mettent pas à se manger entre eux, c'est nous qui représenterons les proies les plus proches. On a fait une mauvaise affaire avec ces dragons. »

Thymara intervint : « Mais nous avons conclu un marché avec Tintaglia, et un Marchand est lié par sa parole. Nous avons promis d'aider la reine dragon à s'occuper des jeunes si elle tenait les Chalcédiens à distance de nos côtes, et elle l'a fait. »

Rogon ne lui prêta nulle attention, comme d'habitude. Il ne la traitait pas aussi mal que certains, mais il ne la regardait jamais en face et ne lui répondait jamais. Elle s'y était faite ; ce n'était pas dirigé contre elle. Elle se détourna des deux hommes, se surprit à se faire les griffes sur l'écorce de l'arbre et cessa. Elle observa son père et son ami : eux aussi avaient les ongles noirs. Parfois, la différence lui paraissait minime entre son père, né avec des ongles noirs aux mains et aux pieds, et elle-même, née avec des griffes comme un lézard – différence bien infime pour prendre une décision qui engageait toute

sa vie.

« Ma fille a raison, dit son père. Notre Conseil a accepté le marché ; il doit s'y tenir. Il pensait que sa promesse s'éteindrait avec l'éclosion, mais il se trompait manifestement. »

Thymara réprima la gêne qui l'envahissait : elle n'aimait pas que son père forçât ses amis à reconnaître sa présence, et préférait qu'il les laissât feindre de l'ignorer, parce qu'alors elle pouvait ne pas tenir compte de la leur. Elle détourna les yeux et s'efforça de ne pas les écouter discuter de la difficulté de fournir de la viande à tant de dragons et de l'impossibilité de faire comme si les dragonneaux n'existaient pas. Il y avait des ruines sous les marécages de Cassaric ; si les habitants du désert des Pluies voulaient les fouiller en quête des trésors des Anciens, ils devraient trouver un moyen de subvenir aux besoins des jeunes créatures.

Thymara bâilla. Les dragons et la politique des Marchands du désert des Pluies resteraient toujours étrangers à son existence ; son père avait beau l'inciter à s'y intéresser, elle n'arrivait pas à prêter attention à des situations qui ne dépendaient nullement d'elle. Sa vie se trouvait ailleurs ; quand elle imaginait son avenir, elle ne pouvait compter que sur elle-même, elle le savait.

Elle regarda les dragons en contrebas et sentit soudain la nausée la prendre. Son père avait raison, et Rogon aussi : des dragonneaux mouraient ; leurs congénères ne les tuaient pas, même s'ils n'hésitaient pas à entourer ceux qui tombaient en attendant avidement leur ultime convulsion et leur dernier soupir. Qu'ils étaient nombreux, ceux qui avaient émergé incapables d'affronter les rudes conditions du désert des Pluies ! Que s'était-il passé ? Rogon voyait-il juste ?

Tintaglia fondit à nouveau sur la berge, et une nouvelle dépouille tomba du ciel à un cheveu des jeunes dragons qui s'étaient rassemblés à son approche. Thymara n'identifia pas l'animal qu'elle avait lâché, plus grand et plus corpulent qu'un daim, avec le poil rêche ; elle aperçut une patte épaisse terminée par un sabot fourchu, puis la masse des dragonneaux lui dissimula la créature. D'un autre côté, elle n'avait pas souvent vu de daims, car ils ne fréquentaient guère le sol marécageux, piqueté de touffes d'herbe, qui caractérisait la forêt du désert des Pluies ; il fallait des jours et des jours de marche avant de parvenir aux piémonts qui bordaient l'immense vallée du fleuve. Les chasseurs consommaient des vivres en s'y rendant, et prélevaient de la viande sur le produit de leur chasse au retour ; souvent, la venaison qui avait survécu au trajet était gâtée, ou bien il en restait si peu que les chasseurs eussent mieux fait de se contenter d'une dizaine d'oiseaux ou d'un bon gros lézard bien gras plus près de la cité. La créature qu'avait apportée la dragonne avait une robe d'un noir luisant, une bosse entre les omoplates et de grandes cornes

évasées. Comme Thymara se demandait quel était son nom, un bref contact avec l'esprit d'un dragon lui répondit : *Manger* !

Un éclat de colère dans la voix de Rogon ramena, bien contre son gré, son attention vers la conversation des deux hommes. « Jerup, je dis seulement que, si ces créatures n'arrivent pas à tenir debout et à apprendre à voler pour se nourrir dans l'année, elles mourront ou elles deviendront une menace pour nous. Contrat ou non, on ne peut pas nous tenir pour responsables d'elles ; quand on n'est pas capable d'assurer soi-même sa subsistance, on ne mérite pas de vivre.

— Ce n'est pas le marché que nous avons conclu avec Tintaglia, Rogon ; nous n'avons pas marchandé le droit de décider de la vie ou de la mort de ces dragonneaux. Nous avons promis de les protéger, en échange de quoi Tintaglia devait défendre l'embouchure du fleuve contre les navires chalcédiens. À mon avis, nous aurions tout intérêt à tenir nos engagements et à donner à ces petits dragons une chance de survivre et de grandir.

— Une chance ? » Rogon fit la moue. « Tu t'efforces toujours de laisser une chance à tout ce qui t'entoure, Jerup ; un jour, ça te coûtera la vie. Ça a bien failli arriver aujourd'hui, d'ailleurs ! Cette bestiole a-t-elle songé à te laisser une chance de t'en tirer ? Non. Et je ne parlerai même pas de la situation dans laquelle tu t'es mis il y a onze ans, la dernière fois que tu as donné une chance à une créature.

— En effet, tu n'en parleras pas », acquiesça brutalement le père de Thymara d'un ton qui n'avait rien d'amène.

La fillette rentra la tête dans les épaules en regrettant de ne pas pouvoir se faire plus petite ou prendre la couleur de l'écorce comme certains lézards arboricoles. Rogon parlait d'elle, et il s'exprimait bien fort afin qu'elle l'entendît. Elle n'eût pas dû lui adresser la parole, et son père n'eût pas dû chercher à le forcer à prendre acte de sa présence. Le camouflage vaut toujours mieux que le combat.

Malgré ses mots durs, Rogon était l'ami de son père, elle le savait ; ils avaient grandi ensemble, développé ensemble leurs talents de chasseurs et d'arboricoles, et ils ne s'étaient jamais quittés. Elle les avait vus chasser ensemble, se déplaçant comme les deux doigts d'une même main, convergeant sur la proie qu'ils traquaient ; elle les avait vus rire et fumer ensemble. Quand Rogon s'était blessé au poignet, ce qui l'avait mis dans l'incapacité de travailler pendant toute une saison, son père avait chassé pour les deux familles, et elle l'avait aidé, mais jamais à livrer la venaison : inutile d'insister auprès de Rogon sur le fait qu'il se faisait aider par quelqu'un qui n'eût pas dû exister.

C'était l'amitié qui l'avait poussé à dévaler l'arbre pour s'assurer que Jerup n'avait rien, qui l'avait mis en fureur contre les risques qu'il avait courus, et, au bout du compte, qui lui faisait regretter l'existence de Thymara : il maudissait le tour qu'avait pris la vie de son ami à

cause d'elle ; elle représentait un fardeau, une bouche à nourrir, et rien ne laissait espérer qu'elle pût devenir un ajout profitable à sa famille.

« Je ne regrette pas ma décision, Rogon. Et ne t'y trompe pas : c'était ma décision, non celle de Thymara ; alors, si tu as des reproches à faire, prends-t'en à moi, non à elle ; si tu dois frapper quelqu'un d'ostracisme, c'est moi, non elle ! C'est moi qui ai suivi la sage-femme, moi qui suis descendu ramasser mon enfant pour la ramener chez nous, parce que, dès l'instant où je l'ai vue, j'ai compris qu'elle avait droit à une chance. Je me fichais qu'elle ait des griffes aux orteils ou des écailles le long de la colonne vertébrale, je me moquais de la longueur de ses pieds : elle avait droit à une chance. Et je ne me suis pas trompé ; regarde-la : depuis qu'elle a l'âge de m'accompagner dans la voûte et sur les branches, elle a démontré sa valeur. Elle rapporte à la maison plus qu'elle ne mange, Rogon ; n'est-ce pas là la mesure de l'utilité d'un chasseur ou d'un cueilleur ? Qu'est-ce qui te dérange quand tu la regardes ? Le fait que j'aie enfreint des règles stupides et refusé de laisser mon enfant se faire dévorer par les bêtes sauvages ? Ou bien te rends-tu compte de l'injustice de ces règles et te demandes-tu combien d'autres nouveaux-nés auraient pu devenir des habitants du désert des Pluies ?

— Je n'ai aucune envie de poursuivre cette conversation », dit Rogon, et il se leva si brusquement qu'il faillit perdre l'équilibre. À l'évidence, son père avait touché un point sensible, car Rogon faisait partie des meilleurs arboricoles, et rien ne l'émouvait. Un froid soudain saisit Thymara. Rogon avait des enfants, deux, des garçons ; l'un avait dix-sept ans, l'autre douze. Sa femme n'était-elle pas tombée enceinte entre les deux ? Avait-elle fait une fausse couche ? Ou bien la sage-femme avait-elle emporté un paquet vagissant ou deux dans la nuit du désert des Pluies ?

Elle reporta son attention sur la berge sous ses pieds et ne l'en détourna plus. Son père venait-il de mettre un terme à une amitié de toujours par ses paroles violentes ? Mieux valait qu'elle n'y songeât pas. Elle regarda les dragonneaux ; il y en avait moins que tout à l'heure, et il ne restait quasiment rien des cocons qui n'avaient pas éclos. Cela ferait des déçus ; le bois-sorcier était un matériau des plus précieux, et certains avaient misé sur le fait qu'à la naissance des dragons on pourrait récupérer les coquilles vides. Parmi tous les gens réunis autour de la berge, certains avaient dû espérer réaliser un profit plutôt qu'assister à un événement exceptionnel. Thymara tâcha de compter les dragonneaux survivants. Elle savait qu'il y avait soixante-dix-neuf cocons à l'origine ; combien avaient donné des créatures viables ? Mais les nouveau-nés circulaient sans cesse et quand une nouvelle passe de Tintaglia jeta un cerf tué de frais parmi eux la

confusion fut telle que la fillette renonça à son décompte. Elle sentit son père s'approcher d'elle pour s'accroupir sur la branche, et elle ne lui laissa pas le temps de prendre la parole. « A mon avis, il y en a au moins trente-cinq, dit-elle comme si elle n'avait pas entendu le discours qu'il avait tenu à Rogon.

— Trente-deux. C'est plus facile si tu les comptes par groupes de couleurs et que tu les additionnes ensuite.

— Ah ! »

Il se tut un moment avant de reprendre la parole d'un ton plus grave.

« Je ne mentais pas, Thymara : c'est moi qui ai pris la décision, et je ne l'ai jamais regrettée. »

Elle garda le silence. Que répondre ? Merci ? C'était froid ; et puis un enfant devait-il remercier son père d'être vivant, de ne pas l'avoir laissé mourir ? Elle se gratta la nuque et passa ses griffes le long de la ligne d'écailles pour calmer une démangeaison, puis changea maladroitement de sujet.

« À ton avis, combien d'entre eux survivront ?

— Je l'ignore. Ça dépend sans doute de la quantité de nourriture que Tintaglia leur apportera et de la façon dont nous tenons la promesse que nous lui avons faite. Regarde là-bas. »

Les dragonneaux les plus vigoureux s'étaient déjà attroupés autour de la carcasse. Ils ne barraient pas exprès la route à leurs frères plus chétifs, mais seul un certain nombre d'entre eux tenait autour de la dépouille, et les premiers ne cédaient pas leur place. Toutefois, ce n'était pas cela qu'indiquait le père de Thymara ; à la périphérie du terrain d'éclosion, un groupe d'hommes approchait, des paniers à la main ; beaucoup avaient le visage tatoué. Immigrants récents dans le désert des Pluies, c'étaient d'anciens esclaves qui cherchaient à bâtir une nouvelle vie. Celui de tête s'avança brusquement, vida son panier et battit promptement en retraite ; un tas de poissons argentés s'étala sur la glaise gris terne de la berge ; le second y ajouta son chargement, puis ce fut le tour du troisième. Les dragonneaux les avaient remarqués. Ils se tournèrent lentement vers eux, les yeux fixes ; puis, comme animés d'une seule volonté, ils quittèrent leurs congénères attroupés et se ruèrent vers le festin, leur tête triangulaire tendue au bout de leur cou de serpent. Le quatrième homme leva les yeux, poussa un hurlement et lâcha son panier, qui roula par terre en répandant son contenu. Le Tatoué ne chercha pas à jouer les courageux : il tourna les talons et s'enfuit à toutes jambes ; trois de ses compagnons derrière lui lâchèrent leur fardeau et l'imitèrent, et, avant que les fuyards n'eussent atteint l'orée de la forêt, les dragons se jetèrent sur le repas. Thymara eut l'impression de se trouver devant des oiseaux : les jeunes créatures s'emparaient des poissons et

redressaient la tête à la verticale pour les avaler. Derrière ce premier rang s'avançaient d'autres dragons, la démarche instable : les boiteux, les estropiés, les aveugles et, se dit Thymara, les stupides. Ils approchaient en poussant des rugissements aigus. Un bleu clair tomba soudain sur le flanc et continua d'agiter les pattes comme s'il courait toujours vers le banquet ; les autres ne lui prêtèrent nulle attention – mais bientôt, Thymara le savait, ses semblables en feraient leur pâture.

« Ils ont l'air d'aimer le poisson, dit-elle en évitant d'ajouter quoi que ce fût.

— Ils aiment sans doute la viande sous toutes ses formes. Mais regarde, tout a déjà disparu ; la pêche de toute une matinée, engloutie en un rien de temps. Comment pourrions-nous rassasier des estomacs pareils ? Quand nous avons conclu notre marché avec Tintaglia, nous pensions que les jeunes seraient comme elle, capables de chasser seuls quelques jours après leur naissance ; mais, si je ne me trompe pas, pas un seul n'arrive encore à se servir de ses ailes. »

Les dragonneaux reniflaient et léchaient l'argile. Un vert tendit la gorge et lança un long cri ; plainte ou menace ? Thymara ne sut le dire. Il baissa la tête, s'aperçut que son congénère bleu avait cessé ses ruades, et se dirigea vers lui d'une démarche claudicante. Les autres, notant son subit intérêt, se hâtèrent à leur tour dans la même direction, et le vert se mit au trot tant bien que mal. La fillette détourna le regard ; elle n'avait pas envie de les voir dévorer le bleu.

« Si nous ne pouvons pas les nourrir, les plus faibles mourront sans doute ; au bout de quelque temps, leur nombre aura chuté assez pour que nous puissions subvenir à leurs besoins. » Elle s'efforçait de parler avec calme et maturité, exprimant le fatalisme qui sous-tendait la philosophie de la plupart des Marchands du désert des Pluies.

« Crois-tu ? » demanda son père d'un ton froid. La réprimandait-il ? « Ou bien risquent-ils de trouver une autre source de nourriture ? »

Du sang chaud, au goût de cuivre, voilà ce dont elle avait envie. Elle tira sa longue langue et se la passa sur le visage, pour le nettoyer, certes, mais aussi pour ne pas laisser perdre la moindre tache de sang qui pouvait y demeurer. Le daim était excellent, souple et tiède, et les entrailles fumantes avaient libéré leur délicieux arôme quand elle avait refermé les mâchoires sur son ventre. Délicieux, délicat... mais frugal, du moins de l'avis de son estomac. Elle avait mangé près d'un quart de l'animal et dévoré ce qu'elle n'avait pas absorbé de son cocon durant sa couvaison. Elle eût dû se sentir sinon rassasiée, du moins contentée. Elle le savait comme elle savait quantité de détails sur l'état de dragon : elle disposait d'innombrables générations de souvenirs, et il lui suffisait de les fouiller pour connaître les us et coutumes de son

espèce.

Et, cela lui revint tout à coup, pour prendre un nom. Un nom, quelque chose de seyant, qui convînt à un des seigneurs des Trois Royaumes. Elle écarta sa faim de ses pensées ; d'abord, un nom, puis une bonne toilette, et enfin, une fois ses ailes lissées, la chasse. La chasse et une proie qu'elle ne partagerait avec personne ! À cette perspective, elle se sentit s'échauffer ; elle leva les ailes et les agita doucement afin de faire circuler le sang plus vite dans les membranes résistantes. Le vent ainsi généré faillit lui faire perdre l'équilibre, et elle lança un croassement de défi afin d'annoncer à qui voudrait se moquer d'elle que son brusque pas de côté avait été volontaire. Elle avait repris son équilibre, et se demanda de quelle couleur elle était dans cette nouvelle vie. Elle déploya son long cou et s'examina. Bleue. Bleue ? La robe la plus courante chez les dragons ? Elle connut un instant de déception, puis réprima son émotion. Bleue... Bleue comme le ciel, l'idéal pour se dissimuler en vol ; bleue comme Tintaglia. Une couleur dont il n'y avait pas à avoir honte. Le bleu, c'était... c'était... Non, c'est : « Sintara ! » Elle feula son nom pour l'entendre. Sintara. Sintara des ciels limpides des matins d'été. Elle leva le cou, prit une inspiration puis rejeta la tête en arrière. « Sintara ! » lança-t-elle dans un grand coup de trompe, fière d'être la première de l'éclosion à se donner un nom.

Sa voix ne résonna guère ; peut-être n'avait-elle pas assez pris son souffle ? Elle rejeta de nouveau la tête en arrière et inspira profondément. « Sintara ! » cria-t-elle encore une fois ; ce faisant, elle se dressa sur ses pattes arrière et s'élança en l'air en déployant ses ailes.

Un dragon possède les souvenirs de toute sa lignée ; pas toujours présents à son esprit, mais disponibles s'il veut y puiser quand il cherche un renseignement, ou prêts à remonter discrètement en cas de besoin. Voilà pourquoi, peut-être, ce qui se produisit alors fut si terrible. Elle quitta maladroitement le sol : une de ses pattes postérieures était plus forte que l'autre ; mais, pire, quand elle voulut rétablir son équilibre à l'aide ses ailes, une seule s'ouvrit ; l'autre resta pliée à demi, tordue et sans force. Incapable de se rattraper, la dragonne tomba sur la berge boueuse et demeura couchée sur le flanc, abasourdie. Le choc l'avait sonnée, mais son hébétude provenait aussi de sa certitude que, dans ses souvenirs même les plus lointains, aucun dragon de sa lignée n'avait jamais vécu cela. Elle ne comprit pas tout d'abord ce qui lui arrivait ; rien ne lui permettait de savoir ce qui l'attendait. Elle poussa sur son aile valide et se retrouva sur le dos, position des plus inconfortables pour un dragon ; quelques instants plus tard, respirer lui demanda un effort. Elle se rendit compte aussi avec terreur que cette posture la laissait extrêmement vulnérable aux

attaques sur son long cou et sur son ventre aux écailles fines ; il fallait absolument qu'elle se redressât.

Elle donna une ruade mais ne sentit pas le sol ; ses pattes avant griffaient l'air sans résultat, et elle bloquait sous son poids son aile pliée. Elle s'efforça de s'en servir pour se retourner, mais ses muscles ne répondirent pas. Pour finir, ce furent les mouvements de sa queue qui la propulsèrent sur le ventre ; elle ramena tant bien que mal ses pattes arrière sous elle et se redressa, à moitié couverte de glaise collante. Partagée entre la colère et l'humiliation, elle se demanda si ses semblables l'avaient vue dans son inquiétante position. Elle frissonna pour se débarrasser de l'argile et parcourut les alentours d'un œil mauvais.

Seuls deux autres dragons s'étaient tournés vers elle, et, quand elle eut retrouvé son aplomb et qu'elle leur lança un regard menaçant, ils se désintéressèrent d'elle et se dirigèrent vers un de leurs congénères effondré par terre ; il avait cessé de bouger. Un bref moment, ils l'observèrent, curieux, puis, convaincus de son décès, ils se courbèrent pour entamer le festin. Sintara fit deux pas vers eux puis s'arrêta, perdue. Son instinct lui commandait d'aller se nourrir ; il y avait là de la viande qui la rendrait plus vigoureuse, et, dans la viande, il y avait des souvenirs. Si elle dévorait la dépouille, elle acquerrait de la force physique mais surtout l'expérience inestimable de la lignée d'un autre dragon, et le fait qu'elle eût elle-même frôlé la mort de près n'y changeait rien ; au contraire, raison de plus de s'alimenter et de gagner en puissance.

C'était le droit des forts de se nourrir des faibles.

Mais dans quel camp se trouvait-elle ?

Elle fit un pas trébuchant sur ses pattes inégalement musclées puis s'arrêta de nouveau et voulut ouvrir les ailes ; seule la valide se déploya. Un mouvement spasmodique agita l'autre. Elle tourna la tête au bout de son long cou afin de la replacer dans une meilleure position et se figea, incrédule : c'était ça, son aile ? Cette chose rabougrie ? On eût dit une peau de daim sans poil jetée sur la carcasse d'un animal mort de froid. Cela n'avait rien à voir avec une aile de dragon ! Elle ne soulèverait jamais son poids, elle ne l'emporterait jamais dans les airs. Elle la poussa du mufle, incapable de se persuader qu'elle faisait partie d'elle. Son haleine chaude toucha le membre fragile, inutile, et elle s'écarta, horrifiée de son anormalité ; son esprit tournoyait follement, s'efforçant de comprendre. Elle était Sintara, reine dragon, née pour dominer le ciel ; cette difformité ne pouvait pas lui appartenir ! Elle fouilla dans ses souvenirs, remonta toujours plus loin, dans l'espoir de trouver une pensée, l'écho d'un ancêtre confronté à un désastre semblable, mais en vain.

Elle regarda de nouveau les deux dragons festoyant ; il ne restait

plus grand-chose de l'avorton : quelques côtes rouges et luisantes, un tas d'entrailles humides et un tronçon de queue. Le faible avait nourri le fort. Un des deux dragonneaux remarqua la présence de Sintara ; il leva son mufle ensanglanté pour découvrir ses crocs et rejeter son cou écarlate en arrière. « Ranculos ! » En se donnant ce nom, il la menaça du même coup ; ses yeux d'argent paraissaient cracher des étincelles.

Elle eût dû se retirer, infirme et manquant de vigueur, mais la façon dont l'autre lui montrait les dents éveilla un souvenir. Il n'avait pas le droit de la défier. « Sintara ! rétorqua-t-elle dans un feulement. Sintara ! »

Elle fit un pas vers son adversaire et la carcasse sanglante, et une bourrasque la frappa de dos. Elle se retourna d'un bloc, la tête baissée en une attitude défensive, mais ce n'était que Tintaglia qui revenait avec une nouvelle proie. La biche qu'elle laissa tomber faillit choir sur les pattes de Sintara. Elle venait d'être tuée ; elle avait encore les yeux clairs et le sang coulait des profondes blessures qui déchiraient son échine. La jeune dragonne se détourna aussitôt de Ranculos et des restes pitoyables qu'il gardait, et elle bondit sur la biche.

Mais elle avait encore oublié son infirmité. Elle trébucha mais, cette fois, parvint à s'accroupir avant de s'écrouler ; puis elle se jeta en avant pour étendre ses membres antérieurs sur la proie. « Sintara ! » lança-t-elle dans un sifflement. Courbée sur la biche, elle poussa un rugissement d'avertissement destiné à ceux qui voudraient la lui disputer, mais elle n'émit qu'un croassement strident. Une humiliation de plus. Mais peu importait : elle seule détenait la viande. Elle pencha la tête et mordit, mettant furieusement en pièces le ventre tendre. Sang, muscle et intestins emplirent sa gueule, rassurants. Elle crocha la dépouille et la secoua violemment comme pour la tuer une deuxième fois ; quand la chair se détacha, elle leva la tête et avala. Viande et sang. Elle arracha une nouvelle bouchée ; elle vivrait.

Premier jour de la Lune Verdissante

*Septième année du Règne du Très Noble et Magnifique Gouverneur
Cosgo*

Première année de l'Alliance Indépendante des Marchands

*D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville, à Detozi, Gardienne des
Oiseaux, Trehaug*

Detozi,

*Veillez relâcher un vol d'au moins vingt-cinq de mes oiseaux si vous
n'avez pas actuellement de messages à leur confier. Il y a eu tant
d'échanges de correspondance entre Marchands qui tenaient absolument à
annoncer qu'ils assisteront à l'éclosion des dragons que ma colonie manque
gravement de messagers.*

Erek

Une Offre avantageuse

« Alise, tu as un visiteur. »

Alise leva lentement les yeux, son fusain arrêté au-dessus de l'épaisse feuille de papier posée sur son bureau. « Maintenant ? » demanda-t-elle avec réticence.

Sa mère poussa un soupir. « Oui, maintenant ; je n'ai pas cessé de te le rappeler de toute la journée. Tu savais que Hest devait passer ; tu le sais depuis sa précédente visite, la semaine dernière à la même heure. Alise, la cour qu'il te fait t'honore, ainsi que toute ta famille, et tu dois le recevoir aimablement ; mais, chaque fois qu'il vient, je suis obligée d'aller te débusquer de ta tanière. J'aimerais que tu n'oublies pas, quand un jeune homme te rend visite, que la simple courtoisie exige que tu le traites avec respect. »

Alise posa son fusain et s'essuya les doigts sur un mouchoir délicat brodé de dentelle de Sévie ; sa mère fit la grimace devant ce petit geste de vengeance : ce mouchoir était un cadeau de Hest. « N'oublions pas non plus qu'il s'agit de mon unique prétendant, et par conséquent de mon unique possibilité de me marier. » Alise avait prononcé ces mots d'une voix trop basse pour l'ouïe de sa mère. Avec un soupir, elle ajouta : « J'arrive, mère ; et je me montrerai aimable. »

L'intéressée se tut un moment. « Voilà qui est avisé », dit-elle enfin, et elle poursuivit d'un ton froid mais bienveillant : « Je me réjouis de constater que tu as cessé de bouder. »

Alise ignorait si sa mère décrivait ce qu'elle croyait vrai ou si elle exigeait de sa fille qu'elle se comportât selon sa volonté. Elle ferma les yeux un instant. Aujourd'hui, dans le nord, au plus profond du désert des Pluies, les dragons émergeaient de leurs cocons ; elle se reprit : c'était le jour prévu par Tintaglia pour les débarrasser de leur protection de feuilles et de branches afin de les exposer au soleil et de provoquer leur éclosion. Peut-être, à cette minute même, alors qu'elle était à son petit bureau bien rangé dans sa chambre aux tons pastel, entourée de ses manuscrits abîmés, de ses notes et de ses vagues dessins, les dragons brisaient-ils leurs coquilles.

Elle se représenta la scène : la berge verdoyante chauffée par le soleil d'été, les dragons aux robes vives qui trompetaient joyeusement

en apparaissant à la lumière du jour ; les Marchands du désert des Pluies avaient sans doute précédé l'éclosion par toutes sortes de festivités, et elle imagina une estrade décorée de guirlandes de fleurs exotiques, des discours de bienvenue aux dragonneaux, des chants et des banquets. À coup sûr, chaque nouveau-né défilerait devant l'estrade, jouirait d'une présentation enlevée puis ouvrirait grand ses ailes scintillantes et s'envolerait dans le ciel. Ce seraient les premiers dragons à éclore depuis Sâ sait combien d'années ; ils réapparaissaient dans le monde... alors qu'elle-même se trouvait prise au piège à Terrilville, enchaînée à une existence docile et sujette à une cour qui l'étonnait et l'agaçait à la fois.

Une vague de déception la submergea soudain. Elle rêvait d'aller sur place assister à la naissance des dragons depuis qu'elle avait appris que les serpents s'encoconnaient ; elle avait supplié son père, et, quand il avait répondu qu'il serait peut-être inconvenant qu'elle voyageât seule, elle avait persuadé, à coups de flatteries et de petits cadeaux, l'épouse de son jeune frère d'amener ce dernier à accepter de l'accompagner. Secrètement, elle avait vendu des affaires de son trousseau pour réunir la somme nécessaire à son déplacement, en assurant à ses parents qu'il s'agissait d'économies faites sur la rente qu'ils lui versaient chaque mois. Le précieux billet de bateau était toujours glissé dans le cadre de son miroir ; depuis des semaines, elle le voyait tous les jours, rectangle de papier fort, couleur crème, sur lequel les pattes de mouche d'un employé attestaient qu'elle avait payé le prix d'un aller et retour. Ce morceau de papier représentait la promesse qu'elle s'était faite : elle verrait de ses yeux ce qu'elle avait étudié uniquement dans les livres ; elle assisterait à un événement qui changerait, qui devait changer le cours de l'histoire. Elle dessinerait la scène et en rédigerait un volume de bonne source, où elle relierait ce dont elle aurait été témoin avec ses années de recherche, et alors tout le monde devrait reconnaître son savoir et sa compétence, et concéder que, bien qu'autodidacte en la matière, plus qu'une vieille fille excentrique obsédée par les dragons et les Anciens qui les accompagnaient, elle était une véritable spécialiste de la question.

Elle aurait enfin quelque chose qui n'appartiendrait qu'à elle, qu'elle aurait sauvé de la misère où avait sombré la vie à Terrilville. Avant même la guerre, la fortune de sa famille avait fondu, et ils vivaient simplement dans un modeste manoir dans un quartier passé de mode de la périphérie de la ville ; autour de la demeure s'étendait, non un parc grandiose, mais une humble roseraie dont s'occupaient les sœurs d'Alise. Son père gagnait sa vie en servant d'entremetteur dans les affaires des maisons les plus riches. La guerre venue, le commerce avait déchu, ainsi que les profits des intermédiaires. Alise était, elle le savait, une jeune fille solide et banale, issue d'une famille solide et

banale fermement ancrée au bas de l'échelle sociale des Marchands de Terrilville, et jamais personne ne l'avait regardée comme une « bonne prise ». Pour ne rien arranger à ces perspectives, sa mère ne l'avait présentée en société qu'à sa dix-huitième année ; elle en connaissait la raison : jusque-là, ses parents arrangeaient et finançaient le mariage de sa sœur aînée, et il ne leur restait rien pour promouvoir une autre fille. Quand enfin elle avait été introduite dans la société des Marchands trois ans plus tôt, nul jeune homme ne s'était précipité pour la choisir dans la foule papillonnante des débutantes. Trois bancs de féminité terrilvillienne avaient été lâchés depuis dans le vivier des jeunes filles éligibles, et, au passage de chaque année, ses perspectives de cour et de mariage diminuaient.

La guerre avec Chalcède les avait anéanties. Elle n'aimait pas se rappeler ces nuits de feu, de fumée et de cris ; les navires ennemis avaient envahi le port et réduit en cendres les entrepôts et la moitié du marché. Terrilville, légendaire cité du négoce où « ce qu'un homme imaginait, il le trouvait à vendre », était devenue une ville aux ruines puantes et aux cendres détrempées. Si Tintaglia n'avait pas volé à leur secours, Alise et tous les siens eussent été sans doute asservis, tatoués et envoyés en Chalcède ; en l'occurrence, la dragonne avait repoussé les envahisseurs et les Marchands avaient formé une alliance difficile avec les îles Pirates. Jamaillia, leur mère patrie, avait ouvert les yeux et compris que Chalcède n'était pas un allié mais une nation de voleurs et de pillards. Aujourd'hui, nul ennemi n'occupait plus le port de Terrilville, la cité avait commencé sa reconstruction et la vie avait repris vaille que vaille ses habitudes. Alise eût dû se réjouir que la demeure de ses parents eût échappé au feu, elle le savait, et que leurs propriétés, composées de plusieurs exploitations agricoles qui cultivaient principalement des racines alimentaires, produisent des denrées extrêmement recherchées.

Mais elle n'éprouvait rien de tel. Elle ne souhaitait certes pas vivre dans une maison à demi calcinée ni dormir dans un fossé, non, mais, l'espace de quelques semaines effrayantes et enthousiasmantes à la fois, elle avait cru pouvoir échapper à son rôle de troisième fille d'une famille terrilvillienne de seconde zone. La nuit où Tintaglia s'était posée devant la carcasse incendiée de la salle du Conseil pour offrir sa protection à la ville en échange de la promesse des Marchands de venir en aide aux serpents et aux dragonneaux, Alise avait senti son cœur se gonfler de bonheur. Elle était là, et, un châle sur les épaules, frissonnante dans l'obscurité, elle avait écouté la dragonne, elle avait vu la robe brillante de l'immense créature, ses yeux aux iris tournoyants, et elle était tombée sous le charme de sa voix et de sa beauté ; de toute son âme, elle aimait la dragonne et ce qu'elle représentait, et elle n'imaginait pas plus belle vocation que celle de

passer le reste de sa vie à faire la chronique de l'histoire des dragons et des Anciens ; elle combinerait ce qu'elle savait de leur passé avec son récit de leur glorieux retour. Cette nuit-là, en cet instant, Alise avait soudain compris qu'elle avait une place et une mission dans ce monde ; en ce temps de flammes et de combats, tout lui avait paru possible, même l'idée qu'un jour Tintaglia la remarquât, s'adressât à elle, voire la remerciât de se consacrer à pareille tâche.

Durant les semaines suivantes, alors que Terrilville se rétablissait et s'efforçait de retrouver une vie normale, Alise avait continué de croire que l'horizon de son existence s'était élargi. Les Tatoués, esclaves affranchis, avaient commencé à se mélanger aux gens des Trois-Navires et aux Marchands, unis pour reconstruire l'économie et les bâtiments de la ville. Tous, même les femmes, avaient délaissé leur environnement rassurant pour se mettre au travail, prêts à tout pour rebâtir. Alise savait que la guerre était une chose épouvantable et destructrice qu'il fallait abominer, mais c'était aussi le seul événement vraiment passionnant qui eût traversé sa vie.

Elle eût dû se douter que ses rêves ne déboucheraient sur rien. À mesure que maisons et entreprises se relevaient, que le commerce prenait une forme nouvelle malgré la guerre et la piraterie, chacun s'acharnait à ramener son existence à ce qu'elle était naguère. Chacun sauf Alise ; ayant entrevu un avenir possible, elle avait fait des pieds et des mains pour échapper au destin suffocant qui cherchait à la rattraper.

Même quand Hest Finbok avait commencé à s'insinuer dans sa vie, elle n'avait gardé que son rêve en ligne de mire. L'enthousiasme de sa mère, la fierté discrète de son père que l'incassable de la famille eût enfin attiré non seulement un prétendant, mais un prétendant d'aussi belle eau, ne l'avaient pas détournée de son plan. Que sa mère se pâme et que son père se réjouisse ! Elle savait que l'intérêt de Hest ne déboucherait sur rien, et elle n'y prêtait donc guère d'attention ; il y avait longtemps qu'elle ne fondait plus d'espoirs sur des rêveries d'adolescente écervelée.

Il ne restait plus que deux jours avant le Bal d'été des Marchands, premier événement social à se tenir dans la salle du Conseil nouvellement rebâtie ; tout Terrilville ne bruissait que de cette grande occasion. Représentants et invités des communautés des Tatoués et des Trois-Navires se joindraient aux Marchands pour célébrer la renaissance de leur cité. Malgré la guerre qui continuait, on s'attendait à des festivités telles que Terrilville n'en avait jamais connu, et où, pour la première fois, toute la population de la ville était invitée à la traditionnelle réception. Alise ne s'y était guère intéressée car elle ne pensait pas y participer : elle avait son billet pour le désert des Pluies. Pendant que d'autres filles éligibles agiteraient leur

éventail et tournoieraient gaiement sur la piste de danse, elle se trouverait à Cassaric et verrait une nouvelle génération de dragons émerger de leurs cocons.

Mais, deux semaines plus tôt, Hest Finbok avait demandé à son père la permission d'escorter Alise au bal, et ce dernier l'avait donnée. « Et, dans ces conditions, ma fille, je ne puis guère la reprendre ! Comment pouvais-je imaginer que tu souhaiterais remonter le fleuve du désert des Pluies pour voir éclore de gros lézards plutôt qu'aller au Bal d'été au bras d'un des célibataires les plus convoités de Terrilville ? » Et c'est avec un sourire plein de fierté qu'il avait fracassé les rêves d'Alise, certain de savoir le secret de son cœur. Sa mère avait ajouté qu'elle n'avait pas songé une seconde que son père dût la consulter sur une telle question ; ne faisait-elle donc pas confiance à ses parents pour œuvrer au mieux de ses intérêts ?

Alise eût volontiers répondu à cette interrogation si l'accablement et la déception ne l'avaient pas suffoquée ; elle s'était enfuie dans sa chambre, et, pendant des jours, elle avait pleuré son aubaine perdue – sa mère disait qu'elle boudait, ce qui ne l'avait pas empêchée de faire venir des couturières et d'acheter toute la soie et tous les rubans roses qui restaient à Terrilville : elle avait dépensé sans compter pour la robe de sa fille. Quelle importance que son rêve eût péri étouffé dans l'œuf, si celui de ses parents, de marier enfin leur inutile et excentrique seconde fille, se réalisait ? Malgré la guerre et leurs finances amoindries, ils étaient prêts aux pires folies pour se débarrasser d'elle et gagner une importante alliance commerciale. La déception retournait le cœur d'Alise, ce que sa mère voyait comme l'attitude d'une enfant boudeuse. Sa fille avait-elle fini de faire la tête ?

Oui.

Elle resta surprise un instant, puis elle poussa un soupir et sentit qu'elle lâchait prise, alors qu'elle ignorait qu'elle s'agrippait. Elle perçut aussitôt une retombée de ses espoirs qui la laissaient prête à accepter l'existence discrète, contenue, d'une fille de Marchand convenable destinée à devenir épouse de Marchand.

C'était fini, terminé, du passé. Mieux valait oublier ; son rêve ne devait pas se réaliser. Pendant sa brève rêverie, elle avait tourné les yeux vers la fenêtre et regardé sans la voir la petite roseraie en pleine floraison ; elle songeait, hébétée, que le jardin ne changeait pas d'un été sur l'autre. Rien ne changeait jamais. Elle se força à parler malgré le gravier qui encombrait sa gorge. « Je ne fais pas la tête, mère.

— Tant mieux, pour toi comme pour moi. » Sa mère toussota. « C'est un homme de qualité, Alise ; même s'il ne s'agissait pas d'un si bon parti, je ne parlerais pas différemment de lui.

— Il est mieux que ce que vous espériez pour moi, mieux que ce

que je mérite. »

Trois battements de cœur, puis sa mère répondit d'un ton brusque : « Ne le fais pas attendre, Alise. » Ses longues jupes bruirent doucement sur le parquet de chêne quand elle sortit.

La jeune fille nota qu'elle ne l'avait pas contredite. Chacun le savait, Alise comme ses parents et sa fratrie, sans que nul ne l'eût jamais exprimé tout haut jusqu'à aujourd'hui : Hest Finbok était trop bien pour elle. Comment concevoir que l'héritier fortuné d'une grande famille de Terrilville voulût épouser la seconde fille, aux traits quelconques, de Marchands de Kincarron ? Alise éprouvait un curieux sentiment de libération de ce que sa mère n'eût pas cherché à nier ses propos, et une certaine fierté de les avoir prononcés sans rancœur. *Un peu triste, peut-être*, songea-t-elle en se salissant à nouveau les doigts avec le fusain pour le replacer dans sa petite boîte d'argent ; un peu triste que sa mère n'eût même pas essayé de se récrier et d'affirmer qu'elle méritait bel et bien un homme de la qualité de Hest. Même si ce n'était qu'un mensonge, une mère dévouée l'eût dit par égard envers sa fille malgracieuse.

Alise avait cherché un moyen de lui expliquer pourquoi Hest ne l'intéressait pas, mais, elle le savait, si elle lui disait : « C'est trop tard ; mes rêves d'adolescence n'existent plus, et je préfère ceux que je nourris aujourd'hui », sa mère eût été horrifiée. Pourtant, c'était la vérité ; comme n'importe quelle jeune femme, elle avait rêvé jadis de roses, de baisers volés et d'un prétendant romantique qui ne regarderait pas à l'ampleur de sa dot ; ces images avaient lentement disparu, noyées dans les larmes et les humiliations, et elle n'avait nulle envie de les raviver. Un an après son entrée dans la société, sans soupirant en vue, Alise s'était résignée à son sort et avait commencé à se préparer au rôle de tante célibataire ; elle jouait de la harpe, faisait de merveilleuses dentelles, cuisinait d'excellents gâteaux, et avait même choisi un passe-temps baroque, ainsi qu'il seyait à son personnage. Bien avant que Tintaglia vînt bousculer ses rêves, elle avait commencé à étudier les dragons, avec un intérêt secondaire pour les Anciens. S'il existait un manuscrit à Terrilville portant sur l'un ou l'autre sujet, elle avait trouvé le moyen de le lire, de l'acheter ou de l'emprunter le temps de le copier, et elle pensait posséder désormais la bibliothèque de référence la plus exhaustive de la ville sur ces deux races, pour la plus grande partie laborieusement recopiée de sa propre main.

En même temps que ce savoir acquis péniblement, elle avait gagné une réputation d'excentricité que même une dot considérable n'eût su atténuer, défaut impardonnable chez la seconde fille d'une famille de Marchands de petite fortune, mais elle s'en moquait. Ses études, entreprises sur une lubie, avaient capté son imagination, et ses

connaissances sur les dragons ne relevaient plus du passe-temps original : elle était devenue une experte, une historienne autodidacte qui recueillait, organisait et comparait tous les renseignements qu'elle glanait sur les dragons, et sur les Anciens dont la légende voulait qu'ils eussent vécu aux côtés des gigantesques bêtes. On ne savait quasiment rien d'eux, et pourtant leur histoire se retrouvait intimement mêlée aux antiques cités souterraines du désert des Pluies et, par conséquent, au passé de Terrilville. Les manuscrits les plus anciens étaient des antiquités découvertes dans ces cités, rédigées dans un alphabet et une langue que nul ne lisait ni ne parlait ; nombre des parchemins les plus récents renfermaient des tentatives de traduction hasardeuses, et les pires ne donnaient à lire que des spéculations échevelées ; ceux qui contenaient des illustrations étaient souvent tachés ou déchirés, ou bien les insectes et les champignons avaient dévoré les encres et le vélin, et il fallait alors s'efforcer de deviner ce qu'ils représentaient. Mais, grâce à ses travaux, Alise avait appris à faire mieux que deviner, et ses prudentes études comparatives des textes survivants lui avaient permis de décrypter une vingtaine de mots ; elle avait la conviction qu'avec le temps elle saurait arracher leurs secrets aux textes anciens, or une tante célibataire ne manquait certes pas de temps pour étudier, réfléchir et dévoiler tous les mystères qui l'alléchaient.

Si seulement Hest Finbok n'avait pas fait irruption dans sa vie ! De cinq ans son aîné, héritier d'une famille de Marchands extrêmement aisée même selon les critères de Terrilville, il représentait l'incarnation d'un rêve – hélas, non celui d'Alise, mais celui de sa mère. Celle-ci avait failli s'évanouir de bonheur la première fois que le jeune homme avait demandé à sa fille de danser, et, après qu'il avait parcouru la piste de danse quatre fois de plus avec elle au cours de la même soirée, elle n'avait réprimé sa joie qu'avec difficulté. Dans la voiture qui les ramenait, elle ne pouvait parler d'autre chose. « Il est si beau, et toujours si bien vêtu ! As-tu vu l'expression du Marchand Meldar quand Hest t'a invitée à danser ? Son épouse s'efforce depuis des années de jeter leurs filles dans ses bras, et il paraît qu'elle l'a invité à dîner pas moins de sept fois en un mois ! Le malheureux ! De notoriété publique, les filles Meldar sont agitées comme des puces ; imagine-toi assise à table avec les quatre en même temps ! Toutes incapables de rester en place, leur mère comprise. Je crois qu'il n'accepte leurs invitations que pour leur plus jeune fils – comment s'appelle-t-il ? Sédrick ? Hest et lui sont les meilleurs amis du monde depuis des années. J'ai entendu dire que le Marchand Meldar s'était vexé quand Hest a proposé à Sédrick une place chez lui, mais quel autre avenir son fils peut-il espérer ? La guerre a englouti la plus grande partie de la fortune des Meldar ; le frère de Sédrick héritera ce qu'il en reste, et il devra soit fournir une solide dot aux filles pour les

marier, soit les garder chez lui à manger son argent ! Je doute que Sédrick touche ne serait-ce qu'une pension.

— Mère, je vous en prie ! Vous savez que Sophie Meldar est mon amie, et Sédrick a toujours été gentil avec moi ; c'est un charmant jeune homme qui ne manque pas de perspectives d'avenir. »

Sa mère l'écoutait à peine. « Ah, vous étiez ravissants ensemble, Alise ! Hest Finbok a une taille idéale pour toi, et, quand j'ai vu le bleu clair de ta robe sur le bleu roi de sa veste, ma foi, j'ai eu l'impression que vous sortiez d'un tableau ! T'a-t-il parlé pendant que vous dansiez ? »

— Il m'a seulement dit quelques mots. Il a beaucoup de charme, avait reconnu Alise. Vraiment beaucoup. »

Et elle ne mentait pas ; charmant, intelligent, plus que beau – et riche. Ce soir-là, Alise n'avait pas réussi à savoir ce que Hest espérait d'elle, et elle ne trouvait rien à lui dire pendant qu'ils dansaient. Quand il lui avait demandé comment elle occupait son temps, elle avait répondu qu'elle aimait lire. « Voilà un passe-temps inhabituel chez une jeune femme ! Et que lisez-vous ? » avait-il poursuivi. En cet instant, elle eût aimé lui arracher les yeux pour avoir posé cette question, mais elle avait répondu sans détour.

« Des ouvrages sur les dragons et les Anciens ; ils me passionnent. Maintenant que Tintaglia a fait alliance avec nous et qu'une nouvelle génération de dragons s'apprête à embellir le ciel, il faut que quelqu'un les étudie, et je pense que c'est à moi de le faire. » Voilà ; il devrait comprendre qu'elle n'était pas du tout la cavalière qu'il lui fallait.

« Vraiment ? » avait-il alors demandé le plus sérieusement du monde ; de la main, il l'avait délicatement poussée au creux des reins pour la faire tourner sur elle-même d'une façon qui paraissait presque gracieuse.

« Oui, vraiment », avait-elle répliqué avec l'espoir de mettre fin à ses velléités de conversation. Pourtant, inexplicablement, il l'avait de nouveau priée de danser, et il avait souri en silence en la menant adroitement jusqu'aux dernières mesures de la soirée. Tandis que les ultimes notes s'éteignaient, il avait tenu sa main peut-être un peu trop longtemps avant de la lâcher. C'était elle qui, se détournant, avait regagné la table où l'attendait sa mère, le rose aux joues et le souffle coupé par le ravissement.

Pendant le trajet du retour, elle avait écouté, perplexe, sa mère jubiler. Le lendemain, quand elle avait reçu des fleurs accompagnées d'un mot de Hest la remerciant d'avoir dansé avec lui, elle avait cru qu'il se moquait d'elle ; et aujourd'hui, trois mois plus tard, après avoir supporté la cour calculée et soigneusement planifiée dont il l'assiégeait, elle n'avait toujours pas de certitude. Que voyait en elle

Hest Finbok, prétendant parmi les plus prisés de Terrilville ?

Alise dut reconnaître qu'elle retardait volontairement le moment de l'affronter. Les sourcils froncés, elle rangea ses esquisses et ses notes ; elle corrélait des informations tirées de trois manuscrits différents dans l'espoir de se faire une idée de l'aspect réel d'un Ancien, et elle savait qu'elle ne pourrait pas reprendre son travail plus tard dans l'après-midi. Avec un soupir, elle alla se regarder dans le miroir pour s'assurer qu'il ne restait nulle trace de fusain sur ses doigts ni sur son visage ; non, tout allait bien. Elle prit un instant pour observer ses yeux : ils étaient gris. Non pas noirs et vifs, ni d'un bleu paisible ni d'un vert jade, mais gris comme le granité, avec des cils courts, au-dessus d'un nez bref et droit et d'une bouche large aux lèvres pleines. Elle eût pu supporter ses traits ordinaires s'ils n'avaient été mouchetés de taches de rousseur ; il ne s'agissait pas d'un semis léger sur le nez comme chez certaines, non : elle affichait des taches régulièrement réparties, comme un œuf de caille, partout sur le visage et jusque sur les bras. Le jus de citron ne les atténuait pas, et le plus léger baiser du soleil les fonçait. L'envie la prit de les poudrer afin de les dissimuler un peu, mais elle se ravisa : elle était ce qu'elle était et refusait de tromper quiconque, elle-même ou son visiteur, par du maquillage. De la main, elle remit en place ses cheveux roux ramenés sur le dessus de sa tête, écarta quelques mèches folles de son visage puis passa quelques instants à remettre à plat la dentelle de son col avant de sortir de sa chambre pour descendre l'escalier.

Hest l'attendait au petit salon ; la mère d'Alise bavardait avec lui et se réjouissait de la floraison des roses qui promettait d'être magnifique cette année. Près de lui trônaient sur un plateau d'argent une théière et des tasses en porcelaine bleu pâle ; la vapeur qui s'élevait de la théière embaumait l'air d'un délicat parfum de menthe. Alise fronça légèrement le nez : elle n'aimait pas le thé à la menthe. Elle se reprit, arbora un sourire amène, leva le menton et entra dans la salle avec ces mots aimables : « Bonjour, Hest. Quel plaisir de vous recevoir ! »

Il se leva de son fauteuil avec la grâce languide d'un félin ; il tourna vers elle des yeux verts qui contrastaient de façon saisissante avec le noir de sa chevelure parfaitement ordonnée, qu'il portait, à rebours de la mode, tirée en arrière et attachée sur la nuque par un lien de cuir ; le luisant de ses cheveux de jais rappelait à Alise le plumage d'un corbeau. Il avait choisi une veste bleu marine, mais l'écharpe qui cachait sa gorge faisait écho au vert de ses yeux. Avec un sourire qui découvrit ses dents blanches au milieu de ses traits hâlés, il s'inclina devant elle, et le cœur d'Alise manqua un battement : cet homme était d'une beauté sans égale. Aussitôt, elle revint à la réalité : il était beaucoup trop beau pour s'intéresser à elle.

Dès qu'elle se fut assise, il l'imita, et sa mère murmura une excuse indistincte à laquelle ils ne prêtèrent pas attention : selon son habitude, elle s'efforçait de les laisser seuls aussi souvent que la bienséance le lui permettait. Alise sourit à part elle ; assurément, ce que sa mère imaginait de leurs faits et gestes en son absence était beaucoup plus passionnant que la réalité de leurs conversations à mi-voix, finalement assez ternes. « Puis-je vous offrir du thé ? » demanda-t-elle poliment ; il refusa, et se servit. De la menthe ! Pourquoi fallait-il que sa mère choisisse ce parfum alors qu'Alise l'avait en horreur, elle le savait ? Elle eut la réponse en portant la tasse à ses lèvres : afin qu'elle eût l'haleine fraîche si jamais Hest décidait de lui voler un baiser.

Sans le faire exprès, elle poussa un petit grognement de scepticisme : son visiteur n'avait jamais seulement tenté de lui prendre la main ! Sa cour restait désespérément exempte de tout élément romanesque.

Hest reposa brusquement sa tasse sur sa soucoupe avec un petit tintement, et Alise resta surprise quand il posa sur elle un regard où on lisait comme du défi. « Quelque chose vous amuse, dit-il. Est-ce moi ?

— Non ! Non, bien sûr que non. Enfin, naturellement, vous êtes amusant quand vous décidez de l'être, mais je ne me moquais pas de vous, bien évidemment. » Elle but une gorgée de thé.

« Évidemment », répéta-t-il, mais son ton disait qu'il ne la croyait pas. Il avait une voix au timbre riche et grave, si grave que, lorsqu'il parlait bas, elle avait parfois du mal à le comprendre. Mais il s'exprimait clairement pour l'instant. « Vous ne riez jamais et vous ne me faites jamais le plaisir d'un sourire. Certes, vous relevez les coins de la bouche quand vous savez qu'il faut sourire, mais c'est artificiel, n'est-ce pas, Alise ? »

Elle n'avait pas prévu cette situation. Étaient-ils en train de se disputer ? Comment pouvaient-ils se quereller alors qu'ils n'avaient même pas eu de véritable conversation ? Et, considérant qu'elle ne lui prêtait aucun intérêt, pourquoi sentait-elle son cœur battre soudain plus vite devant l'expression de son mécontentement ? Elle rougissait ; ses joues commençaient à lui cuire. Quelle idiote ! Ce qui paraissait charmant et normal chez une gamine de seize ans détonnait chez une femme de vingt et un ans. Elle s'efforça de parler sans détour dans l'espoir de se calmer, mais ne put s'empêcher de bredouiller. « Je tâche toujours de me montrer courtoise avec vous – comme avec tout le monde, d'ailleurs. Je ne suis pas une adolescente écervelée prête à glousser et à minauder à chacune de vos plaisanteries. » Elle refréna sa langue trop vive et voulut prendre l'avantage. « Je ne crois pas, monsieur, que vous ayez lieu de vous plaindre de ma conduite envers

vous.

— Ni de m'en réjouir », répliqua-t-il avec nonchalance. Il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil avec un soupir. « J'ai un aveu à vous faire, Alise : j'écoute les potins – ou plutôt, je devrais dire que Sédric, mon secrétaire, possède un vrai talent pour capter les rumeurs et les scandales que génère Terrilville ; c'est par lui que j'ai appris que, paraît-il, ma cour vous déplaît et que vous n'appréciez pas de participer avec moi au Bal de l'été. D'après ce que Sédric a entendu, vous préféreriez vous trouver dans le désert des Pluies pour voir les œufs de serpents donner naissance à des dragons.

— Ce sont les œufs de dragons qui donnent des serpents, le reprit-elle avant de pouvoir retenir sa langue. Les serpents se fabriquent une protection que certains appellent un cocon, et, au printemps, les nouveaux dragons en sortent, parfaitement achevés. » Elle réfléchissait frénétiquement : qu'avait-elle dit et à qui pour que Hest eût vent de ses projets ? Ah, elle y était : l'épouse de son frère, qui avait compati avec elle sur l'argent perdu de ses billets, et à qui Alise avait inconsidérément avoué qu'elle regrettait d'aller au bal au lieu de remonter le fleuve. Mais pourquoi donc cette tête de linotte avait-elle été le répéter ? Et pourquoi Alise lui avait-elle révélé le fond de sa pensée ?

Hest se pencha en avant. « Et vous aimeriez mieux assister à cette éclosion plutôt que m'accompagner au bal ? »

À cette question sans détour, elle jugea devoir donner la réponse la plus brutale possible. Elle croyait avoir accepté son sort, mais elle sentit une ultime étincelle de regret s'allumer en elle. « Oui. Oui, vraiment ; et c'était mon intention quand j'ai acheté une place sur une vivenef. Sans vous et le Bal de l'été, je serais en ce moment même sur place, en train de dessiner et de prendre des notes, d'écouter leurs premiers cris et de regarder Tintaglia leur présenter le monde et les aider à s'envoler. Je verrais les dragons revenir sur notre terre. »

Il se tut quelques instants et fixa sur elle un regard intense. Elle se sentit rougir encore davantage. Mais c'était lui qui voulait savoir ; si la réponse ne lui plaisait pas, il ne fallait pas poser la question. Il joignit les doigts un moment et les observa. Elle s'attendait à ce qu'il se levât et sortît, insulté ; quel soulagement que cette parodie de cour s'achevât enfin ! Mais alors pourquoi sa gorge se serrait-elle et les larmes lui piquaient-elles les yeux ? Toujours plongé dans la contemplation de ses mains, il posa sa dernière question. « Puis-je espérer que votre froideur des semaines passées fut due à votre mécontentement d'avoir manqué votre voyage plutôt qu'à la déception de m'avoir comme prétendant ? »

Prise par surprise, elle ne trouva rien à répondre, et il continua de poser sur elle un regard droit et interrogateur ; il avait de longs cils

et des sourcils à la courbe parfaite. « Eh bien ? » fit-il pour la relancer, et l'esprit d'Alise revint brusquement à sa question. Elle détourna le visage. « J'ai été très déçue de ne pas partir », dit-elle d'une voix rauque. Elle se reprit : « Non, je suis très déçue de ne pas me trouver là-bas. Il ne s'agit pas seulement d'un événement qu'on ne vit qu'une fois dans son existence, mais d'un événement qui ne se reproduira plus jamais ! Certes, il y aura d'autres éclosions, je le souhaite avec ferveur, mais aucune de comparable avec celle-ci, la première après des générations d'absence des dragons ! » Elle reposa brutalement sa tasse d'affreux thé à la menthe sur sa soucoupe, quitta son fauteuil et s'approcha de la fenêtre, d'où elle regarda sans les voir les roses chéries de sa mère.

« D'autres y seront à ma place, je le sais ; ils dessineront et ils écriront ce qu'ils auront vu de leurs propres yeux. Ils ne tireront pas leur savoir de morceaux de vélin moisi, couverts de lettres pâlies rédigées dans une langue que personne ne connaît : ils étudieront ce qui se passe devant eux et ce qu'ils auront appris leur vaudra la célébrité ; tout le respect et toute la renommée seront pour eux, tandis que mes études, les années que j'aurai employées à rassembler minutieusement des bribes de renseignements n'auront servi à rien. Nul ne me considérera jamais comme une spécialiste des dragons ; on me verra seulement comme la vieille un peu dérangée qui radote sur ses manuscrits déchirés, comme la tante Jorinda de maman qui accumulait chez elle des boîtes et des boîtes de coquilles de palourdes, toutes de la même taille et de la même couleur. »

Elle se tut soudain, horrifiée de cette révélation sur sa famille, puis elle crispa les mâchoires : elle se moquait bien de ce qu'il pensait ! Tôt ou tard, il s'apercevrait sûrement qu'elle ne lui convenait pas comme épouse et il se détournerait enfin d'elle ; il aurait joué avec elle juste le temps de lui faire perdre l'unique occasion de bâtir quelque chose dans son existence, de devenir autre chose que la vieille tante célibataire qui vivait aux crochets de son frère. Dehors, le monde baignait dans un été plein de promesses pour tous sauf elle. Pour elle, c'était la saison d'une aubaine manquée.

Elle entendit Hest pousser un grand soupir derrière elle ; puis il prit une inspiration et dit : « Je... Pardonnez-moi. Je connaissais l'intérêt que vous portez aux dragons ; vous m'en aviez parlé vous-même le premier soir où j'ai dansé avec vous, et je vous ai prise au sérieux, Alise, je vous le promets. Mais je n'ai pas mesuré que vous attachiez autant d'importance à ce sujet, que vous désiriez vraiment étudier ces créatures ; j'ai cru, hélas, qu'il s'agissait d'une excentricité de votre part, d'un passe-temps amusant que vous aviez choisi pour occuper des heures que je... enfin, que j'espérais bientôt remplir. »

Alise l'écoutait avec un mélange de stupéfaction et d'horreur.

Elle souhaitait qu'on reconnût dans ses études plus qu'un simple amusement, mais, maintenant que son vœu s'exauçait, elle se sentait humiliée qu'il sût à quel point elle prenait ses recherches au sérieux, qui lui paraissaient soudain une fixation sotte, voire démente, plutôt qu'un travail légitime. Cela valait-il mieux que se perdre dans la quête obsessionnelle de coquilles de palourdes ? Qu'avait-elle à faire avec les dragons, qu'étaient-ils pour elle, en réalité, sinon un prétexte pour refuser de s'engager dans la vie que le destin lui avait donnée ? Une chaleur de fièvre l'envahit, puis elle crut s'évanouir. Comment avait-elle pu imaginer qu'on la regarderait un jour comme une experte des dragons ? Elle devait paraître ridicule aux yeux de Hest.

Elle ne s'était pas retournée et gardait le silence. Elle l'entendit soupirer à nouveau. « J'aurais dû me douter que vous n'étiez pas une simple dilettante qui attendait que quelqu'un vienne donner un sens à sa vie. Je m'excuse, Alise ; je vous ai mal traitée à cet égard. Je n'avais que de bonnes intentions, du moins de mon point de vue ; mais je comprends maintenant que je servais seulement mes propres fins et m'efforçais de vous loger dans la case de mon existence que je pensais la mieux adaptée pour vous. J'ai subi le même traitement de la part de ma famille ; je sais donc ce qu'on éprouve à voir ses rêves foulés aux pieds. »

Il s'exprimait d'un ton si ému qu'elle se sentit honteuse. « Je vous en prie, dit-elle d'une toute petite voix, ne prenez pas cela à cœur. Ce n'était qu'un songe creux, une fantaisie sans substance que j'ai laissée se développer excessivement. Je m'en remettrai. »

Il parut ne pas l'avoir entendue. « Je suis venu avec un présent en espérant que vous me verriez sous un meilleur jour, mais je crains maintenant que vous ne le regardiez comme une moquerie de vos rêves. Néanmoins, je souhaite que vous l'acceptiez en réparation du tort que je vous ai fait. »

Un présent ! C'était la dernière chose qu'elle voulait de lui. Il lui avait déjà apporté des cadeaux, un mouchoir en dentelle onéreux, un petit flacon de parfum, des douceurs assorties du marché et un bracelet de perles, d'autant plus chers qu'on était en pleine guerre, et qui, faits pour une jeunette, paraissaient la tourner en dérision, femme adulte sur le point de devenir vieille fille. Elle retrouva l'usage de la parole et tâcha de se montrer polie. « Vous êtes trop bon. » Si seulement il pouvait comprendre avec quelle sincérité elle prononçait ces mots !

« Je vous en prie, revenez vous asseoir et permettez-moi de vous le donner. Hélas, vous le trouverez sans doute plus amer que doux. »

Alise se détourna de la fenêtre. Après l'éclat du jour, la pièce lui parut sombre et rebutante, et Hest se découpait comme une silhouette noire dans la pénombre. Elle n'avait pas envie de s'asseoir près de lui

au risque qu'il lût sur ses traits ce qu'elle ressentait. Elle pouvait forcer sa voix à lui obéir, mais comment empêcher la vérité d'apparaître dans ses yeux ? Elle prit une grande inspiration. Elle n'avait pas pleuré, elle n'avait pas laissé échapper une seule larme : elle pouvait s'en enorgueillir. Et l'homme installé dans le fauteuil représentait peut-être l'unique autre voie que le destin lui ouvrait. Elle n'y croyait pas ; elle en était incapable.

Mais, pour le moment, les règles de la société lui imposaient de feindre le contraire ; elle refusait de se ridiculiser davantage. Elle se fixa sur l'idée que ce qu'elle lui dirait désormais ferait peut-être l'objet, des années plus tard, d'une anecdote humoristique qu'il raconterait à table, quand il aurait une épouse convenable prête à rire de l'histoire d'une cour qu'il avait étourdiment menée avant de la rencontrer. Elle composa son expression ; incapable encore d'afficher un sourire amène, elle se dirigea d'un pas mesuré vers son fauteuil, y prit place et leva sa tasse de thé tiède. « Vous ne voulez pas que je fasse réchauffer votre thé ? Vous en êtes sûr ? »

— Tout à fait », répondit-il d'un ton brusque. Le butor ! Il ne lui laissait même pas la possibilité de se réfugier derrière les banalités de la conversation. Elle but une gorgée de thé pour dissimuler la colère qu'elle éprouvait.

Il se tourna dans son siège pour prendre une serviette en cuir posée derrière lui. « J'ai un contact dans le désert des Pluies : un capitaine de vivenef qui s'y rend fréquemment. Vous avez entendu parler des fouilles de Cassaric ; quand on a découvert cette cité ensevelie, tout le monde a été enthousiaste ; on croyait y trouver comme à Trehaug des lieues de souterrains à excaver et des trésors dans chaque salle. Mais la catastrophe qui avait englouti les cités des Anciens avait maltraité Cassaric et causé l'effondrement des salles au lieu de les emplir de sable ou de boue ; jusqu'à présent, on n'a rien exhumé d'intact – hormis quelques objets. »

Il ouvrit sa serviette sur laquelle sa brève introduction avait attiré l'attention d'Alise. Trehaug était la grande ville du désert des Pluies, bâtie au sommet des arbres de cette région de marécages ; mais, sous le sol, les Marchands avaient mis au jour et pillé une antique cité des Anciens. Or, à Cassaric, près de la berge où reposaient les cocons des serpents, des monticules avaient laissé présager la présence d'une autre ville enfouie et riche de trésors elle aussi. On n'avait guère entendu parler de la découverte après son annonce en fanfare, mais cela n'avait rien d'inattendu ni d'inhabituel : les Marchands du désert des Pluies, peu enclins au bavardage, taisaient leurs secrets même à leurs cousins de Terrilville. Ce que Hest lui apprenait accablait Alise ; elle avait rêvé qu'on mît au jour une bibliothèque ou au moins des manuscrits et des objets d'art ; elle se

voyait sur place, ayant prolongé son séjour après l'éclosion des dragons, et s'entendait déclarer : « J'ai étudié tout ce que j'ai pu trouver sur Trehaug ; je ne puis encore tout traduire, mais il y a des mots que je reconnais. Laissez-moi six mois et j'aurai peut-être un résultat à vous fournir. » Les Marchands du désert des Pluies, éperdus d'admiration et de gratitude, eussent reconnu son autorité : un manuscrit traduit valait cent fois un manuscrit non déchiffré, en termes non seulement de savoir mais aussi de valeur marchande. Elle fût restée dans le désert des Pluies, où l'on eût apprécié sa compétence. Elle avait imaginé cette scène mille fois dans sa chambre obscure, la nuit. Aujourd'hui, en cet après-midi d'été, dans le petit salon, son rêve se réduisait à une fantaisie d'adolescente sans autre fondement que sa vanité.

« Quel dommage ! parvint-elle à dire sur le ton qui convenait. J'avais entendu parler des grands espoirs fondés sur la découverte d'une deuxième cité enfouie. »

Il acquiesça de la tête, penché sur la fermeture de sa serviette. Elle le regarda tirer la lanière à travers la boucle de métal et la libérer. « On a quand même trouvé une salle qui renfermait des parchemins et d'autres objets similaires. La vase a comblé la moitié inférieure ; à ce que je sais, on s'efforce de récupérer ce qu'on peut des manuscrits ensevelis, mais l'eau du fleuve peut être acide. Toutefois, il y avait aussi une haute bibliothèque, et six des rouleaux des étagères supérieures étaient protégés par des vitrines, enfermés dans des tubes, en corne, peut-être, et très bien fermés. Malgré un état de conservation un peu dégradé, ils ont survécu ; deux d'entre eux renferment peut-être les plans d'un navire, un troisième, de nombreuses illustrations de plantes ; deux autres portent le levé d'un bâtiment, et le dernier est ici. Pour vous. »

Alise avait la langue paralysée. Hest avait tiré de la serviette un gros cylindre de corne, noir et luisant, dont elle se surprit à se demander de quelle bête il provenait. D'un geste, il en ôta le bouchon de bois, puis fit glisser délicatement le contenu hors du tube. Brun clair, l'épais rouleau de fin parchemin s'enroulait sur une cheville de bois sombre et poli ; les bords paraissaient un peu abîmés, mais on ne voyait pas de prime abord de dégâts dus à l'eau, aux insectes ou à la moisissure. Hest le tendit à Alise ; elle leva les mains puis les laissa retomber sur ses genoux et demanda d'une voix tremblante : « De... De quoi traite-t-il ? »

— On ne le sait pas exactement ; mais il y a des représentations d'une Ancienne aux cheveux noirs et aux yeux d'or, ainsi que d'un dragon aux couleurs similaires.

— C'était une reine, fit Alise dans un souffle. J'ignore ce que signifie son nom, mais on trouve des images d'une femme couronnée

aux cheveux sombres et aux yeux d'or dans quatre des manuscrits que j'ai étudiés. Et, dans l'un d'eux, on la voit transportée dans une sorte de panier par un dragon noir ; il vole avec elle dans un panier.

— Extraordinaire », murmura Hest. Parfaitement immobile, il lui tendait toujours le parchemin. Alise s'aperçut qu'elle avait les mains crispées l'une sur l'autre. Au bout d'un moment, il dit : « Ne voulez-vous pas le regarder ? »

Elle prit une inspiration hachée. « Je sais combien coûte un tel manuscrit ; je sais combien vous avez dû le payer. » Elle avala sa salive. « Je ne puis accepter un cadeau d'une telle valeur. Ce n'est pas... Enfin, ce...

— Ce ne serait pas convenable – sauf si nous étions fiancés. » Il avait pris une voix très grave ; était-ce une demande ou une moquerie ?

« Je ne comprends pas pourquoi vous me courtisez ! éclata-t-elle soudain. Je ne suis pas jolie, mes parents n'ont ni fortune ni influence, j'ai une dot pitoyable ; je n'ai même plus l'avantage de la jeunesse : j'ai plus de vingt ans ! Tandis que vous, vous avez tout, vous êtes beau, riche, intelligent, charmant... Pourquoi faites-vous ça ? Pourquoi me faire la cour ? »

Malgré un léger mouvement de recul, il ne paraissait pas particulièrement ému ; au contraire, un petit sourire étirait ses lèvres.

« Ça vous amuse ? demanda-t-elle, éperdue. S'agit-il d'une plaisanterie, peut-être d'un pari ? »

À ces mots, le sourire de Hest s'effaça. Il se leva brusquement sans lâcher le manuscrit. « Alise, ce... c'est un outrage ! Comment pouvez-vous m'accuser ainsi ? Est-ce vraiment ce que vous pensez de moi ?

— Je ne sais plus que penser de vous ! » répliqua-t-elle. Son cœur battait dans sa gorge. « Je ne sais pas pourquoi vous m'avez invitée à danser, je ne sais pas pourquoi vous me faites la cour. Je redoute que cette affaire ne s'achève dans la déception et... et l'humiliation quand vous comprendrez que je ne vous conviens pas et que vous me tournerez le dos. Je m'étais faite à l'idée que je ne me marierais jamais, et j'avais trouvé un autre but à ma vie ; à présent, je crains de perdre la résignation à laquelle j'étais parvenue et l'occasion de finir autrement qu'en vieille fille flétrie dans une aile éloignée de la maison de mon frère. »

Hest se rassit lentement ; il tenait le manuscrit mollement, comme s'il l'avait oublié, ou qu'il eût du moins oublié sa valeur, et Alise s'efforça de ne pas le regarder. Il déclara lentement : « Encore une fois, Alise, vous me montrez que je vous ai traitée de façon injuste ; en vérité, vous n'êtes pas une femme ordinaire. » Il s'interrompit, et elle eut l'impression qu'un siècle s'écoulait avant qu'il

ne reprît : « Je pourrais vous mentir, vous abreuver de mots doux et faire semblant d'être amoureux de vous, mais je m'aperçois que vous perceriez à jour sans tarder ce stratagème et que vous me mépriseriez encore plus de l'avoir tenté. » Il plissa les lèvres un long moment avant de poursuivre. « Alise, vous n'êtes plus jeune, prétendez-vous, mais moi non plus : j'ai cinq ans de plus que vous. Je suis riche, comme vous l'avez dit crûment ; la guerre a mis à mal notre fortune, certes, comme celle de tous les Marchands de Terrilville ; cependant, grâce à la diversité de nos échanges commerciaux et de la production nos propriétés, nous avons moins souffert que d'autres. Je pense qu'à la sortie de cette guerre notre famille fera partie des plus puissantes de la cité. Et, à la mort de mon père, je lui succéderai comme Marchand ; la nature m'a doté, ou affligé, me dis-je parfois, d'un aspect avenant, je me suis donné des manières charmantes, car on sait que le miel adoucit mieux les contacts que le vinaigre, et j'ai l'apparence d'un homme sociable et aimable, car ce sont les meilleurs traits pour les affaires que je dois conduire. Toutefois, je ne crois pas vous surprendre si je vous avoue qu'il existe un autre Hest, plus secret et plus retenu, comme vous, qui aime qu'on lui laisse la paix et le loisir de s'occuper de ses propres passions. »

« Je ne vous cacherai pas que, depuis plusieurs années, mes parents me poussent à me marier. J'ai passé ma jeunesse à peaufiner mon instruction et à voyager afin de mieux comprendre les partenaires commerciaux de mon père. Les bals, les fêtes et (il indiqua d'un geste le plateau et les tasses) les thés policés m'ennuient ; mais, d'après mes parents, je dois courtiser puis épouser une femme si je veux avoir des enfants pour prendre ma suite. Il me faut une épouse qui s'occupera de nos devoirs mondains, saura recevoir avec largesse lorsque ce sera nécessaire et sera à l'aise dans la société terrilvillienne – bref, il me faut une femme de souche et d'éducation marchande. Je le reconnais, j'aimerais avoir un foyer paisible et la compagnie d'une femme qui respecte mes marottes sans me presser de demandes. Aussi, quand mes parents m'ont annoncé le plus sérieusement du monde que je devais me marier ou bien commencer à former mon cousin pour en faire mon héritier, ai-je d'abord poussé un grand soupir avant de me mettre en quête d'une femme calme, intelligente et capable de se passer de moi pour occuper son temps ; il me fallait quelqu'un qui sût diriger ma maison sans avoir constamment besoin de mon avis, une femme qui ne se sentît pas négligée si je la laissais seule un soir, voire plusieurs mois quand les affaires me forceraient à me déplacer. C'est un de mes amis qui m'a parlé de vous ; il connaissait votre intérêt pour les dragons et les Anciens : je crois que vous vous étiez carrément rendue chez lui pour emprunter des manuscrits de la bibliothèque de son père. Votre franchise et votre érudition l'avaient

beaucoup impressionné. »

Ces paroles laissèrent Alise paralysée ; elle savait maintenant qui l'avait recommandée à Hest : Sédrick Meldar, le frère de Sophie. C'était lui qui l'avait aidée à chercher les parchemins dans le bureau de son père, le jour où elle les avait empruntés. Elle avait toujours eu de la sympathie pour lui, et même un petit sentiment dans son adolescence ; néanmoins, elle restait ahurie qu'il eût pu inciter son ami à la considérer comme une possible épouse. Sans se rendre compte de son émoi, Hest poursuivait son récit.

« Alors que je me lamentais sur ma situation, il m'a dit que je ne trouverais pas meilleur parti qu'une femme qui avait déjà une existence et un centre d'intérêt à elle ; et vous vous êtes révélée telle. De fait, vous avez une existence et un centre d'intérêt tellement à vous que je commence à me demander si un époux trouverait sa place dans votre emploi du temps. » Il leva soudain son regard ténébreux vers elle. Était-ce une lueur d'amusement qui dansait dans ses profondeurs ?

« Il ne s'agit pas d'une proposition amoureuse, Alise, et, je le crains, vous méritez beaucoup mieux. Mais, pour parler sans détours, je ne pense pas qu'on vous offre mieux. Je suis riche, intelligent, bien élevé, et je me considère comme d'un tempérament amène. Je crois que nous nous entendrons bien, moi dans mes affaires, vous dans vos recherches ; de fait, une fois mariés, nous éprouverons sans doute l'un et l'autre un grand soulagement à ne plus subir le harcèlement de nos parents. Alors, pouvez-vous me donner une réponse aujourd'hui même, Alise ? Acceptez-vous de m'épouser ? »

Il se tut. La jeune femme, le souffle coupé, était incapable de répondre à sa scandaleuse proposition, et peut-être crut-il qu'elle hésitait. Aussi répéta-t-il ce qui, pour une autre, eût passé pour la pire des insultes, mais qui, pour elle, représentait seulement l'exposé de leurs situations respectives. « Je ne pense pas que vous trouviez meilleure offre. Je suis riche ; des domestiques se chargeront des tâches de la maison, vous pourrez embaucher tous les valets et majordomes que vous voudrez, engager un secrétaire et une cuisinière pour s'occuper de nos dîners et de nos réceptions. Vous disposerez de tout le personnel nécessaire pour préserver notre façade. Vous aurez non seulement le temps de poursuivre vos études mais un revenu suffisant pour acquérir les manuscrits et les ouvrages dont vous aurez besoin ; et, si vous devez voyager pour vos recherches, je vous fournirai l'escorte qui vous permettra de vous déplacer sans enfreindre les règles de la société. Je regrette sincèrement de vous avoir fait perdre l'occasion de voir les dragons éclore ; je vous promets que, si vous acceptez mon offre, vous pourrez vous rendre dans le désert des Pluies et prendre le temps que vous jugerez utile pour étudier ces

créatures. Allons, vous ne pouvez pas espérer une meilleure aubaine ! »

Alise déclara d'une voix lente : « Vous voulez m'acheter dans le but de vous simplifier l'existence ; vous voulez m'acheter avec des manuscrits et du temps pour mes recherches.

— Vous présentez la chose de façon un peu brutale, mais... »

Elle le coupa. « J'accepte. » Elle lui tendit la main, pensant que peut-être il la porterait à ses lèvres, ou qu'il attirerait sa fiancée contre lui ; mais il lui prit la main avec un sourire, la serra fermement comme s'ils étaient deux hommes concluant un marché, puis la retourna, la paume en l'air, et y déposa le précieux parchemin. Le rouleau était lourd, peut-être imprégné d'huile pour assurer sa conservation, et le parfum de ses secrets enivra Alise. Elle le recouvrit promptement de son autre main pour protéger son trésor.

Hest déclara d'une voix grave et empreinte de satisfaction : « Avec votre permission, j'annoncerai nos épousailles au Bal d'été — après que j'aurai demandé son autorisation à votre père, naturellement.

— Je ne pense pas que vous aurez à le supplier », murmura-t-elle. Elle serrait le manuscrit sur sa poitrine comme s'il se fut agi de son premier-né, et se demandait à quoi elle s'était engagée.

Le talon des bottes de Hest claqua sèchement sur les marches quand il descendit l'escalier de la modeste résidence des Kincarron, et Sédrick, adossé à la grande roue vermillon de l'attelage à poney, se redressa ; il écarta les mèches brunes de son visage et sourit à son ami à la haute stature. La mine réjouie de Hest annonçait de bonnes nouvelles. Le petit cheval leva la tête et hennit doucement tandis que Sédrick accueillait son compagnon par ces mots : « Alors ?

— Quelle impatience, tous les deux ! répondit Hest d'un ton affable.

— C'est que tu as mis plus de temps que nous ne le prévoyions, répondit Sédrick en grimpant sur le siège et en prenant les rênes. Je craignais que ça n'indique des difficultés ; ces derniers temps, les signes n'étaient pas encourageants. »

Hest monta sans effort du côté passager du petit véhicule, replia ses longues jambes et s'assit avec un soupir. « Je déteste ce machin ; le dossier me rentre dans les reins, et les roues cherchent toutes les bosses de la route. Vivement que père me laisse remettre la calèche en service ! »

D'un claquement de la langue, Sédrick fit démarrer le poney, et l'animal tira sur son harnais. « Ce n'est sans doute pas pour tout de suite ; tant que l'état des routes ne s'améliorera pas, ce moyen de transport reste le plus efficace pour contourner les obstacles dans les

rués ; l'avenue d'Or est à moitié bloquée par des planches et des poutres, à cause des reconstructions sur cet axe. Il faut démolir encore une grande partie de Terrilville et déblayer les gravats avant de pouvoir ériger de nouveaux bâtiments ; la moitié des magasins du grand marché ne sont plus que des carcasses calcinées.

— Et l'été exalte la puanteur des maisons incendiées, je sais : hier, je cherchais un salon de thé ouvert, mais l'odeur m'a fait renoncer. Je sais bien qu'il est plus raisonnable de prendre la voiture à poney pour se déplacer, tout comme il est raisonnable que j'épouse Alise Kincarron ; dans les deux cas, je dois m'en accommoder, même si ça ne me plaît pas. J'avoue, Sédrick, il y a quelques mois à peine que je me conduis raisonnablement, et j'en ai déjà par-dessus la tête. » Avec un gémissement, il se laissa aller contre le dossier bas du siège puis se redressa avec une exclamation exaspérée et se frotta les reins. « Ce véhicule est le plus inconfortable qu'on ait jamais inventé ! Mais pourquoi les Kincarron ont-ils donc fait bâtir leur demeure si loin du centre-ville ?

— Peut-être parce que leur seul terrain était celui que le Gouverneur avait octroyé à la famille. Mais ils y ont trouvé un avantage : les pillards n'ont pas eu le courage d'aller jusque là-bas.

— Sauver une résidence aussi hideuse, ça ne compense pas d'habiter aussi loin de tout. N'ont-ils jamais songé à s'installer dans un quartier de meilleure tenue ?

— Je ne pense pas qu'ils en aient les moyens.

— Mauvaise organisation : quelques filles en moins à doter, et ils auraient eu une meilleure propriété à léguer à leurs fils. »

Sédrick laissa passer le commentaire de son ami sans répondre. Tenant les rênes dans ses mains brunes avec légèreté, il fit contourner une large flaque au petit cheval. « Eh bien, dois-je t'arracher les détails un à un ? Comment va ta cour ? As-tu compris pourquoi la dame de tes pensées paraît dédaigner un aussi beau parti que toi ?

— Tu avais vu juste. Il me peine de le reconnaître, mais ta tendance à te tenir au courant des ragots sur les dessous de Terrilville a encore payé : Alise préférerait bel et bien se rendre dans le désert des Pluies pour voir les dragons éclore que m'accompagner au bal. Elle a avoué que sa fixation sur ces bêtes tient un peu de l'obsession ; apparemment, elle s'était résignée à rester vieille fille, et elle avait volontairement choisi un passe-temps excentrique pour occuper ses longues journées. Là-dessus, non seulement j'ai anéanti son rêve d'une existence solitaire mais je lui ai fait rater l'occasion d'observer la naissance des dragons en lui demandant méchamment de m'escorter au bal. Bref, je suis un butor. Naturellement, tu m'en vois accablé. »

Sédrick jeta un regard à son ami habituellement désinvolte : Hest avait la mine grave. « Il faut que je te tire les vers du nez, c'est ça ?

As-tu pu sauver quelque chose du désastre ? Va-t-elle t'accompagner au bal ?

— Oh, mieux que ça ! » Hest s'étira nonchalamment puis tourna vers Sédrick son sourire parfait. Dans ses yeux brillait la joie du conspirateur heureux. « Ton cadeau a marché à merveille : au premier coup d'œil, elle a accepté mon offre de mariage, et elle a elle-même souligné que demander sa main à son père ne serait qu'une formalité. Félicite-moi, mon ami : je vais me marier. » Sur ces derniers mots, il prit un ton monocorde qui démentait son propos.

Sédrick se mordit la lèvre pour contenir sa consternation. À mi-voix, il dit : « Félicitations ; je vous souhaite tout le bonheur du monde à tous les deux. »

Son ami se rembrunit. « Ma foi, elle, je ne sais pas, mais, pour ma part, j'ai bien l'intention d'être heureux, parce que j'entends bien que ça ne change rien à ma vie ; et, si elle a pour deux sous de jugeote, elle choisira d'être heureuse elle aussi. Elle ne trouvera pas meilleure proposition que la mienne. Allons, ne me regarde pas de cet air de reproche, Sédrick ! C'est toi qui as suggéré que le meilleur moyen de satisfaire mes parents était de dénicher une femme qui n'en attendrait pas trop de moi. Tu as même laissé entendre qu'Alise Kincarron conviendrait parfaitement. J'ai fait sa connaissance, je suis tombé d'accord avec toi, et aujourd'hui je vais l'épouser. Elle embellira ma maison, me donnera un gros bébé qui héritera de mon nom et de ma fortune et garantira que mon père ne choisira pas mon cousin comme héritier de préférence à moi. Tout s'arrange de façon très commode, très rationnelle, sans me causer trop de dérangement.

— Mais c'est quand même triste, murmura Sédrick.

— Pourquoi donc ? Nous avons ce que nous voulons, elle et moi.

— Pas exactement, ni de manière très honnête. » Il soupira. « Alise mérite mieux ; c'est quelqu'un de bien, qui a bon cœur.

— Mon ami, tu as trop tendance à faire du sentiment. Quant à l'honnêteté, on en fait trop de cas ; voyons, si on imposait à tout Terrilville de se conduire honnêtement, tous les Marchands feraient faillite dans la semaine ! »

Sédrick ne trouva pas quoi répondre. Au bout d'un moment, Hest demanda, sur la défensive : « Pourquoi m'avoir donné cette idée si tu ne voulais pas que je la mette en pratique ? »

L'autre haussa les épaules. À la vérité, il n'avait pas prévu que Hest suivrait sa cynique proposition, et son admiration pour son ami s'en ressentait un peu. « Un vieux dicton affirme que, si on veut vivre heureux, il faut épouser un laidron pour jouir d'une femme reconnaissante. » Puis il avoua, gêné : « J'étais ivre quand j'ai émis cette suggestion, et ma propre situation me pesait. Alise est quelqu'un de bien, et elle n'a rien d'un laidron. Ce n'est pas une beauté non

plus, certes, selon les critères de Terrilville, mais elle a bon cœur. Elle venait voir mes sœurs quand nous étions plus jeunes, et elle me traitait avec gentillesse à une époque où les autres filles me regardaient comme un pestiféré.

— Ah, c'est vrai ! J'avais oublié ta période boutonneuse, fit Hest, joyeusement taquin. Elle pensait sans doute que tu garderais tes boutons et qu'ils s'assortiraient à ses taches de rousseur. » Une lueur espiègle dansait dans ses yeux verts.

Sédric réprima un sourire. « C'était plus qu'une simple période : j'ai eu l'impression que ça durait une éternité ! Voilà pourquoi j'attachais tant d'importance à sa gentillesse, à sa promptitude à faire équipe avec moi aux cartes ou à s'asseoir à côté de moi à table. C'était mon amie. Je ne peux pas dire bien la connaître aujourd'hui, mais assez quand même pour savoir qu'elle est bonne et intelligente, à défaut d'avoir un joli minois ou de la fortune. » Il secoua la tête d'un air irrité puis écarta ses mèches indisciplinées de ses yeux. « Je ne veux pas son malheur ; quand j'ai laissé entendre qu'elle ferait une épouse parfaite et peu exigeante, je ne pensais pas que tu me prendrais au mot.

— Mais si, bien sûr ! rétorqua Hest, impitoyable. Tu m'as accompagné pendant presque toute ma cour, et sans toi elle n'aurait jamais eu lieu ! Tu as choisi Alise, et tu m'as même indiqué quel présent exact lui offrir pour l'incliner vers moi – et je dois avouer que tu avais absolument raison ! Je croyais l'affaire perdue avant de lui donner ce manuscrit ; il a complètement retourné la situation.

— J'en suis ravi », répondit Sédric d'un ton acerbe. Il ne voulait pas réfléchir au rôle qu'il avait joué dans le plan de Hest ; il s'en sentait désormais souillé. Alise avait été son amie ; à quoi pensait-il donc, ce soir d'ivresse où son nom lui avait échappé ? Il connaissait la coupable réponse à cette question : il pensait à lui-même et à l'agréable existence qu'il menait auprès de Hest Finbok, à la façon de préserver cette vie tout en promouvant les ambitions de son ami.

Il écarta ces pensées pour tâcher d'éviter les nids-de-poule sur la route. Terrilville portait tous ses efforts sur la reconstruction des bâtiments incendiés et vandalisés, et négligeait l'entretien des routes alentour ; le temps que les équipes viennent à s'en occuper, elles auraient toute une saison de réparations à effectuer. Sédric secoua la tête ; il avait l'impression que la cité tout entière s'effritait : tout ce qui le rendait si fier d'être le fils d'un Marchand de Terrilville était aujourd'hui brisé, terni ou changé.

À la suite des attaques chalcédiennes, les différentes factions de Terrilville s'étaient retournées les unes contre les autres pour régler d'anciens comptes. Ces affaires enfin résolues, la reconstruction avait commencé, mais lentement et sans entrain. La situation s'améliorait

car le Conseil des Marchands avait retrouvé son autorité et faisait appliquer les lois ; la population, rassurée, songeait à rebâtir, et, avec la reprise d'échanges commerciaux limités, certains en avaient les moyens. Mais les nouveaux édifices paraissaient avoir moins de caractère que les anciens, car on les construisait dans la hâte et non dans la réflexion, et beaucoup se ressemblaient. En outre, Sédrick n'était pas sûr d'approuver la décision du conseil d'autoriser tant de non-Marchands à partager le pouvoir et les choix quant au processus de reconstruction. Anciens esclaves, pêcheurs et nouveaux venus se mêlaient désormais aux Marchands. Tout changeait trop vite, et Terrilville ne redeviendrait jamais telle qu'elle était auparavant. La veille au soir, il avait exposé à son père le chagrin que suscitait la situation, et n'avait rencontré qu'un manque singulier de compréhension.

« Ne sois pas bête, Sédrick ; tu vois tout en noir. Terrilville survivra, mais elle ne redeviendra pas telle qu'elle était, parce qu'elle n'a jamais été « telle qu'elle était ». Le ressort de notre cité, c'est le changement, et ceux qui sauront changer avec elle prospéreront. Quelques petits bouleversements ne feront de mal à personne ; au contraire, avec de l'astuce, on peut y trouver un profit. Voilà à quoi tu devrais employer ton intelligence : comment tourner les soubresauts actuels au bénéfice de ta famille ? » Puis son père avait ôté sa bouffarde de sa bouche, pointé le tuyau vers son fils et demandé : « Ne t'es-tu pas dit que de petits changements personnels te feraient du bien ? Ton travail de secrétaire et de bras droit de Hest te donne d'excellentes occasions de connaître nombre de ses partenaires commerciaux, et tu dois réfléchir à la manière d'exploiter ces relations. Tu ne peux pas passer ta vie à jouer les seconds violons, si grande que soit votre amitié ou agréable le style de vie qu'elle te permet. Et tâche de tirer le plus grand profit de ce que tu as, étant donné que tu as rejeté toutes les aubaines que je t'ai fournies. »

Sédrick poussa un soupir. Son père s'arrangeait toujours pour orienter les conversations sur les échecs de son fils.

« Est-ce pour moi ce soupir à fendre le cœur, mon ami ? » Hest eut un petit rire indulgent. « Sédrick, tu me vois toujours plus noir que je ne suis. Tu crains que je n'aie trompé cette pauvre femme, que je ne lui aie tourné la tête par mes mots doux et mon sourire irrésistible, n'est-ce pas ?

— Ai-je tort ? » demanda l'autre avec raideur. Il éprouvait déjà des remords d'avoir recommandé Alise à son ami, et l'ironie de Hest n'arrangeait rien.

« Tout à fait ; tu te flagelles pour rien. Tout va pour le mieux, mon ami ! » Hest lui assena une claque amicale sur l'épaule, puis il se pencha et ajouta sur le ton de la confiance : « Elle a parfaitement

compris notre accord – enfin, au bout d'un moment. Elle m'a d'abord lancé une pique qui a bien failli me faire perdre mon aplomb : elle m'a demandé très brutalement si ma cour était une plaisanterie ou peut-être le résultat d'un pari ! Ça m'a ébranlé, je te prie de le croire ; et puis je me suis rappelé ce que tu m'avais dit : qu'elle avait un cerveau et n'avait rien de crédule. Ces femmes sont vraiment de petits animaux effrayants ! J'ai alors révisé ma stratégie, et j'ai renversé le cours de la bataille en abattant toutes mes cartes : je lui ai avoué que je voulais faire un mariage de raison, et même que je l'avais choisie comme celle qui perturberait sans doute le moins mon existence. Allons, épargne-moi ce regard assassin ! J'ai présenté les choses beaucoup plus délicatement que ça, évidemment ! Mais je ne lui ai promis ni amour ni affection ; je lui ai seulement fait miroiter la possibilité d'engager du personnel afin de lui éviter les corvées d'une maîtresse de maison, et d'obtenir les fonds nécessaires pour poursuivre son petit passe-temps exotique.

— Et elle a accepté ? Elle a accepté ta demande en mariage selon ces conditions ? »

Hest éclata de rire. « Mais, Sédrick, tout le monde n'est pas romantique ni idéaliste comme toi ! Alise a compris que je lui offrais un marché en or ; nous l'avons conclu par une poignée de main, en vrais Marchands, et ça s'est terminé ainsi. Ou, plutôt, ça commence ainsi, devrais-je dire ; elle va m'épouser, me donner un enfant mâle, et mon père cessera de me sermonner sur l'importance qu'il attache à voir, avant sa mort, son fils doté d'un digne héritier. Il m'a menacé à demi-mot de désigner mon cousin comme héritier, uniquement parce que celui-ci présente une fécondité infernale : Chet a deux fils et une fille alors qu'il a un an de moins que moi. Ce gaillard n'a aucune modération, et j'avoue éprouver un plaisir déraisonnable à l'idée que, quand Alise me donnera un garçon, il regrettera peut-être d'avoir labouré et ensemencé sa femme avec tant de générosité. Attends que Chet comprenne qu'il va devoir trouver un moyen de subvenir aux besoins de toute sa marmaille en se passant de la fortune de ma famille ! » Il se donna une grande claque sur le genou puis se laissa aller en arrière d'un air ravi. Un instant plus tard, il se redressa et envoya un coup de coude dans les côtes de son ami.

« Eh bien, dis quelque chose, Sédrick ! N'est-ce pas ce que nous souhaitons tous les deux ? La vie continue pour nous ; nous sommes libres de voyager, de nous amuser, de sortir avec nos amis – nous n'avons pas à changer de mode d'existence. Tout va bien dans mon univers. »

Sédrick garda le silence un moment. Hest croisa les bras et eut un gloussement satisfait. La voiture brinquebala sur un carrefour creusé d'ornières, puis Sédrick demanda tout bas : « Et pour lui faire un

enfant ? »

L'autre haussa les épaules. « Je soufflerai les bougies et m'attacherai vaillamment à mon objectif. » Il eut un rire cruel. « Parfois, l'obscurité se fait le meilleur des alliés, Sédric. Dans le noir, je peux m'imaginer tenir n'importe qui dans mes bras. Même toi ! » Et il partit d'un rire tonitruant devant l'expression horrifiée de son ami.

Quand celui-ci retrouva l'usage de la parole, il répondit à voix basse : « Personne ne mérite un tel traitement ; Alise devrait avoir droit à mieux. »

Hest feignit de prendre l'air vexé. « Mieux que moi ? Ça n'existe pas, mon ami, tu le sais bien. Mieux que moi, ça n'existe pas. » Son rire sonna clair dans la chaleur de l'été.

Deuxième jour de la Lune Croissante

*Septième année du Règne du Très Noble et Magnifique Gouverneur
Cosgo*

Première année de l'Alliance Indépendante des Marchands

*De Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug, à Erek, Gardien des
Oiseaux, Terrilville*

Erek,

*C'est le quatrième oiseau que j'envoie vous porter une copie de la
demande ; veuillez m'en renvoyer un pour confirmer réception le plus vite
possible : je crains que les faucons n'interceptent mes messagers avant
qu'ils ne vous parviennent. L'étui scellé ci-joint contient un message à
l'intention du Conseil des Marchands de Terrilville ; il s'agit de la
quatrième copie de la demande faite par le conseil des Marchands du
désert des Pluies pour obtenir des conseils sur la gestion des dragonneaux.
Je crois qu'il renferme aussi une demande de fonds supplémentaires pour
l'embauche de chasseurs. Vous répondrez, je l'espère, que mes oiseaux sont
sains et saufs chez vous, et que leur absence ne tient qu'à la lenteur de
votre conseil à répondre au nôtre.*

Detozi

Vœux

« Encore un peu de poudre », dit la mère d'Alise.

Celle-ci secoua la tête. « J'ai déjà plus de farine sur le visage qu'on n'en a employé pour le gâteau de mariage ; et, avec cette robe lourde et serrée, je commence à transpirer. Hest sait que j'ai des taches de rousseur, mère, et il préférera sûrement les voir qu'offrir à nos invités le spectacle de mon maquillage craquelé.

— J'ai pourtant essayé de l'empêcher d'aller au soleil, je l'ai prévenue qu'il fallait mettre un chapeau et un voile. » Sa mère se détourna d'elle en maugréant tout bas, mais elle voulait que sa fille l'entendît, Alise le savait, et elle se rendit compte soudain que les réflexions et les reproches à mi-voix de sa mère ne lui manqueraient pas.

Regretterait-elle quoi que ce fut de son existence chez ses parents ?

Elle parcourut des yeux sa petite chambre. Non : ni le lit qui appartenait autrefois à sa grand-tante, ni les rideaux élimés, ni le tapis râpé. Elle était prête à quitter le toit paternel, prête à entamer une nouvelle vie – avec Hest.

À cette idée, son cœur fit un petit bond, et elle secoua la tête. L'heure n'était pas à songer à sa nuit de noces : pour le moment, l'important était d'aller jusqu'au bout de la cérémonie. Avec son père, elle avait minutieusement choisi les promesses qu'elle ferait à Hest ; pendant des mois, les deux familles avaient échangé leurs listes de propositions de vœux, négocié les changements qu'elles souhaitaient y apporter, et discuté la forme du document final. À Terrilville, on étudiait un contrat de mariage avec autant d'attention que n'importe quel accord commercial, et, aujourd'hui, dans la Salle des Marchands, devant les familles et les invités, on exposerait les termes de celui des deux jeunes gens avant qu'ils n'apposent leur signature au bas du texte final ; tous seraient les témoins de l'accord entre Hest et Alise. Les parents du jeune homme avaient imposé des exigences précises, dont certaines avaient fait froncer le sourcil au Marchand Kincarron, mais au final il avait recommandé à sa fille de les accepter, et aujourd'hui elle officialiserait l'accord devant témoins.

Ensuite, une fois l'affaire achevée, Hest et elle célébreraient leur union par une grande fête.

Et ils consommeraient leur pacte au cours de la nuit.

Plaisir anticipé et angoisse s'empoignaient en elle. Certaines de ses amies mariées l'avaient avertie de la douleur qu'on ressent lorsqu'on perd sa virginité ; d'autres, avec un sourire entendu, s'étaient pâmées tout bas sur la beauté de son fiancé et lui avaient offert parfums, lotions et chemises de nuit de dentelle ornées de rubans. Beaucoup s'exclamaient sur la plastique de Hest, sur ses talents de danseur et sur sa prestance à cheval. L'une d'elles, moins réservée que les autres, lui avait dit en pouffant : « La compétence sur une monture peut laisser présager la compétence sur une autre ! » Aussi, même si la cour de Hest avait été dépourvue de baisers volés et de mots tendres, elle se laissait aller à espérer que leur première nuit le dégèlerait et révélerait une passion cachée pour elle.

D'un mouvement sec du poignet, elle déploya un petit éventail en dentelle et se rafraîchit le visage ; un parfum subtil imprégnait la brise légère. Alise se regarda une dernière fois dans le miroir de sa coiffeuse. Elle avait les yeux brillants et les joues roses ; amoureuse comme une petite fille sans cervelle, se dit-elle, puis elle adressa un sourire indulgent à son reflet ; quelle femme n'eût pas cédé au charme de Hest ? Il était beau, spirituel, intelligent, il avait une conversation délicieuse ; il inondait Alise de cadeaux délicats et adaptés à sa personnalité ; il n'avait pas seulement accepté son ambition de devenir spécialiste des dragons : ses présents révélaient qu'il comptait bien la soutenir dans ses recherches. Deux plumes de première qualité à pointe d'argent, cinq couleurs d'encre différentes, un bloc de verre poli pour agrandir les lettres affaiblies des vieux manuscrits, un châle brodé de serpents et de dragons, des boucles d'oreilles en verre teinté et pailleté pour imiter les écailles de dragon : chacun avait été pensé pour flatter son centre d'intérêt. Sans doute ces présents disaient-ils ce que la réserve naturelle de Hest l'empêchait d'exprimer par des paroles, et, en réponse, elle s'était montrée correcte et compassée, mais, malgré ses manières discrètes, elle avait senti un penchant naître dans son cœur pour lui ; la retenue à laquelle elle se contraignait quotidiennement ne faisait qu'alimenter ses rêveries nocturnes.

La jeune fille même la moins jolie rêve secrètement qu'un homme tombe amoureux de sa beauté intérieure. Avec franchise, Hest avait dit à Alise qu'il voulait se marier avec elle par commodité ; mais leur mariage ne devait-il être que de raison ? Si elle se consacrait à lui, ne pouvait-elle pousser leur union au-delà, pour tous les deux ? Au cours des mois qui avaient lentement passé après l'annonce de leurs fiançailles, elle avait peu à peu découvert Hest ; elle avait appris le pli de sa bouche quand il s'adressait à elle, étudié ses mains élégantes

quand il prenait une tasse de thé, admiré ses épaules larges qui forçaient sur les coutures de sa veste. Elle avait cessé de se demander pourquoi il l'avait choisie, de refuser de croire que l'amour n'était pas pour elle, et s'était joyeusement laissé submerger par son engouement pour lui.

La guerre avait ravagé Terrilville, et, même si les parents d'Alise avaient eu de l'argent à jeter par les fenêtres, beaucoup d'articles restaient introuvables. Néanmoins, elle avait l'impression de vivre un conte de fées ; peu lui importait que sa robe eût été taillée dans une de celles de sa grand-mère : au contraire, elle n'y attachait que plus de prix. Les fleurs qui décoraient la Salle des Marchands provenaient non de serres ni du désert des Pluies mais des jardins de ses parents et de ses amis, et deux de ses cousines chanteraient pendant que leur père jouerait du violon ; la fête serait simple, sans fioritures et très concrète.

Au cours des semaines passées, elle avait imaginé sa nuit de noces de cent façons différentes ; elle avait rêvé Hest audacieux, puis timide comme un adolescent, doux et hésitant, peut-être effrontément licencieux, voire exigeant et dominateur. Chaque possibilité avait échauffé son désir et chassé le sommeil de son lit. Mais, basta ! Elle le saurait dans quelques heures à présent. Elle vit son reflet dans le miroir, et son sourire la surprit. Elle pencha la tête et se regarda de plus près : Alise Kincarron heureuse à l'idée de se marier ! Qui eût cru cela ?

« Alise ? » Son père se tenait à la porte. Elle se tourna vers lui, étonnée, et eut un curieux pincement de cœur devant son sourire doux et triste. « Ma chérie, il est temps de descendre ; la voiture nous attend. »

Souarge se tenait raide dans la coquerie exigüe. Sur un signe de tête de son capitaine, il s'assit, ses larges mains calleuses posées sur le rebord de la table. Leftrin prit place en face de lui avec un soupir ; la journée avait été longue – ou plutôt, les trois derniers mois avaient été longs.

Le secret qu'exigeait le projet avait triplé la quantité de travail nécessaire. Leftrin n'avait pas osé déplacer le bloc de bois-sorcier ; le remorquer en aval du fleuve pour trouver un meilleur site pour le débiter était impossible, car un bateau de passage eût instantanément identifié sa cargaison. Il fallait donc effectuer sur place, dans la boue et les broussailles, la découpe du bois en longueurs et en sections utilisables.

Ce soir, ils avaient fini. Le gros du bois-sorcier avait disparu, et les chutes avaient été mises de côté dans les cales du *Mataf* comme bois d'arrimage. Sur le pont, l'équipage faisait la fête ; Leftrin, lui, à la

lumière de la conspiration qu'il avait ourdie, jugeait essentiel que tous ses hommes renouvellent leur engagement à bord du *Mataf* et tous avaient déjà signé les documents. Seul restait Souarge. Le lendemain, Mataf retournerait sur le fleuve et regagnerait Trehaug pour débarquer les discrets ouvriers, triés sur le volet, qui les avaient si bien servis ; ensuite, la gabare reprendrait son circuit habituel. Mais, pour le moment, tous fêtaient l'achèvement d'une énorme entreprise. Tout était fini, et Leftrin n'éprouvait aucun regret.

Accompagnés d'une bouteille de rhum, plusieurs verres à alcool occupaient le milieu de la table, dont deux maintenaient un parchemin déroulé, à côté d'un encrier et d'une plume. Encore une signature, et Mataf n'aurait plus rien à craindre. Hochant la tête à part lui, Leftrin étudiait le marin qui lui faisait face. Des traînées de boue et de goudron séchés maculaient la chemise grossière de l'homme de barre, il y avait de la sciure sous ses ongles épais, et une trace noire marquait sa mâchoire, là où il avait dû se gratter.

Leftrin sourit discrètement : il était sans doute aussi sale que son vis-à-vis. Ils avaient passé la journée à effectuer un dur travail auquel ils n'étaient pas habitués ; l'opération touchait désormais à son terme, et Souarge avait amplement démontré sa valeur : il avait accepté de se prêter à la petite conjuration de son capitaine et avait accompli plus que sa part sans se plaindre. C'était un des aspects que Leftrin appréciait chez lui, et il était temps de le lui dire. « Tu ne pleurniches jamais, tu ne récrimines pas et tu n'accuses pas les autres quand ça va de travers : tu te mets au boulot et tu fais de ton mieux pour réparer. Voilà pourquoi je tiens à te garder. »

Souarge jeta un coup d'œil aux petits verres, et Leftrin comprit le message ; il déboucha la bouteille et servit deux mesures de rhum. « Mieux vaut te laver les mains avant de boire ou de manger ; ce truc peut être toxique », dit-il à l'homme de barre. Souarge acquiesça de la tête et s'essuya soigneusement les mains sur sa chemise, puis tous deux burent à l'unisson.

Enfin le matelot répondit : « Pour toujours. C'est ce que j'ai entendu les autres dire : tu me demandes de rempiler et de rester à bord de Mataf pour toujours ; jusqu'à ma mort.

— Exact. Ils t'ont signalé aussi, j'espère, que ton salaire augmentera au passage. Avec notre nouvelle ligne de coque, nous n'aurons pas besoin d'un équipage aussi nombreux que par le passé, mais je prévoirai la même paie, et chaque homme touchera une part égale. C'est alléchant, non ? »

Souarge hocha la tête, mais sans croiser son regard. « Le restant de mes jours, ça fait un bout de temps, capitaine. »

Leftrin éclata de rire. « Sang de Sâ, Souarge, il y a déjà dix ans que tu travailles avec Mataf ! Pour un habitant du désert des Pluies,

c'est déjà la moitié de toujours ; alors qu'est-ce qui te gêne dans l'idée de remplir définitivement ? On y gagne tous les deux. Moi, je sais que j'aurai un excellent homme de barre tant que Mataf flottera, et, toi, tu sais que personne ne te jettera jamais à terre sans un sou vaillant sous prétexte que tu es trop vieux pour travailler ; tu signes, et mon héritier sera obligé de s'en tenir aux termes de ce contrat. Tu me donnes ta parole, tu apposes ta signature, et je te promets que, toute ta vie, Mataf et moi nous occuperons de toi. Qu'as-tu d'autre à part cette gabare, Souarge ? »

L'autre répondit par une autre question : « Pourquoi pour toujours, capitaine ? Qu'est-ce qui a changé pour que je doive promettre de naviguer avec toi jusqu'à ma mort ou bien débarquer ? »

Leftrin soupira discrètement. Souarge était un homme bien, et il savait tenir la barre ; il savait lire le fleuve comme peu, et Mataf se sentait bien entre ses mains. Avec toutes les modifications que le bateau avait récemment subies, Leftrin n'avait nulle envie de former un nouveau timonier. Il regarda Souarge dans les yeux. « Tu sais que nous n'avions pas le droit de récupérer la bille de bois-sorcier ni de la débiter, et que ça doit rester secret. Or, à mon avis, le meilleur moyen de garder un secret, c'est de faire en sorte qu'il profite à tous ceux qui le partagent – et de les maintenir tous au même endroit. Avant le début de l'opération, j'ai laissé partir tous les hommes qui ne me paraissaient pas m'appartenir de tout leur cœur ; maintenant, j'ai un petit équipage soigneusement trié, et je veux le conserver. Tout se résume à une affaire de confiance, Souarge ; je t'ai gardé parce que je savais que tu avais travaillé dans la construction navale dans ta jeunesse, que tu nous aiderais à améliorer Mataf et que tu n'irais pas le crier sur tous les toits. Maintenant que l'entreprise est achevée, je te demande de rester à bord comme homme de barre, définitivement. Si j'embauche quelqu'un d'autre, il se rendra compte aussitôt que la gabare a quelque chose de bizarre, même pour une vivenef, et je ne saurai pas si je peux lui confier un secret aussi énorme ; il pourrait ne pas savoir se taire, ou bien vouloir m'extorquer de l'argent en échange de son silence, et alors je serais obligé de prendre des mesures que je préférerais éviter. J'aimerais mieux te garder le plus longtemps possible – pour le restant de tes jours, si tu acceptes de signer.

— Et si je refuse ? »

Leftrin se tut un instant. Il n'avait pas prévu cette possibilité. Il pensait avoir bien choisi ses hommes, et n'eût jamais imaginé que Souarge, entre tous, pût hésiter. Il lui fit la première réponse qui lui traversa l'esprit. « Pourquoi refuserais-tu ? Qu'est-ce qui te gêne ? »

L'autre s'agita sur sa chaise, regarda la bouteille puis détourna les yeux. Leftrin ne le pressa pas : Souarge n'était pas un bavard. Le capitaine remplit à nouveau les verres et prit son mal en patience.

« Il y a une femme », dit enfin l'homme de barre. Il s'interrompit, baissa les yeux, les releva vers Leftrin puis les baissa à nouveau.

« Et alors ? fit enfin ce dernier.

— Je pensais lui demander de m'épouser. »

L'accablement saisit Leftrin. Ce ne serait pas la première fois qu'il perdrait un bon matelot à cause de la promesse d'une vie de famille.

La Salle des Marchands, tout récemment reconstruite et rénovée, sentait encore le bois frais et huilé. Pour la cérémonie, on avait repoussé les bancs le long des murs pour dégager l'espace central. Le soleil de l'après-midi plongeait ses rayons obliques dans les fenêtres, et des carrés de lumière tombaient sur le plancher lisse pour se briser sur les gens venus assister à l'échange des vœux. La plupart des invités portaient leur robe officielle de Marchands, aux couleurs de leur famille ; on voyait aussi quelques représentants des Trois-Navires, sans doute des partenaires commerciaux des Finbok, et même une Tatouée vêtue d'une longue robe de soie jaune.

Hest n'était pas encore arrivé.

Peu importait : il viendrait. C'était lui qui avait tout mis en place : assurément, il ne pouvait plus reculer. Alise souhaitait ardemment que sa robe ne la serrât pas d'aussi près et que l'après-midi ne fut pas si chaud. « Tu as l'air bien pâle, lui dit son père à l'oreille. Te sens-tu bien ? »

Elle songea à la couche de poudre que sa mère lui avait appliquée sur le visage et ne put réprimer un sourire. « Ça va, père ; j'ai seulement le trac. Marchons un peu, voulez-vous ? »

Ils déambulèrent dans la salle, Alise la main posée légèrement sur l'avant-bras de son père. Les uns après les autres, les invités la saluaient et lui présentaient leurs vœux ; certains avaient déjà commencé à se servir au buffet tandis que d'autres étudiaient sans vergogne les termes du contrat de mariage. Les deux parchemins portant leur accord étaient fixés au bois de la longue table centrale par des chevilles et éclairés par des bougies blanches plantées dans des candélabres d'argent : il fallait que tous pussent lire aisément les documents écrits en caractères serrés. Deux plumes noires et de l'encre rouge attendaient Hest et Alise.

Il s'agissait d'une tradition propre à Terrilville : le contrat de mariage serait étudié de près, lu à voix haute et signé par les deux familles avant la cérémonie de bénédiction proprement dite, beaucoup plus brève. Alise en comprenait le sens : dans cette communauté de Marchands, il paraissait naturel que des noces donnassent lieu à des négociations méticuleuses au même titre que n'importe quel marché.

Elle mesura soudain l'anxiété qui la tenaillait en entendant un bruit de roues de voiture dans l'allée. « Ce doit être lui, souffla-t-elle, tremblante, à son père.

— Ça vaudrait mieux, répondit-il d'un air sombre. Nous n'avons peut-être pas la fortune des Finbok, mais les Kincarron sont des Marchands comme eux ; on ne nous traite pas comme quantité négligeable et on ne nous insulte pas. »

Elle se rendit compte alors à quel point son père redoutait que Hest ne laissât Alise en plan et refusât de signer leurs promesses. Elle plongea les yeux dans les siens et vit la colère qui se mêlait à sa peur — peur de l'humiliation, peur de devoir rentrer chez lui avec sa fille toujours célibataire. Elle détourna le regard, et le jour perdit un peu de son éclat ; même son père ne parvenait pas à croire que Hest fut vraiment amoureux d'elle et pût vouloir l'épouser.

Elle inspira aussi profondément que sa robe serrée le lui permettait, puis raidit le dos en même temps que sa détermination : elle ne retournerait pas vivre chez ses parents avec l'étiquette de ratée. Non, jamais, quoi qu'il dût arriver.

À cet instant, la porte de la Salle s'ouvrit à la volée, et la suite de Hest entra dans une envolée de robes aux couleurs des diverses lignées. La foule excitée et riante de ses amis et associés dévala les marches, Hest au milieu d'eux emporté par le flot. Lorsqu'elle l'aperçut, Alise sentit son cœur cogner dans sa poitrine. Il avait les joues rouges et les cheveux ébouriffés comme ceux d'un petit garçon, et il souriait tandis que ses amis le pressaient d'avancer ; sa veste à coupe serrée en soie verte de Jamaillia mettait en valeur ses larges épaules, et il portait au cou un foulard piqué d'une épingle à tête d'émeraude aussi verte que ses yeux.

Quand il vit Alise, son visage perdit soudain toute expression. Elle soutint son regard, le mettant au défi de changer d'avis ; mais, la mine grave, il hocha lentement la tête comme s'il se confirmait un choix à lui-même. Des dizaines de personnes s'étaient portées vers lui à son entrée, et il se fraya un chemin parmi elles comme un navire au milieu des vagues, sans brutalité mais sans se laisser retarder ni distraire. Parvenu devant Alise et son père, il s'inclina solennellement ; surprise, la jeune femme exécuta une révérence précipitée, et, quand elle se releva, Hest lui tendit la main. Toutefois, c'est à son père qu'il s'adressa en souriant : « Je crois que c'est à moi, maintenant, non ? »

Elle prit sa main.

« Je crois qu'il y a un contrat à signer d'abord », répondit Kincarron, mais d'un ton jovial. Par son geste, Hest avait transformé l'inquiétude d'Alise en bonne humeur, et son père rayonnait de fierté de voir un homme aussi beau et riche s'emparer de sa fille.

« En effet ! s'exclama Hest. Et je propose que nous réglions ça sans plus tarder. Je n'ai aucune patience pour les formalités : ma dame m'a fait attendre bien assez longtemps ! »

À ces mots, un frisson de plaisir parcourut Alise tandis qu'un murmure approuvateur et amusé, accompagné de petits rires, parcourait la foule des invités. Hest, charmant et charismatique, traversa la Salle en tirant littéralement Alise derrière lui pour se rendre à la table où trônaient les contrats.

Comme l'exigeait la tradition, ils prirent position de part et d'autre de la longue table, et Sédric Meldar vint tenir l'encrier pour son ami ; la grande sœur d'Alise, Rose, avait sollicité l'honneur d'assister sa cadette. Tous quatre se déplaceraient à l'unisson le long de la table, et chacun des fiancés à son tour lirait à haute voix un terme du contrat ; à leur consentement à chaque condition, ils signeraient tous les deux. Enfin, parvenu au bout de la table, le couple se réunirait pour recevoir la bénédiction des parents. Les contrats seraient séchés au sable, roulés et remisés dans les archives de la Salle. Il était rare qu'on contestât les termes d'une dot ou l'héritage d'un enfant, mais les documents écrits servaient souvent à éviter ce genre de querelles.

Il n'y avait rien de romantique dans les textes. Lisant le parchemin, Alise annonça à la foule que, si Hest décédait avant d'avoir un héritier, elle renoncerait à toute prétention sur ses biens en faveur du cousin de son époux ; Hest répondit en lisant tout haut puis en signant la clause stipulant que sa veuve se verrait octroyer une résidence privée sur les terres des Finbok. Dans le cas où Alise mourrait sans enfant, la petite vigne qui constituait sa seule dot reviendrait à sa sœur cadette.

Il y avait les engagements classiques de tous les contrats de mariage terrilvilliens : une fois mariés, les deux époux auraient chacun leur mot à dire dans les décisions financières du foyer ; le montant de l'allocation de chacun avait été fixé, avec des dispositions pour l'accroître ou la diminuer en fonction des fluctuations de la fortune de la famille. Chacun promettait d'être fidèle et jurait n'avoir eu aucun enfant. Alise avait demandé l'ancienne formule de contrat, où le premier-né devait être reconnu comme héritier plein et entier, sans égard pour son sexe ; elle s'était réjouie de constater que Hest ne s'y opposait nullement, et, quand elle avait lu à voix haute la clause qu'elle avait exigée et qui l'autorisait à se rendre dans le désert des Pluies pour y poursuivre ses études sur les dragons, à une date à fixer ultérieurement, il avait signé son nom avec un paraphe. Elle battit des paupières en souhaitant avec ferveur que ses larmes ne coulent pas en laissant des sillons sur ses joues poudrées. Qu'avait-elle fait pour mériter un tel homme ? Elle émit le vœu de se montrer digne de sa

générosité.

Les dispositions du contrat, d'une extrême précision, reconnaissaient qu'aucun mariage n'est parfait, et explicitaient chaque terme de l'accord, sans laisser dans l'ombre aucun détail même d'ordre privé. Si Hest avait un enfant en dehors du lit conjugal, ce rejeton ne pourrait prétendre à aucun héritage, et Alise pourrait, si elle le souhaitait, mettre un terme à leur accord de mariage tout en requérant quinze pour cent des biens de Hest ; si Alise était convaincue d'adultère, Hest pourrait son seulement la jeter hors de chez lui mais aussi contester la légitimité de tout enfant né après la date de l'infraction, qui tomberait alors sous la responsabilité du père d'Alise.

La liste continuait interminablement. Il y avait des clauses selon lesquelles les deux époux pouvaient achever leur accord par consentement mutuel et d'autres pour prévoir les transgressions qui annulaient le contrat ; chacune devait être lue à voix haute et contresignée par les deux intéressés. Il arrivait souvent que cette partie durât plusieurs heures, mais Hest ne l'entendait pas de cette oreille ; il lisait chaque formule un peu plus vite que la précédente, manifestement pressé d'en terminer avec cet aspect de la cérémonie. Involontairement, Alise se prit au jeu et accorda sa lecture à la sienne, ce qui parut choquer certains invités ; puis, quand ils remarquèrent les joues roses de la future mariée et le sourire espiègle qui passait de temps en temps sur les lèvres de Hest, eux aussi se mirent à sourire.

En un temps remarquablement bref, ils parvinrent à l'extrémité de la table. Alise, hors d'haleine, lut la dernière stipulation de sa famille puis énonça la dernière condition, classique dans les contrats de mariage : « Je me réserverai à toi seul de corps, d'affection, de cœur et de fidélité. » Comme il répétait la formule, Alise eut l'impression d'une redondance après tous leurs engagements précédents. Ils signèrent, puis remirent leurs plumes à leurs assistants, et, enfin libérés des formalités, ils se donnèrent la main et s'avancèrent pour laisser derrière eux la table qui les séparait. Ensemble, ils se tournèrent face à leurs parents. Hest avait les mains aussi chaudes qu'Alise les avait froides ; il serrait doucement ses doigts comme s'il craignait de lui faire mal, et elle referma sa main sur la sienne pour lui faire comprendre que ses hésitations avaient disparu. Elle était à lui et lui remettait son bien-être.

Les mères d'abord, puis les pères vinrent bénir le couple. Les parents de Hest s'exprimèrent beaucoup plus longuement que ceux d'Alise, priant Sâ d'accorder aux nouveaux mariés la prospérité, de nombreux enfants beaux et obéissants, un foyer heureux, la longévité, la santé... Leurs vœux semblaient sans fin, et Alise sentait son sourire se figer peu à peu.

Une fois les bénédictions prononcées, les deux jeunes gens se tournèrent l'un vers l'autre. Le baiser. Ce serait leur premier, et elle eut soudain envie de remercier Hest de l'avoir gardé pour cet instant. Elle prit une inspiration aussi profonde que le lui permit sa robe et leva le visage vers lui. Il la regarda ; ses yeux verts étaient indéchiffrables. Quand il se pencha vers elle, elle ferma les paupières et décripsa les lèvres ; qu'il s'occupe de la suite. Elle sentit son souffle sur sa bouche, puis il l'embrassa avec le plus léger effleurement de ses lèvres ; elle eut l'impression que l'aile d'un oiseau-mouche venait de la frôler.

Un petit frisson la parcourut, et elle reprit son haleine tandis qu'il s'écartait d'elle ; son cœur tonnait dans sa poitrine. « Il me taquine », se dit-elle sans pouvoir réprimer un petit sourire. Il ne croisa pas son regard, mais lui aussi affichait un léger sourire. Homme cruel ! Il voulait la forcer à s'avouer qu'elle mourait autant que lui d'impatience. « Vivement cette nuit ! » songea-t-elle en lançant un regard en coin à son magnifique époux.

« Eh bien, parle-moi d'elle », dit Leftrin alors que le silence s'éternisait.

Souarge soupira, leva les yeux vers son capitaine et sourit. Son visage en fut transformé ; les années s'effacèrent, et l'éclat bleu de ses yeux parut presque doux. « Elle s'appelle Belline, et, euh... eh bien, elle m'aime bien. Elle joue de la cornemuse ; on s'est connus il y a quelques années dans une taverne de Trehaug, chez Jona ; tu connais.

— Oui ; les gens du fleuve y font du commerce. » Il pencha la tête et regarda son homme de barre, réticent à poser la question qui lui venait aux lèvres. La plupart des femmes qu'il avait croisées chez Jona étaient des prostituées ; si certaines se montraient gentilles, la majorité, douées pour leur travail, n'y renonceraient sans doute pas pour un seul homme. Il était déçu de l'aveuglement de Souarge, et il faillit lui demander s'il lui avait donné de l'argent à mettre de côté pour une future maison ; Leftrin avait vu plus d'un matelot naïf se laisser prendre à cette escroquerie.

Mais, avant qu'il pût réagir, l'homme de barre dut déchiffrer l'expression de son capitaine. « Belline est une batelière ; elle accompagnait l'équipage prendre un verre et un repas chaud. Elle travaille sur une petite gabare, la *Sacha*, qui fait l'aller et retour entre Trehaug et Cassaric.

— À quel poste ?

— La perche ; c'est ce qui nous complique la vie : quand je suis au port, elle sort, et quand elle est au port, c'est moi qui sors.

— Le mariage n'y changera rien », fit observer Leftrin.

Souarge baissa les yeux. « Le capitaine de la *Sacha* m'a offert du

boulot la dernière fois que Belline et moi on était au port en même temps. Il a dit que, si je voulais changer, il me prendrait comme homme de barre sur la *Sacha*. »

Au bout d'un moment, Leftrin décrispa les poings et demanda d'une voix maîtrisée : « Et tu as accepté ? Sans même me prévenir ? »

L'autre tambourina du bout des doigts sur la table, puis, sans y avoir été invité, resservit une tournée de rhum. « Je n'ai rien dit, répondit-il après avoir avalé son verre cul sec. Comme tu me l'as fait remarquer, capitaine, il y a plus de dix ans que je travaille avec Mataf, et Mataf, c'est une vivenef. Je ne suis pas de la famille, mais on a quand même un lien, lui et moi ; j'aime bien le sentir se déplacer sur l'eau ; ça me donne des petits frissons, comme quand je sais qu'il va y avoir un obstacle avant même de le voir. La *Sacha*, c'est une bonne petite gabare, mais ce n'est rien qu'un bout de bois qu'on fait naviguer sur le fleuve. J'aurais du mal à quitter Mataf pour ça ; mais...

— Mais, pour une femme, tu n'hésiterais pas, dit Leftrin avec peine.

— On voudrait se marier, avoir des gosses, si possible. Comme tu l'as dit, capitaine, dix ans, c'est la moitié de toujours pour les gens du désert des Pluies ; je ne rajeunis pas, et Belline non plus. Si on veut faire des petits, il faut s'y mettre vite. »

Leftrin, silencieux, évalua ses choix. Il ne pouvait pas laisser Souarge partir ; il régnerait pendant quelque temps une ambiance singulière à bord de la vivenef ; inutile d'obliger en plus Mataf à s'habituer à un nouvel homme de barre. Le bateau avait-il besoin d'un matelot supplémentaire ? Il y avait déjà Hennesie qui s'occupait du pont et maniait la perche, le petit Skelli, maigre comme un clou, Grand Eider, et Leftrin lui-même – et Souarge à la barre, du moins l'espérait-il. Un autre membre d'équipage ne ferait pas de mal ; ça aiderait peut-être même à mieux faire passer la vitesse de Mataf. Oui, ça pourrait marcher. Il réprima le sourire qui lui venait aux lèvres, fit le compte de ses finances et prit sa décision.

« Elle vaut le coup ? » demanda-t-il. Devant l'expression offusquée de son interlocuteur, il clarifia sa pensée : « À la perche. Fait-elle sa part de travail ? Pourrait-elle prendre en charge certaines tâches à bord de Mataf en cas de difficulté ? »

Souarge le regarda un instant sans répondre ; l'espoir dansait dans ses yeux. Puis il les baissa rapidement comme pour cacher son émotion. « Elle vaut le coup, oui. Ce n'est pas une gamine maigrichonne, mais une femme solide, avec du muscle. Elle connaît le fleuve et elle connaît son métier. » Il se gratta la tête. « Mataf est beaucoup plus grand, et puis c'est une vivenef, pour commencer.

— Tu penses qu'elle ne se montrerait pas à la hauteur ? demanda Leftrin pour l'appâter.

— Si, bien sûr. » Souarge hésita, puis lança presque avec colère : « Tu veux dire qu'elle pourrait faire partie de l'équipage ? Qu'on serait ensemble à bord de Mataf ?

— Tu préférerais travailler avec elle à bord de la *Sacha* ?

— Non, évidemment.

— Alors propose-lui. Je n'exigerai pas que tu signes tant qu'elle n'aura pas accepté ; mais le marché reste le même : pour toute la vie.

— Tu ne la connais même pas.

— Je te connais, toi, Souarge, et, si tu penses pouvoir la supporter jusqu'à ta mort, je dois pouvoir y arriver aussi. Propose-lui. »

L'autre attira à lui le contrat. « Pas la peine, dit-il en plongeant la plume dans l'encrier. Elle a toujours rêvé de servir sur une vivenerf, comme n'importe quel matelot. » Et, d'un paraphe fluide et lisible, il donna sa vie à Mataf.

Plus d'un invité fit des remarques sur le rose qui teintait les joues d'Alise durant la cérémonie de mariage à la Salle des Marchands ; et, quand ils la suivirent dans sa nouvelle maison pour participer au repas de noce, c'est à peine si elle put savourer le pain d'épices ou suivre les conversations de ses voisins. Le dîner fut interminable, et Alise ne retenait pas assez longtemps ce qu'on lui disait pour tenir une discussion intelligente : elle n'avait d'yeux que pour Hest, à l'autre bout de la longue table, ses longs doigts serrés sur un verre de vin, sa langue qui passait sur ses lèvres pour les humecter, la vague molle de ses cheveux sur son front. Le banquet n'en finirait-il donc jamais, et ces gens ne partiraient-ils donc jamais ?

Selon la tradition, quand Hest et ses amis masculins se retirèrent dans son nouveau bureau pour siroter de l'eau-de-vie, elle souhaita bonne nuit à ses invités d'un ton solennel puis gagna ses appartements nuptiaux. Sophie et sa mère l'accompagnèrent pour l'aider à ôter la lourde robe et ses sous-vêtements. Sophie et Alise s'étaient éloignées l'une de l'autre depuis quelques années, mais, comme Sédrick tenait le rôle d'assistant pour Hest, il avait paru approprié que sa sœur en fît autant pour Alise. Sa mère la laissa, non sans de nombreux souhaits de bonheur empreints d'affection, pour dire adieu avec son mari aux invités qui s'en allaient. Sophie resta pour aider son amie à nouer les dizaines de petits liens qui fermaient le saut-de-lit en dentelle sur sa chemise de nuit arachnéenne et enrubannée ; puis, Alise s'étant assise, elle l'aida à défaire son chignon et à brosser ses cheveux roux qui tombaient librement sur ses épaules.

« Ai-je l'air ridicule ? demanda la jeune mariée. Cette chemise de nuit n'est-elle pas trop extravagante pour une femme aussi quelconque que moi ?

— Tu as l'air d'une nouvelle épousee », répondit Sophie, et il y avait une trace de tristesse dans ses yeux. Alise comprit : aujourd'hui, avec son mariage, toutes deux abandonnaient les derniers vestiges de leur enfance ; elles étaient des femmes mariées à présent. Malgré son attente fébrile de sa nouvelle vie, Alise ressentit un pincement de regret en songeant à l'existence qu'elle quittait. Plus jamais elle ne serait une enfant ; plus jamais elle ne passerait une nuit sous le toit paternel en tant que fille de son père. Elle s'aperçut soudain qu'elle en éprouvait du soulagement.

« Es-tu inquiète ? demanda Sophie quand leurs yeux se croisèrent dans le miroir à l'encadrement ouvragé de la coiffeuse.

— Ça ira, répondit-elle en s'efforçant de réprimer son sourire.

— Ne sera-ce pas étrange que vous partagiez une maison à trois ?

— Tu parles de Sédric ? Bien sûr que non ! C'est un ami d'enfance, et je me réjouis que Hest et lui s'entendent si bien ; je ne connais quasiment aucun autre Marchand du cercle de Hest. Je suis très contente d'avoir un ami pour m'accompagner dans cette nouvelle vie. »

Sophie la regarda dans le miroir, l'air surpris ; puis elle pencha la tête de côté et dit : « C'est vrai, tu as toujours su tirer le meilleur parti de tout ; et je pense que mon frère se réjouira d'avoir une alliée aussi indéfectible ! Quant à ta précédente question, non, je ne peux pas te faire plus belle que tu n'es déjà. Tu as l'air très heureuse ; est-ce vrai ?

— Oui, c'est vrai.

— Alors je vais te laisser, avec tous mes vœux de bonheur. Bonne nuit, Alise !

— Bonne nuit, Sophie. »

Seule dans la chambre, elle s'installa devant la coiffeuse, prit sa brosse et la passa dans sa chevelure rousse. Elle avait peine à reconnaître la femme assise devant elle en peignoir en dentelle. Sa mère lui avait appliqué sa poudre d'une main experte, et avait réussi à atténuer ses taches de rousseur, non seulement sur son visage, mais aussi sur sa gorge et ses bras. Elle se rendit compte qu'elle s'apprêtait à pénétrer dans une existence qu'elle n'avait même pas cherché à imaginer depuis son enfance pleine de rêves. En bas, les musiciens jouaient un dernier air pour accompagner le départ des ultimes invités ; par la fenêtre ouverte de sa chambre, elle entendait le bruit des voitures qui s'éloignaient. Elle s'exhorta à la patience, sachant que Hest devait rester avec ses amis jusqu'à leur départ. Enfin, la porte d'entrée se referma une dernière fois et Alise reconnut la voix de ses parents qui souhaitaient bonne nuit au père de Hest ; assurément, il ne restait plus personne après eux. Elle se parfuma de nouveau. Deux

calèches s'en allèrent. Elle souffla la moitié des bougies à l'encens pour assombrir un peu la pièce. Plus aucun bruit ne montait du rez-de-chaussée. Dans la chambre plongée dans la pénombre et décorée de bouquets odorants dans des vases élégants, elle attendit la venue de son époux. Le cœur battant, elle guetta le bruit de ses bottes dans l'escalier.

Elle attendit. La nuit s'avança ; l'air se refroidit. Elle mit sur ses épaules un châle en agneline et s'installa dans un fauteuil au coin du feu. Les stridulations des insectes vespéraux cessèrent ; un oiseau de nuit lança un cri et ne reçut nulle réponse. Peu à peu, l'humeur d'Alise passa de l'exaltation à l'inquiétude, puis à l'angoisse avant de sombrer dans l'incompréhension. La flambée qui la réchauffait s'éteignait ; elle y ajouta une bûche, souffla les bougies qui gouttaient dans leurs bobèches en argent et ralluma les autres, puis se rassit, les jambes repliées sous elle, dans le fauteuil rembourré, en attendant que son nouvel époux vînt prendre ce qui lui appartenait.

Quand les larmes montèrent, elle ne put les refouler, et, lorsqu'elles se tarirent, elle ne put réparer les dégâts qu'avait subis son maquillage. Elle se lava alors le visage, affronta ses taches de rousseur dans le miroir et se demanda ce qui lui avait pris ; Hest avait clairement établi les termes du marché, depuis le début ; c'était elle qui avait inventé un conte de fées ridicule et en avait habillé l'armature froide de leur contrat. Si elle devait en vouloir à quelqu'un, c'était à elle, non à lui.

Elle ferait mieux de se déshabiller et de se coucher.

Mais elle se rassit près du feu et regarda les flammes dévorer la bûche puis s'éteindre.

Bien après minuit, dans les hauts-fonds du petit matin, alors que les dernières bougies crachotaient, son mari entra, ivre. Il avait les cheveux ébouriffés, la démarche mal assurée et le col défait ; il parut surpris de trouver Alise en train de l'attendre près du feu mourant. Il la parcourut du regard, et elle se sentit soudain gênée pour lui qu'il la vît dans une chemise de nuit d'un blanc virginal aux broderies raffinées. Un tic agita la bouche de Hest, et Alise distingua ses dents l'espace d'un instant ; puis il détourna les yeux et dit d'une voix pâteuse : « Bon, eh bien, allons-y. »

Au lieu de s'approcher d'elle, il se dirigea vers le lit en déboutonnant ses vêtements ; sa veste puis sa chemise tombèrent sur le tapis épais avant qu'il ne s'arrêtât près des quatre bougies encore allumées. Il se pencha et, soufflant brutalement, les éteignit et plongea la chambre dans l'obscurité. Alise sentit son haleine chargée d'alcool.

Elle entendit le lit s'enfoncer sous son poids quand il s'assit, puis deux chocs sourds, l'un après l'autre, lorsqu'il ôta ses bottes et les laissa tomber. Un bruissement de tissu apprit à la jeune femme que

son pantalon avait suivi le même chemin, puis le sommier soupira quand il s'allongea sur le dos. Alise n'avait pas bougé, pétrifiée par un saisissement teinté de peur. Tous ses fantasmes, toutes ses rêveries romantiques avaient disparu. Elle écouta Hest respirer. Au bout d'un moment, il dit avec un rien d'amusement acerbe : « Ce serait beaucoup plus facile pour vous et moi si vous étiez dans le lit vous aussi. »

Elle se leva et se dirigea vers lui tout en se demandant pourquoi ; elle avait un sentiment d'inévitabilité. Était-ce à cause de son manque d'expérience dans ce domaine qu'elle avait nourri de si grandes attentes ? En s'éloignant de la cheminée, elle eut l'impression de s'avancer dans un fleuve glacé. Elle parvint près du lit. Hest n'avait rien dit ; il faisait si sombre dans la chambre qu'il n'avait pas pu la voir approcher. Mal à l'aise, elle s'assit au bord du matelas. Quelques instants passèrent, puis Hest remarqua, la voix toujours embarrassée : « Il va falloir ôter ce que vous portez et vous étendre si vous voulez que nous parvenions à quelque chose. »

Une dizaine de rubans de soie noués fermaient par-devant la chemise de nuit d'Alise. Elle entreprit de les défaire avec un affreux sentiment de déception. Quelle sottise elle avait été de s'exciter en imaginant les doigts de Hest tirant sur chacun des nœuds ! Quel émoi stupide elle avait éprouvé en enfilant son vêtement ! Quelques heures plus tôt, elle le voyait d'une extravagance féminine et séduisante ; à présent, elle avait l'impression d'avoir choisi un costume ridicule et cherché à jouer un rôle qu'elle ne saurait jamais remplir. Et Hest ne s'y était pas laissé prendre ; une femme comme elle ne pouvait prétendre à ces tissus soyeux ni à ces rubans charmants. Il ne serait pas question d'amour, cette nuit, ni même de désir charnel : son époux ne faisait que son devoir, rien de plus. Avec un soupir, elle laissa tomber sa chemise de nuit, puis ouvrit le lit et s'allongea. Elle sentit Hest rouler sur le flanc pour lui faire face.

« Alors, dit-il, et son haleine chargée d'alcool effleura le visage d'Alise. Alors. » Il soupira à son tour, puis inspira profondément. « Êtes-vous prête ? »

— Je pense », répondit-elle tant bien que mal.

Il se rapprocha d'elle. Elle se tourna face à lui puis se figea, soudain terrifiée à l'idée qu'il la touchât ; pourtant, à sa grande honte et malgré sa peur, elle sentit aussi une bouffée de chaleur l'envahir dans un mélange d'angoisse et de désir. Cela lui rappela avec dégoût l'interminable conversation de deux de ses amies sur le danger de se faire violer par les pirates chalcédiens ; aux yeux d'Alise, cette perspective les excitait manifestement autant qu'elle les effrayait. Elle les avait alors jugées stupides de s'inventer des fantasmes fondés sur la chair et la violence.

Néanmoins, elle laissa échapper un petit hoquet d'effroi quand

la main de Hest se posa sur sa hanche. Aucun homme n'avait jamais touché sa peau nue, et cette idée la fit frissonner. Puis, comme il durcissait sa prise et que ses doigts l'agrippaient pour l'attirer à lui, elle étouffa un cri de peur. Elle avait entendu dire que cela pouvait faire mal la première fois, mais elle n'avait jamais craint qu'il se montrât cruel ; à présent, elle le redoutait.

Hest poussa un petit soupir, comme s'il avait enfin trouvé quelque chose à son goût. « Ce n'est pas si différent », marmonna-t-il, à moins qu'il n'eût dit : « Ce n'est pas si difficile. » Elle n'eut guère le temps de s'interroger, car, avec une soudaineté qui lui coupa le souffle, il la rejeta sur le dos et se plaça sur elle ; du genou, il lui ouvrit les cuisses. « Prête, en effet », fit-il, et il bouta contre elle ce qu'elle n'avait jamais vu.

Elle s'efforça de le laisser entrer. Elle crispa les doigts sur les draps, incapable de serrer ses bras sur lui. La douleur qu'on lui avait annoncée se révéla moins forte qu'elle ne s'y attendait, mais la jouissance dont on lui avait parlé à mots couverts et qu'elle espérait naïvement ne vint jamais. Elle ignorait même si elle prenait plaisir à cette union. Il se précipita vers une fin qu'elle ne partagea pas, puis s'écarta d'elle aussitôt. Son membre laissa une traînée chaude et mouillée sur sa cuisse, et elle s'en sentit souillée. Quand il se laissa retomber à plat dos sur son côté du lit, elle se demanda s'il allait s'endormir ou bien se reposer un peu et se remettre à la tâche, peut-être plus lentement.

Il ne fit ni l'un ni l'autre. Il demeura allongé le temps de reprendre son souffle puis quitta le lit et trouva à tâtons la robe molletonnée préparée à son intention. Elle l'entendit l'enfiler, puis vit le bref éclat de lumière des bougies assourdies du couloir ; enfin, la porte se referma derrière lui, et la nuit de noces d'Alise fut achevée.

Elle demeura quelque temps sans bouger, puis un frisson la parcourut et se transforma en tremblements convulsifs. Elle ne pleurait pas ; elle avait envie de vomir. Enfin, elle s'essuya la cuisse et l'entrejambe avec le drap puis roula sur le côté propre du lit. Elle se contraignit à inspirer et à expirer longuement pour ralentir sa respiration ; elle retenait son souffle, comptait jusqu'à trois, puis le relâchait avec mesure.

« Je suis calme, dit-elle tout haut. Je ne suis pas blessée, tout va bien. J'ai respecté les termes de mon contrat de mariage. » Peu après, elle ajouta : « Et lui aussi. »

Elle se leva. Il restait une bûche dans la réserve ; elle la plaça sur les braises et la regarda s'embraser tout en réfléchissant. Durant les dernières heures avant l'aube, elle médita sur la folie de l'accord qu'elle avait conclu. Elle n'avait plus de larmes à verser, et, pendant quelque temps, elle ne put surmonter sa déception ni son humiliation,

désolée d'avoir fait un choix inconsidéré ; elle joua brièvement avec l'idée de s'enfuir de la maison de Hest pour rentrer chez elle.

« Chez elle ? » Mais où ? Chez son père ? Supporter les questions, le scandale, sa mère qui voudrait connaître tous les détails de ce qui l'avait bouleversée ? Elle imagina la mine que ferait son père ; on chuchoterait dans son dos chaque fois qu'elle irait au marché, et les gens se mettraient à discuter à mi-voix à la table voisine si elle s'arrêtait prendre une tasse de thé. Non, elle n'avait plus de « chez elle ».

Avant le lever du jour, elle avait rejeté ses rêves d'adolescente et ses peurs, incapables de la sauver de son sort, et ramené sur le devant de la scène la vieille fille à l'esprit pratique dont elle avait tant peaufiné le personnage. Le cœur tendre d'une jeune femme n'était pas apte à supporter ce qui lui arrivait ; mieux valait le laisser de côté. En revanche, la célibataire endurcie pouvait accepter son destin et en mesurer les avantages.

Alors que le soleil embrasait le ciel, elle se leva et appela une femme de chambre – sa femme de chambre, sa femme de chambre à elle, jolie fille qui ne portait qu'un petit tatouage de chat près du nez pour rappeler qu'elle avait été esclave. Elle lui apporta du thé brûlant et un bain d'herbes pour se nettoyer les yeux, puis, sur la demande d'Alise qui lui indiqua ses goûts, elle alla chercher un petit déjeuner sur un charmant plateau émaillé. Pendant que sa maîtresse se restaurait, elle sortit de la penderie diverses robes à soumettre au choix d'Alise.

Cet après-midi-là, Alise se présenta hardiment au premier des nombreux thés donnés en son honneur, vêtue d'une robe sage, vert clair et bordée de dentelle blanche, dont la simplicité dissimulait le prix qu'elle avait coûté. Elle souriait avec entrain, rougit joliment quand la mère d'une de ses amies lui souffla à l'oreille qu'elle paraissait s'accommoder à merveille du mariage, et atteignit le sommet de la satisfaction quand Hest apparut, tiré à quatre épingles mais blême et les yeux cernés.

Il s'arrêta à la porte du salon, en retard pour la réception ; à l'évidence, il cherchait sa femme. Quand son regard la croisa enfin, elle lui sourit avec un petit salut de la main, et il parut très étonné de sa bonne mine et de son indifférence devant les excuses qu'il lui fit à mi-voix pour son « état » la nuit précédente ; elle se contenta d'acquiescer de la tête puis reporta toute son attention sur son hôtesse et les invités réunis en leur honneur, en s'efforçant de se montrer gracieuse et même spirituelle.

Elle s'apercevait avec surprise qu'elle n'avait aucun mal à entrer dans ce rôle. Comme toujours, une fois sa décision prise, le monde paraissait soudain plus simple, et cette décision, cristallisée alors que

l'aube rosissait le ciel, était qu'elle respecterait scrupuleusement les termes de son contrat de mariage – et veillerait à ce que Hest les respectât lui aussi.

Le lendemain, elle fit venir des menuisiers et des ébénistes qui transformèrent en bibliothèque son délicat salon de couture adjacent à sa chambre ; à son bureau minuscule, blanc et or, elle fit substituer un plus grand, en bois sombre et solide, doté de nombreux tiroirs et compartiments. Et, au cours des semaines suivantes, libraires et marchands d'antiquités apprirent à lui soumettre leurs derniers arrivages avant de les proposer au grand public. Six mois ne s'étaient pas écoulés que ses étagères et ses casiers à manuscrits croulaient sous les parchemins, et elle jugeait que, si elle s'était vendue, du moins en avait-elle tiré un bon prix.

Dix-septième jour de la Lune de la Pluie

*Huitième année du Règne du Très Noble et Magnifique Gouverneur
Cosgo*

Deuxième année de l'Alliance Indépendante des Marchands

*De Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug, à Erek, Gardien des
Oiseaux, Terrilville*

Deux requêtes dans l'étui ci-joint. La première, à placarder en public, pour demander si des marins ou des fermiers ont aperçu la dragonne Tintaglia, absente depuis quelques mois du désert des Pluies ; la seconde, message à l'intention du Conseil des Marchands de Terrilville, pour leur rappeler qu'ils doivent envoyer des fonds pour aider à payer les gens chargés de veiller sur les dragonneaux et de chasser pour eux. Une réponse rapide est souhaitée et attendue.

Erek,

Toutes mes condoléances. Je sais que vous vous réjouissiez du mariage de Fari ; la nouvelle de sa mort m'attriste plus que je ne puis l'exprimer. Nous vivons une époque difficile.

Detozi

Dixième jour de la Lune Verte

*Huitième année du Règne du Très Noble et Magnifique Gouverneur
Cosgo*

Deuxième année de l'Alliance Indépendante des Marchands

*D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville, à Detozi, Gardienne des
Oiseaux, Trehaug*

*Le parchemin scellé renferme un message à l'intention des Conseils
du désert des Pluies de Trehaug et Cassaric, de la part du Conseil des
Marchands de Terrilville, demandant un décompte exhaustif des fonds déjà
envoyés pour l'entretien des dragonneaux. Nous ne réunirons ni
n'enverrons aucun autre financement au Conseil de Cassaric sans ce
descriptif.*

Detozi,

*Quasiment la moitié de mes pigeonneaux éclos au cours du mois
dernier souffrent d'une déformation des pattes. Avez-vous constaté le même
phénomène chez vous ou entendu parler d'un remède ? Je crains qu'une
alimentation de mauvaise qualité ne soit à la source du problème, mais
notre fichu Conseil refuse de m'allouer des fonds suffisants pour acheter la
bonne variété de grain et de pois secs essentielle à la santé des oiseaux. On
nous accable d'impôts pour reconstruire les routes et renflouer les épaves
du port, mais on ne m'écoute pas quand j'implore d'obtenir une nourriture
convenable pour mes oiseaux !*

Erek

Vingt-troisième jour de la Lune du Poisson

*Neuvième année du Règle du Très Noble et Magnifique Gouverneur
Cosgo*

Troisième année de l'Alliance Indépendante des Marchands

*De Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug, à Erek, Gardien des
Oiseaux, Terrilville*

*Dans le manuscrit scellé, le décompte de ce mois des fonds employés
par les Conseils du désert des Pluies de Trehaug et Cassaric, accompagné
d'une facture indiquant la part des dépenses revenant au Conseil des
Marchands de Terrilville. Par oiseau séparé, vous recevrez le texte d'un
placard que nous demandons de distribuer à tous les navires en partance et
qui promet une récompense pour tout renseignement sérieux concernant la
dragonne Tintaglia.*

Erek,

*Ma cousine Séthine cherche une place d'apprenti pour son fils,
Reyall. C'est un garçon responsable de quatorze ans, qui a déjà de
l'expérience en matière de soins et d'alimentation d'oiseaux messagers, et je
vous le recommande sans réserve. Je suis certain que vous n'attachez guère
d'importance à ce genre de détails, mais je vous assure qu'il n'est que
légèrement marqué et peut vaquer à ses tâches le visage nu sans causer
d'effroi ni exciter la curiosité de vos visiteurs. Si vous avez une telle place,
nous vous l'enverrons avec plaisir, à nos frais, avec la prochaine cargaison
de jeunes oiseaux destinée à renouveler le sang des nichoirs de Terrilville. Il
espérait être pris à Cassaric quand la ville a décidé de créer un nichoir,
mais le Conseil a préféré embaucher deux Tatoués. Le désert des Pluies
n'est plus ce qu'il était ! Veuillez me répondre à ce sujet par oiseau séparé,
adressé à moi seule.*

Detozi

Dix-septième jour de la Lune du Changement

Quatrième année de l'Alliance Indépendante des Marchands

D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville, à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug

Dans un étui scellé, une alerte du Conseil des Marchands de Terrilville adressée aux Conseils des Marchands du désert des Pluies de Cassaric et Trehaug. On a découvert un réseau de faussaires opérant à Terrilville, qui fabriquaient de faux papiers et de faux permis de commerce pour voyager sur le fleuve du désert des Pluies. La plus grande prudence est de mise lors de la création de nouvelles associations commerciales, en particulier avec les étrangers aux Rivages maudits. Examinez de près tous documents officiels.

Detozi,

Je vous écris pour vous faire part d'une petite inquiétude à propos de votre neveu, mon apprenti, Reyall. Au cours de la dernière année, il s'est montré admirablement attentif aux oiseaux, régulier dans son travail, responsable et consciencieux. Mais il s'est lié d'amitié récemment avec plusieurs jeunes gens qui passent le plus clair de leur temps à jouer à des jeux d'argent et à faire la fête, et ce au détriment de son travail. Le mélange dans notre cité de jeunes issus des milieux Marchands, des Trois-Navires et des Tatoués n'amène pas toujours à l'établissement d'une solide morale du travail. Je l'ai sévèrement admonesté, mais je pense que des remontrances de sa famille pourraient avoir plus de poids. S'il ne se reprend pas en main, je serai hélas contraint de le renvoyer sans son certificat de compagnon.

Avec tous mes regrets,

Erek

Quatorzième jour de la Lune de l'Espoir

Cinquième année de l'Alliance Indépendante des Marchands

De Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug, à Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville

Une missive cachetée de la part du Marchand Gochène à l'attention de Derrène Scieur, à propos d'un chargement de bois en retard à la livraison.

Erek,

Mes excuses à vous et à Reyall pour le retard de sa pension, et merci beaucoup de l'avoir aidé financièrement. Nous avons essuyé des tempêtes terribles qui ont retardé les livraisons par le fleuve et causé bien des souffrances aux hommes et aux bêtes. Laissez ma Kitta se reposer longuement avant de me la renvoyer. L'argent de Reyall devrait vous parvenir dès que le Hardi mouillera à Terrilville. Avec encore tous nos remerciements.

Detozi

Chantage et mensonges

Sur le pont, Leftrin observait la chaloupe du navire chalcédien qui se dirigeait vers Mataf ; l'esquif s'enfonçait dans l'eau, alourdi par le marchand corpulent, les rameurs et les sacs de grain. Le haut trois-mâts d'où ils venaient réduisait la gabare à une coquille de noix, et c'était une des raisons pour lesquelles Leftrin avait refusé de s'en approcher ; si les Chalcédiens voulaient commercer, qu'ils viennent d'abord à lui, là où il pouvait les regarder de haut avant qu'ils n'abordent. Aucun des hommes ne paraissait armé.

« Tu n'examines pas la cargaison avant qu'ils la livrent ? » demanda Souarge. Le solide homme de barre tirait lentement le long aviron de queue.

Leftrin, accoudé au bastingage, secoua la tête. « S'ils veulent mon argent, qu'ils se tapent la livraison. » Il n'avait aucune affection pour les Chalcédiens, ni aucune confiance en eux, et il ne tenait pas à se risquer sur leur pont, où un honnête homme pouvait tomber victime de n'importe quelle trahison. Souarge fit effectuer un large arc de cercle à l'aviron et maintint sans effort la gabare au milieu du courant ; autour d'eux, les eaux pâles du fleuve se dispersaient dans celles, saumâtres, de la baie peu profonde. Leftrin ne menait jamais Mataf plus loin, et, en général, il ne se rendait pas jusqu'à ces parages : il gagnait sa vie en faisant du commerce le long du fleuve entre les villes du désert des Pluies, comme son père et son grand-père autrefois. Le grand large et les rivages lointains n'étaient pas pour lui, non ; il ne poussait que quelques fois l'an jusqu'à l'embouchure du fleuve, en général suite au contact avec un intermédiaire de confiance, et uniquement pour obtenir des denrées dont les habitants du désert des Pluies avaient besoin pour survivre. Là, il ne pouvait pas se montrer trop difficile sur ses partenaires commerciaux, mais il évitait de baisser sa garde. Le négociant avisé savait faire la distinction entre faire des affaires et faire des amis ; dans le cas des Chalcédiens, il n'y avait que les affaires, jamais l'amitié, et celui qui traitait avec eux avait intérêt à avoir des yeux dans le dos. Techniquement, les deux pays étaient en paix, mais la paix avec Chalcède ne durait jamais.

Leftrin regardait donc les nouveaux venus approcher, les yeux

étrécis et un pli méfiant aux lèvres. Les hommes qui maniaient les avirons avaient l'air de matelots ordinaires, et les sacs de grain paraissaient tout à fait normaux ; néanmoins, quand la chaloupe s'arrêta le long de la gabare et qu'un des rameurs envoya un bout, il laissa Skelli, la plus jeune de l'équipage, le ramasser et le fixer, tandis que lui-même demeurait près du bastingage et observait les Chalcédiens. Grand Eider vint se placer sans bruit à côté de lui et regarda l'esquif en grattant sa barbe noire. « Surveillance les matelots, lui dit Leftrin à mi-voix ; je garde l'œil sur le marchand. »

Eider acquiesça de la tête.

Des tasseaux fixés dans les flancs de Mataf servaient d'échelle. Le négociant chalcédien les escalada sans difficulté, et Leftrin révisa son jugement : malgré sa corpulence, il ne manquait pas de force ni d'agilité. Il portait un épais manteau en peau de phoque bordé de rouge, et une large ceinture en cuir à motifs d'argent fermait sa tunique de laine. Le vent s'engouffra dans son manteau et le fit voler, mais l'homme n'en parut pas déséquilibré. Marin autant que marchand, se dit Leftrin. Une fois à bord, l'homme salua le capitaine d'un grave hochement de tête, et Leftrin lui répondit d'une brève inclinaison du buste. Le Chalcédien se pencha par-dessus le bastingage et lança plusieurs ordres dans sa langue à ses rameurs avant de se retourner.

« Bonjour, capitaine. Mes hommes vont monter des échantillons de blé et d'orge ; je pense que la qualité vous conviendra.

— On verra, marchand », répondit Leftrin d'un ton affable mais ferme, sans cesser de sourire.

— L'autre parcourut du regard le pont désert. « Et vos propres marchandises à troquer ? Je pensais les trouver prêtes à inspecter.

— Il n'y a guère besoin d'inspecter des pièces d'or. Le moment venu, la balance vous attendra dans ma cabine ; je paie au poids de l'argent de préférence à la frappe.

— Je n'y vois pas d'objection. Les rois et leur monnaie vont et viennent, mais l'or et l'argent restent. Mais (il baissa le ton), quand on se rend à l'embouchure du fleuve, ce n'est pas ce qu'on attend ; j'espérais avoir la possibilité de vous acheter des articles du désert des Pluies.

— Si c'est ce qui vous intéresse, il faut vous rendre à Terrilville ; il n'y a que là qu'on trouve ces articles, tout le monde le sait. » Tout en parlant, Leftrin observait derrière le Chalcédien un des rameurs qui montait sur le pont ; Eider attendait l'homme mais ne fit pas mine de le débarrasser de son sac. Belline, non loin de là, tenait sa lourde godille prête à servir ; même si elle ne s'en rendait pas compte, elle paraissait encore plus redoutable qu'Eider.

Le rameur portait un lourd sac de grain sur les épaules ; il fit

deux pas sur le pont, laissa tomber son fardeau avec un choc sourd puis alla en chercher un autre. Le sac, en toile de chanvre à maille serrée, paraissait en bon état, sans trace de sel ni d'humidité ; pour autant, le grain n'était pas obligatoirement sain ni les autres sacs de la même qualité. Leftrin conserva une expression parfaitement neutre.

Le marchand chalcédien s'approcha de lui. « C'est ce qu'on dit et ce qu'on entend, en effet ; mais on entend aussi parler d'autres produits et d'autres affaires, conclues discrètement et pour le plus grand profit de toutes les parties. Notre intermédiaire a mentionné que vous aviez la réputation d'un capitaine roué et d'un négociant avisé, propriétaire d'une des gabares les plus efficaces qu'on ait jamais vues. D'après lui, si quelqu'un détient les articles particuliers que je cherche, c'est vous ; en tout cas, il pensait que vous sauriez à qui je dois m'adresser.

— Vraiment ? » demanda Leftrin d'un ton affable tandis que le rameur déposait sur le tillac un autre sac, apparemment de la même facture et aussi propre que le premier. Il adressa un signe de la tête à Hennesie, et le second ouvrit la porte du rouf. Grig, le chat roux clair du bord, en sortit et s'avança d'un pas tranquille.

« Vraiment », fit le marchand à mi-voix, mais avec assurance.

Leftrin suivait des yeux le chat qui passait derrière son interlocuteur. Le petit effronté planta les griffes dans le pont du *Mataf*, s'étira puis reprit son chemin en laissant de minuscules entailles dans le bois. Il se dirigea tranquillement vers le capitaine puis effectua calmement un tour sur le tillac avant de se mettre au travail ; il s'approcha des sacs, les renifla en passant, puis donna un petit coup de tête dans l'un d'eux pour le marquer comme digne de lui appartenir. Enfin, il poursuivit sa route vers la coquerie. Leftrin plissa les lèvres et hocha la tête à part lui : si les sacs avaient porté le moindre effluve de rongeur, le chat se fut montré plus intéressé. Ainsi, le négociant venait d'un navire bien tenu ; remarquable.

« Des articles particuliers, répéta l'homme à mi-voix. Il a dit savoir que vous pouviez vous en procurer. »

Leftrin tourna brusquement la tête pour planter son regard dans les yeux gris et brillants de son interlocuteur. Son front se plissa, mais le Chalcédien se méprit sur son expression.

« De toutes sortes, même les plus petits, comme un morceau de peau. » Il baissa encore la voix. « Un bout de bois de cocon.

— Si c'est ce que vous espérez en échange de vos marchandises, vous vous trompez de personne », répondit Leftrin brutalement. Il se détourna et se dirigea vers les sacs ; là, il mit un genou en terre en tirant son couteau de sa ceinture, trancha la ficelle qui maintenait la toile fermée, plongea la main dans le sac et fit rouler quelques grains dans sa paume ; c'était du blé de bonne qualité, propre, sans balle ni

paille. Il le laissa retomber puis plongea la main au fond du sac pour en retirer une pleine poignée qui se révéla aussi satisfaisante. De sa main libre, il prit quelques grains et les porta à sa bouche avant de les mâcher.

« Séchés au soleil pour la conservation, mais pas au point de leur ôter leur goût ni leurs propriétés », lança le marchand.

Leftrin acquiesça de la tête. Il remit les grains dans leur sac, s'épousseta les mains et s'intéressa au sac suivant ; il coupa le cordon et poursuivit sa dégustation. Quand il eut fini, il s'assit sur les talons, avala l'orge qu'il avait dans la bouche et déclara : « La qualité est bonne. Si le reste de la cargaison vaut ces échantillons, je serai un acheteur comblé. Une fois que nous aurons fixé le prix au sac, vous pourrez commencer le transfert ; je me réserve le droit de refuser n'importe quel sac, et j'examinerai chacun à mesure qu'ils arriveront sur mon pont. »

Le marchand eut un lent hochement de tête qui donna de la solennité à son acquiescement. « J'accepte sans peine vos conditions. Et maintenant voulez-vous que nous allions dans votre cabine établir le prix au sac, et peut-être discuter d'autres transactions ?

— Nous pourrions aussi négocier ici même, répondit Leftrin d'un ton égal.

— Si ça ne vous dérange pas, nous serions plus entre nous dans vos quartiers.

— Comme vous voudrez. » En une ou deux occasions, Leftrin avait trafiqué dans des marchandises illégales ; il n'en avait pas pour l'instant, mais il était prêt à laisser son interlocuteur lui faire des propositions qui l'incrimineraient. Une réaction offusquée laissant entendre que les autorités du désert des Pluies pourraient en entendre parler et lui retirer son permis de commerce ferait peut-être baisser le prix du grain. Leftrin n'était pas au-dessus de telles tactiques ; après tout, il avait affaire à un Chalcédien, et il n'avait pas à le traiter loyalement. Du geste, il indiqua la porte de sa cabine, certain que l'exiguïté des lieux épouvanterait le marchand.

« Et, pendant que nous nous entretiendrons, mes hommes transborderont les sacs sur votre gabare.

— Avant que nous ayons fixé un prix ? » demanda Leftrin, surpris. Cela lui donnait un avantage énorme ; s'il retardait le marchandage jusqu'à ce que le plus gros de la cargaison fut à son bord puis qu'il refusât les conditions du marchand, le Chalcédien n'aurait plus qu'à faire retransformer ses sacs sur son navire.

« J'ai la certitude que nous parviendrons à un prix équitable pour les deux parties », dit l'homme à mi-voix.

Très bien, songea Leftrin ; ne jamais refuser un atout. Il lança à son second par-dessus son épaule : « Hennesie ! Grig et toi, surveillez

les sacs à mesure qu'ils arrivent, comptez-les, et n'ayez pas peur de vérifier ceux qui ont l'air légers, qui portent des traces d'humidité ou d'attaques de souris. Frappez à ma porte quand le chargement sera au complet. »

Une fois dans la cabine et assis sur l'unique chaise, devant la petite table, tandis que Leftrin prenait place sur la couchette, le marchand ne perdit nullement son aplomb. Il parcourut l'humble pièce du regard, salua de nouveau gravement Leftrin de la tête et dit : « Je souhaite que vous connaissiez mon nom ; je m'appelle Sinad, d'héritage Arich. Les fils de ma famille sont marchands depuis plus longtemps que Terrilville n'existe. Nous n'avons pas soutenu les guerres qui ont opposé nos deux pays et réduit notre commerce et notre profit ; aussi, maintenant que les hostilités se calment, nous nous hâtons de prendre contact directement avec les négociants du fleuve du désert des Pluies afin d'acquérir une pratique qui, nous l'espérons, se révélera très profitable pour tous – de fait, un commerce exclusif avec un cercle restreint de marchands d'excellente réputation ferait notre bonheur. »

Malgré ses réserves sur les Chalcédiens en général, Leftrin fut favorablement impressionné par la franchise de son interlocuteur. Il sortit la bouteille de rhum et les deux petits verres qu'il gardait dans sa cabine pour les négociations ; les verres étaient anciens, lourds et d'un bleu très foncé. Quand il les remplit, des étoiles d'argent se mirent soudain à scintiller sur une bande le long du bord de chacun ; le spectacle eut l'effet attendu sur le marchand : il poussa un petit hoquet de stupéfaction puis se pencha avidement en avant. Il prit son verre sans y avoir été invité et le tint à la lumière du hublot.

Pendant qu'il admirait l'inestimable objet, Leftrin dit : « Je m'appelle Leftrin, capitaine et propriétaire de la gabare fluviale le *Mataf*. J'ignore comment ma famille gagnait sa vie avant de quitter Jamaillia, et, à mon avis, ça n'a pas d'importance ; je commande ma gabare et je fais du commerce. Si vous êtes honnête et que vous me proposez des marchandises franches du collier, nous toperons, et, à notre prochaine rencontre, je serai encore plus enclin à faire affaire avec vous ; mais je ne traite exclusivement avec personne : je donne mon argent à celui qui m'offre le meilleur marché. Bien, mettons-nous au travail maintenant. Combien voulez-vous par sac de blé, et combien par sac d'orge ? »

Le Chalcédien reposa son verre sur la table sans y avoir bu. « Que proposez-vous ? dit-il. Contre des articles comme celui-ci (il tapota son verre du dos de l'ongle), je suis prêt à vous offrir un marché mirifique.

— Pour ce voyage-ci, je n'ai que des pièces d'argent et d'or, évaluées au poids et non à la frappe, rien d'autre. » Les verres avaient

été créés par les Anciens, et il avait quelques autres trésors de même nature : un châle qui paraissait générer de la chaleur, un coffret qui émettait un carillon et une lumière vive quand on l'ouvrait, et d'autres objets encore, pour la plupart achetés par son grand-père pour sa grand-mère de nombreuses années plus tôt. Il les gardait derrière un panneau dissimulé sous sa couchette, et il s'amusait de se servir de verres qui valaient une fortune pour offrir du rhum à un marchand chalcédien dans sa cabine apparemment humble.

Sinad Arich se laissa aller contre le dossier de sa chaise, qui grinça sous son poids, puis haussa ses vastes épaules. « L'argent est utile pour le grain, et n'importe quelle monnaie me convient ; il permet d'acheter et de vendre toutes les marchandises, comme par exemple les céréales que je vous apporte. Mais, lors de mon dernier voyage, j'ai visité Terrilville, et, grâce à mon argent, j'ai obtenu des renseignements. »

Une inquiétude glacée s'empara de Leftrin. L'homme n'avait pas une attitude menaçante, mais sa remarque, plus tôt dans la conversation, sur l'« efficacité » de la gabare avait soudain une connotation de mauvais augure. Leftrin resta adossé contre la cloison, un sourire imperturbable aux lèvres, mais ses yeux clairs demeurèrent graves. « Convenons d'un prix pour le grain et finissons-en. J'aimerais reprendre le fleuve au changement de marée.

— Moi aussi », acquiesça Sinad.

Leftrin but une gorgée de rhum. L'alcool lui chauffa l'estomac mais le verre lui parut étrangement froid à la main. « Vous voulez dire, sans doute, que vous espérez avoir repris la mer au changement de marée. »

Sinad but poliment à son tour. « Oh, non ! Je prends grand soin d'exprimer ma pensée avec précision, surtout quand je parle une langue qui m'était jadis étrangère. J'espère qu'au changement de marée ma cargaison et mes effets personnels se trouveront à bord de votre gabare ; je pense que nous aurons convenu d'un prix pour mon grain et pour vos services, et que vous me permettrez de vous accompagner pour remonter votre fleuve.

— Impossible. Vous connaissez certainement nos règles et nos lois à ce sujet. Vous êtes non seulement étranger, mais chalcédien ; pour vous rendre dans le désert des Pluies, il vous faut un permis délivré par le Conseil des Marchands de Terrilville, et, pour commercer avec nous, vous avez besoin des licences idoines du Conseil du désert des Pluies. Vous n'avez même pas le droit de vous déplacer sur le fleuve sans les documents nécessaires.

— Documents que je possède, n'étant pas stupide ; tamponnés, cachetés et signés à l'encre violette. Je porte aussi des lettres de recommandation de plusieurs Marchands de Terrilville attestant de

mon honnêteté et de mon honorabilité, même si je reste un Chalcédien. »

Une goutte de sueur commençait à rouler le long de l'épine dorsale de Leftrin. Si cet homme détenait vraiment ces papiers, c'était soit un faiseur de miracles, soit un maître chanteur émérite. À quand remontait la dernière visite légale d'un Chalcédien dans le désert des Pluies ? Il n'en avait aucun souvenir. Ces gens-là venaient en pilleurs, en guerriers, parfois en espions, mais jamais en négociants légitimes ; d'ailleurs, à son avis, ils ne sauraient pas comment se comporter. Non, ce type sentait à plein nez les ennuis et le danger, or il avait choisi d'approcher Leftrin et le *Mataf* ; cela augurait mal de la suite.

Sinad reposa soigneusement son verre encore à moitié plein sur la petite table. Il sourit en le regardant puis dit mielleusement : « Votre bateau m'intéresse énormément. Par exemple, je trouve passionnant qu'il ait fallu naguère douze rameurs pour le propulser alors qu'aujourd'hui, paraît-il, un équipage de six hommes, vous compris, suffit ; pour une gabare de cette taille, ça me semble étonnant – presque autant que le fait que votre homme de barre réussisse à se maintenir en place à l'embouchure du fleuve sans effort apparent. » Il leva de nouveau le verre et le tint à la lumière comme pour admirer les minuscules étoiles.

« J'ai redessiné la coque pour la rendre plus efficace. » Une deuxième goutte de sueur se joignit à la première dans son voyage vers le bas de son dos. Qui avait parlé ? Genrod. Leftrin avait appris quelques années plus tôt qu'il avait déménagé de Trehaug à Terrilville ; à l'époque, Leftrin avait soupçonné que l'argent qu'il lui avait remis pour son travail sur Mataf avait financé son déplacement. Genrod était un artisan exceptionnel, un maître dans l'ouvrage du bois, même du bois-sorcier, et, quatre ans auparavant, Leftrin lui avait versé une somme plus que rondelette pour acheter à la fois son savoir-faire et son silence. Le résultat de ses efforts avait dépassé ses plus folles espérances, et il se rappelait à présent avec accablement que Genrod avait déploré à plusieurs reprises que sa « plus grande œuvre dût rester inconnue et submergée à jamais ». Ce n'était pas pour l'argent mais pour satisfaire son besoin égoïste de se vanter que Genrod avait trahi la confiance de Leftrin. Si ce sale petit avorton croisait à nouveau son chemin, il le regretterait.

Le Chalcédien le regardait avec attention. « Je ne suis sûrement pas le seul à l'avoir remarqué ; j'imagine que bon nombre de Marchands autour de vous envient votre nouvelle efficacité et vous sollicitent pour connaître le secret de votre coque, car, si vous avez modifié un bateau aussi vieux que le vôtre, qui fait partie, paraît-il, des plus anciens construits avec le prodigieux bois de dragon, eux aussi souhaitent sans doute en faire autant avec les leurs. »

Leftrin espéra n'avoir pas pâli. Il n'était soudain plus sûr que Genrod fût à la source de tous les renseignements de Sinad ; le charpentier avait pu se vanter d'avoir travaillé sur Mataf, mais, Marchand jusqu'au bout des ongles, il n'eût jamais évoqué devant un étranger le fait que Mataf était la vivenef la plus ancienne. Le Chalcédien devait avoir d'autres informateurs ; Leftrin tâcha d'obtenir un nom. « Les Marchands respectent les secrets de leurs semblables, dit-il seulement.

— Vraiment ? Alors ils ne ressemblent à aucun autre marchand de ma connaissance ; tous ceux que je fréquente ne rêvent que de découvrir les atouts de leurs concurrents, et proposent parfois de l'or en échange d'informations. Quand l'or ne suffit pas, j'ai entendu parler de recours à la violence.

— Ni l'un ni l'autre ne vous permettront d'obtenir ce que vous voulez de moi. »

Sinad secoua la tête. « Vous vous méprenez sur moi. Je ne vous dirai pas si c'est l'or ou la violence qui l'a emporté, mais l'échange a eu lieu, et je sais tout ce qu'il y a à savoir sur vous et votre bateau. Parlons donc sans détour. Le Haut Duc de Chalcède n'est pas un jeune homme ; chaque année, que dis-je, chaque semaine qui passe, un nouveau mal le tourmente. Certains des guérisseurs les plus expérimentés et les plus respectés de Chalcède ont tenté de le traiter, et beaucoup ont péri suite à leur échec ; aussi est-ce peut-être par opportunisme que nombre d'entre eux affirment que le seul espoir d'améliorer son état et d'assurer sa longévité réside dans des médicaments à base d'extraits de dragon, et ils regrettent profondément de ne pas disposer des ingrédients nécessaires ; ils promettent à leur patient que, dès qu'on les leur aura procurés, ils concocteront des élixirs qui lui rendront la jeunesse, la beauté et la vigueur. » Le marchand soupira, tourna les yeux vers le hublot, et son regard se perdit au loin. « Du coup, la colère et l'exaspération du Haut Duc passent par-dessus ses guérisseurs pour s'abattre sur les familles marchandes de Chalcède, et il exige de savoir pourquoi elles ne peuvent pas lui fournir ce dont il a besoin ; s'agit-il de trahison de leur part ? Veulent-elles sa mort ? Il nous a d'abord offert de l'or en échange de nos recherches, puis, constatant que l'or ne suffisait pas, il s'est tourné vers une monnaie toujours efficace : le sang. » Son regard revint vers Leftrin. « Comprenez-vous ce que je vous explique ? Comprenez-vous que, malgré votre mépris des Chalcédiens, ils aiment eux aussi leur famille ? Qu'ils tiennent à leurs vieux parents et à leurs jeunes fils ? Sachez, mon ami, que je ferai tout pour les protéger. »

On lisait à la fois du désespoir et une inflexibilité glaciale dans les yeux du marchand. Cet homme était dangereux ; venu les mains vides à bord du bateau de Leftrin, il n'était toutefois pas sans arme. Le

capitaine s'éclaircit la gorge et dit : « Fixons dès à présent un prix raisonnable pour le grain ; ensuite, je pense que nous en aurons terminé. »

Sinad sourit. « Le prix que je demande pour mes céréales, cher associé, c'est que vous m'emmeniez sur le fleuve et que vous me dépeigniez sous mon meilleur jour à vos compatriotes ; si vous ne pouvez me procurer ce que je cherche, vous vous débrouillerez pour me présenter à ceux qui le peuvent. Et, en échange, vous avez mon grain et mon silence sur vos petits secrets ; peut-on imaginer meilleur marché ? »

Le petit déjeuner était délicieux et préparé à la perfection, et les restes copieux d'un repas pour trois trônaient encore sur la nappe blanche ; les domestiques avaient couvert les plats dans un vain effort pour les maintenir chauds. Alise était seule à table ; on avait débarrassé son couvert rapidement et avec efficacité. Elle prit la théière, se servit une nouvelle tasse de thé et reprit son attente.

Elle se sentait comme une araignée qui, tapie sur sa toile, guette l'insecte qui viendra se prendre dans ses rets. Elle ne s'attardait jamais aux repas, Hest le savait, ce qui expliquait sans doute pourquoi il mangeait si souvent tard quand il était à la maison, et elle espérait qu'en restant assez longtemps attablée elle aurait enfin l'occasion de lui parler face à face lorsqu'il viendrait se restaurer.

Il faisait tout pour éviter son épouse ces derniers temps, non seulement aux repas mais partout où ils risquaient de se retrouver seuls ensemble. Elle n'en souffrait pas, satisfaite de pouvoir manger en paix, et encore plus quand il ne venait pas la déranger au lit la nuit. Hélas, tel n'avait pas été le cas ce matin-là ; il avait pénétré d'un pas conquérant dans sa chambre aux premières lueurs de l'aube et refermé la porte avec un claquement qui l'avait réveillée. Il sentait le tabac fort et le vin onéreux. Il avait ôté sa robe de chambre et l'avait jetée au pied du lit avant de s'installer aux côtés d'Alise. Dans l'obscurité, elle ne voyait de lui qu'une ombre noire.

« Approchez », avait-il dit comme s'il s'adressait à un chien. Elle n'avait pas bougé, réfugiée sur l'autre bord du lit.

« Je dormais à poings fermés, avait-elle protesté.

— Maintenant vous ne dormez plus, et nous sommes tous les deux ici ; profitons-en donc pour faire un beau bébé potelé afin de réjouir le cœur de mon père, voulez-vous ? » Il s'exprimait d'un ton amer. « Un seul suffira, chère Alise ; aussi coopérez avec moi. Je n'en aurai pas pour longtemps, et vous pourrez vous rendormir ensuite, vous réveiller demain matin et passer la journée à dilapider mon argent auprès des vendeurs de manuscrits. »

Elle avait alors compris. Il avait été voir son père qui l'avait

encore une fois sermonné sur son incapacité à avoir un héritier ; et, la veille, Alise avait acheté non pas un mais deux parchemins anciens assez chers, tous deux originaires des îles aux Épices. Elle ne pouvait en déchiffrer un mot, mais les illustrations paraissaient représenter des Anciens, ce qui lui semblait logique : si les Anciens occupaient autrefois les Rivages maudits, ils avaient dû entretenir des rapports commerciaux avec d'autres peuples, et ces partenaires conservaient peut-être des traces écrites de leurs échanges. Dernièrement, Alise avait consacré tous ses efforts à rechercher ce genre de documents, et ceux des îles aux Épices avaient été sa première vraie découverte. Elle avait blêmi en entendant le prix annoncé, mais il les lui fallait, et elle avait payé.

Et, cette nuit, elle allait payer à nouveau, à la fois pour n'avoir pas encore d'enfant et pour avoir osé agrandir son fonds de recherche. Si elle ne s'était pas couchée si tard la veille pour examiner ses dernières acquisitions, elle eût pu s'accommoder de la venue de Hest ; mais elle se sentait très fatiguée et très lasse de la façon dont son époux traitait cet aspect de leur vie commune.

Elle avait dit alors ce qu'elle n'avait jamais dit : « Non. Demain soir, peut-être. »

Il l'avait regardée fixement, et, dans l'obscurité, elle avait senti sa colère. « La décision ne vous en revient pas, avait-il répondu brutalement.

— Elle n'en revient pas à vous seul non plus, avait-elle répliqué avant d'essayer de quitter le lit.

— Ce sera cette nuit. » Sans avertissement, il s'était jeté sur elle, l'avait saisie par le bras et ramenée à lui ; il l'avait plaquée sur le matelas de tout son poids.

Elle avait tenté de le repousser mais, quand il lui avait enfoncé les doigts dans les bras et l'avait maintenue à plat, elle avait compris qu'elle ne lui échapperait pas. « Laissez-moi ! lui avait-elle lancé dans un murmure strident.

— Bientôt. », avait-il répondu d'une voix tendue. Puis il avait ajouté : « Si vous ne vous débattiez pas, je ne vous ferais pas mal. »

Il mentait. Alors qu'elle avait acquiescé, la tête tournée de côté, les yeux au mur, il lui avait tenu les bras dans une poigne dure et s'était poussé violemment contre elle, et elle avait eu mal. La douleur et l'humiliation avaient donné à la jeune femme l'impression qu'il lui fallait une éternité pour en finir. Elle n'avait pas pleuré ; quand il s'était enfin écarté d'elle pour s'asseoir au bord du lit, elle avait les yeux secs et la bouche close.

Il resta silencieux lui aussi un moment dans le noir, puis elle le sentit qui se levait et entendit le bruissement du tissu quand il renfila sa robe de chambre. « Si nous avons de la chance, nous ne devons en

repasser par là ni l'un ni l'autre », dit-il sèchement, et elle avait gardé de cette nuit le souvenir qu'il n'avait jamais paru aussi sincère. Il avait quitté son lit puis sa chambre.

Incapable de retrouver le sommeil, elle avait passé les heures qui la séparaient du matin à réfléchir à son époux et à leur simulacre de mariage. Rarement il s'était montré aussi brutal ; les relations sexuelles avec lui étaient en général pure formalité et ne visaient qu'à l'efficacité. Il entrait chez elle, annonçait ses intentions, s'accouplait avec elle et repartait comme il était venu. Depuis quatre ans qu'ils vivaient ensemble, il n'avait jamais dormi dans le lit d'Alise, il ne l'avait jamais embrassée avec fougue, il n'avait jamais touché aucune partie de son corps avec intérêt.

Elle avait fait d'humiliants efforts pour lui plaire ; elle s'était parfumée, elle avait acheté toutes sortes de chemises de nuit avant de les rejeter ; elle avait même tenté d'initier une histoire d'amour entre elle et lui en se rendant un soir tard dans son bureau et en cherchant à le prendre dans ses bras. Il ne l'avait pas repoussée : il avait quitté sa chaise, dit à Alise qu'il avait du travail, puis il l'avait reconduite à la porte qu'il avait refermée derrière elle. Elle avait couru jusqu'à sa chambre en pleurant.

Plus tard dans le même mois, quand il l'avait rejointe dans son lit, elle s'était de nouveau humiliée ; jetant ses bras autour de lui quand il l'avait montée, elle avait voulu l'embrasser, mais il avait détourné le visage. Néanmoins, ses sens affamés s'étaient efforcés de prendre plaisir à son contact ; il n'avait pas répondu à son ardeur. Quand il eut fini, il s'était écarté d'elle sans tenir compte des efforts qu'elle faisait pour le retenir. « Je vous en prie, Alise, à l'avenir, évitez de nous embarrasser ainsi », avait-il murmuré avant de refermer la porte derrière lui.

Aujourd'hui encore, elle rougissait en songeant à ses vaines tentatives pour le séduire. Comme si l'indifférence ne suffisait pas, il lui avait prouvé la nuit dernière qu'il pouvait la prendre de force s'il le souhaitait, et elle avait dû affronter la vérité dans toute sa laideur : Hest changeait. Depuis un an, il se montrait de plus en plus brusque avec elle, et il avait commencé à lui lancer ses petites piques acerbes en public aussi bien qu'en privé. Les marques de courtoisie qu'une femme peut attendre de son mari s'effaçaient de son existence. Au début, il tâchait de se montrer attentionné avec elle en public, de lui donner le bras quand ils marchaient ensemble, de lui tendre la main pour l'aider à monter en voiture ; ces galanteries n'existaient plus. Mais, la nuit dernière, c'était la première fois que la cruauté les remplaçait.

Même les précieux manuscrits des îles aux Épices ne valaient pas ce qu'il lui avait fait subir. Il était temps de mettre fin à cette comédie.

Elle avait la preuve de son infidélité, et elle allait s'en servir pour faire annuler leur mariage.

Elle disposait d'indices minces mais indiscutables, dont le premier lui était parvenu par erreur, sur son bureau au lieu de celui de Hest, sous la forme d'une facture pour une lotion très onéreuse qu'elle n'avait pas achetée, elle le savait pertinemment. Quand elle avait interrogé le marchand, il lui avait montré un reçu de livraison signé de la main de Hest ; elle avait payé la facture mais gardé les papiers. D'une façon similaire, elle avait fini par découvrir que son époux versait un loyer pour une maison à une demi-journée de cheval de chez eux, dans une région de petites exploitations agricoles où résidaient surtout des immigrants des Trois-Navires. Enfin, elle avait remarqué un détail la nuit précédente : Hest portait une bague qu'elle ne lui connaissait pas et dont elle avait senti la morsure quand il lui avait violemment empoigné les bras. Il adorait les bijoux et en mettait souvent, mais son goût l'inclinait vers l'argent massif et ouvragé, tandis que cette bague était en or, sertie d'une pierre minuscule ; Alise avait la certitude qu'il ne se fût jamais acheté un objet de ce genre.

Tout était donc clair à présent. Il n'avait épousé Alise que pour satisfaire ses parents, afin de leur permettre de montrer à tous la femme de bonne souche Marchande que leur fils avait prise : les Finbok n'accepteraient jamais une fille des Trois-Navires chez eux et ne reconnaîtraient pas son enfant comme héritier. Il avait certainement acheté la lotion comme présent pour sa maîtresse, et la bague était le symbole de leur engagement. Il était infidèle, il avait rompu leur contrat, et elle comptait bien se servir de cette infraction pour reprendre sa liberté.

Elle ne roulerait pas sur l'or ; elle toucherait naturellement une compensation des parents de Hest, mais elle ne se faisait pas d'illusions : elle ne jouirait plus du même train de vie qu'aujourd'hui ; elle devrait se retirer sur la petite propriété qui constituait sa dot et apprendre à vivre simplement, trouver un travail, évidemment, et...

La porte s'ouvrit, et Sédrick entra ; il riait en parlant à Hest par-dessus son épaule. Il vit Alise et sourit. « Bonjour, Alise !

— Bonjour, Sédrick. » Par réflexe, elle avait pris un ton aimable.

Puis, alors que Hest posait sur elle un regard noir, agacé de la trouver encore à table, elle s'entendit déclarer tout à trac : « Vous me trompez ; cela annule notre contrat de mariage. Vous pouvez me laisser partir sans faire de vagues, ou bien je puis porter l'affaire devant le Conseil des Marchands et lui soumettre mes pièces à conviction. »

Sédrick s'apprêtait à s'asseoir ; il se laissa tomber sur sa chaise et regarda Alise, blême d'horreur, et elle eut soudain honte de l'obliger à assister à la scène. « Rien ne te force à rester, Sédrick ; je regrette de te

faire témoin de nos démêlés. » Elle s'exprimait d'un ton guindé mis à mal par sa voix tremblante.

« Quels démêlés ? » demanda Hest sèchement. Il haussa les sourcils. « Alise, c'est la première fois que j'entends parler de ces sornettes, et, si vous avez pour deux sous de jugeote, ce sera aussi la dernière ! Je vois que vous avez fini de manger ; et si vous sortiez pour me laisser en paix ? »

— Comme vous m'avez laissée en paix cette nuit ? répliqua-t-elle avec amertume en se forçant à prononcer ces paroles brutales. Je sais tout, Hest ; j'ai réuni tous les indices : une lotion palat onéreuse, une petite maison dans le quartier des Trois-Navires, la bague que vous portez ; tout converge. » Elle reprit son souffle. « Vous avez une maîtresse originaire des Trois-Navires, n'est-ce pas ? »

Sédric eut un petit hoquet outré, comme s'il suffoquait brusquement, mais Hest resta de marbre. « Quelle bague ? demanda-t-il d'un ton acerbe. Alise, c'est ridicule ! Vous nous insultez tous les deux par ces accusations sans queue ni tête ! »

Il n'avait pas de bijoux aux doigts. Peu importait. « Celle que vous portiez la nuit dernière ; la pierre m'a égratignée. Je peux vous en montrer la marque, si vous voulez.

— Ah, non, épargnez-moi ce spectacle ! » rétorqua-t-il. Il se jeta sur une chaise et entreprit de soulever les couvercles des plats. Il préleva une cuillerée d'œufs brouillés, la considéra d'un œil noir et la rejeta d'un mouvement sec du poignet, puis il se laissa aller contre son dossier et regarda Alise. « Vous sentez-vous bien ? » Il paraissait presque inquiet pour elle. « Vous avez réuni quelques faits pris au hasard et leur avez donné une signification insultante. La bague d'hier soir appartient à Sédric ; comment avez-vous pu croire qu'elle fut à moi ? Il l'avait oubliée sur une table de l'auberge ; je l'ai passée à mon doigt pour ne pas la perdre, et je la lui ai rendue ce matin. Êtes-vous satisfaite ? Demandez-lui, si vous voulez. » Il souleva un autre couvercle en marmonnant : « Quelles sottises ! Et avant le petit déjeuner, en plus ! » De sa fourchette, il empala plusieurs saucisses et les fit tomber dans son assiette. Son secrétaire n'avait pas bougé et ne pipait mot. « Sédric ! » lança sèchement Hest.

L'autre sursauta, resta un instant bouche bée, puis se tourna en hâte vers Alise. « C'est vrai, j'ai acheté cette bague, et Hest me l'a rendue. C'est vrai. » Il avait l'air terriblement malheureux.

Hest se détendit brusquement, et, d'une main nonchalante, il agita la clochette ; quand une domestique se présenta à la porte, il désigna la table de la main. « Rapportez des plats chauds ; c'est répugnant. Et préparez du thé. Sédric, voudras-tu du thé ? »

Comme l'intéressé le regardait fixement sans répondre, Hest poussa un soupir exaspéré. « Il en prendra aussi. » Dès que la porte se

fut refermée derrière la domestique, il s'adressa à son secrétaire. « Explique la lotion, je te prie, et mon prétendu « nid d'amour ». »

Sédric paraissait sur le point de se trouver mal. « La lotion palat était un cadeau.

— Pour ma mère, ajouta Hest. Quant à la maison, c'est lui qui s'en sert et non moi ; il m'a dit qu'il avait besoin d'un endroit où se retirer de temps en temps, et j'ai été d'accord : c'est un bien petit geste de ma part en regard des services qu'il me rend. Et je ne me soucie pas de qui il y reçoit : ça ne me regarde pas — ni vous, Alise. C'est un homme, et un homme a des besoins. » Il trancha un bout de saucisse d'un coup de dent, mâcha puis avala. « Franchement, je suis outré. Imaginer mon épouse en train de fouiller dans mes papiers dans l'espoir de découvrir quelque noir secret, c'est consternant. Que vous arrive-t-il donc, ma chère, pour vous mettre de pareilles idées en tête ? »

Alise s'aperçut qu'elle tremblait. Tout pouvait-il s'expliquer aussi facilement ? Pouvait-elle s'être méprise à ce point ? « Vous êtes un homme vous aussi, dit-elle d'une voix mal assurée. Vous avez des besoins, et pourtant vous venez rarement me voir. Vous faites comme si je n'existais pas.

— J'ai du travail, Alise, et des préoccupations plus profondes que vos... vos désirs charnels. Faut-il vraiment que nous discussions de ça devant Sédric ? Si vous ne voulez pas me ménager, pouvez-vous au moins penser à lui ?

— Il y a quelqu'un d'autre dans votre vie, j'en suis sûre ! lança-t-elle d'une voix tremblante.

— Vous n'êtes sûre de rien, répliqua Hest avec une brusque répulsion. Mais vous allez bientôt avoir une certitude. Sédric, puisque Alise t'a fait témoin de notre navrante petite dispute, je vais m'appuyer sur toi ; redresse-toi et dis la vérité. » Hest se retourna soudain vers Alise. « Vous croirez Sédric, n'est-ce pas ? Même si vous considérez votre époux comme un adultère et un menteur ? »

Elle regarda le secrétaire dans les yeux. Blême, il respirait fort, la bouche entrouverte, et elle se demanda ce qui lui avait pris de parler aussi franchement devant lui ; que penserait-il d'elle, désormais ? Il avait toujours été son ami ; pouvait-elle au moins rattraper cela ? « Il ne m'a jamais menti, fit-elle ; je le croirai.

— Alise, je...

— Tais-toi, Sédric, et attends d'entendre la question. » Hest s'accouda sur la table d'un air pensif, puis il déclara d'une voix aussi mesurée que s'il exposait les termes d'un contrat : « Réponds à mon épouse avec sincérité et sans rien omettre. Tu te trouves avec moi pendant quasiment toutes mes heures de travail, et parfois jusque tard dans la nuit ; si quelqu'un connaît mes habitudes, c'est toi. Regarde

Alise dans les yeux et dis-lui franchement : ai-je une autre femme dans ma vie ?

— Je... euh, non. Non.

— Ai-je jamais manifesté un quelconque intérêt, ici à Terrilville ou au cours de mes déplacements d'affaires, pour aucune femme ? »

D'une voix un peu plus ferme, Sédric répondit : « Non ; jamais.

— Là, vous voyez ? » Hest se pencha en avant pour prendre une tranche de gâteau aux fruits confits. « Vos ignobles accusations sont sans fondement.

— Sédric ? » Elle avait pris un ton implorant ; elle était tellement sûre de son fait ! « Tu me dis bien la vérité ? »

Il prit une inspiration hachée. « Il n'y a pas d'autre femme dans la vie de Hest, Alise. Aucune. »

Il baissa les yeux, gêné, et elle vit que la bague qui se trouvait au doigt de Hest la nuit précédente ornait à présent celui de Sédric ; la honte lui brûla les joues. « Je regrette », murmura-t-elle.

Hest crut qu'elle s'adressait à lui. « Vous regrettez ? Vous m'insultez, vous m'humiliez devant Sédric, et vous ne trouvez à dire que « je regrette » ? Vous me devez beaucoup plus, je pense, Alise. »

Elle s'était levée mais se sentait les jambes faibles, et elle ne souhaita soudain qu'une chose : sortir de la pièce, s'éloigner de cet homme affreux qui dominait son existence. Elle voulait retrouver la tranquillité de sa chambre et se perdre dans l'étude de manuscrits d'un autre monde et d'un autre temps. « Je ne vois pas quoi dire d'autre.

— Ma foi, pas grand-chose, après avoir proféré une insulte aussi grave. Vous vous excusez, mais cela ne tient guère lieu de réparation.

— Je regrette, répéta-t-elle, rendant les armes. Je regrette d'avoir porté ces accusations.

— Eh bien, nous sommes deux. Finissons-en avec cette affaire ; ne recommencez jamais à me pointer du doigt ainsi : c'est indigne de vous, et il est indigne de nous deux d'avoir de telles conversations.

— Je vous le promets. » Elle faillit renverser sa chaise dans sa hâte à quitter la table, et elle se précipita vers la porte.

« Je n'oublierai pas cette promesse ! lança Hest.

— Je vous le promets », répéta-t-elle d'un ton lugubre avant de s'enfuir.

La nuit tombait ; même en été, les journées paraissaient courtes. Les immenses arbres de la forêt tapissaient la large vallée plate et ne s'interrompaient que pour laisser passer le ruban gris du fleuve ; la lumière du jour atteignait le sol uniquement lorsque le soleil était assez haut dans le ciel pour toucher de ses rayons l'étroite bande d'eau et de terre entre les sombres murailles végétales qui la bordaient, et le soir commençait à s'avancer quand il les dépassait. L'éclat du jour ne

durait pas, et le crépuscule dominait la vie sur les berges. Quatre années avaient passé depuis l'été où elle avait quitté son cocon, quatre années d'espoirs contrariés, de mauvaise nourriture et d'absence de soins ; quatre étés à l'ombre trop épaisse, quatre hivers pluvieux et gris ; quatre années d'une vie qui n'en était pas une, uniquement consacrée à manger et à dormir, dormir de trop nombreuses heures chaque jour, et pourtant, au lieu d'avoir l'impression de trop se reposer, Sintara se sentait toujours vaguement fatiguée. Vivre dans des marécages plongés dans une pénombre perpétuelle, c'était bon pour des têtards, pas pour des dragons ! Les dragons étaient des créatures du plein soleil, du sable sec et des longues journées brûlantes – et du ciel. Elle rêvait de pouvoir voler, s'arracher à la fange, à la promiscuité et à la berge sinistre.

Elle tordit le cou pour gratter du museau une tache de boue qui avait séché derrière son aile ; elle la frotta puis tendit son aile atrophiée et la fit battre à plusieurs reprises dans l'espoir de déloger la source d'irritation. La plus grande partie de la boue tomba le long de son flanc en une cascade de poussière, ce qui ne lui procura qu'un soulagement minime : elle aspirait à se baigner dans un bassin plein d'eau calme et chaude, à en sortir pour se sécher sous le soleil brûlant puis à se rouler dans le sable jusqu'à ce que ses écailles luisent, toutes choses absentes de sa vie actuelle ; seuls ses rêves ancestraux l'informaient de leur existence.

Ce n'était pas le seul souvenir qui l'agaçait ; elle nourrissait de nombreuses autres visions, de vol, de chasse, d'accouplement, d'une cité où les dragons pouvaient s'abreuver à l'argent liquide d'un puits et étancher une soif que l'eau n'apaisait pas, d'innombrables rêves où elle se gorgeait de viande chaude, fraîchement tuée, où elle s'accouplait en vol, où elle creusait un nid dans le sable d'une berge pour ses œufs, rêves tous plus frustrants les uns que les autres. Néanmoins, elle savait qu'il lui en manquait, et elle s'exaspérait de savoir que des connaissances importantes lui faisaient défaut sans pouvoir les reconstruire exactement ; supplice supplémentaire, ses souvenirs ataviques lui montraient clairement les déficiences de son corps.

Ils représentaient un héritage dont elle était privée, l'héritage de sa race. Au stade du serpent, un dragon avait accès à une réserve atavique de souvenirs : trajets migratoires, courants chauds et déplacements des bancs de poissons ne représentaient qu'une partie des informations disponibles ; on y trouvait aussi l'emplacement des sites de rassemblement, les chants et la structure de la société des serpents. Quand un de ceux-ci s'enfermait dans son cocon, ces souvenirs s'effaçaient, et, quand il éclosait sous la forme d'un dragon, il ne se rappelait plus son existence précédente que de façon vague ; le

trésor héréditaire du savoir propre à un dragon venait s'y substituer : comment se diriger aux étoiles, trouver la région où la chasse était la meilleure à chaque saison, quels défis traditionnels échanger pour un duel en période d'accouplement, quelle plage préférer pour pondre ses œufs ? Mais chaque dragon pouvait aussi faire appel aux souvenirs plus lointains mais plus personnels de sa lignée, qui provenaient non seulement du serpent qu'il avait été mais aussi de la salive des autres dragons qui l'avaient aidé à fabriquer son cocon ; hélas, ce savoir était bien rare quand la dernière génération de serpents s'était encoconnée, et peut-être était-ce ce qui faisait défaut aux jeunes dragons ; peut-être cela expliquait-il que certains fussent aussi stupides que du bétail.

Le soleil avait dû atteindre l'horizon invisible, et les étoiles commençaient à apparaître dans l'étroite bande de ciel au-dessus du fleuve. Sintara regarda le ruban de nuit et y vit une excellente métaphore de son existence tronquée et restreinte ; elle n'avait jamais rien connu d'autre, depuis son éclosion, que la berge boueuse prise entre le fleuve et l'immense forêt, dans laquelle les dragons ne pouvaient pénétrer : les arbres-pieux les bloquaient sur la rive aussi efficacement qu'une véritable palissade. Malgré l'écartement naturel de ces géants, leurs racines annexes et les taillis et plantes grimpantes de sous-bois obturaient l'espace entre eux ; même les humains, beaucoup plus petits, avaient peine à se déplacer sur le sol de la forêt : les chemins ouverts dans la masse de buissons se muaient rapidement en vagues pistes boueuses. Non, la seule façon d'échapper à la forêt pour un dragon, c'était par le ciel. Elle fit battre ses ailes inutiles, les replia sur son dos puis détourna les yeux du firmament pour parcourir les alentours du regard. Ses semblables se pelotonnaient sous les arbres, et elle méprisait ces créatures rabougries, difformes, malades, chétives et indignes.

Comme elle.

Elle alla les rejoindre en marchant pesamment dans la boue. Elle avait faim, mais n'y prêtait plus guère attention : elle avait constamment faim depuis le jour de son éclosion. Aujourd'hui, elle avait eu à manger sept poissons, gros à défaut d'être frais, et un oiseau raidi par la mort ; parfois, elle rêvait de viande chaude et flaccide, dont le sang coulait encore. Mais ce n'était qu'un rêve ; les chasseurs trouvaient rarement du gibier dans la région, et, quand ils abattaient un élan des marais ou un cochon du fleuve, ils devaient les découper avant de les rapporter ; en outre, les dragons ne recevaient pas souvent les meilleurs morceaux : os, tripes, peau, pattes dures et têtes cornues, mais rarement la bosse d'un cochon de fleuve ni la croupe charnue d'un élan des marais, réservés à la table des humains. Les dragons devaient se contenter des restes et des déchets, comme des chiens errants qui mendient à la porte d'une cité.

Le sol spongieux retenait ses pattes chaque fois qu'elle cherchait à les soulever, et elle avait l'impression d'avoir la queue couverte de boue en permanence. La terre souffrait autant que les dragons ; elle n'avait jamais le temps de durcir ni de guérir. Les arbres qui bordaient la berge portaient la trace des effets de la présence des dragons : le bas de leurs troncs était râpé, balafré par les grandes créatures qui s'y frottaient pour éliminer la vermine de leurs écailles, tandis que le passage répété de leurs pattes griffues mettait à nu leurs racines. Sintara avait entendu les humains s'inquiéter : des arbres, même avec des troncs comme des tours, finiraient par succomber à un tel traitement ; et qu'arriverait-il quand l'un d'eux tomberait ? Avisés, les humains avaient déménagé leurs résidences des géants concernés ; mais ne se rendaient-ils pas compte qu'en cas de chute ces arbres s'effondreraient sans doute dans les branches de leurs voisins ? Les hommes se révélaient aussi stupides que des écureuils à cet égard.

Il n'y avait que pendant les mois d'été que la berge boueuse reprenait une fermeté qui permettait de s'y déplacer sans trop de peine. En hiver, les dragons de petite taille s'échinaient à lever les pattes assez haut pour marcher – enfin, certains : la plupart avaient péri l'hiver précédent, et Sintara n'y repensait pas sans regret. Elle avait prévu la mort des plus faibles et avait réagi assez vite par deux fois pour se remplir le ventre de leur chair et l'esprit de leurs souvenirs ; mais il n'en restait plus désormais, et, hors accident ou maladie, ses congénères paraissaient devoir passer l'été.

Elle s'approcha de la masse des dragons serrés les uns contre les autres. Ce n'était pas normal ; c'étaient les serpents qui dormaient ainsi, entremêlés sous les vagues afin d'empêcher les courants de l'océan de les séparer. Elle n'avait plus que des souvenirs brumeux de cette existence, comme il convenait, puisqu'elle n'en avait plus besoin dans sa présente incarnation. Dans la précédente, elle était Sisarqua, mais plus maintenant ; aujourd'hui, elle était Sintara, une dragonne, et les dragons ne dorment pas entassés comme des proies.

Sauf s'ils sont invalides, inutiles et chétifs, et ne valent guère mieux que de la viande sur pied. Arrivée près des créatures endormies, elle se fraya un chemin parmi elles ; elle marcha sur la queue de Fante, et la misérable petite verte fit mine de l'attaquer – mais ne lui brûla pas la peau. Malgré son caractère hargneux, Fante n'était pas bête : le jour où elle mordrait Sintara, elle ne mordrait plus jamais par la suite, et elle le savait. « Tu occupes ma place, lui dit Sintara d'un ton d'avertissement, et l'autre rabattit sa queue sur son flanc.

— Tu es maladroite ou aveugle », rétorqua Fante, mais dans un murmure, comme si elle ne voulait pas que la dragonne l'entendît. Par vengeance, Sintara la poussa d'un coup d'épaule contre Ranculos. Le rouge dormait déjà, et, sans même ouvrir les yeux, il donna un coup

de patte à Fante et se réinstalla.

« Où étais-tu ? » demanda Sestican, un des deux plus grands mâles bleus, quand elle se coucha contre lui, à sa place habituelle : elle dormait toujours entre lui et le sévère Mercor, ce qui n'indiquait nulle amitié ni alliance d'aucune sorte : elle avait choisi cet emplacement parce qu'il s'agissait de deux des mâles les plus massifs et qu'elle jugeait avisé de s'abriter entre eux.

La question ne la dérangeait pas : il faisait partie des rares qu'elle considérait comme capables d'une conversation intelligente. « Je regardais le ciel.

— Perdue dans tes rêves, sans doute.

— Dans ma haine.

— Rêves et haine reviennent au même pour nous dans cette vie.

— Si cette existence doit être la dernière, si tous mes souvenirs doivent mourir avec moi, pourquoi faut-il qu'elle soit aussi morne ?

— Si tu continues à parler pour ne rien dire et à m'empêcher de dormir, ta dernière existence risque de se terminer beaucoup plus tôt que prévu. » C'était Kalo qui intervenait ; avec ses écailles bleu-noir, il était quasiment invisible dans l'obscurité. Sous l'effet de la fureur, Sintara sentit les petits sacs à venin gonfler au fond de sa gorge, mais elle se tut ; Kalo était le plus grand de tous les dragonneaux et il n'hésitait pas à recourir aux coups bas. Si elle avait pu produire assez de venin pour le blesser, elle lui eût sans doute craché dessus sans se préoccuper des conséquences ; mais, même les jours où elle mangeait à sa faim, ses sacs sécrétaient à peine de quoi assommer un poisson, quoique de belle taille. Si elle crachait sur Kalo, il la tuerait à coups de crocs et la dévorerait. Cela ne servirait à rien, colère inutile d'un dragon infirme. Elle enroula sa queue autour d'elle, replia ses ailes tranquées sur ses flancs et ferma les yeux.

Ils n'étaient plus que quinze. Elle plongeait dans ses souvenirs ; plus d'une centaine de serpents avaient atteint l'embouchure du fleuve et l'avaient remonté ; combien d'entre eux avaient réussi à s'encoconner ? Moins de quatre-vingts. Elle ignorait combien avaient éclos à l'origine et combien avaient survécu à la première journée ; cela n'avait plus guère d'importance. La maladie en avait emporté certains, et quelques-uns avaient péri lors d'une crue. C'était la maladie qui l'avait le plus effrayée ; rien dans ses souvenirs ne s'y apparentait, et ses semblables à l'intelligence intacte avaient été eux aussi étonnés par le phénomène. Le fléau avait commencé par une toux sèche la nuit qui dérangeait le groupe des dragons endormis, et il les avait infectés presque tous à divers degrés.

Puis un des plus petits dragons les avait tous réveillés par des croassements gutturaux ; c'était un petit orange aux pattes atrophiées et aux moignons d'ailes ; s'il avait un nom, Sintara ne se le rappelait

pas. Il avait essayé de se gratter les yeux, fermés par du mucus séché, mais ses pattes avant trop courtes ne lui permettaient pas de les atteindre, et, à chaque toux angoissée, il projetait d'épais filaments glaireux. Les autres s'écartaient de lui, dégoûtés. Il était mort vers le milieu de la matinée, et, quelques instants plus tard, il ne restait de lui qu'une mare de sang sur la terre humide et quelques dragonneaux au ventre distendu. À ce moment-là, deux autres avaient déjà la respiration sifflante, et du mucus coulait de leur bouche et de leurs narines.

Le temps plus sec avait mis un terme à l'épidémie qui avait touché tout le groupe à un degré ou à un autre. Selon Sintara, l'humidité permanente de la berge sur laquelle ils devaient vivre, combinée à la promiscuité, avait donné naissance à la maladie ; si certains avaient pu voler, ils se fussent enfuis et eussent sans doute évité la contagion.

De fait, un dragon était parti : Gresok, le plus grand des rouges, physiquement parmi les mieux portants, mais mentalement parmi les plus obtus. Un après-midi, il avait simplement annoncé qu'il s'en allait chercher mieux ailleurs, dans une cité qu'il avait vue en rêve, et il était parti en se frayant un chemin à grand fracas dans les taillis, jusqu'au moment où ils n'avaient plus pu l'entendre. Ils n'avaient pas tenté de le retenir ; pourquoi intervenir ? Il paraissait savoir ce qu'il voulait, et, grâce à son absence, chacun aurait un petit peu plus à manger quand les chasseurs humains distribueraient leurs prises.

Mais une demi-journée à peine s'était écoulée avant qu'ils ne perçussent son agonie ; il hurlait, non pour les appeler, mais pour exprimer sa fureur. Des humains l'avaient attaqué, il n'y avait pas de doute là-dessus. En l'entendant mourir, deux autres dragons, Kalo et Ranculos, avaient foncé sur sa piste, non pour l'aider ni le venger, mais pour récupérer sa carcasse et la dévorer comme c'était leur droit ; ils avaient regagné la berge le soir même sans rien dire de ce qu'ils avaient fait, mais Sintara avait son idée : tous deux portaient l'odeur du sang humain en plus de celle de Gresok. Ils avaient dû tomber sur des hommes en train de massacrer leur compagnon, et ils les avaient inclus dans leur festin. Elle n'y voyait aucun mal : l'homme qui osait s'en prendre à un dragon méritait de mourir ; et, une fois mort, à quoi servait-il si nul ne le mangeait ? En quoi laisser les vers en faire leur pitance était-il plus acceptable ?

Tous les dragons savaient parfaitement qu'il valait mieux dissimuler les traces de telles rencontres. Les humains avaient beaucoup de mal à cacher leurs pensées, et les grandes créatures percevaient clairement la colère et la rancœur que certains éprouvaient à leur endroit. Apparemment, ils préféraient illogiquement voir leurs morts dévorés par les poissons plutôt que

laisser les dragons profiter de leur chair. Quelques jours plus tôt, un groupe d'entre eux avait livré la dépouille d'un de leurs proches au fleuve ; Sintara s'était enfoncée dans l'eau et avait suivi le paquet lesté et enveloppé d'un drap jusqu'à ce qu'il coulât ; elle l'avait alors rattrapé pour le tirer sur la rive loin des regards et l'avait dévoré, y compris le suaire. À son retour, devant l'affliction des humains, elle avait cherché à les apaiser en niant s'être repue du cadavre, mais ils ne l'avaient pas crue.

Elle n'avait pas compris leur réaction. Si le corps avait atteint le fond du fleuve, poissons et vers l'eussent réduit en morceaux infinitésimaux pour s'en nourrir, alors qu'en le mangeant elle-même elle avait préservé la minuscule réserve de souvenirs de l'humain. Certes, la plupart d'entre eux n'avaient aucun sens pour elle, et la femme n'avait vécu que le temps d'un souffle, à peine cinquante saisons ; néanmoins, une partie d'elle survivrait. Les humains jugeaient-ils préférable qu'elle servît seulement à nourrir une génération de perches ? Quels imbéciles !

Sa mémoire atavique comprenait quelques images disparates des Anciens, hélas peu claires ; elles filaient dans son esprit comme un poisson vu à travers une eau trouble. Ces souvenirs s'enrobaient d'une saveur de tolérance, voire d'affection pour ces êtres utiles et respectueux, toujours prêts à soigner et accueillir sa race, à bâtir leurs cités pour les loger ; ils reconnaissaient l'intelligence des dragons. Comment des créatures raffinées comme les Anciens pouvaient-elles être apparentées aux humains ?

Les petits sacs mous pleins d'eau salée censés s'occuper des dragons jacassaient et se plaignaient constamment des tâches pourtant simples qu'ils devaient accomplir ; ils les exécutaient si mal que Sintara et ses semblables vivaient dans une misère abjecte. Ils ne trompaient personne : ils ne prenaient nul plaisir à veiller sur les dragons ; ces singes sans poils ne pensaient qu'à une chose : piller Cassaric. Les vestiges de la cité des Anciens gisaient enfouis quasiment sous le terrain d'éclosion, et les humains voulaient la violer comme ils avaient violé la cité ensevelie de Trehaug : non seulement ils l'avaient dépouillée de ses ornements et avaient emporté des objets incompréhensibles pour eux, mais ils avaient tué tous les dragons que les Anciens avaient mis à l'abri, croyaient-ils, dans leur ville avant le cataclysme ; un seul en avait réchappé. La colère monta de nouveau en elle à cette idée.

Certaines « vivenefs » construites à partir de « billes de bois-sorcier » existaient encore et servaient toujours les humains, esprits de dragons incarnés dans des bateaux, et les humains plaidaient l'ignorance pour excuser l'épouvantable massacre qu'ils avaient perpétré. Quand Sintara songeait à ses semblables qui avaient attendu

si longtemps leur éclosion pour se retrouver jetés par terre hors de leurs cocons, à demi formés, la fureur l'envahissait ; ses sacs à poison s'enflaient et durcissaient dans sa gorge, et elle ne tenait plus en place. Les humains méritaient la mort, tous autant qu'ils étaient.

À côté d'elle, Mercor ouvrit la gueule. Malgré sa taille et sa puissance apparente, il parlait rarement et ne s'imposait jamais ; une terrible tristesse paraissait lui ôter tout courage et toute ambition. Quand il prenait la parole, les autres s'interrompaient dans leurs activités pour l'écouter malgré eux. Sintara ignorait ce qu'ils éprouvaient, mais elle-même s'agaçait de se sentir à la fois attirée par lui et responsable de son immense mélancolie. Sa voix taquinait la mémoire de la dragonne, comme si elle devait mais ne pouvait pas se rappeler de merveilleux souvenirs. Ce soir-là, il dit seulement de sa voix grave et sonore : « Sintara, calme-toi. Ta colère ne sert à rien si elle n'a pas d'objectif. »

Encore un détail qui la gênait : il s'exprimait comme s'il percevait ses pensées. « Tu ne sais rien de ma colère, répliqua-t-elle dans un sifflement.

— Vraiment ? » Il changea péniblement de position dans la bouge boueuse où ils dormaient. « Je sens l'odeur de ta fureur, et je sais que tes sacs à poison s'enflent.

— J'aimerais bien dormir ! » gronda Kalo ; il s'exprimait d'un ton irrité, mais même lui n'osait pas affronter Mercor directement.

À l'extérieur du groupe, un des petits à l'esprit faible, sans doute un vert à peine capable de se déplacer, se mit à couiner dans son sommeil. « Kelsingra ! Kelsingra ! Là-bas ! »

Kalo dépla son long cou et rugit à son intention : « Silence ! Je veux dormir !

— Tu dors déjà, répondit Mercor sans s'émouvoir de l'énervement du grand bleu. Tu dors si profondément que tu ne rêves même plus. » Il leva la tête. Il ne dépassait pas Kalo mais représentait tout de même un défi. « Kelsingra ! » lança-t-il soudain dans la nuit.

Tous les dragons s'agitèrent. « Kelsingra ! » cria-t-il à nouveau, et l'ouïe perçante de Sintara lui permit d'entendre les pépiements lointains des humains dérangés dans leur premier sommeil.

Mercor jeta le nom de l'antique cité jusqu'aux étoiles. « Kelsingra, je ne t'oublie pas ! Aucun de nous ne t'oublie, pas même ceux qui ne veulent pas se souvenir ! Kelsingra, berceau des Anciens, cité du puits aux eaux d'argent, des vastes places de pierre baignées par le soleil d'été et des collines giboyeuses ! Ne te moque pas de ceux qui rêvent encore de toi, Kelsingra !

— Je veux aller à Kelsingra ; je veux ouvrir mes ailes et voler à nouveau ! fit une voix dans la nuit.

— Ailes ! Vole ! Vole ! » Les mots étaient étouffés et déformés,

mais l'envie du dragon simple d'esprit émut tous les autres.

« Kelsingra », fit un autre dans un gémissement.

Sintara baissa la tête et la plaqua sur son poitrail ; elle avait honte d'eux et honte d'elle-même : on eût dit des bœufs meuglant avant d'entrer dans l'abattoir. « Eh bien, allez-y ! murmura-t-elle, écoeurée. Allez-y, partez !

— Si seulement nous pouvions, répondit Mercor avec une nostalgie non feinte ; mais la route est longue, même avec les ailes que nous n'avons pas, et l'itinéraire incertain. Sous forme de serpents, nous avons eu peine à trouver notre chemin ; jusqu'à quel point la géographie entre ici et l'emplacement où était Kelsingra a-t-elle changé ?

— « Était », répéta Kalo. Il y a tant de choses qui étaient et ne sont plus ! Ça ne sert à rien d'en parler ni d'y penser. Je veux dormir.

— Ça ne sert peut-être à rien, mais ça ne nous empêche pas d'en parler, et certains d'entre nous en rêvent encore, tout comme ils rêvent encore de voler, de tuer eux-mêmes leurs proies et de se battre pour les femelles. Certains d'entre nous rêvent encore de vivre. Tu n'as pas envie de dormir, Kalo ; tu as envie de mourir. »

L'autre sursauta comme si une flèche venait de le frapper ; Sintara sentit le grand dragon se raidir et elle perçut l'afflux de poison qui gonfla soudain ses sacs à venin. Quelques minutes plus tôt, elle se croyait en sécurité entre les deux grands mâles ; elle se voyait à présent au cœur du danger, prise entre Sestican et Mercor. Kalo dressa haut la tête et regarda Mercor d'un air menaçant. S'il crachait son venin acide, Mercor ne pourrait pas l'éviter – et Sintara n'échapperait pas aux postillons ; elle voûta l'échine involontairement.

Mais, au lieu de cracher du poison, Kalo dit : « Tais-toi, Mercor ; tu ne sais rien de ce que je pense ni de ce que je ressens.

— Crois-tu ? J'en sais davantage sur toi que tu ne t'en rappelles toi-même, Kalo. » Il rejeta soudain la tête en arrière et cria : « Je vous connais tous ! Tous ! Et je pleure ce que vous êtes parce que je me souviens de ce que vous étiez et de ce que vous deviez devenir !

— Moins de bruit ! On essaye de dormir ! » Ce n'était pas le brame indigné d'un dragon mais le cri aigu d'un humain exaspéré. Kalo tourna la tête dans la direction d'où venait le cri et poussa un rugissement de rage, aussitôt imité par Sestican, Ranculos et Mercor. Quand le fracas mourut, quelques-uns des dragons lents d'esprit, à la périphérie du groupe, reprirent le rugissement.

« Silence ! cria Kalo à l'adresse des humains. Les dragons parlent quand ils en ont envie ! Vous n'êtes pas nos maîtres !

— Oh, mais si », murmura Mercor. La douceur même de sa voix attira l'attention générale sur lui.

Kalo se tourna vivement vers lui. « Tu es peut-être sous leur

coupe, mais pas moi.

— Tu ne manges donc pas ce qu'ils te donnent ? Tu ne restes donc pas là où ils nous ont cloîtrés ? Tu n'acceptes pas l'avenir qu'ils nous réservent : nous laisser ici, dépendants d'eux, jusqu'à ce que nous mourions peu à peu et cessions de les gêner ? »

Sintara se trouvait malgré elle pendue à ses lèvres ; il tenait un discours effrayant et provocant à la fois. Quand il se tut, les petits bruits du soir remontèrent, et elle écouta le clapotis du fleuve contre la rive, les bruissements des oiseaux et des humains s'installant pour la nuit dans les arbres, la respiration des autres dragons. « Que faut-il faire alors ? » demanda-t-elle involontairement.

Toutes les têtes se tournèrent vers elle, mais elle ne regardait que Mercor. La nuit le dépouillait de ses couleurs mais elle distinguait ses yeux noirs et brillants. « Partir, répondit-il à mi-voix ; partir et tâcher de retrouver Kelsingra, ou en tout cas découvrir un lieu meilleur.

— Mais comment ? intervint Sestican d'un ton brusque. Allons-nous abattre les arbres qui nous enferment ? Les humains peuvent se glisser entre leurs troncs et suivre des sentiers dans les marécages, mais nous sommes un peu plus volumineux qu'eux, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Quand Grest a voulu partir, il est allé non là où il le souhaitait mais là où l'espacement des arbres lui permettait de passer. Ce n'est pas comme ça que nous nous évaderons : seuls les marais, la pénombre et la faim nous attendent. Et, même si nous sommes mal nourris, les humains nous apportent au moins à manger tous les jours, tandis que nous mourrons de faim si nous partons.

— Rien ne nous oblige à mourir de faim ; il n'y a qu'à manger les humains, fit un des dragons à l'extérieur du groupe.

— Si tu n'as que des âneries à dire, tais-toi, rétorqua Sestican. Si nous tuons tous les humains, nous nous retrouverons quand même bloqués ici sans nourriture.

— Ils veulent que nous partions, déclara soudain Kalo à la surprise générale.

— Qui ça ? demanda Mercor.

— Les humains. Leur Conseil du désert des Pluies a envoyé un homme, et un de ceux qui nous donnent à manger m'a demandé de lui parler ; il a dit à l'homme du Conseil que je suis le plus grand des dragons et par conséquent leur chef. Alors il s'est adressé à moi ; il voulait que je lui dise si je savais quand ou même si Tintaglia reviendrait, et je lui ai répondu que je l'ignorais. Alors il m'a dit qu'ils étaient très contrariés qu'un de leurs cadavres ait été dévoré dans le fleuve, et aussi qu'un de leurs ouvriers se soit fait pourchasser dans les souterrains qui mènent à la cité enfouie. Il a ajouté que les ressources commençaient à manquer : leurs chasseurs ont abattu toutes les

grandes proies sur des lieues à la ronde, et les remontées de poisson de l'année s'achèvent. Le Conseil désire que nous appelions Tintaglia pour lui demander de revenir afin de résoudre le problème. »

Dans l'obscurité, plusieurs dragons poussèrent des grognements de mépris devant tant de bêtise.

Mercor dit avec dédain : « Appeler Tintaglia ! Comme si elle allait nous répondre. Kalo, pourquoi ne pas en avoir parlé avant ? »

— Ils ne m'ont rien appris de nouveau ; à quoi bon vous le répéter ? Ce sont eux qui refusent d'accepter ce qu'ils savent déjà : Tintaglia ne reviendra pas. » Le grand dragon s'exprimait d'un ton amer. « Elle n'a aucune raison de revenir. Elle a trouvé un compagnon avec qui elle est libre de voler et de chasser où bon lui semble ; dans dix ou vingt ans, le temps venu, elle pondra ses œufs, et, à leur éclosion, il y aura une nouvelle génération de serpents. Elle n'a plus besoin de nous ; elle nous a aidés à survivre uniquement parce que nous représentions son dernier recours, mais elle se trompait. Si Tintaglia avait eu un mâle à l'époque où nous sortions de nos cocons, elle nous aurait méprisés. Elle sait comme nous que nous ne sommes pas viables.

— Et pourtant nous sommes vivants ! » Mercor interrompit brusquement le discours de Kalo. « Et nous sommes des dragons : ni esclaves, ni animaux de compagnie ni bétail soumis aux humains pour qu'ils l'abattent et le vendent au plus offrant. »

Les petites piques du cou de Sestican se dressèrent. « Qui a l'audace de nous regarder ainsi ? »

— Ne nous montrons pas plus bêtes que nous ne sommes infirmes, rétorqua Mercor d'un ton ironique. Beaucoup d'humains ne nous comprennent pas quand nous leur parlons, et, pour certains, nous ne valons guère mieux que des animaux, des animaux malsains, qui plus est. Je les ai entendus, et quelques-uns aimeraient acheter notre chair, nos écailles, nos crocs, n'importe quelle partie de notre organisme pour concocter des élixirs et des potions. Que croyez-vous qu'il soit arrivé à ce pauvre sot de Gresok ? Kalo et Ranculos le savent bien, même si Kalo préfère feindre l'ignorance : des humains l'ont tué pour le démembrer et récupérer des trophées ; ils ne savaient pas que nous pourrions percevoir son agonie. Combien étaient-ils, Kalo ? Assez pour te fournir un bon repas, même après que tu as dévoré Gresok ?

— Il y en avait trois, répondit Ranculos. Trois que nous avons attrapés, et un qui a pu s'enfuir.

— Des habitants du désert des Pluies ? » demanda Mercor.

L'autre eut un grognement de dédain sonore. « Je ne leur ai pas posé la question. Ils avaient tué un dragon, je leur ai fait payer leur crime.

— Dommage que nous l'ignorions ; nous aurions pu mieux

mesurer la confiance que nous pouvons avoir dans les gens du désert des Pluies – parce que nous allons avoir besoin de leur aide, même si ça m'afflige de le dire.

— Leur aide ? Elle ne vaut quasiment rien ! Ils nous fournissent de la nourriture à demi pourrie ou seulement les déchets des proies qu'ils tuent, et jamais en quantité suffisante. Quelle aide peuvent-ils nous apporter ? »

D'une voix trompeusement calme, Mercor répondit : « Ils peuvent nous aider à trouver Kelsingra. »

Un concert d'exclamations s'éleva aussitôt.

« Mais Kelsingra n'existe peut-être même plus !

— Nous ignorons son emplacement, et nos souvenirs ne nous servent à rien pour la localiser ; nous n'aurions même pas pu rallier le terrain d'éclosion si on ne nous avait pas guidés. Tout a changé.

— Et pourquoi les humains nous aideraient-ils à nous rendre à Kelsingra ?

— Kelsingra ! Kelsingra ! Kelsingra ! beugla l'idiot à la périphérie du groupe.

— Faites taire ce crétin ! rugit Kalo, et un glapisement de douleur indiqua qu'on lui avait obéi. Pourquoi les humains nous aideraient-ils à nous rendre à Kelsingra ? répéta-t-il.

— Parce que nous leur ferions croire qu'ils l'ont décidé eux-mêmes ; nous leur donnerions envie de nous y conduire.

— Mais comment ? Et pourquoi ? »

La nuit était tombée ; malgré sa vue perçante, Sintara ne distinguait plus Mercor, mais elle perçut le ton amusé de sa voix. « Il faudrait exciter leur convoitise. Vous avez constaté leur empressement à creuser ici dans l'espoir de mettre au jour des trésors des Anciens ; il suffirait de leur dire que Kelsingra était trois fois plus grande que Cassaric et qu'elle abritait toutes les richesses des Anciens.

— Les richesses ?

— Nous leur mentirions, expliqua Mercor avec patience, pour les pousser à nous y emmener. Ils veulent se débarrasser de nous, nous le savons, mais, si nous les laissons faire, ils nous laisseront mourir de faim lentement ou croupir dans notre crasse jusqu'à ce que la maladie nous éradique ; de la façon que je propose, nous leur donnons l'occasion de s'affranchir de notre présence et de s'enrichir en même temps. Ils ne demanderont qu'à nous aider parce qu'ils croiront la fortune au bout du chemin.

— Mais nous ne connaissons pas la route ! rugit Kalo, exaspéré. Et, s'ils avaient eu vent d'une cité des Anciens à piller, ils y seraient déjà ; par conséquent, eux non plus ne savent pas où se trouve Kelsingra. » Il baissa la voix et ajouta d'un ton lugubre : « Plus rien n'est pareil, Mercor. La cité est peut-être enfouie sous la boue et les

arbres comme Trehaug et Cassaric aujourd'hui ; même si nous la retrouvions, à quoi bon ?

— Elle se situait à une altitude bien supérieure ; ne te rappelles-tu pas la vue qu'on avait du haut des falaises derrière la cité ? Peut-être la boue qui a recouvert les autres l'a-t-elle épargnée, à moins que la coulée ne se soit déclenchée plus en aval de sa position ; on peut tout imaginer, même que des Anciens y aient survécu. Pas des dragons, car nous aurions entendu parler d'eux ; mais la cité peut se dresser encore, et la plaine qui l'entoure pulluler d'antilopes et d'autres herbivores. Peut-être attend-elle notre retour.

— Ou bien n'y a-t-il plus rien à son emplacement, répondit Kalo, amer.

— Bah ! Nous n'avons déjà rien ici ; qu'avons-nous à perdre ? demanda Mercor sans se laisser démonter.

— Pourquoi avons-nous besoin de l'aide des humains ? intervint Sintara dans le silence qui était retombé. Si nous voulons aller à Kelsingra, pourquoi ne pas simplement partir ?

— Malgré l'humiliation qu'il nous en coûte de l'admettre, nous aurons besoin d'eux. Certains d'entre nous boient tellement qu'ils ne peuvent pas s'extraire de cette berge fangeuse, et aucun ne peut chasser pour se nourrir. Nous sommes des dragons, faits pour sillonner librement la terre et le ciel ; sans un corps en bonne santé et des ailes utilisables, nous ne pouvons pas chasser ; nous pouvons attraper quelques poissons quand ils remontent le fleuve en assez grand nombre, mais il faut que les humains chassent pour nous et aident ceux d'entre nous qui sont affaiblis physiquement ou mentalement.

— Pourquoi ne pas simplement abandonner les avortions ? » demanda Kalo.

Mercor poussa un grognement de dégoût à cette idée. « Pour laisser les humains les abattre et les vendre pièce par pièce ? Pour leur permettre de constater qu'en effet le foie de dragon possède d'extraordinaires pouvoirs de guérison une fois séché ? De découvrir l'élixir contenu dans notre sang ? Le tranchant merveilleux des instruments qu'ils peuvent fabriquer avec nos griffes ? Le fait que derrière ces mythes se cache une réalité ? En un rien de temps, ils se mettraient à notre poursuite. Non, Kalo : aucun dragon, si chétif soit-il, n'est la proie d'un humain ; en outre, nous sommes trop peu nombreux pour rejeter l'un de nous, ou pour refuser la source de viande et de souvenirs qu'il représente pour les autres. Nous devons rester unis ; aussi, quand nous partirons, devons-nous emmener tous les dragons, et exiger que des humains nous accompagnent pour nous fournir de quoi manger jusqu'à ce que nous parvenions là où nous pourrions subvenir nous-mêmes à nos besoins.

— Et où, s'il te plaît ? demanda Sesticar d'un ton amer.

— A Kelsingra, dans le meilleur des cas ; dans le pire, un site qui convienne mieux aux dragons, avec plus de gibier.

— Mais nous ne savons pas comment nous y rendre.

— Nous savons que Kelsingra n'est pas ici, répondit Mercor d'un ton paisible ; elle se trouvait le long du fleuve, en amont de Cassaric. Par conséquent, il faut commencer par remonter le courant.

— Le fleuve a changé de cours. Là où il courait, étroit et vif, entre des plaines giboyeuses, il sinue, large et lent, dans des marécages encombrés d'arbres et de taillis. Les humains, malgré leur poids léger, n'arrivent toujours pas à se déplacer facilement dans cette région. Et qui sait quel aspect ont aujourd'hui les terres qui nous séparent des montagnes ? Une vingtaine de rivières et de ruisseaux alimentaient autrefois le fleuve ; existent-ils encore ? Ont-ils eux aussi changé de lit ? Nous n'y arriverons jamais. Depuis le temps que les humains vivent ici, ils n'ont pas exploré l'amont du fleuve ; or, ils ont besoin autant que nous de terres sèches et sans limite. S'ils pouvaient voyager dans cette direction, ils l'auraient fait depuis longtemps, et, si Kelsingra existait encore, ils l'auraient découverte. Tu veux que nous abandonnions le peu de sécurité que nous avons, que nous renoncions au peu de victuailles qu'on nous fournit pour nous lancer dans un périple à travers des marais dans l'espoir de trouver une terre ferme et Kelsingra ? C'est un songe creux, Mercor. Nous mourrons tous en tentant d'atteindre un mirage.

— Tu préfères donc mourir ici, Kalo ?

— Et pourquoi pas ? répondit le grand dragon d'un ton de défi.

— Parce que, pour ma part, j'aimerais mieux mourir libre que comme un bœuf à l'abattoir ; je veux pouvoir chasser à nouveau, sentir le sable brûlant contre mes écailles, boire longuement aux puits d'argent de Kelsingra. Si je dois mourir, que ce soit en dragon et non en ces créatures lamentables que nous sommes aujourd'hui.

— Et moi, j'aimerais bien dormir ! répliqua sèchement Kalo.

— Eh bien, dors, fit Mercor à mi-voix ; ça t'entraînera pour la mort. »

Ces derniers mots parurent mettre fin à toute conversation. Les dragons se tournèrent et se retournèrent, cherchant chacun une zone confortable qui n'existait plus, non pas tant à cause de la terre humide et froide que des propos de Mercor qui avaient anéanti la maigre résignation de ses congénères à leur situation ; la colère et la résistance opiniâtre dont Sintara avait fait preuve jusque-là ne semblaient plus que fatalisme et lâcheté.

Depuis qu'elle avait éclos, Sintara savait que rien n'était normal dans son existence, et la proposition de Mercor ouvrait des possibilités. Délicatement, afin de ne pas réveiller ses voisins, elle déploya ses ailes avortées et tendit le cou pour pouvoir les nettoyer ;

avaient-elles poussé ? Chaque soir, elle attendait l'obscurité pour effectuer ce rituel vain, et, d'une nuit à l'autre, elle feignait de croire qu'elles avaient grandi et grandiraient encore. C'étaient des appendices risibles, d'à peine un tiers de leur taille naturelle ; leur mouvement déclenchait un léger courant d'air et ne pouvait évidemment pas soulever du sol la masse de Sintara. Sans bruit, lentement, elle les replia.

C'étaient les ailes qui faisaient le dragon ; sans elles, il ne pouvait pas chasser et ne saurait espérer s'accoupler. L'indignation l'envahit brusquement ; quelques semaines plus tôt, alors qu'elle somnolait, allongée dans une petite bande de soleil, elle avait été rudement tirée de son sommeil par Dorteau qui tentait de la monter ; elle avait poussé un rugissement outré. C'était un orange, stupide et pitoyable, avec des moignons en guise de pattes et une queue maigrelette, qui l'humiliait en s'efforçant de s'accoupler avec elle ; se réveiller avec ses pattes boueuses de part et d'autre de son dos tandis qu'il s'agitait sur elle s'opposait affreusement à ses souvenirs ataviques d'accouplements en plein vol.

D'habitude, les mâles se battaient pour une femelle une fois qu'elle avait indiqué qu'elle était prête ; et, quand le plus fort l'emportait sur ses rivaux, il montait la rejoindre dans le ciel où il devait affronter l'ultime défi : dominer la femelle. Les reines dragons ne s'accouplaient pas avec des gringalets, pas plus qu'un mâle n'accepterait de s'unir avec une partenaire docile. Pourquoi lier sa lignée à celle d'une femelle soumise dont les rejetons n'auraient pas le feu des vrais dragons ? Aussi, se faire chevaucher par une créature imbécile et malformée représentait une insulte insupportable. Elle s'était retournée vers lui, la gueule ouverte, en battant vainement de ses ailes trop courtes ; cette réaction avait tout d'abord enflammé son assaillant au lieu de le décourager, et il avait continué à l'agresser, le cou boueux et ses petits yeux brillant d'une concupiscence fébrile. Il avait tenté de s'agripper à elle, mais d'un violent coup de queue elle l'avait jeté dans la boue omniprésente ; ses pattes atrophiées ne lui permettaient pas de se redresser aisément, et elle l'avait planté là, furieuse, pour descendre au fleuve nettoyer les marques terreuses qu'il avait laissées sur son dos et sa croupe, en regrettant que les eaux acides ne pussent la laver aussi de son humiliation.

Elle s'installa pour dormir, mais le sommeil la fuit, chassé par des images qui papillonnaient dans son esprit et l'emplissaient de tristesse, images de vol, d'accouplement, de plages lointaines où ses ancêtres pondaient leurs œufs puis se lovaient dans le sable brûlant. Son accablement fit place à une terrible nostalgie. « Kelsingra », murmura-t-elle, et, à sa grande surprise, des souvenirs de la cité la submergèrent. La décrire comme une ville au bord du fleuve ne lui

rendait pas justice : construite autant avec l'esprit et le cœur qu'avec la pierre et le bois, elle avait été dessinée pour refléter la cohabitation harmonieuse des Anciens et des dragons ; les rues étaient larges, les portes des bâtiments publics de grandes dimensions, et les ornements des murs et des fontaines célébraient l'amitié entre les deux espèces.

Une autre image lui revint lentement : celle d'un puits, plus profond que le fleuve qui bordait la cité ; un seau qu'on y descendait s'enfonçait dans l'eau jusqu'à un cours souterrain où coulait une substance extraordinaire ; une dose infime pouvait induire une ivresse dangereuse chez un Ancien, voire la mort chez un humain, mais les dragons pouvaient la boire sans risque. Sintara ferma les yeux pour laisser ces bribes de mémoire atavique venir au premier plan de son esprit. Une Ancienne vêtue d'une robe vert et or tournait la manivelle du treuil d'un puits et remontait un seau plein de liquide argenté ; on le versait dans un abreuvoir de pierre polie, puis d'autres suivaient jusqu'à ce que le récipient fut plein à ras bord. Dans sa rêverie, Sintara en buvait, et l'argent coulait dans ses veines, faisait chanter son cœur et emplissait ses pensées de poésie. Elle se laissa flotter sur ces souvenirs capiteux en abandonnant la réalité de son existence.

Dans cette autre vie, elle était une reine dragon qui, le muflle dégouttant d'argent, l'étaït en une fine pellicule luisante sur ses écailles plumeuses ; la femme en vert et or prenait plaisir à la laisser boire son content du liquide brillant. Elles quittèrent le puits de conserve et se promenèrent dans les rues baignées de soleil, traversèrent des places magnifiques où dansait l'eau des fontaines, et des citoyens aux vêtements de couleur vive la saluèrent par des inclinations du buste et par des révérences. Un grand brouhaha régnait sur le marché, plein de chansons de ménestrels et de discussions entre marchands et clients ; des odeurs de viande en train de cuire, de sacs d'épices, de parfums rares et d'herbes piquantes frappaient ses narines. Quand sa compagne et elle arrivèrent au bord du fleuve, elles se firent les adieux affectueux qu'on échange entre vieilles amies, puis la reine dragon déploya ses ailes rouges et luisantes, les agita pour les assouplir puis fléchit ses puissantes pattes arrière et bondit sans effort dans le ciel ; trois, quatre, cinq battements, et le vent qui montait du fleuve la saisit pour la projeter plus haut. Elle trouva un courant d'air chaud qui l'emporta en altitude.

La reine écarlate fit battre ses paupières transparentes sur ses yeux d'or liquide. Le vent la gifla, mais le choc se fit caresse quand elle vira et se laissa soulever toujours plus haut. Le chaud soleil de l'été baisait son dos et le monde s'épanouissait sous elle ; c'était un pays doré, une large vallée qui donnait, de part et d'autre, sur des collines ondulantes piquetées de bosquets de chênes, puis qui se

poursuivait par des escarpements plus raides, et enfin par des montagnes déchiquetées. Sur la zone plate qui bordait le fleuve, les champs de céréales alternaient avec les prairies où paissaient vaches et brebis ; le long du cours d'eau filait une route en pierre noire et lisse d'où partaient des sentiers qui s'éloignaient dans les régions rurales du pays. Au-delà des constructions des humains, dans les piémonts et les vallées étroites qui s'enfonçaient dans les montagnes, le gibier abondait.

Sur les courants d'air chaud qui montaient des collines, d'autres dragons s'élevaient dans le ciel, leurs écailles scintillant comme des bijoux dans le soleil d'été ; l'un d'eux, un vert pâle avec des diaprures dorées sur la croupe et au niveau des épaules, l'appela d'un coup de trompe, et, avec un frisson de joie, elle reconnut son dernier compagnon ; elle lui rendit son salut, et il vira sur l'aile pour la rejoindre. Dès qu'il eut effectué son virage, elle lui lança un cri strident de moquerie et battit puissamment des ailes pour gagner de l'altitude. Avec un rugissement de défi, il se mit à sa poursuite.

Une pluie froide mêlée de neige fondue s'abattit soudain sur son dos avec la force d'une grêle de pierres. Sintara ouvrit les yeux, son rêve et le répit qu'il lui apportait fracassés. L'eau glacée se mit à ruisseler sur ses flancs, tandis qu'autour d'elle, dans l'obscurité, les autres dragons s'agitaient et se massaient à contrecœur les uns contre les autres. La peine le disputait en elle à la fureur. « Kelsingra, se promit-elle tout haut. Kelsingra. »

Dans le noir, les voix de ses semblables lui firent écho.

Dix-septième jour de la Lune Verdissante

Cinquième année de l'Alliance Indépendante des Marchands

D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville, à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug

Dans le rouleau cacheté, une lettre du Conseil des Marchands de Terrilville pour les Conseils des Marchands du désert des Pluies de Trehaug et Cassaric proposant que l'Ancien Selden se mette à la recherche de Tintaglia pour la convaincre de revenir au plus tôt et de reprendre en charge les dragonneaux.

Detozi,

Je vous écris à propos de votre neveu Reyall pour vous assurer que la jeune fille en question, Karlin des Trois-Navires, est une personne de bonne conduite, industrielle, dévouée à ses parents et sachant lire et écrire. Bien qu'il soit encore jeune pour se lier ainsi, je consens à ce que mon apprenti se fiance avec elle en échange de sa promesse de ne pas se marier avant d'avoir atteint l'état de compagnon. C'est avec plaisir que je témoigne de la réputation de Karlin, et je pense sans mentir qu'elle fera une aussi bonne épouse que n'importe quelle autre jeune fille de souche et d'éducation marchandes. Il s'agit naturellement d'une grave décision, mais notez qu'elle vient d'une fratrie de cinq enfants bien portants, et que ses deux sœurs se sont mariées et ont donné le jour à de beaux rejetons en pleine santé. Par les temps qui courent, un garçon pourrait choisir bien pire que Karlin.

Erek

La décision de Thymara

Sa mère n'avait pas coutume de l'accueillir avec un sourire lorsqu'elle et son père rentraient de leur cueillette quotidienne, et encore moins de s'adresser à eux d'un air radieux. Thymara et son père avaient à peine franchi la porte, leur panier au bras, qu'elle annonça, les yeux brillant d'espoir : « On nous a fait une offre pour Thymara ! »

L'espace d'un instant, tous deux restèrent pétrifiés ; la jeune fille s'efforçait de comprendre : une offre ? Pour elle ? À seize ans, elle avait passé depuis longtemps l'âge où les filles du désert des Pluies se fiançaient en général. Dans d'autres pays, elle le savait, on la regarderait comme tout juste sortie de l'enfance, ou parvenant au contraire à maturité pour le mariage ; mais, dans le désert des Pluies, on ne vivait pas aussi longtemps qu'ailleurs, et, pour assurer la pérennité d'une lignée, il fallait plaider pour ses enfants dès leur plus jeune âge et les marier dès qu'ils étaient pubères afin qu'ils eussent eux-mêmes une descendance dès la première année. Même d'aspect banal, la fille d'une famille pauvre était réservée avant ses dix ans, et les laiderons avaient des perspectives à douze.

Sauf si elles étaient comme Thymara, qu'elles n'eussent pas dû survivre à la naissance et encore moins se marier ni donner le jour à des enfants – invisibles pour certains, à peine tolérées par d'autres. Et pourtant, voici que sa mère lui déclarait, les yeux brillants, qu'elle avait reçu une offre pour elle. Ça ne tenait pas debout : une proposition de mariage alors qu'elle n'avait pas le droit d'avoir des enfants ? Qui ferait une telle offre, et pourquoi sa mère la retiendrait-elle ?

« Une offre de mariage pour Thymara ? De qui ? » L'incrédulité empesait la voix de son père, et un mauvais pressentiment envahit la jeune fille devant le sourire mince de sa mère. Celle-ci s'accroupit devant les paniers pour choisir leur repas du soir et, sans regarder ni son mari ni sa fille, elle répondit : « J'ai dit que nous avions reçu une offre pour Thymara, Jerup ; je n'ai pas parlé de mariage.

— Alors quoi ? De qui ? » demanda-t-il sèchement. L'orage menaçait dans sa voix.

Sa femme ne se laissa pas décontenancer et poursuivit sa tâche. « On nous propose pour elle un travail utile et une existence indépendante qui lui permettra de vivre sans nous au déclin de notre vie. Quant à l'auteur de cette offre, c'est le Conseil des Marchands du désert des Pluies lui-même ; tu vois donc qu'il ne s'agit pas de n'importe qui, Jerup. C'est une occasion en or pour Thymara. »

Son époux regarda sa fille et attendit sa réaction. Ce n'était un secret pour personne, dans leur petite famille, que sa mère s'inquiétait sans cesse du « déclin de sa vie » ; à l'évidence, elle pensait qu'en se débarrassant de Thymara et de la responsabilité de son entretien, Jerup et elle pourraient économiser davantage pour leurs vieux jours. La jeune fille n'était pas convaincue : elle travaillait tous les jours aux côtés de son père, et, pour une grande part, ce qu'ils rapportaient à la maison provenait de ce qu'elle avait cueilli sur les branches les plus hautes et les plus ensoleillées, là où nul n'osait se risquer. Sa mère se sentirait-elle tellement soulagée quand les paniers de son père s'allégèraient de plus en plus ? Et, si elle partait, qui accomplirait les corvées de tous les jours alors qu'ils vieilliraient et perdraient leurs forces ?

Thymara garda ses réflexions pour elle. « Quelle sorte de « travail utile » me propose-t-on ? » murmura-t-elle d'une voix dont elle eût voulu effacer le ton accusateur. Elle redoutait la réponse de sa mère ; il existait quantité de « travaux utiles » à Trehaug, par exemple les fouilles dangereuses qu'on pratiquait dans la cité ensevelie des Anciens, labeur éreintant à manier la pelle et la brouette, souvent dans une obscurité quasi totale, avec le risque permanent qu'une porte ou un mur ne cédât soudain sous la pression d'une avalanche de boue. D'ordinaire, on choisissait des garçons à cause de leur force supérieure ; les filles « improductives » comme elle se voyaient confier l'entretien des passerelles entre les branches les plus hautes et les plus fragiles. Dernièrement, on avait parlé d'une grande extension du réseau de traverses qui reliait les habitations disséminées entre les deux rives du fleuve, et on avait longuement discuté de la distance sur laquelle on pouvait tendre un pont de chaînes et de bois ; avec accablement, Thymara songea qu'elle ferait bientôt partie de l'équipe chargée des essais. Oui, c'était sans doute cela ; dans le voisinage, tout le monde connaissait ses aptitudes de grimpeuse, et ce genre de mission exigerait qu'elle quittât sa maison pour aller vivre près du chantier. Cet emploi l'éloignerait de ses parents, et lui promettrait peut-être une fin rapide de son existence, perspective qui pourrait bien ne pas déplaire à sa mère.

Celle-ci expliqua d'un ton faussement enjoué : « Eh bien, il y avait un Marchand au marché-de-troncs tout à l'heure, bien habillé, avec une robe brodée, et il présentait un parchemin qui émanait du

Conseil du désert des Pluies ; il disait chercher des jeunes gens vigoureux, des hommes et des femmes non mariés et sans enfants, pour une entreprise particulière au service de Trehaug et de tous les habitants du désert des Pluies. Il promettait une très bonne paie avec une avance versée sur-le-champ, avant même le début de la mission, et, quand les ouvriers reviendraient à Trehaug, ils toucheraient une bonne récompense pour leurs efforts. Il attendait de nombreux candidats, mais il disait que les élus devaient être exceptionnellement hardis et résistants. »

Thymara réprima son impatience. Sa mère était incapable d'exposer quoi que ce fut avec simplicité ; il fallait toujours qu'elle tournât autour du pot en l'agrémentant d'une anecdote ou d'une nouvelle, et lui poser des questions ne faisait que l'entraîner dans de nouvelles digressions. La jeune fille serra les dents et tint sa langue.

Son père n'avait pas sa longanimité. « C'est donc une proposition d'emploi, non de mariage ; mais Thymara a déjà un travail : elle m'aide dans ma cueillette. Et puis pourquoi désirerait-elle une « existence indépendante », comme tu dis, sans nous ? Nous ne rajeunissons pas, et c'est justement au « déclin de ma vie », pour reprendre ta formule, que j'aimerais l'avoir près de moi. Qui d'autre s'occupera de nous alors, à ton avis ? Le Conseil du désert des Pluies ? »

Son épouse pinça les lèvres, et les rides de son front se creusèrent. « Oh, très bien, fit-elle, acerbe, je ne dis plus rien. J'ai été stupide d'écouter cet homme, je m'en rends compte, ou de croire que Thymara souhaiterait mettre un peu d'imprévu dans sa vie. » Frémissante d'indignation, un pli réprobateur à la bouche, elle se tut, entourée d'une aura furieuse.

Malgré l'exigüité de la pièce principale de la maison, elle feignit d'ignorer la présence de sa fille et de son mari pendant qu'elle disposait le repas sur les plateaux tissés de la natte qui servait de table. Thymara se taisait, imitée par son père ; s'enquérir d'autres détails ne ferait qu'accroître le plaisir de sa mère de les lui dissimuler, tandis qu'en faisant semblant de se désintéresser du sujet elle les obtiendrait plus rapidement. Son père remplit le bol à ablutions, s'en servit, jeta l'eau sale par la fenêtre et le remplit de nouveau pour sa fille ; en le lui tendant, il dit d'un ton détaché : « Au lieu de continuer la récolte demain, je crois que nous devrions aller chercher de nouveaux plants ; nous nous lèverons tôt, d'accord ?

— Ça me paraît avisé, oui », répondit-elle avec circonspection.

Sa mère ne put supporter plus longtemps cette conversation anodine ; sans lever les yeux des noix de cura qu'elle broyait, elle intervint : « Je ne connais sans doute pas ma fille. Comme elle se passionnait pour eux, plus jeune, je pensais que travailler avec les

dragons l'intéresserait. »

D'un petit geste de la main, le père de Thymara fit signe à sa fille de se taire afin d'obliger sa mère à poursuivre, mais elle n'y tint pas. « Les dragons ? Ceux que j'ai vu éclore, les abandonnés ? Je travaillerais avec eux ? »

Sa mère eut un petit grognement satisfait. « On dirait que non ; ton père juge préférable que tu restes avec nous jusqu'à notre mort, puis que tu vives seule jusqu'à la fin de tes jours. » Elle posa sur la natte le saladier de purée de cura accompagné d'un plat de tiges de houedelles. Elle avait fait cuire du pain sans levain dans le four banal plus tôt dans la journée, et il y en avait six rouelles, deux par personnes. Le repas n'avait rien d'abondant ni d'élaboré, mais il « bourrait l'estomac », comme disait le père de Thymara. Malgré la faim qui la tenaillait quelques secondes auparavant, elle n'avait plus envie de s'y intéresser.

Mais son père avait raison : en l'interrogeant, elle avait alimenté, au lieu de l'apaiser, la colère de sa mère, qui brûlait désormais d'un feu glacial et digne. Souriante, elle passa le repas à parler de la pluie et du beau temps, comme si tout allait bien et qu'elle fût une femme soumise aux exigences de son époux. A deux reprises, Thymara tenta de lui arracher d'autres renseignements, incapable de résister à l'hameçon ; chaque fois sa mère répondit qu'elle n'avait certainement pas envie de quitter sa maison ni ses parents, et qu'elle-même refusait de s'étendre sur un sujet aussi ridicule.

Et Thymara ne pouvait que bouillir de curiosité inassouvie.

Dès la fin du repas, Jerup annonça qu'il avait des courses à faire et sortit. Thymara débarrassa la table en tâchant de ne pas croiser le regard accusateur de sa mère, puis, dès qu'elle en eut l'occasion, elle quitta la maison et les étroites passerelles qui la reliaient à ses voisines pour gagner les hauteurs de la voûte de la forêt ; elle avait besoin de réfléchir, et pour cela d'être seule. Les dragons ! Qu'avaient-ils à voir avec elle ?

Elle les avait vus deux fois dans toute son existence, la première cinq années plus tôt, alors qu'elle approchait les onze ans ; avec son père, elle avait descendu le tronc et franchi les ponts du Collier avant de se rendre en bas, tout en bas, jusqu'au sol. Les pieds des innombrables curieux avaient transformé en boue la piste qui conduisait au terrain d'éclosion. C'était la première visite de Thymara à Cassaric.

L'image des dragonneaux sortant de leurs cocons l'obsédait encore. Tintaglia n'avait cessé de faire des aller et retour pour apporter de la viande fraîche aux malheureuses créatures difformes, aux ailes sans vigueur et à la chair mince sur les os, qui excitaient la compassion de son père. Avec un sourire mi-figue mi-raisin, elle se

rappela sa fuite éperdue devant un des nouveau-nés.

Les jours suivant l'éclosion, on avait espéré que les dragonneaux qui avaient survécu se développeraient normalement, et le père de Thymara avait travaillé un temps comme chasseur pour les nourrir. Mais la forêt du désert des Pluies, dense et touffue, ne pouvait longtemps subvenir aux besoins de carnivores aussi gros et affamés, et, malgré toute leur bonne volonté, les chasseurs ne pouvaient fournir plus de gibier qu'il n'en existait, d'autant que le Conseil se faisait de plus en plus tirer l'oreille pour leur verser leur salaire. Jerup avait bientôt quitté cet emploi pour revenir chez lui à Trehaug, où il avait raconté la triste histoire des jeunes dragons mal formés qui mouraient comme des mouches et des survivants qui grandissaient mais demeuraient mal portants et incapables de se débrouiller par eux-mêmes. « Parfois, Tintaglia passe et laisse de la viande, mais un dragon seul ne peut nourrir autant de bouches ; et puis on sent parfaitement la honte qu'elle ressent pour ces malheureuses créatures. Tout ça finira mal pour tout le monde, j'en ai peur. »

Pour les dragonneaux cloués au sol, la situation avait empiré, car, contre toute probabilité, Tintaglia avait trouvé un compagnon, alors qu'on la croyait la dernière de son espèce ; l'histoire du dragon noir ressuscité des glaces avait provoqué l'étonnement et l'incrédulité.

Un prince des lointains Six-Duchés avait tiré le dragon de son tombeau glacial pour des raisons inconnues et qui n'intéressaient pas Thymara ; la grande créature noire avait émergé de son long sommeil, pris Tintaglia comme compagne, et ils s'étaient envolés ensemble pour chasser, manger et s'accoupler. Dans ce conte à dormir debout, un élément ressortait comme parfaitement vérifiable : depuis cette époque, la reine dragon ne revenait plus que sporadiquement dans le désert des Pluies ; on signalait parfois avoir vu les deux grandes créatures passer au loin dans le ciel, et certains affirmaient avec amertume que, n'ayant plus besoin de la compagnie des humains, elle avait rompu les ponts avec eux et non seulement leur avait abandonné l'entretien des dragonneaux affamés mais avait cessé de jeter son ombre protectrice sur les eaux du fleuve du désert des Pluies.

Mais, même si elle avait renoncé à tenir sa part du marché, les habitants de la région étaient contraints de continuer à s'occuper des jeunes créatures ; comme on le disait souvent, mieux valait, au pied de la ville, une horde de dragons calmes et rassasiés qu'affamés et furieux. Le terrain d'encoconnage se trouvait très en amont de Trehaug, presque à la verticale de la cité ensevelie de Cassaric ; les zones les plus accessibles de la Trehaug enfouie avaient été vidées de leurs trésors depuis longtemps, et Cassaric paraissait présenter un potentiel similaire, à condition d'inciter les dragonneaux à en laisser l'accès aux humains.

Thymara se demanda combien d'entre eux avaient survécu. Tous les serpents qui s'étaient enfermés dans des cocons n'en étaient pas ressortis vivants. La dernière fois que son père avait fait le déplacement jusqu'à Cassaric, un peu plus de deux ans auparavant, Thymara l'avait accompagné ; si sa mémoire était bonne, il y avait dix-huit dragonneaux en vie alors : maladies, manque de nourriture fraîche et luttes intestines avaient prélevé un lourd tribut sur leur groupe. Elle les avait observés du haut des arbres, sans se risquer à les approcher ; les créatures corpulentes et sales lui avaient paru tragiques, voire obscènes, comparées aux nouveau-nés brillants qui avaient émergé lors de l'éclosion, monstres mal formés, maculés de boue, qui vivaient dans la fange piétinée d'une berge du fleuve, qui sentaient mauvais, qui marchaient d'un air apathique dans leurs propres déjections et fouillaient du museau dans les restes d'anciens repas. Aucun d'entre eux n'avait jamais réussi à voler ; certains parvenaient à se procurer leur pitance de façon très limitée : ils s'avançaient dans le fleuve et attrapaient des poissons dans les bancs de migration. Un effluve de conflit en suspens montait jusqu'à Thymara, plus lourd que leur forte odeur reptilienne, et elle s'était détournée, incapable de supporter le spectacle de ces créatures osseuses et acariâtres.

Elle secoua la tête pour se débarrasser des souvenirs qui l'encombraient et se concentrer sur son escalade. Elle planta ses griffes dans le bois et s'éleva dans les branches qui se courbaient au-dessus du toit de sa maison, une des plus hautes de Trehaug ; de là, elle dominait la majorité de la cité dans les arbres.

Le menton sur les genoux, elle se perdit dans la contemplation du crépuscule qui dévorait la forêt et ses habitations. Elle aimait s'installer là ; en se penchant comme il fallait, une petite trouée dans les branches entrecroisées lui permettait d'apercevoir le firmament et les myriades d'étoiles qui l'emplissaient. Nul autre qu'elle ne savait qu'une telle vue existait ; elle n'appartenait qu'à elle.

Pendant quelques instants, elle savoura la paix dont elle jouissait, puis elle sentit dans sa branche de petites vibrations qui annonçaient que quelqu'un venait la rejoindre sur son perchoir précaire. Son père ? Non ; le nouvel arrivant se déplaçait plus vite que lui. Sans se tourner vers lui, elle dit comme si elle l'avait vu : « Salut, Tatou ; qu'est-ce qui t'amène dans la voûte ce soir ? »

Elle perçut son haussement d'épaules. Il se mit à quatre pattes pour s'avancer sur la mince branche et se rapprocher de Thymara ; parvenu près d'elle, il s'assit en croisant ses jambes nerveuses autour du bois. « J'avais envie de passer te voir », répondit le jeune Tatoué à mi-voix. Elle le regarda enfin.

Il en fit autant sans rien dire. Elle savait que ses yeux avaient

récemment pris la teinte bleutée de certains habitants du désert des Pluies ; il n'avait jamais fait de remarque à ce sujet, ni sur ses griffes noires – mais, d'un autre côté, elle ne lui avait jamais posé de question sur les tatouages qui lui marquaient le visage ; le plus proche de son nez représentait un petit cheval stylisé, tandis qu'une toile d'araignée lui couvrait la joue gauche, et tous deux signifiaient qu'il était né esclave. Elle connaissait son histoire dans les grandes lignes : six ans plus tôt, au retour des serpents, le désert des Pluies avait invité les Tatoués de Terrilville à immigrer sur son territoire ; or, nombre d'esclaves récemment affranchis n'avaient nulle perspective d'avenir, anciens délinquants pour certains, débiteurs pour d'autres, tous réduits à l'égalité par les tatouages de l'asservissement. Le Conseil du désert des Pluies les avait engagés à remonter le fleuve, à s'installer, à se marier avec la population locale et à entamer une nouvelle existence ; en échange, les Tatoués fournissaient leurs bras pour curer les hauts-fonds du fleuve et construire les escaliers destinés à permettre aux serpents de parvenir au terme de leur migration. Beaucoup d'entre eux avaient fini par devenir des citoyens estimés : les condamnés pour dettes étaient souvent des artisans ou des ouvriers qualifiés qui faisaient profiter le désert des Pluies de leurs talents.

Hélas, il y avait aussi parmi eux des cambrioleurs, des assassins et des voleurs à la tire, et ceux-ci avaient aussi apporté leurs talents. Malgré la nouvelle vie qu'on leur offrait, ils avaient préféré en rester à ce qu'ils connaissaient. La mère de Tatou faisait partie de cette catégorie ; à ce que savait Thymara, c'était une simple voleuse jusqu'à un cambriolage qui avait mal tourné et s'était achevé par un meurtre ; elle avait dû s'enfuir, et nul ne savait où elle se trouvait – Tatou, qui avait une dizaine d'années à l'époque, moins que quiconque. Livré à lui-même, il avait été pris en charge par les autres Tatoués ; Thymara avait l'impression qu'il avait vécu partout et nulle part, mangeant ce qu'on voulait bien lui donner, portant des vêtements de récupération et accomplissant de menus travaux pour gagner quelques pièces. Son père et elle l'avaient croisé lors d'un marché-de-troncs, ces grands marchés qui se tenaient au plus près des futs énormes des cinq arbres principaux du centre de Trehaug ; Jerup avait des oiseaux à vendre ce jour-là, et l'enfant avait proposé ses services pour n'importe quelle tâche en échange du plus petit d'entre eux : il n'avait pas mangé de viande depuis plusieurs mois. Le père de Thymara, trop bon comme toujours, l'avait laissé faire l'article de leurs marchandises, ce dont il se chargeait lui-même d'habitude, et beaucoup mieux, car il avait une voix plus forte et plus mélodieuse ; toutefois, pour gagner son repas, Tatou avait montré de la bonne volonté, voire de l'empressement à la tâche.

Depuis ce jour vieux de deux ans, ils le voyaient souvent. Quand

son père pouvait lui fournir du travail, il n'y manquait pas, et Tatou les remerciait toujours des aumônes qu'ils lui faisaient. C'était un gaillard adroit, même dans les hautes branches où les gens nés au sol ne s'aventuraient jamais, et Thymara se réjouissait le plus souvent de sa compagnie ; elle avait peu d'amis : les enfants qui jouaient avec elle autrefois avaient grandi, s'étaient mariés et avaient commencé une nouvelle vie en couple, avec des enfants, et Thymara était restée sur le bord du chemin, échouée dans son adolescence bizarrement prolongée. Avoir trouvé un ami aussi seul qu'elle lui procurait un réconfort singulier, mais elle se demandait pourquoi il n'était pas marié, ou du moins pourquoi il ne courtisait personne.

Ses pensées s'égarèrent, et elle se rendit compte qu'elle avait laissé le silence s'éterniser quand il demanda : « Tu préfères rester seule ? Je ne veux pas te déranger.

— Tu ne me déranges pas, Tatou ; je réfléchissais, c'est tout.

— À quoi ? » Il s'accrocha plus fermement et s'installa sur la branche.

« Aux différentes perspectives qui s'ouvrent à moi – ce qui ne fait pas beaucoup. » Elle eut un rire contraint.

« Vraiment ? Pourquoi ça ? »

Elle le regarda ; voulait-il la taquiner ? « J'ai seize ans et je vis encore chez mes parents ; ils n'ont jamais reçu d'offre pour moi et n'en recevront jamais. Donc, ou bien je reste chez eux jusqu'à la fin de mes jours, ou bien je me mets à mon compte. Je m'y connais un peu en chasse et en cueillette, mais je sais surtout que, si j'essaye de m'en sortir seule avec ces deux talents pour tout bagage, je n'irai jamais très loin. Dans le désert des Pluies, on dirait qu'il faut toujours au moins deux personnes qui triment en association pour joindre les deux bouts, et moi je serai toujours seule. »

Tatou parut décontenancé devant ce flot de paroles, et un peu mal à l'aise. Il toussota. « Pourquoi crois-tu que tu devras toujours te débrouiller seule ? » Plus bas, il ajouta : « À t'entendre, on dirait que vivre chez tes parents, c'est affreux ; moi, j'aimerais bien habiter chez mon père ou ma mère. » Il partit d'un petit éclat de rire. « Je n'arrive même pas à imaginer avoir les deux !

— Vivre chez mes parents n'a rien d'affreux, reconnut-elle, même si je sais que parfois ma mère voudrait bien se débarrasser de moi. Papa, lui, est toujours gentil avec moi, et il ne se prive pas de me faire comprendre que je peux rester chez eux pour toujours. Quand il m'a ramenée à la maison, il devait savoir qu'il m'aurait à sa charge jusqu'à la fin de mes jours. »

Tatou haussa les sourcils ; sa mimique perplexe fit curieusement onduler la toile d'araignée sur sa joue. « Quand il t'a ramenée ? Tu étais partie ? »

Ce fut au tour de Thymarade se sentir égarée. Elle croyait toujours que chacun connaissait son histoire et sa nature, évidentes rien qu'en la voyant pour n'importe quel habitant du désert des Pluies ; mais Tatou était un immigré, et, dans le désert des Pluies, on ne discutait pas volontiers des créatures comme elle avec les étrangers. De même que certains ne lui adressaient jamais la parole et ne la regardaient jamais en face, son existence ne faisait pas partie des sujets qu'on abordait facilement, et, si Tatou n'en avait jamais entendu parler, c'était que la plupart des gens le regardaient encore comme extérieur à la communauté. Il ignorait tout, et la nouveauté de la situation la saisit. Elle serra les dents sur un sourire bizarre et tendit sa main vers lui. « Tu ne remarques rien ? »

Il se pencha, les yeux plissés. « Tu t'es cassé une griffe ? »

Elle réprima un éclat de rire, et elle comprit soudain ce qu'elle n'avait jamais perçu chez lui : il avait de bons rapports avec elle parce qu'il ne savait rien de son passé.

« Tatou, ce que tu devrais remarquer, c'est que j'ai des griffes et non des ongles ! Des griffes comme un crapaud, ou un lézard. » Elle les planta dans la branche et les ramena vers elle en laissant une quadruple entaille dans l'écorce. « Ce sont mes griffes qui déterminent ma nature.

— Je vois beaucoup de gens qui en ont dans le désert des Pluies. »

Elle le regarda, les yeux écarquillés, puis dit : « Non : tu vois beaucoup de gens avec les ongles noirs, ou les ongles noirs et épais, mais pas avec des griffes, parce que, quand un enfant naît avec ce genre d'appendices, les parents et la sage-femme savent ce qui leur reste à faire, et ils le font. »

Il se rapprocha d'elle. « Ils font quoi ? » demanda-t-il d'une voix rauque.

Elle se détourna de son regard avide pour contempler l'entrelacs des branches sur fond de nuit. « Ils s'en débarrassent ; ils le déposent quelque part, loin des lieux de passage, et ils l'abandonnent.

— Ils le laissent mourir ? » Tatou avait l'air épouvanté.

« Oui, ils le laissent mourir, ou se faire dévorer par une bête sauvage, un chat des arbres ou un gros serpent. » Elle voulut lui faire face mais ne put supporter son expression horrifiée ; elle y lisait une accusation qui lui donnait un sentiment d'ingratitude, comme si elle faisait preuve de déloyauté en parlant du sort des enfants anormaux. « Parfois, on étrangle ou on étouffe le nouveau-né pour lui éviter de souffrir trop longtemps, puis on le jette dans le fleuve. Ça dépend sans doute de la sage-femme ; la mienne s'est contentée de me mettre à l'écart, à la fourche d'une branche loin des chemins fréquentés, avant de revenir auprès de ma mère qui saignait beaucoup. » Elle s'éclaircit

la gorge. Tatou la regardait fixement, la bouche entrouverte ; elle remarqua qu'une de ses incisives du bas mordait légèrement sur sa voisine. Elle se détourna de son auditeur suspendu à ses lèvres.

« La sage-femme ne s'était pas rendu compte que mon père l'avait suivie. Je n'étais pas le premier enfant de mes parents, mais j'étais le premier à être né vivant ; papa dit qu'il ne supportait pas de m'abandonner, qu'il devait me donner une chance de survivre. Il a donc suivi la sage-femme et il m'a ramenée à la maison, tout en sachant que beaucoup l'accuseraient de commettre une erreur.

— Une erreur ? Pourquoi ? »

Elle le regarda en se demandant s'il la taquinait. Il avait les yeux clairs, bleus ou gris suivant l'heure du jour, mais ils ne luisaient pas comme les siens ; elle n'y lut nul artifice, et leur expression grave exaspéra Thymara. « Mais comment fais-tu pour ignorer tout ça, Tatou ? Ça fait six ans que tu vis chez nous, non ? Beaucoup d'enfants d'ici naissent, euh... affectés par le désert des Pluies, et, lorsqu'ils grandissent, leurs différences s'accroissent. Alors il a fallu fixer des limites, parce que, si on est trop différent à la naissance, si on a déjà des écailles et des griffes, qui sait ce qu'on deviendra plus tard ? Et si des gens comme moi se mariaient et avaient des enfants, il y aurait des chances pour que ces enfants soient encore moins proches de l'humain et se transforment en Sâ sait quoi une fois adultes. »

Tatou respira profondément en secouant la tête. « Thymara, à t'écouter, on dirait que tu ne te crois pas humaine.

— Ma foi... » Elle s'interrompit et chercha ses mots. *Je ne suis peut-être pas humaine.* Le pensait-elle réellement ? Bien sûr que non ; enfin, peut-être que non. Mais, si elle n'était pas humaine, qu'était-elle ? Et, si elle était humaine, comment pouvait-elle avoir des griffes ?

Tatou reprit sans lui laisser le temps de répondre : « Pour moi, tu n'as pas l'air plus étrange que la plupart des habitants du désert des Pluies ; j'ai vu des gens d'ici avec beaucoup plus d'écailles et de barbillons que toi, et ça ne me dérange d'ailleurs plus ; quand j'étais petit, à mon arrivée chez vous, vous me flanquiez tous une sacrée peur, mais plus maintenant. Aujourd'hui, je vous vois simplement comme des gens, euh... marqués, comme les Tatoués sont marqués.

— Mais ce sont tes propriétaires qui t'ont imposé ces marques en signe d'asservissement. »

Le sourire malicieux qui découvrit les dents blanches de l'enfant démentit les paroles de Thymara. « Non : ils m'ont marqué pour tenter de faire croire aux autres que je leur appartenais.

— Je sais, je sais », répondit-elle précipitamment. Beaucoup d'anciens esclaves insistaient sur cette distinction ; elle ne comprenait pas pourquoi ils y attachaient tant d'importance, mais le fait était là et

elle ne voulait pas contrarier son ami. « N'empêche qu'on t'a imposé ces marques ; avant, tu étais comme n'importe qui, tandis que, moi, je suis née comme ça. » Elle retourna la main pour regarder ses griffes noires qui s'incurvaient dans sa paume. « J'ai toujours été différente, incapable de me marier un jour. » Elle baissa le ton et baissa les yeux en ajoutant : « Même pas faite pour vivre. »

Au lieu de répondre, Tatou déclara : « Ta mère vient de sortir pour nous regarder ; elle ne me quitte pas des yeux. » Il se déplaça légèrement, courba sa tête à la chevelure hirsute et voûta le dos sur sa poitrine étroite comme s'il cherchait à se rendre invisible. « Elle ne m'aime pas, hein ? »

Thymara haussa les épaules. « Pour le moment, c'est moi qu'elle n'aime pas du tout ; nous avons eu un petit, euh... désaccord. Quand mon père et moi sommes revenus de la cueillette, elle nous a annoncé qu'elle avait reçu une offre pour moi – pas de mariage, mais d'emploi ; papa a répondu que j'avais déjà un travail, alors elle s'est mise en colère et n'a même pas voulu nous dire de quelle tâche il s'agissait. » Elle se laissa aller sur le dos et soupira. La nuit s'épaississait, et les lampes s'allumaient dans les petites maisons suspendues ; partout, les éclats de lumière disséminés dans les plus hautes frondaisons de Trehaug scintillaient dans l'entrelacs des branches et des feuilles. Elle se retourna sur le ventre ; plus bas, dans les quartiers prospères de la cité des arbres, les points brillants étaient plus nombreux et plus vifs. Les lampistes illuminaient les passerelles qui s'étiraient d'arbre en arbre comme des colliers scintillants tendus dans la forêt. Chaque soir, les lampes paraissaient plus nombreuses ; six ans plus tôt, l'arrivée massive des Tatoués avait accru la population de Trehaug et de Cassaric, et, depuis, de nouveaux arrivants ne cessaient d'affluer. Thymara avait entendu dire que les petits villages qui vivaient du commerce en aval du fleuve avaient grandi eux aussi.

La forêt saupoudrée de lumière offrait un spectacle magnifique ; il était à elle, et pourtant jamais il ne lui appartiendrait. Les dents serrées, elle dit : « C'est exaspérant : je n'ai déjà pas beaucoup de choix, et ma mère m'empêche d'accéder à l'un d'eux. » Elle jeta un coup d'œil au jeune garçon maigre qui partageait sa branche.

Le sourire de Tatou, qui modifiait son visage de façon toujours surprenante pour Thymara, apparut soudain. « Je sais de quelle offre il s'agit, je pense.

— Comment ?

— Je sais de quelle offre il s'agit, parce que j'en ai entendu parler moi aussi. C'est en partie pour ça que je suis venu ce soir, pour vous demander, à ton père et toi, ce que vous en pensiez, parce que vous avez plus l'habitude des dragons que moi. »

Elle se redressa si vivement qu'il sursauta, mais elle ne risquait

pas de tomber, elle le savait. « Quelle est cette proposition ? »

L'enthousiasme illumina les traits de Tatou. « Il y avait un type qui placardait des avis dans tous les marchés-de-troncs ; il en a fixé un devant moi et me l'a lu. D'après lui, le Conseil du désert des Pluies cherche des jeunes gens en bonne santé, « sans attaches », c'est-à-dire sans famille, il m'a dit. » Tatou s'interrompt soudain. « Mais ça ne peut pas être la proposition qui te concerne, alors ; tu as une famille, toi.

— Continue quand même, fit Thymara d'un ton brusque.

— Eh bien, pour aller vite, les dragons commencent à poser trop de problèmes à Cassaric ; ils se conduisent mal, ils font peur à la population, et le Conseil a décidé de les déplacer. On cherche donc des gens pour les emmener ailleurs, éviter qu'ils ne s'égaillent en chemin, leur fournir à manger, ce genre de trucs – et leur trouver un nouvel emplacement où s'installer et les empêcher de revenir.

— Des gardiens de dragons », murmura Thymara. Elle détourna les yeux et tâcha d'imaginer le travail ; d'après ce qu'elle avait vu de ces créatures, elles ne se laisseraient pas mener facilement. « Ça risque d'être une mission dangereuse ; c'est sans doute pour ça qu'ils demandent des orphelins ou des gens sans famille : pour que personne ne vienne se plaindre si l'un d'eux se fait croquer par un dragon. »

Tatou la regarda, les yeux plissés. « Tu crois ? »

— Ma foi...

— Thymara ! » La voix sèche de sa mère transperça la nuit. « Il est tard ! Rentre. »

La jeune fille s'étonna : sa mère prononçait rarement son prénom en public et désirait encore moins sa présence. « Pourquoi ? » répondit-elle ; peut-être son père était-il rentré et demandait-il à la voir. Jamais, autant qu'elle s'en souvînt, sa mère ne l'avait rappelée à la maison.

« Parce qu'il est tard et parce que je te le dis. Rentre. »

Tatou écarquilla les yeux et dit tout bas : « Je savais bien qu'elle ne m'aimait pas. Il vaut mieux que je parte avant de t'attirer des ennuis.

— Tatou, tu n'y es pour rien, j'en suis sûre. Rien ne t'oblige à t'en aller ; elle veut sans doute me donner des corvées à faire, rien d'autre. » De fait, elle ignorait pourquoi sa mère la rappelait tout à coup ; elle ferait mieux de regagner leur petite maison qui se balançait doucement, suspendue aux branches, mais elle n'en avait nulle envie. Quand son père était absent, les pièces lui semblaient désagréablement exiguës et pleines des reproches tacites de sa mère. Une obstination soudaine, très différente de sa soumission habituelle, la saisit. Elle descendrait, mais pas tout de suite ; après tout, que pouvait y faire sa mère ? Jamais elle ne se risquerait sur les branches

minces où s'étaient juchés Thymara et Tatou ; elle n'empruntait même pas les moyens de transport du quartier. Dans les Cages à Grillons, comme on appelait cette partie de la ville composée de minuscules logements accrochés dans les hauts de la voûte, les gens se déplaçaient de branche en branche par des passerelles légères et dans des chariots soutenus en l'air par de minces filins. La mère de Thymara détestait vivre dans une zone aussi déshéritée de Trehaug, mais leurs finances ne leur permettaient pas d'habiter ailleurs ; tout était moins cher tout en haut, près des sommets.

« Tu ne rentres pas ? demanda Tatou à mi-voix.

— Non, pas tout de suite.

— À quoi tu pensais, à l'instant ? »

Elle haussa les épaules. « Je songeais que tout avait beaucoup changé. » Elle contempla les lumières scintillantes de Trehaug à ses pieds, occultées et disséminées par les troncs massifs et les immenses branches de la forêt. « Mes parents n'ont pas toujours été pauvres ; quand ils se sont mariés, avant ma naissance, ils vivaient en bas, tout en bas. Mon père était le troisième fils d'un Marchand du désert des Pluies qui détenait une part d'une concession dans la vieille cité enfouie et qui avait fortune faite. À sa mort, le frère aîné de mon père a hérité de la concession, et son puîné avait les connaissances nécessaires pour la faire fructifier ; mais elle ne suffisait pas à nourrir trois familles, et mon père a dû se mettre à son compte. Parfois, je me dis que le caractère acariâtre de ma mère vient de là : elle escomptait mener une existence aisée, entourée de jolies babioles, et avoir de beaux enfants qui feraient de bons mariages. » Un étrange sourire étira ses lèvres. « À un détail près, tout aurait pu être différent ; si mon père avait été l'aîné, il aurait hérité de mon grand-père, et j'aurais déjà été demandée en mariage, même si j'avais une queue de singe et que je couine comme un rat sylvestre. »

L'éclat de rire pétillant de Tatou surprit Thymara, qui finit par se joindre à lui.

« Tu aurais préféré cette vie-là à celle que tu as maintenant ? » Il avait posé la question avec une curiosité qui paraissait sincère.

Elle pouffa devant tant de bêtise. « J'aimais mieux mon existence quand j'étais plus jeune et que nous étions moins pauvres.

— Pauvres ?

— Vivre au jour le jour, habiter dans les hauts de Trehaug, dans les branches les plus minces, au milieu des voies les plus étroites. Nous n'avons pas toujours résidé ici.

— Moi, je ne vous trouve pas pauvres, protesta Tatou.

— Ma foi, nous avons été plus riches, voilà. » Elle remonta dans ses souvenirs jusqu'à sa petite enfance ; ils ne manquaient de rien à l'époque. « Papa était chasseur alors, et un bon, encore. Il a exercé ce

métier quelque temps ; il a aussi fourni de la viande pour les dragons jusqu'à ce que le Conseil cesse de payer des salaires décents. C'est à ce moment-là qu'il a décidé de devenir cultivateur.

— Cultivateur ? Mais où ? Il n'y a pas de terres où semer dans le désert des Pluies.

— Toutes les plantes comestibles ne poussent pas dans la terre ; c'est ce qu'il dit toujours. Beaucoup de celles que nous récoltons vivent en réalité dans la voûte de la forêt, dans des poches d'humus au creux des troncs, ou avec des racines aériennes, ou comme parasites des arbres. » Malgré l'ennui que cette idée faisait naître en elle, elle s'efforçait de l'expliquer à Tatou. Au lieu de parcourir les branches, les sommets des arbres et les traverses du désert des Pluies en prélevant le gibier et les plantes qu'il y trouvait, son père avait commencé à cultiver une zone de la voûte. L'idée n'était pas nouvelle, mais nul n'avait jamais réussi à obliger la forêt à produire de façon prévisible ; pourtant, régulièrement, quelqu'un comme son père pensait avoir résolu le problème. Il avait réuni les plantes comestibles dont il avait besoin et tâché de les convaincre de pousser là où il l'avait décidé plutôt que là où Sâ les avait semées.

D'autres avaient tenté la même expérience et échoué avant lui ; lui se montrait simplement plus décidé et plus obstiné. Certains y voyaient une qualité ; la mère de Thymara avait dit un jour à sa fille que cet entêtement aurait pour seul résultat de les obliger à vivre plus d'années dans la pauvreté que leurs prédécesseurs qui avaient promptement repris leur activité de chasse. Le « jardinage » consommait beaucoup de temps et produisait moins que la cueillette, mais le père de Thymara s'y accrochait, persuadé de parvenir un jour au succès.

« Ton père pourrait bien réussir, murmura Tatou.

— Ma mère dit qu'elle a tout sacrifié pour la lubie de mon père ; c'est possible, je n'en sais rien. Dans mon enfance, alors qu'il ne pratiquait que la cueillette, nous vivions dans quatre pièces, construites si près du tronc qu'elles bougeaient à peine même par grand vent. »

C'étaient les meilleurs logements du désert des Pluies : plus on habitait près du tronc, plus tout était solide et moins on craignait la pluie et le vent ; les marchés-de-troncs étaient plus près, et il suffisait de descendre pour trouver des tavernes et des salles de spectacles. Certes, il y avait moins de soleil, mais, comme songeait toujours Thymara, on pouvait grimper si on avait envie de lumière et de brise. Près de leur première résidence, des ponts et des passerelles reliaient les arbres, robustes, avec des garde-corps tissés et résistants, et parfaitement entretenus. Si Thymara avait la possibilité de grimper pour profiter du soleil, elle pouvait aussi descendre parfois pour sentir

la terre ferme sous ses pieds ; ces visites ne l'enthousiasmaient guère, mais sa mère y prenait grand plaisir.

« Pourquoi n'aimais-tu pas descendre au sol ? demanda Tatou. Pour moi, c'est le lieu le plus naturel pour vivre. La terre me manque ; j'aimais bien pouvoir marcher, courir, ou simplement ne pas avoir peur de tomber. »

Elle secoua la tête. « Je crois que je ne pourrais jamais me sentir en confiance sur la terre. Ici, dans le désert des Pluies, près du sol, c'est près du fleuve, or il entre toujours en crue tôt ou tard, parfois si vite que rien ne le laisse présager. Nous savons que rien ne durera de ce que nous construisons sur la terre. Une fois, le fleuve est monté si haut qu'il a inondé la cité enfouie ; ça a été horrible : quantité d'ouvriers ont été bloqués par les eaux et sont morts noyés. » Le fleuve large et implacable effrayait Thymara. Elle savait qu'il grossissait et débordait de son lit périodiquement, et qu'il connaissait parfois des crues subites ; il roulait des eaux légèrement acides dans le meilleur des cas, mais, après un séisme, il prenait parfois un aspect gris-blanc qui signifiait la mort pour qui avait le malheur d'y tomber et indiquait aux propriétaires de bateaux de tirer leurs embarcations hors de l'eau en attendant qu'elle reprît sa couleur normale. Thymara ne passait pas une seconde sur la terre sans redouter que le fleuve n'enflât et ne la dévorât, et elle ne se sentait en sécurité que dans les arbres robustes, à l'abri des caprices du fleuve et des marécages qui le bordaient. C'était une peur ridicule, infantile, mais commune à bien des habitants du désert des Pluies.

Tatou repoussa ces craintes d'un haussement d'épaules. Il parcourut du regard les rameaux feuillus qui cachaient Thymara aux yeux de ses voisins et lui dissimulaient le ciel et le sol. « Je ne t'ai jamais trouvée pauvre, dit-il à mi-voix ; j'ai toujours pensé que tu avais de la chance de vivre aussi haut.

— Pour moi, ce n'est pas trop grave, mais ma mère a plus de mal. Elle avait l'habitude d'une vie plus légère, avec des fêtes, de belles robes, des jolies choses. En revanche, j'ai d'autres regrets quand je pense à notre existence d'alors ; ça tient peut-être à l'âge que j'avais, mais, en bas, j'avais beaucoup plus d'amis, et, entre petits, nous ne faisons pas attention aux griffes ou aux ongles des uns et des autres. Nous jouions sur les paliers entre niveaux. Mon père payait mon éducation ; il m'achetait des livres, alors que la plupart des autres parents payaient à la semaine pour les emprunter. On trouvait qu'il me gâtait, et ma mère s'exaspérait de le voir jeter l'argent par les fenêtres. Nous voyagions aussi ; une fois, je me rappelle, nous sommes descendus tout en bas voir une pièce que donnaient des comédiens de Jamaillia. Je n'y ai rien compris, mais les costumes étaient magnifiques. Un jour, nous sommes allés voir un grand spectacle, avec

de la musique, une pièce de théâtre, des jongleurs et des chanteurs ! J'ai adoré ça. On avait suspendu la scène entre plusieurs arbres, avec des cordes et des filets pour relier les sièges et la plate-forme qui la soutenait afin de consolider l'ensemble. C'est là que j'ai mesuré pour la première fois la taille de Trehaug. Les feuillages me cachaient la plus grande partie du sol, mais j'avais une vue imprenable sur le fleuve, et, au-dessus de ma tête, par une trouée dans la voûte, je voyais le ciel noir rempli d'étoiles ; mais les lumières de milliers de maisons brillaient aussi dans les arbres qui nous entouraient, et les passerelles éclairées par des lanternes m'évoquaient des colliers sertis de bijoux tendus de branche en branche. » Thymara ferma les yeux et leva le visage, perdue dans le souvenir de ce spectacle. « Et, une fois par mois, nous sortions en famille pour dîner aux *Épices de Grassara*, et nous mangions de la viande ; un pavé pour moi, un autre pour mon père et un troisième pour ma mère. » Elle secoua la tête. « Déjà, ma mère se montrait mécontente, mais je crois que c'est dans sa nature ; il lui en faut toujours plus.

— Ça me paraît tout à fait normal », dit Tatou. Thymara ouvrit les yeux et s'aperçut avec surprise qu'il s'était rapproché d'elle sans qu'elle eût rien senti. Il se déplaçait de plus en plus efficacement dans les branches ; mais, avant qu'elle eût le temps de le complimenter, il demanda : « Quand est-ce que tout a changé ?

— Lorsque mon père a commencé à passer plus de temps à essayer de faire pousser des plantes ; j'avais l'impression que, chaque année, nous devions nous installer plus haut dans les arbres, loin de tout. » Elle jeta un coup d'œil à son compagnon. À califourchon sur la branche, les pieds croisés, il paraissait bien accroché quoique un peu mal à l'aise. L'intensité de son regard la gêna : était-ce ses écailles qu'il observait ? Les minuscules écailles qui soulignaient ses lèvres, la crête naissante qui courait le long de sa mâchoire ? Elle détourna le visage et poursuivit : « Avant d'habiter dans les Cages à Grillons, nous vivions dans les Nids d'Oiseaux, le quartier le plus pauvre de Trehaug. Mais les Tatoués sont arrivés, puis d'autres immigrants, et nous avons dû encore déménager. »

Dans les Nids d'Oiseaux, les maisons en lattes de bois entressées de lianes se composaient de petites pièces, et il fallait emprunter des traverses aériennes étroites qui descendaient sur plusieurs niveaux avant de trouver des ponts et de larges allées sur les branches. « Nous habitons les Nids d'Oiseaux depuis quelques années à peine quand un raz-de-marée d'artistes et d'artisans s'y est installé, Tatoués pour beaucoup, étrangers au désert des Pluies, et qui cherchaient des loyers bas et un quartier où les voisins ne se plaindraient pas du bruit, des fêtes et d'un style de vie en dehors des normes. » Thymara sourit : elle adorait habiter dans les Nias

d'Oiseaux, autant que sa mère détestait ce voisinage. Les artistes exposaient leurs créations sur toutes les branches, et le quartier le plus pauvre de la ville était riche de beauté ; des carillons éoliens tintinnabulaient à tous les carrefours, les garde-corps le long des voies se couvraient de tapisseries de fils et de perles de couleur, et des visages peints ornaient l'écorce rugueuse des branches d'où pendaient les fragiles demeures. Même celle de ses parents s'éclairait de teintes vives, car son père devait souvent accepter des échanges en nature contre ses maigres récoltes. Longtemps avant que Diana n'eût acquis sa réputation de tisseuse, Thymara portait un chandail et une écharpe nés sous ses doigts agiles ; quant au coffre sculpté où elle rangeait ses vêtements, c'était l'œuvre de Rafles en personne. Elle aimait ces objets, non parce qu'ils avaient de la valeur, mais à cause de leur audace et de leur nouveauté, et c'est seulement bien plus tard que sa mère avait pu les vendre pour un prix qui avait laissé ses parents pantois, mais n'avait pas consolé la petite fille de leur perte.

Comme cela se produit toujours, du moins selon son père, les clients fortunés des artistes commencèrent à fréquenter les Nids ; non contents d'acheter la production de leurs protégés, ils s'emparèrent aussi peu à peu de leur style de vie, et bientôt les fils et les filles des familles les plus riches du désert des Pluies vécurent parmi eux, se conduisant comme s'ils étaient eux-mêmes artistes mais sans rien créer, sinon du bruit, des allées et venues incessantes et une réputation de dérèglement pour les Nids. Leurs parents avaient les moyens de payer des loyers bien supérieurs à ce que pouvaient se permettre ceux de Thymara. Les riches propriétaires de maisons secondaires dans le quartier exigeaient des passerelles plus sûres et des voies sur branches plus larges, et payaient des impôts en conséquence. Des boutiques et des cafés s'installaient dans les arbres voisins, et les artistes établis se réjouissaient de leur richesse et de leur renom récents. « Mais les loyers trop élevés nous ont chassés ; nous ne pouvions plus payer les impôts ni nous offrir le restaurant. Nous avons dû vendre toutes les œuvres que mon père avait reçues en paiement, réunir tout l'argent qui nous restait et déménager encore une fois. » Elle tendit le cou. Quelques lampes à l'éclat jaune brillaient dans les minuscules logements au-dessus d'elle. « À la prochaine expulsion, nous finirons sans doute dans les Cimes. Il y a de la lumière toute la journée, mais il paraît que les maisons dansent dans le vent quasiment tout le temps.

— Ça ne me plairait pas, je crois, fit Tatou.

— Non, sûrement ; mais j'aime bien vivre dans les Cages à Grillons. On ne manque jamais de pluie, si bien qu'on n'est pas obligé d'aller chercher de l'eau ni d'en acheter aux porteurs. Ma mère nous a fabriqué une baignoire suspendue qu'elle a tissée elle-même lors de

notre installation, et c'est adorable, en été, quand l'eau est naturellement tiède ; de la mousse pousse sur les bords, et on reçoit la visite de petites grenouilles, de papillons et de lézards ; et puis il n'y a pas besoin de grimper bien haut pour trouver des fleurs qui cherchent le soleil. Quand je peux en cueillir, ma mère descend les vendre aux marchés où on ne trouve pour ainsi dire jamais de fleurs des Cimes. »

Comme si elle avait entendu qu'on parlait d'elle, sa mère brisa la paix du soir d'une voix sèche et furieuse : « Thymara ! Rentre à la maison. Tout de suite ! »

La jeune fille se releva d'un mouvement souple. Elle avait perçu dans le ton de sa mère une note qui, plus que l'irritation, exprimait la peur ou le danger, et l'inquiétait.

« Un instant, dit Tatou en s'efforçant de se décrocher de sa branche.

— Thymara !

— Je dois y aller ! », s'exclama-t-elle, et elle s'élança vers lui. Elle entendit le hoquet d'effroi qui lui échappa quand elle prit appui sur ses épaules pour sauter avec légèreté au-dessus de lui, retomber sur la branche oscillante et courir jusqu'au tronc. Une réflexion de son père lui revint à l'esprit : *Tu es faite pour la voûte, Thymara ; n'en aie jamais honte !* Pourtant, elle s'étonnait de l'étrange fierté qui l'avait saisie en voyant Tatou sidéré devant son agilité. Elle avait senti la tiédeur de ses épaules sous ses paumes.

« Je peux te voir demain ? lui cria-t-il.

— Sans doute ! répondit-elle. Quand j'aurai fini mes corvées. »

Elle dévala le tronc en se désintéressant de la main courante et des entailles dans le bois pour se servir de ses griffes et descendre rapidement. Quand elle parvint aux deux branches qui supportaient sa maison, elle les parcourut au pas de course puis se balança pour se glisser par la fenêtre de sa chambre. Elle atterrit sur le grand coussin bourré de feuilles qui lui servait de lit et qui occupait tout le plancher, et elle se rendit aussitôt dans la pièce principale. « Je suis rentrée », dit-elle, le souffle court.

Sa mère l'attendait, assise en tailleur au milieu du plancher. « À quoi joues-tu ? demanda-t-elle d'un ton furieux. Tu cherches à te venger, maintenant que ton père m'a quasiment interdit de parler de l'offre qu'on m'a faite ? Tu veux humilier toute ta famille ? Que va-t-on penser de nous ? Que va-t-on penser de moi ? Tu seras contente quand on nous aura chassés de Trehaug ? Ça ne te suffit pas qu'à cause de toi nous soyons obligés de vivre loin de tout ? C'est pour ça que tu crois nécessaire de nous humilier complètement ? »

Il existe une fleur des Cimes qu'on appelle corolle-archer ; elle est ravissante et dégage un parfum merveilleux, mais, quand on touche sa tige, elle décoche sur l'assaillant une salve de minuscules

épine. Les questions de sa mère lui cuisaient comme une grêle de piqûres qui ne lui laissait pas le temps de réagir ; quand son accusatrice s'interrompt, elle haletait, les joues rouges.

« Je n'ai rien fait de mal ! Je n'ai rien fait pour jeter l'opprobre sur moi ni sur notre famille ! » Thymara était tellement choquée qu'elle avait du mal à s'exprimer.

Mais, à ces paroles, l'indignation de sa mère redoubla, et ses yeux parurent s'exorber. « Quoi ? Tu as le front de me mentir ? Dévergondée ! Dévergondée ! Je t'ai vue, Thymara ! Tout le monde t'a vue, assise là-haut, à faire ta chatte avec cet homme ! Tu sais bien que tu n'en as pas le droit ! Comment as-tu pu accepter sa visite ? Comment peux-tu l'autoriser à te fréquenter sans chaperon ? »

Thymara se creusait la cervelle pour comprendre ce que disait sa mère. Enfin, elle demanda : « Tatou ? Tu parles de Tatou ? Mais il travaille parfois pour papa au marché ! Tu l'as déjà vu, tu le connais !

— En effet ! Tatoué sur la figure comme un criminel, et chacun sait que sa mère était une voleuse et une homicide ! Non seulement tu acceptes la visite d'un homme, mais il faut que tu choisisses au plus bas de l'échelle pour folâtrer !

— Maman ! Je... C'est seulement le garçon qui donne parfois un coup de main à papa au marché ! Un ami, c'est tout. Je sais bien que je ne pourrai jamais... que personne ne me fera la cour ; d'ailleurs, qui en aurait envie ? Ce que tu dis est injuste et ridicule ; regarde-moi : crois-tu vraiment que Tatou viendrait me courtiser ?

— Et pourquoi pas ? Qui d'autre voudrait de lui ? Et puis, il se dit sûrement que, comme tu n'auras pas de meilleure offre, tu accepteras de prendre ton plaisir avec n'importe qui ! Imagines-tu la réaction des voisins si tu tombais enceinte ? Sais-tu ce que le Conseil décréterait pour toute notre famille ? Ah, j'ai voulu mettre ton père en garde dès le début, le prévenir que ça finirait ainsi, mais il ne m'écoute jamais. Qu'en sortira-t-il, lui ai-je demandé, quelle existence aura-t-elle ? Et il a répondu : « Ne t'inquiète pas, je m'occuperai d'elle, elle ne deviendra jamais un fardeau, je l'empêcherai de nous faire honte. » Où est-il maintenant ? Il refuse l'offre que j'ai reçue pour toi sans même attendre de savoir en quoi elle consiste, et il s'en va en me laissant seule pour m'occuper de toi, pendant que tu vas te pavaner dans les frondaisons !

— Maman, je n'ai rien fait de mal ; rien. Nous avons bavardé, c'est tout ; Tatou ne me faisait pas la cour : nous parlions, et, comme tu l'as dit toi-même, nous ne nous cachions pas. Tatou ne me courtisait pas : il ne me voit pas ainsi ; personne ne me verra jamais ainsi. » Thymara s'exprimait à voix basse, d'un ton maîtrisé, mais, sur ces derniers mots, sa gorge se noua et ne laissa passer qu'un chuchotement aigu. Des larmes, rares pour elle et douloureusement

acides, perlèrent au coin de ses yeux et piquèrent le bord écaillé de ses paupières ; elle les essuya d'un geste rageur. Tout à coup, elle ne supporta plus la proximité de la femme qui lui avait donné le jour et la haïssait depuis. « Je vais m'asseoir dehors – seule.

— Reste là où je peux te voir », répliqua sèchement sa mère.

Thymara ne daigna pas lui répondre.

Mais elle ne brava pas non plus sa volonté. Elle escalada la branche principale qui supportait leur maison et se dirigea vers son extrémité ; cela satisferait sa mère, elle le savait : la branche ne menait nulle part, et, si elle voulait vraiment s'assurer que sa fille demeurerait seule, il lui suffisait d'un coup d'œil par la fenêtre. Thymara s'avança plus loin que d'habitude dans le feuillage puis s'assit, les deux jambes du même côté, et les balançait tout en regardant le vide et en se mettant au défi de sauter. Si elle accommodait d'une certaine façon, elle voyait nettement les lumières vives qui étincelaient à ses pieds ; chacune correspondait à une fenêtre, certaines aussi brillantes que des lanternes, d'autres semblables à des étoiles lointaines dans les profondeurs de la forêt.

Si elle accommodait autrement, elle voyait les barres et les rayures d'obscurité qui s'entrecroisaient dans les arbres. Un corps en chute libre ne tomberait pas tout droit au sol : Thymara heurterait des branches, rebondirait, et, malgré sa résolution, s'accrocherait, même brièvement, à tous les rameaux qu'elle rencontrerait dans sa descente ; elle ne pouvait espérer une chute rapide suivie d'une mort instantanée.

Elle le savait depuis un jour de sa onzième année. C'était curieux : elle ne se rappelait cette journée que par bribes. Tout avait commencé par une rencontre au marché-de-troncs ; selon ses souvenirs, c'était la dernière fois qu'elle avait apporté à sa mère des fleurs des Cimes à vendre et qu'elle l'y avait accompagnée. On réalisait les meilleures ventes sur ces marchés : près des troncs, les plates-formes étaient larges et formaient souvent l'intersection des ponts suspendus qui menaient aux arbres voisins ; on y circulait beaucoup, et, naturellement, plus on descendait, plus on trouvait de passants fortunés. Elle avait cueilli des fleurs violet foncé et rose vif, aussi grosses que sa tête, qui dégageaient un parfum enivrant ; elles avaient des pétales charnus et cireux surmontés par des étamines et des sépales jaune vif ; elles allaient chercher un bon prix, et, à deux reprises, sa mère avait souri à Thymara en empochant les pièces d'argent.

Accroupie près de la natte qui servait d'étal à sa mère, elle avait remarqué devant elle deux pieds chaussés de mules, en dessous d'une robe bleue de Marchand, qui n'avaient pas bougé depuis un certain temps. Elle avait levé les yeux et vu le visage d'un vieillard ; il l'avait

regardée d'un air renfrogné et avait reculé d'un pas, mais c'est à sa mère qu'il avait adressé ses reproches brutaux : « Pourquoi avoir gardé cette fille ? Regardez-la, regardez ses ongles, ses oreilles : elle n'aura jamais d'enfants ! Vous auriez dû la laisser mourir et en faire une autre. Elle mange aujourd'hui mais n'offre aucun espoir pour demain. C'est une vie inutile, un fardeau pour la communauté.

— Son père a voulu qu'elle vive, et son avis l'a emporté », avait répondu sa mère, laconique, les yeux baissés, honteuse devant l'accusation. Par hasard, elle avait croisé le regard de Thymara qui l'observait, blessée qu'elle la défendît si mal, et peut-être son expression tira-t-elle une goutte de compassion du cœur flétri de sa mère. « Elle travaille dur, dit-elle au vieillard ; parfois, elle accompagne son père à la cueillette, et elle rapporte une récolte presque aussi abondante que lui.

— Dans ce cas, elle devrait y aller tous les jours, avait-il répliqué avec sévérité, afin de remplacer ce qu'elle consomme. Tout est cher dans le désert des Pluies, l'auriez-vous oublié ?

— Et la vie d'un enfant plus que tout », avait dit son père qui arrivait dans le dos du vieil homme. Il venait rejoindre les siens à la fin de leur journée de travail ; il descendait de la voûte, les vêtements tachés par l'écorce et les feuilles des arbres. Thymara était beaucoup trop grande pour qu'il la portât encore, pourtant il l'avait soulevée dans ses bras et avait quitté le marché à grands pas. Le panier à son épaule était à moitié plein. Son épouse avait précipitamment roulé sa natte avec les invendus à l'intérieur et elle avait couru sur la passerelle pour les rattraper.

« Vieux crétin bien-pensant ! grondait son père. J'aimerais bien savoir ce qu'il fait, lui, pour mériter ce qu'il mange ! Comment as-tu pu le laisser parler comme ça de Thymara ?

— C'était un Marchand, Jerup. » Sa mère jeta un regard presque apeuré derrière elle. « Je ne pouvais pas l'insulter, lui ou sa famille.

— Oh ! Un *Marchand* ! » La voix de son père vibrait d'une révérence feinte et cinglante. « Un homme né dans les sommets, la fortune et les privilèges. Il a gagné sa place comme n'importe quel fils aîné : en ayant l'intelligence d'être le premier à grandir dans le ventre de la femme qu'il fallait. C'est bien ça ? »

Sa mère, le souffle court, s'efforçait de suivre son allure. Son mari n'était pas un gaillard imposant, mais il était sec et vigoureux comme la plupart des cueilleurs. Malgré le poids de sa fille, il franchissait les ponts d'un pas vif et gravissait avec aisance les escaliers qui montaient en spirale le long des troncs ; son épouse qui ne portait que son sac de marché avait peine à suivre son pas rageur.

« Il a vu ses griffes, Jerup, noires et incurvées comme celles d'un crapaud. Elle n'a que onze ans, et elle a déjà les écailles d'une femme

de trente ans. Il a vu ses orteils palmés ; il a compris qu'elle était anormale de naissance, et il s'est offusqué de ce que tu l'aies... gardée. Il n'est pas le seul, Jerup ; il se trouve simplement qu'il avait l'âge et la morgue nécessaires pour dire tout haut la vérité.

— La morgue, en effet », avait répété son mari d'un ton brusque avant d'accélérer à nouveau en laissant sa femme derrière lui.

En cette longue soirée d'alors, Thymara avait fini la journée seule sous l'étroite véranda de la maison à triturer les barbillons naissants qui bordaient sa mâchoire. De temps en temps, elle agitait ses orteils palmés en observant les grosses griffes noires qui les prolongeaient. Dans la maison, le silence régnait, ce silence qui exprimait le mieux la colère de sa mère ; son père l'avait fui pour vendre les fruits de sa récolte. On peut répondre à des mots, mais le mutisme de sa mère interdisait toute discussion et laissait toute la place aux propos du vieil homme pour se répéter dans sa tête.

Autour d'elle, la voûte de la forêt bruissait de vie. Des feuilles s'agitaient dans le vent, des insectes iridescents rampaient sur l'écorce ou voletaient de brindilles en rameaux ; les lézards aux teintes délicates et les grenouilles à l'éclat de pierres précieuses se baignaient, allaient de-ci de-là ou demeuraient immobiles, palpitant de vie. Toute la beauté de sa forêt natale se déployait autour d'elle. Par-delà ses orteils, Thymara plongeait le regard au loin, dans la pénombre du marécage qui tapissait le pied de son monde. Elle ne distinguait pas le sol. Dans les branches plus grosses en contrebas, les logements solides des riches s'agglutinaient et lançaient l'éclat jaune de leurs fenêtres dans la nuit ; eux aussi participaient à leur façon à la beauté vivante de la ville.

Elle avait tenté de s'imaginer habitant ailleurs, dans une cité où l'on construisait les maisons par terre et où le soleil brûlant arrivait jusqu'à elles, une cité où le sol était dur et sec, où les gens cultivaient des champs et se servaient de chevaux pour se déplacer au lieu de radeaux ou de barques. Terrilville, peut-être, où de gros animaux tiraient des carrioles, et où une dame ne songerait jamais à escalader un arbre, encore moins à y passer la plus grande partie de sa vie. En songeant à cette ville fabuleuse qui pourrait l'accueillir, Thymara eut un sourire, mais de courte durée : les habitants du désert des Pluies s'y rendaient rarement ; même ceux qui ne portaient pas les stigmates de leurs origines de façon trop marquée savaient que leur apparence susciterait la curiosité. Il faudrait que Thymara s'y déplaçât couverte d'un manteau et le visage toujours masqué, et néanmoins les gens la regarderaient en se demandant à quoi elle ressemblait sous son voile. Non, une telle existence ne faisait pas rêver. Malgré la puissance de son imagination, Thymara ne parvenait pas à se voir des traits et un physique attirants, ni même seulement ordinaires. Un soupir lui avait

échappé.

Et puis elle s'était trop penchée, du moins en avait-elle eu l'impression ; le souvenir de cet instant lui restait comme celui d'une étrange extase. Elle avait ouvert les bras au vent qui la balayait et avait eu presque le sentiment de voler ; mais à cet instant la première branche l'avait giflée durement, puis une autre, plus grosse, l'avait frappée au ventre. Elle s'était enroulée sur la douleur, suffoquée, mais s'était retournée dans l'espoir vain de se rattraper à une prise et avait continué à tomber jusqu'à la branche suivante qui l'avait heurtée au niveau des reins. Elle eût crié si elle avait eu de l'air dans les poumons ; la branche avait plié puis s'était redressée brutalement, la projetant en l'air.

Ce fut l'instinct qui la sauva : comme elle traversait des frondaisons, elle s'y agrippa des mains et des pieds, et elles fléchirent sous son poids, ce qui lui laissa le temps d'assurer sa prise. Elle demeura accrochée aux rameaux, hébétée mais vivante, secouée de hoquets de terreur puis de halètements et finalement de sanglots incoercibles. La peur lui interdisait de chercher un meilleur appui, d'ouvrir les yeux pour quérir de l'aide ou la bouche pour appeler au secours.

Au bout d'une éternité, son père l'avait découverte. Encordé, il était descendu jusqu'à elle, l'avait fixée à lui grâce à des liens puis avait laborieusement tranché les petites branches qu'elle refusait de lâcher. Même après qu'elles n'étaient plus rattachées à rien, elle avait continué à se raccrocher à ces brindilles jusqu'à ce qu'elle s'endormît le soir.

À l'aube, son père l'avait réveillée pour l'emmener dans sa cueillette quotidienne, et il ne l'avait pas quittée ce jour-là ni les jours suivants. À présent qu'elle y pensait, une question glaçante se posait à elle : agissait-il ainsi parce qu'il croyait qu'elle avait tenté de se suicider ou bien parce qu'il soupçonnait sa mère de l'avoir poussée ?

Sa mère l'avait-elle poussée ?

Elle s'efforça de se rappeler les instants qui avaient précédé sa chute. Avait-elle senti un contact dans le dos qui l'avait précipitée ? Ou bien seul son désespoir l'avait-il jetée dans le vide ? Elle l'ignorait. Elle battit des paupières et cessa de pourchasser la vérité. Elle n'avait pas d'importance ; c'était un événement qu'elle avait vécu des années plus tôt. Inutile de s'y raccrocher.

Elle sentit sa branche fléchir légèrement et perçut une odeur de tabac à pipe : son père venait la rejoindre. Sans se retourner, elle demanda : « En a-t-elle dit davantage sur cette offre d'emploi ?

— Non, mais je suis descendu plus bas, et Gedder et Sindi ont voulu savoir quelle décision tu avais prise ; je me doutais que ta mère se vanterait de cette proposition auprès de Sindi avant même de nous

annoncer la nouvelle. Cette offre ne vaut rien, Thymara ; elle ne te convient pas, et j'en veux à ta mère d'avoir osé vouloir te la proposer. Ce travail n'est pas seulement sale et difficile ; il est dangereux au point que ceux qui s'y aventurent risquent de ne pas en revenir. » La mine sombre, son père parlait de plus en plus vite à mesure que sa colère croissait. « Tu en as sûrement entendu parler : le Conseil du désert des Pluies est las de dépenser son argent à nourrir les dragons. Tintaglia a cessé de tenir sa part du marché il y a longtemps, et pourtant nous continuons à payer des impôts pour embaucher des chasseurs, ou, pire, pour importer des moutons et des bœufs afin d'assurer leur survie ; et nous ne sommes pas près d'en voir la fin, en plus, car tout le monde connaît les légendes sur la longévité des dragons, et, manifestement, ceux-ci ne pourront jamais subvenir eux-mêmes à leurs besoins. Quand Selden des Marchands Khuprus et Vestrit était là, il apaisait le Conseil en lui promettant que Tintaglia et son nouveau compagnon finiraient par arriver et résoudre le problème, et il le menaçait en disant que, s'il négligeait les dragonneaux ou faisait preuve de cruauté avec eux, Tintaglia s'en montrerait certainement contrariée. Mais Selden a été appelé à Terrilville ; certes, les Anciens, Reyn et Malta Khuprus, ont défendu les dragons, mais ils ne sont pas aussi persuasifs que le jeune Selden. La cité tout entière en a assez de vivre à proximité d'une horde de dragons affamés, ce qui se comprend. »

« Mais, pour la première fois, le Conseil a entendu des propositions pour régler la situation. Il s'agissait d'une séance à huis clos, mais même la porte la mieux fermée ne peut empêcher les rumeurs de s'échapper. Un membre du Conseil a déclaré, furieux, que les dragonneaux n'ont pas d'avenir et qu'il serait miséricordieux de mettre un terme à leurs souffrances ; à peine le Marchand Polsk s'était-il tu que Lorek s'est dressé pour dénoncer ses propos et affirmer qu'il espérait seulement récupérer les carcasses afin de les vendre. On prétend que le duc de Chalcède offre une somme énorme pour un dragon entier, vivant ou en saumure, c'est tout un pour lui, et des prix moindres pour n'importe quel morceau. Il est de notoriété publique que les affaires de Polsk ont souffert ces derniers temps et qu'une proposition de ce genre pourrait bien l'intéresser ; la rumeur évoque déjà un dragon qui se serait écarté de la horde et qu'on aurait massacré pour en prélever des trophées ; la seule certitude, c'est que l'un d'eux a disparu une nuit. Un membre du Conseil accuse des espions chalcédiens, d'autres soupçonnent des compatriotes à nous, mais la plupart pensent que la pitoyable créature se serait trop écartée de ses semblables et aurait péri. Polsk a donc répété que les dragonneaux avaient l'air en si mauvaise santé que la compassion commandait de les achever. »

« Le Marchand Lorek lui a demandé alors s'il ne craignait pas que Tintaglia ne fasse preuve de la même « compassion » à l'égard de Trehaug. Du coup, un autre conseiller a signalé que nous avions reçu des offres de nobles fortunés et même de certaines villes qui souhaitaient acquérir des dragons ; cette solution était assurément plus intelligente, selon lui, que celle qui consistait à abattre des créatures d'une si grande valeur, et il fallait la privilégier. Il proposait d'envoyer aux acheteurs potentiels des brochures mettant en avant les couleurs et les sexes disponibles, et de récompenser les meilleurs enchérisseurs en leur permettant de choisir leurs dragons. »

« Dujia, la spécialiste du Conseil sur les questions concernant les Tatoués, s'y est opposée avec colère. Elle fait partie de ceux qui comprennent le langage des dragons, et elle a affirmé hautement qu'on ne peut pas vendre à l'encan des créatures douées de pensée et de parole. Quelques-uns des Marchands qui contestent l'idée que les dragons sont autre chose que des animaux ont rétorqué qu'elle prenait l'affaire trop à cœur, qu'on ne peut pas considérer comme égales aux humains des créatures qui ne peuvent communiquer qu'avec certains individus à l'exclusion des autres. À partir de là, naturellement, la discussion a dégénéré : certains ont demandé si cela voulait dire que les étrangers n'étaient pas complètement humains, sur quoi quelqu'un s'est exclamé que ça correspondait tout à fait aux Chalcédiens. Il paraît que cette interjection a apaisé les tensions, et dès lors les conseillers se sont mis à discuter les différentes solutions au problème des dragons. »

Thymara était suspendue à ses lèvres ; son père discutait rarement avec elle de la politique du désert des Pluies. Elle avait bien entendu de vagues rumeurs sur les problèmes que posaient les dragons, mais elle n'avait guère prêté attention aux détails jusqu'à présent. « Pourquoi ne pas faire comme s'ils n'existaient pas ? S'ils meurent peu à peu, la question se réglera d'elle-même bientôt.

— Mais pas assez vite, hélas. Ceux qui survivent sont résistants, et, d'après certains, ils deviennent chaque jour plus violents et plus imprévisibles.

— On ne peut pas le leur reprocher », murmura Thymara. Elle se rappela l'avenir brillant que les dragons nouvellement éclos paraissaient promettre, et secoua la tête, attristée par ce qu'ils étaient devenus.

« Qu'on le leur reproche ou non, la situation ne peut pas durer. Les ouvriers des fouilles de Cassaric refusent de travailler tant que ces créatures restent en liberté : elles sont dangereuses et elles n'ont aucun respect pour les humains. Il y a eu des problèmes avec des dragons qui suivaient les ouvriers dans les excavations, défonçaient les murages et arrachaient les étais ; l'un d'eux a même pris en chasse un manoeuvre ;

certains disent qu'il voulait le dévorer, d'autres que l'homme l'avait provoqué, d'autres encore qu'il en avait après les vivres que portait l'ouvrier, mais tout cela revient au même : les dragons représentent à la fois une gêne et un risque pour ceux qui se sont installés à Cassaric pour y pratiquer des fouilles. Il y a eu aussi des incidents avec les morts ; dernièrement, lors d'une cérémonie de funérailles, des gens ont remis la dépouille emmaillotée de leur grand-mère au fleuve, et, comme ils jetaient les couronnes et les fleurs à sa suite, un dragon bleu s'est avancé dans l'eau, a saisi le cadavre et l'a emporté dans la forêt. Les gens l'ont poursuivi mais n'ont pas réussi à le rattraper. Aucun dragon n'accepte de reconnaître ce qui s'est passé, mais la famille a la quasi-certitude que l'un d'eux a dévoré la grand-mère ; et, naturellement, il y a une inquiétude sous-jacente : s'ils commencent à se rassasier avec nos morts, ils pourraient bien s'en prendre aux vivants sous peu. »

Thymara garda un moment le silence, hébétée, puis murmura enfin : « Ce n'est pas ainsi que je les voyais ; quelle déception de s'apercevoir que ce ne sont que des animaux ! »

Son père secoua la tête. « Pires que les bêtes les plus viles, ma chérie, si ce qu'on dit est vrai. Les dragons parlent et réfléchissent, et rien n'excuse qu'ils s'abaissent à ce point – à moins qu'ils n'aient perdu la raison, ou qu'ils ne soient simples d'esprit. »

À contrecœur, Thymara se rappela leur éclosion. « Ils n'avaient pas l'air en bonne santé à leur sortie des cocons ; peut-être sont-ils aussi mal formés mentalement que physiquement.

— Peut-être. » Son père soupira. « La réalité n'est souvent pas tendre pour les légendes. À moins que, dans le passé, les dragons n'aient été de nobles et intelligentes créatures ; ou encore que, devant les images laissées par les Anciens, nous n'ayons voulu les imaginer différents de ce qu'ils étaient. Quoi qu'il en soit, je dois en convenir : je suis aussi déçu que toi de découvrir en eux des bêtes aussi méprisables. »

Après un temps de silence, elle demanda : « Mais quel est le rapport avec moi ?

— Eh bien, Gedder et Sindi n'en ont eu que les grandes lignes, mais, après de longues discussions, le Conseil a pris la décision la plus évidente : déplacer les dragons de Cassaric. Selden l'Ancien a parlé d'un site, loin en amont, où le gibier abondait, et où les dragons et les Anciens vivaient jadis côte à côte, au milieu d'élégants palais et de grands jardins... Ma foi, on dirait la légende d'une ville qui a pu exister il y a très longtemps, à l'époque où Trehaug et Cassaric n'étaient pas encore ensevelies ; il y a plusieurs années, il avait proposé d'organiser une expédition pour la retrouver, mais personne n'y avait répondu. Qui peut affirmer que cette cité ne se trouve

enfouie aujourd'hui dans les marécages ? Toutefois, le Conseil a choisi de ne pas croire à son ensevelissement ; manifestement, les dragonneaux en ont de vagues souvenirs, et certains en parlent avec nostalgie. Selon des rumeurs, il s'agirait même de la capitale des Anciens, et elle abriterait toujours leurs trésors ; naturellement, cela soulève l'intérêt de beaucoup de gens. Le Conseil souhaite que les dragons aillent s'y installer, et ces derniers ont accepté, mais à condition que des humains les accompagnent pour les aider et leur rapporter de la nourriture durant le trajet. C'est pourquoi, dans sa grande sagesse, le Conseil a décidé de chercher des candidats dont la société puisse se dispenser ; c'est la fameuse offre que ta mère a reçue pour toi : t'occuper des dragons et les conduire en amont du fleuve jusqu'à une ville qui n'existe peut-être plus, et qu'en tout cas personne n'a jamais vue. » Il eut un grognement écœuré. « C'est une entreprise ingrate, dangereuse et vaine ; tout le monde sait que, sur des lieues en amont et en aval, il n'y a sous les arbres que marais, fondrières et bourbiers à l'infini. S'il s'y trouvait une grande ville, nos éclaireurs l'auraient découverte depuis belle lurette. J'ignore ce qui nous attire le plus : les trésors nébuleux qui excitent notre cupidité, ou l'espoir de nous débarrasser des dragons sous prétexte de leur fournir un refuge. »

L'indignation de son père n'avait cessé de croître à mesure qu'il parlait, et, comme toujours lorsque l'agitation le prenait, il avait tant tiré sur sa pipe que Thymara baignait dans un nuage de fumée odorante. Quand il se tut, elle se tourna vers lui ; dans l'obscurité, il avait les yeux légèrement luminescents, alors que les siens, elle le savait, émettaient une forte lueur bleutée, autre stigmate de son anormalité. Plongeant son regard dans le sien, elle murmura : « Je crois que j'aimerais essayer, papa.

— Ne dis pas de bêtises, Thymara ! Cette ville n'existe sans doute même pas. Quant à entreprendre un voyage périlleux dans une région jamais cartographiée, en compagnie de dragons affamés, de chasseurs à gages et de chercheurs de trésors, ma foi, je ne vois pas comment ça pourrait se terminer dans de bonnes conditions. Pourquoi voudrais-tu tenter pareille aventure ? À cause des propos de ta mère ? Parce que, quoi qu'elle dise sur toi, je resterai toujours... »

Elle interrompit la grêle de mots qui se préparait. « Je sais, papa. » Tout en parlant, elle tourna la tête pour regarder les lumières de Trehaug à travers les frondaisons ; elle n'avait jamais connu d'autre monde ni d'autre foyer. « Je sais que je suis toujours la bienvenue chez toi, et aussi que tu m'aimes ; tu devais m'aimer déjà autrefois pour me sauver quand je n'avais que quelques heures. Mais je pense que maman a raison aussi : il est peut-être temps que je sorte vivre ma vie. Je ne suis pas aveugle, papa ; je sais que ça pourrait mal se terminer ; mais je sais aussi que j'ai la volonté de me battre. Si l'expédition me

paraît condamnée à échouer, je reviendrai et je reprendrai mon existence auprès de toi. Mais j'aurai au moins tenté une aventure dans ma vie. » Elle s'éclaircit la gorge et s'efforça de prendre un ton léger. « Et si l'expédition réussit, si nous trouvons enfin un refuge pour les dragons, ou, soyons fous, que nous découvriions cette cité de légende, songe au bénéfice pour nous, pour tous les habitants du désert des Pluies ! »

Après un long silence, son père dit enfin : « Tu n'as rien à prouver, Thymara ; je connais ta valeur et je ne l'ai jamais mise en doute. Tu n'as rien à prouver, ni à moi, ni à ta mère, ni à personne. »

Elle sourit et le regarda par-dessus son épaule. « À personne sauf à moi, peut-être, papa. » Elle prit une grande inspiration et poursuivit d'un ton décidé : « Je descends demain en bas des troncs à la salle du Conseil ; je compte accepter la proposition. »

Elle eut l'impression que son père mettait une éternité à réagir, et, quand il répondit enfin, ce fut d'une voix plus grave que d'habitude, avec un sourire contraint. « Alors je t'accompagnerai pour te dire au revoir, ma chérie. »

Vingtième jour de la Lune de l'Espoir

Sixième année de l'Alliance Indépendante des Marchands

De Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug, à Ereik, Gardien des Oiseaux, Terrilville

Dans l'étui cacheté, un message du Marchand Mojoin pour le Marchand Pelz. Confidentiel ; à délivrer avec tous les cachets intacts.

Ereik,

Je note avec soulagement que les pigeons royaux de Jamaillia dont vous nous avez envoyé deux cages par bateau sur la Dune d'Or sont bien arrivés et s'acclimatent sans mal à leur nouveau nichoir. Les adultes ont une taille impressionnante, et j'espère que leur résistance et leur capacité de transport correspondront à leur envergure. Merci de nous faire profiter de cet afflux de nouveaux reproducteurs ; je souhaite que Reyall continue à répondre à vos attentes et à faire la fierté de ses parents. Son père passera bientôt lui rendre visite pour faire la connaissance de la famille de sa fiancée et vérifier que cette union soit bien assortie ; je vous prie de ne pas l'en avertir : son père désire le voir au travail et ignorant de sa présence. Encore une fois, merci pour les royaux.

Detozi

Promesses et menaces

« Parce que je veux y aller. » Elle détachait chaque mot. « Parce que, il y a cinq ans, vous me l'aviez promis, le jour même, d'ailleurs, où vous m'avez remis ce parchemin. » Alise se pencha sur son immense bureau pour tapoter du doigt l'écrin en bois de rose fermé par une plaque en verre et garni de soie dans lequel elle exposait le manuscrit, à l'abri de tout contact. Elle évitait de le manipuler autant que possible ; même l'indispensable travail de transcription l'avait abîmé, et, quand elle devait le consulter, elle se référait à la copie scrupuleuse qu'elle avait faite du précieux document.

« Je rentre à peine de voyage, ma chère ; ne puis-je disposer de quelques jours pour y réfléchir ? En toute franchise, j'avoue que j'avais complètement oublié cette promesse. Le désert des Pluies ! » Il paraissait effaré.

Hest avait la voix un peu pâteuse. Il était revenu la veille de sa dernière expédition commerciale en Chalcède, mais, après plusieurs années de mariage, Alise avait appris que son retour à Terrilville un jour donné n'entraînait pas obligatoirement son retour le même jour dans la maison qu'ils partageaient. Comme il le lui répétait souvent, il y avait de nombreux détails à régler au quai des douanes, des marchands à contacter rapidement pour les informer des articles qu'il s'était procurés au cours de son voyage, et la vente de ces articles s'effectuait fréquemment quelques heures à peine après son arrivée au port. Ces transactions exigeaient le vin, le dîner fin et les conversations tardives qui permettaient d'aplanir les difficultés à Terrilville. Alise avait appris le retour de son époux lorsque des domestiques avaient déposé ses malles de voyage à la maison ; mais, après avoir déjeuné puis dîné seule, elle ne l'avait pas attendu pour se coucher. La veille, ils fêtaient leurs cinq ans de mariage ; elle s'était demandé s'il se rappelait ce jour avec autant de regret qu'elle, puis elle avait éclaté de rire à l'idée que Hest pût seulement songer à leur anniversaire. Ce soir-là, elle s'était mise au lit à une heure tardive, comme d'habitude, et, comme ils couchaient dans des chambres séparées sauf lorsqu'il décidait de lui rendre visite, elle ne l'entendit pas rentrer ; au petit déjeuner, les seuls indices de la présence du

maître de maison étaient un plat contenant ses saucisses à l'ail préférées sur la desserte et la théière qui tenait compagnie au café favori d'Alise sur le lourd plateau d'argent. De Hest lui-même, il n'y avait pas signe.

En milieu de matinée, son secrétaire, Sédrick, était passé la voir dans son bureau pour lui demander s'il restait des invitations importantes en attente et si des lettres urgentes étaient arrivées pendant l'absence de son maître. Il s'exprimait d'un ton cérémonieux que démentait son sourire, et, au bout d'un moment, son naturel et son charme avaient forcé Alise à lui rendre la pareille ; malgré l'agacement qu'elle éprouvait à l'encontre de Hest, elle ne pouvait pas s'en prendre à son secrétaire. La plupart des gens réagissaient de cette façon devant Sédrick ; bien que plus jeune que Hest, il avait quelques années de plus qu'Alise, mais elle ne pouvait s'empêcher de le voir comme un adolescent. Elle le connaissait depuis l'enfance, à l'époque où elle était amie avec sa sœur, Sophie ; il était leur aîné à toutes les deux, mais elles le traitaient comme leur petit frère, car Alise l'avait toujours considéré ainsi. Il y avait chez lui une délicatesse qu'elle n'avait jamais rencontrée chez aucun autre homme ; il était toujours prêt à s'interrompre dans son travail pour tendre une oreille attentive à ses questionnements d'adolescente. De la part d'un garçon plus âgé qu'elle, tant d'attention la flattait.

Maintenant qu'elle y songeait, elle conservait une tendresse particulière pour lui. Sa sollicitude et l'intérêt qu'il portait à sa conversation apaisaient souvent le mordant du quasi-mépris dans lequel Hest tenait son opinion. Outre ses manières, son apparence était toujours charmante, avec sa tignasse brune artistement décoiffée, ses yeux brillants où ne se lisaient jamais les effets de la soirée précédente où il avait accompagné son maître dans un salon de jeu ou une salle de spectacle appréciée du dernier associé de Hest. Sédrick était toujours prêt à réagir, toujours tiré à quatre épingles, mais avec une attitude désinvolte qui donnait une impression de facilité.

Alise avait cessé depuis longtemps de se demander pourquoi Hest gardait constamment Sédrick à ses côtés : en société, son secrétaire était un atout indéniable. De souche marchande lui-même, il se déplaçait avec aisance et finesse dans les hautes sphères de Terrilville quand Hest traitait avec ses associés commerciaux. Lorsque Hest lui avait offert sa position de secrétaire, la proposition avait suscité de nombreux commentaires, car on percevait cet emploi comme inférieur à son rang social, malgré l'indigence où était tombée sa famille. Mais, au cours des années écoulées depuis, on avait fini par constater qu'il occupait une fonction bien supérieure à celle d'humble serviteur ; il avait montré qu'il faisait un excellent secrétaire et un compagnon aimable et divertissant lors des longs voyages en mer que son maître

entreprenait chaque année. Il l'aidait et le conseillait en matière d'habillement et d'entretien ; quand les manières abruptes de Hest offusquaient un interlocuteur ou refroidissaient une relation d'affaires naissante, il employait sa délicatesse et son charme à rétablir la situation.

Et, quand Hest était à la maison, Alise appréciait beaucoup la présence affable de Sédric à table ; il se montrait très à l'aise lorsqu'ils recevaient pour un dîner, une partie de cartes ou un thé qui durait toute l'après-midi. Comme elle-même avait tendance à écouter plus qu'à parler, Sédric animait les repas par ses plaisanteries, ses réflexions ironiques sur les désastres qui avaient émaillé leur dernier voyage et les taquineries sans méchanceté dont il tourmentait Hest. Parfois, Alise avait le sentiment qu'elle connaissait son mari uniquement grâce à Sédric.

Mais le connaissait-elle vraiment ? Elle regarda Hest qui lui souriait d'un air absent, certain de pouvoir reporter la discussion qu'elle voulait engager ; elle savait que, s'il parvenait à la repousser assez longtemps, il devrait repartir en déplacement, et elle se retrouverait de nouveau seule chez elle. Prenant son courage à deux mains, elle dit : « Vous avez peut-être oublié votre promesse de me laisser un jour me rendre dans le désert des Pluies pour voir les dragons, mais pas moi.

— Cette chimère ne vous a donc pas passé ? » fit-il d'une voix douce.

Cette pique la fit tressaillir, et elle se demanda comme souvent s'il mesurait à quel point certains de ses propos pouvaient la cingler. « Passé ? » répéta-t-elle à mi-voix d'un ton glacial.

Il fit demi-tour et revint dans la pièce. Il y était entré, non pour lui parler, mais discrètement, pour prendre un livre dans la bibliothèque, avant de tenter de ressortir tout aussi subrepticement ; il savait se déplacer à pas de loup. Si Alise n'avait pas levé la tête par hasard, elle ne se fut jamais rendu compte de sa présence, et elle l'avait interpellé alors qu'il s'apprêtait à s'en aller. Il ferma la porte derrière lui, son livre à la main – un ouvrage onéreux dont elle nota la reliure à la mode. Il le tourna entre ses mains tout en réfléchissant à la question.

« Ma foi, ma chère, les temps ont changé, vous le savez. Les dragons étaient en vogue l'année de notre mariage, mais c'était il y a cinq ans ; Tintaglia venait d'arriver et Terrilville se relevait de ses cendres, pour ainsi dire. On ne parlait que de dragons, d'Anciens, de nouvelles cités au trésor et de notre indépendance vis-à-vis de Jamaillia – mélange enivrant, n'est-ce pas ? Toutes ces belles dames avec leur maquillage d'Ancien, tous ces tissus à motif d'écaille ! Rien d'étonnant à ce que votre imagination se soit enflammée ; vous entriez

dans l'âge adulte en une époque cruelle pour Terrilville, vous aviez besoin de vous évader, et quoi de mieux que ces contes sur les Anciens et les dragons ? Les Nouveaux Marchands et leur main-d'œuvre d'esclaves qui sapaient nos habitudes commerciales mettaient le négoce en pagaille, la fortune de votre famille souffrait, et enfin nous avions subi une guerre. Si Tintaglia n'avait pas fait son apparition pour se porter à notre secours, je crois que nous parlerions tous chalcédien à l'heure qu'il est ; puis elle nous a imposé ce marché selon lequel nous devons aider ses serpents à remonter le fleuve puis soigner les dragonneaux une fois éclos. Nous avons alors découvert que la réalité d'un dragon diffère sensiblement de tous les rêves que vous pouviez nourrir. »

Il poussa un petit grognement de dédain. Le livre sous le bras, il traversa la pièce jusqu'aux fenêtres et contempla le parc en contrebas. « Nous avons agi en imbéciles, murmura-t-il. Croire que nous pouvions négocier avec un dragon ! Elle nous a bien eus. Nous jouissons d'une paix avec Chalcède que nous n'avons jamais connue, le commerce reprend, Terrilville se refait une jeunesse, et Tintaglia s'est trouvé un compagnon et ne passe quasiment plus jamais nous voir ; la vie devrait être belle pour tout le monde ! Mais les habitants du désert des Pluies supportent toujours le poids de ses rejets abandonnés et les dépenses qu'ils occasionnent ; ils mangent sans arrêt, transforment la terre en boue à force de la piétiner, salissent tout, et gênent ceux qui veulent explorer les ruines ensevelies. Ce sont de pitoyables infirmes, incapables de subvenir à leurs besoins, et tous les Marchands doivent contribuer aux salaires des chasseurs engagés pour les nourrir, sans aucun retour pour nous ! Nul n'a songé à ajouter une clause de clôture à cet accord ; et, à ce qu'on dit, ça ne changera jamais. Ces tristes créatures ne sauront jamais se débrouiller seules, et qui sait combien de temps elles vivront ? Nous attendons depuis cinq ans qu'elles grandissent et deviennent indépendantes, mais en vain. Il serait plus clément de les abattre.

— Plus profitable aussi », fit Alise avec froideur. Le silence croissait en elle comme un lierre à pousse rapide, la recouvrait, l'enveloppait, et, un jour, les silences que Hest savait créer en elle risquaient de finir par l'étouffer. Rompre ce mutisme qui l'étranglait lui demanda un effort. « On sait le prix que le duc de Chalcède est prêt à mettre dans une seule écaille de dragon ; songez à ce qu'il paierait pour un cadavre complet ! » Quand elle lançait une remarque aiguë lors d'une des pauses de Hest, elle avait l'impression de planter un couteau dans du bois de fer : il ne s'enfonçait pas et ne laissait quasiment aucune trace.

Son époux se retourna vers elle, l'air surpris. « Vous aurais-je blessée, ma chère ? Je n'en avais pas l'intention ; j'avais oublié

l'attachement sentimental que vous portez à ces créatures. » Il lui adressa un sourire désarmant. « Je m'immerge peut-être trop dans mon métier en ce moment ; mais qu'attendre d'autre alors que je rentre à l'instant de voyage ? J'ai passé les deux derniers mois à parler affaires avec tout le monde, profit, contrats écrits serré et marchés bien négociés. J'en ai la tête pleine, hélas !

— Naturellement », dit-elle en baissant les yeux. *Naturellement*, se répéta-t-elle tandis que sa colère s'évanouissait ; elle n'avait pas disparu, elle avait seulement sombré dans le marais d'incertitude où s'engluait sa vie. Comment pouvait-elle entretenir sa colère quand, en un clin d'œil, il la contournait d'une façon qui donnait le sentiment que rien ne la justifiait ? Il était préoccupé, voilà tout ; il croulait sous le travail, les négociations commerciales, les contrats et les détails de ses obligations sociales. Il faisait tout cela pour eux deux, afin qu'elle pût vivre l'existence paisible, à l'écart de la société, qu'elle paraissait préférer ; elle ne pouvait exiger de lui qu'il s'accordât parfaitement au style de vie qu'elle avait choisi. Plus d'une fois, il lui avait fait remarquer qu'elle paraissait toujours prendre le plus mal possible ce qu'il disait lors de leurs désaccords, même les plus légers ; plus d'une fois, il avait exprimé son incompréhension devant la rancœur qu'elle manifestait parfois à l'égard de l'existence protégée qu'il lui offrait.

Une part d'elle-même, infantile, tapa du pied, les dents serrées. *Il a aussi évité ta question. Exige une réponse ! Non, dis-lui seulement que tu pars. Tu en as le droit ; vas-y, dis-lui.*

Hest commençait à se diriger discrètement vers la porte. Il s'arrêta près d'un humidificateur de tabac, l'ouvrit et se renfroga ; à l'évidence, les domestiques ne l'avaient pas rempli depuis son retour.

« Mon voyage dans le désert des Pluies est prêt. Je pars à la fin du mois. » Les mots avaient jailli sans prévenir, tous faux : elle n'avait rien prévu de précis. Elle n'avait fait que rêver.

Il se tourna vers elle, les sourcils levés. « Vraiment !

— Oui, répondit-elle avec assurance. La période est idéale pour se rendre dans le désert des Pluies, du moins me l'a-t-on dit.

— Seule ? » Il paraissait scandalisé, puis, un instant plus tard, agacé en poursuivant : « J'ai des engagements de mon côté, ma chère, que je ne saurais rompre. Je ne puis partir avec vous à la fin du mois.

— Je n'ai guère réfléchi à cet aspect des choses », avoua-t-elle. *Pas du tout, même.* « Mais je peux sûrement trouver quelqu'un de convenable pour m'accompagner. » Elle n'en avait aucune certitude ; jamais elle n'avait songé qu'elle pût avoir besoin d'un chaperon. Elle avait vaguement cru que le mariage la mettait à l'abri de cette nécessité. « Je ne vois pas pourquoi vous pourriez douter de ma fidélité, dit-elle. Nul ne me surveille durant les mois où vous vous absentez pour vos voyages ; pourquoi me faudrait-il un chaperon

pendant les miens ?

— Peut-être vaudrait-il mieux éviter les discussions concernant les « doutes » sur la « fidélité » des uns et des autres, répliqua-t-il d'un ton incisif ; ou peut-être devrions-nous en parler afin de présenter un front uni et convenable. Après tout, il ne faut pas grand-chose pour que quelqu'un réunisse des bribes de preuves et voie le mal là où il n'y a rien. »

Elle détourna le visage. Il ne manquait jamais une occasion de lui rappeler les accusations infondées qu'elle avait portées contre lui. Elle repoussa le cuisant souvenir de ce jour d'humiliation et chercha quelle femme respectable pourrait l'accompagner. « Je pourrais demander à Sophie, la sœur de Sédric, mais il paraît qu'elle attend un enfant et que sa santé est délicate ; elle ne se déplace plus chez personne et ne peut évidemment voyager.

— Ah ! Je constate qu'elle a un époux plus fortuné que moi à cet égard. Comment est votre santé à vous, Alise ?

— Excellente », répondit-elle d'un ton appuyé.

Il secoua la tête, déçu, puis s'éclaircit la gorge et demanda avec un sourire forcé : « Je dois donc comprendre que nos derniers efforts n'ont rien donné ?

— Je ne suis pas enceinte, dit-elle brutalement. Je vous assure que vous seriez le premier à le savoir. » Elle se tut avant de lui demander comment il pouvait imaginer qu'elle fut grosse : il était absent depuis trois mois, et, au cours des deux mois qui avaient précédé son départ, il ne lui avait rendu visite que deux fois la nuit. La rareté et la brièveté de ses passages nocturnes procuraient plus de soulagement que de déception à la jeune femme ; il passait dans sa chambre avec la régularité d'un homme qui exécute une tâche prévue sur son emploi du temps, et avec autant d'enthousiasme. Elle se demandait parfois s'il tenait le compte de ses essais dans un journal ; elle le voyait d'ici notant sur son agenda : *Tenté imprégnation ; résultat encore incertain*. Avec un sentiment d'humiliation, elle se rappelait l'amour aussi bref qu'infantile qu'elle lui avait porté avant leur mariage.

Au cours des mois, puis des années qui s'étaient écoulés depuis qu'elle avait compris que ni l'amour ni le désir n'auraient leur place dans son mariage, elle ne s'était jamais rien refusé dans sa quête de la connaissance ; en retour, elle ne repoussait jamais Hest quand il venait dans son lit affirmer ses droits conjugaux. Elle n'avait jamais pleuré sur son absence d'intérêt pour elle ni tenté de le faire changer d'attitude en usant de ses charmes ; en deux occasions honteuses et vaines, elle avait cherché à éveiller son désir pour elle, et elle évitait de s'attarder sur ces souvenirs humiliants : il avait répondu à ses efforts par des moqueries cruelles qui avaient gravé au fer rouge ces

deux nuits dans sa mémoire. Non, mieux valait se soumettre et feindre d'ignorer sa présence quand il passait, car alors il allait droit au but et ne s'attardait pas.

Après chacune de ses visites, il attendait qu'elle lui en annonçât l'échec pour recommencer. Deux fois seulement au cours de leurs cinq années de mariage, elle s'était dite enceinte, et Hest avait accueilli la nouvelle avec enthousiasme avant de manifester son agacement, voire sa colère, lors des fausses couches qui avaient suivi quelques mois plus tard.

Cette fois, il ne réagit que par un petit soupir à l'anéantissement de ses espoirs. « Alors il faudra essayer à nouveau. »

Elle contempla l'arme qu'il venait de lui donner, puis, froidement, elle s'en servit. « Peut-être à mon retour du désert des Pluies. Entreprendre un tel périple en étant enceinte risquerait de mettre en danger l'issue de la grossesse ; je pense donc que nous attendrons que je sois rentrée avant d'essayer de nouveau. »

Elle vit sa cible frémir, et c'est d'une voix plus forte, tendue par l'indignation, qu'il demanda : « Ne croyez-vous pas plus important de donner le jour à un fils et un héritier que de vous lancer dans votre voyage ridicule ?

— Je ne suis même pas sûre que vous en soyez vous-même convaincu, cher Hest ; si vous y attachiez tant de prix, vous feriez peut-être plus d'efforts dans ce domaine, et remettriez certains de vos propres déplacements et rendez-vous nocturnes. »

Il crispa les poings et se plongea dans la contemplation du parc par la fenêtre. « Je m'efforce seulement d'épargner vos sentiments ; je sais bien qu'une femme de bonne éducation ne supporte pas de gaieté de cœur les besoins d'un homme.

— Mon cher époux, sous-entendriez-vous que je ne suis pas bien éduquée ? Car j'en conviendrai : certaines femmes de ma connaissance me diraient même sans éducation si je leur livrais les détails de notre vie intime. » Son cœur tonnait dans sa poitrine ; jamais elle n'avait osé lui parler aussi ouvertement ni tenu des propos qu'il risquait d'entendre comme une critique de ses efforts.

À cette dernière pique, il se retourna vers elle. Le contre-jour plongeait ses traits dans le noir, et Alise tâcha de deviner son humeur à sa voix. « Vous ne feriez pas cela. » Supplication ? Menace ?

Il était temps de miser. Elle avait le sentiment qu'elle devait tout risquer dès à présent ou se reconnaître définitivement vaincue. Elle sourit à Hest et s'efforça de s'exprimer avec calme sur le ton de la conversation. « Ce serait plus facile si je me trouvais loin de mon cercle d'amies habituel ; si, par exemple, je m'en allais dans le désert des Pluies pour observer les dragons. »

Au cours de leurs années de mariage, ils avaient ainsi ferraillé en

quelques occasions, peu nombreuses, et elle avait rarement remporté le duel. Une fois, ils s'étaient ainsi disputés à propos d'un manuscrit qu'elle avait acheté particulièrement cher ; elle avait proposé de le rendre au vendeur en lui disant que son mari n'avait pas les moyens de le payer ; comme aujourd'hui, elle avait vu Hest hésiter, réfléchir puis réviser l'opinion qu'il avait de sa femme et des solutions qui s'offraient à lui. Il regarda Alise, la tête penchée de côté, et elle regretta soudain de ne pas distinguer plus clairement son visage. Mesurait-il à quel point elle manquait d'assurance ? Voyait-il la femme effrayée qui se cachait derrière le coup audacieux qu'elle jouait ?

« Notre contrat de mariage stipule sans ambiguïté que vous devez collaborer à mes efforts pour produire un héritier. »

Croyait-il la prendre en défaut ? Croyait-il avoir meilleure mémoire qu'elle ? Quel sot ! La colère l'enhardit. « Était-ce rédigé en ces termes ? Je ne me rappelle pas vous avoir entendu les lire pendant la cérémonie, mais je puis certainement consulter les documents officiels si vous y tenez ; et, pendant que je m'entretiendrai avec le gardien des Documents, je rechercherai aussi la clause selon laquelle vous promettiez de me laisser me rendre dans le désert des Pluies pour étudier les dragons. Je m'en souviens très clairement. »

Il se raidit. Elle avait été trop loin, et elle sentit son cœur cogner dans sa poitrine. Elle avait vu Hest passer sa fureur sur des objets inanimés ou des animaux, mais elle ne s'en jugeait pas à l'abri pour autant, car, à coup sûr, elle appartenait à ses yeux à ces deux catégories. Il rougit, les dents dénudées par un rictus, et Alise se pétrifia comme face à un chien enragé ; peut-être cette immobilité permit-elle à son époux de se ressaisir, car il déclara d'une voix basse et entendue : « Dans ces conditions, il vaut mieux, en effet, que vous alliez dans le désert des Pluies. »

Et il sortit sans un mot de plus, en claquant la porte si fort que l'eau déborda du vase de fleurs sur le bureau. Alise resta un moment tremblante à reprendre sa respiration ; un instant, elle se demanda si elle avait gagné, puis jugea la question sans intérêt. Elle tira le cordon pour appeler sa femme de chambre tout en songeant déjà à ce qu'elle devait emporter pour son voyage.

« Cette chemise est fichue. »

Hest leva les yeux de son bureau, dans l'angle de sa chambre, la plume à la main, le front plissé par l'agacement. « Si elle est fichue, elle est fichue ; je n'ai pas envie d'en entendre parler. Tu n'as qu'à la jeter. » Il trempa sa plume dans l'encrier et se mit à gratter furieusement son parchemin. Il était de mauvaise humeur ; mieux valait se taire et finir de défaire ses bagages.

Sédric soupira discrètement. Certains jours, continuer à servir

Hest lui apparaissait comme le meilleur des avenir, mais d'autres, comme ce jour-là, il se demandait comment il pourrait le supporter ne fut-ce qu'une minute de plus. Il contempla les traces de brûlure qui mouchetaient la manche en soie bleue ; il savait précisément ce qui s'était passé : une pipe négligemment tapotée contre la porte de la voiture, et le vent de la course avait renvoyé les braises sur le bras de Hest avant qu'il eût le temps de le rentrer. De l'ongle, il gratta le tissu, et les traces noires se transformèrent en petits trous. Non, impossible de la récupérer ; quel dommage !

Il se rappelait clairement ce jour baigné de soleil et le marché chalcédien où ils avaient acheté la coupe de soie, lors du tout premier voyage où il avait accompagné Hest en Chalcède. Se rendre à l'étranger pour faire du commerce était pour lui une expérience enthousiasmante qui avait rehaussé à ses yeux le prestige de son ami et employeur lorsqu'il l'avait vu se déplacer avec assurance et compétence dans la pagaille et le tohu-bohu du marché. À l'époque, il n'était pas sans risque pour deux marchands terrilvilliens de s'aventurer dans un marché de la capitale chalcédienne ; le souvenir de la guerre restait présent à l'esprit de tous, et nul ne croyait en une paix trop récente. Pour chaque marchand désireux de s'emparer d'un marché, il y avait deux soldats chalcédiens qui souffraient encore de la façon dont Terrilville avait repoussé leur invasion et prêts à régler leur compte à des étrangers imprudents. Les veuves qui s'agglutinaient aux abords des marchés pour demander l'aumône crachaient régulièrement dans la direction des deux hommes et les maudissaient, tandis qu'alternativement les orphelins mendiaient quelques pièces auprès d'eux ou leur jetaient des pierres.

L'espace d'un instant, tout lui revint, le soleil brûlant, les ruelles étroites et sinueuses, les jeunes esclaves en tunique courte, aux jambes nues et poussiéreuses, qui couraient en tous sens, l'odeur lourde des âcres herbes à fumer qui flottait entre les éventaires, et les femmes, drapées de dentelle, de soie et de rubans, qui évoquaient de petits navires chargés de tissu. Mieux que tout, il se rappelait Hest à ses côtés qui marchait à grands pas, un sourire ravi aux lèvres, les yeux avides de tous les spectacles exotiques qui s'offraient à lui ; il se précipitait d'un étal à l'autre comme s'il participait à une course aux articles les plus recherchés et ne se laissait pas freiner dans ses maquignonages par son chalcédien hésitant. Si un vendeur secouait la tête ou haussait les épaules, il parlait plus fort ou faisait des gestes plus amples jusqu'à ce qu'il se fût fait comprendre. Il avait acheté la coupe de soie bleue pour une poignée de pièces puis s'était éloigné rapidement en laissant à Sédrick le soin de conclure la transaction avant de le rattraper, le rouleau de tissu azur sur l'épaule. Plus tard le même jour, ils s'étaient rendus chez un tailleur voisin de leur auberge,

à qui Hest avait demandé de confectionner trois chemises pour chacun d'eux à partir de la coupe de soie ; la commande était prête le lendemain matin. « Quel pays merveilleux que Chalcède ! s'était-il exclamé en passant la prendre avec Sédric. À Terrilville, j'aurais payé trois fois plus cher et j'aurais dû attendre une semaine. » Et les chemises étaient taillées à la perfection.

Et voici que, deux ans plus tard, Hest avait abîmé la dernière de ses chemises en soie bleue à cause de quelques braises négligemment jetées au vent ; le dernier souvenir partagé de ce premier voyage ensemble avait disparu. C'était typique de Hest : tout en passion, mais sans aucun sentiment. Les trois chemises de Sédric étaient intactes, mais il ne les porterait sans doute plus. Il poussa un petit soupir en pliant la chemise une dernière fois et en la déposant sur la pile de vêtements à jeter.

« Si tu as quelque chose à me dire, accouche et cesse de tourner en rond en soupirant comme une pucelle qui se meurt d'amour dans une mauvaise pièce jamaillienne ! » Les calculs auxquels il se livrait ne donnaient pas les résultats escomptés ; il repoussa violemment les feuilles, dont plusieurs tombèrent par terre. « Tu me rappelles Alise, avec ses regards chargés de reproche et ses soupirs inaudibles. Cette femme est insupportable ! Je lui ai tout donné, tout, mais elle passe son temps à faire la tête, quand elle ne déclare pas tout à coup qu'elle en veut davantage !

— Elle fait la tête uniquement quand tu la maltraites. » Les mots avaient jailli avant même que Sédric s'en rendît compte. Il soutint le regard dur de Hest et lut une dispute prochaine dans les ridules au coin de ses yeux et ses lèvres amincies. Trop tard pour les explications ou les excuses ; une fois que Hest affichait cette expression, la querelle était inévitable ; autant tout déballer tant que l'occasion s'en présentait, avant que Hest ripostât par sa logique acérée et mît son opinion en pièces. « Tu as bel et bien promis à Alise qu'elle pourrait aller voir les dragons ; ça faisait partie de vos vœux de mariage. Tu as énoncé cette clause en public et tu l'as signée ; j'étais là, Hest ; tu ne l'as pas oubliée, et tu sais très bien l'importance qu'elle y attache. Il ne s'agit pas d'une lubie de petite fille : c'est la passion de sa vie ; elle ne prend plaisir qu'à l'étude de ces créatures et à la recherche de tout ce qui s'y rapporte. Tu n'as pas le droit de le lui interdire ; ce n'est pas juste, et c'est déshonorant pour toi de feindre de ne pas te rappeler ta promesse – déshonorant et indigne de toi. »

Il commit l'erreur de s'interrompre pour reprendre son souffle.

« Déshonorant ? » Hest s'exprimait d'un ton froid, incrédule. « Déshonorant ? » Sédric sentit sa respiration accélérer.

Soudain Hest éclata de rire, et Sédric eut l'impression de recevoir une douche glacée. « Que tu es naïf ! Non, ce n'est pas ça ; tu

n'es pas naïf, tu as une obsession infantile pour l'idée que tu te fais de la justice. Ce n'est pas juste pour elle, dis-tu ; et moi, dans l'affaire ? Nous avons conclu un marché, Alise et moi : elle devait m'épouser, me donner un héritier, et, en retour, je lui laissais la libre disposition de ma fortune et de ma demeure pour ces recherches qui lui tiennent tant à cœur. Tu as accès à mes comptes, Sédrick : s'est-elle privée de rien dans ses achats de manuscrits et de parchemins rares ? Je ne pense pas. Mais où est l'enfant qu'elle m'avait promis ? Où est l'héritier qui mettra un terme aux critiques de ma mère et aux regards accusateurs de mon père ?

— Une femme ne peut forcer son corps à concevoir », murmura Sédrick avec audace ; mais, lâchement, il ne put ajouter : « Et elle ne peut pas concevoir seule non plus. » Mieux valait ne pas soulever le sujet devant Hest.

Pourtant, son ami parut entendre les mots qu'il n'avait pas prononcés. « Peut-être ne peut-elle pas se forcer à concevoir, mais on sait bien qu'une femme dispose de différents moyens pour éviter la conception, ou pour se débarrasser d'un enfant importun.

— Je ne vois pas Alise faire ça, dit Sédrick à mi-voix. Je la crois très seule, et elle accueillerait avec plaisir un enfant dans sa vie. En outre, elle a pris l'engagement de tout faire pour te donner un héritier, et elle ne reviendrait pas sur sa parole. Je connais Alise.

— Vraiment ? répliqua Hest d'un ton sec. Alors tu aurais été étonné si tu avais entendu notre conversation de tout à l'heure ! Elle a quasiment refusé d'accomplir son devoir conjugal tant qu'elle ne serait pas revenue de son voyage au désert des Pluies ; elle a débité je ne sais quelle stupidité selon laquelle elle ne voulait pas entreprendre son périple enceinte, avant de se défausser sur moi du fait qu'elle n'attende pas encore d'enfant ! Et de menacer de m'humilier publiquement des échecs qu'elle m'impute ! » Il saisit un plumier en ivoire et l'abattit violemment sur son bureau. Sédrick entendit l'objet craquer, et il frémit intérieurement. Hest était en fureur, et, le lendemain, quand il se rappellerait comment il avait abîmé le précieux ornement, la colère le reprendrait. Il poussa un soupir sifflant empreint de rage. « C'est intolérable. Si mon père m'impose encore un sermon, un sous-entendu sur la façon d'engrosser cette rouquine, je... » Il se tut, suffoqué par l'outrage. Les heurts avec son père devenaient de plus en plus fréquents, et chacun le mettait d'une humeur massacrant pendant des jours.

« Ça ne ressemble pas à l'Alise que je connais », dit Sédrick en s'efforçant de détourner la conversation ; il savait qu'il s'aventurerait en terrain dangereux : Hest était très capable d'exagérer ou de déformer une histoire pour se donner le beau rôle, mais il mentait rarement ; s'il disait qu'Alise l'avait menacé, c'était vrai. Pourtant, cela allait à

l'encontre de tout ce que Sédric savait d'elle. Celle qu'il connaissait avait un tempérament doux et réservé, quoiqu'il l'eût vue se montrer très obstinée à l'occasion ; cet entêtement pouvait-il la pousser à menacer son mari pour l'obliger à tenir parole ? Il l'ignorait. Hest lut l'incertitude sur son visage et secoua la tête.

« Tu persistes à la voir comme la petite fille innocente à qui tu as offert ton amitié alors que personne ne voulait la fréquenter, et elle l'a peut-être été à une époque, encore que j'en doute ; elle cherchait seulement à se montrer gentille avec un garçon aussi maladroit et aussi seul qu'elle. Une alliance d'inadaptés, en quelque sorte – ou d'âmes sœurs, si tu préfères. Mais elle a changé, mon ami, et tu ne dois pas laisser ces vieux souvenirs t'aveugler. Elle veut tirer tout le profit possible de notre relation et se débrouiller pour que ça lui coûte le moins possible. »

Sédric se tut. *Maladroit et seul. Inadaptés.* Les mots se répercutaient en lui comme des cailloux pointus. Oui, il l'avait été.

Comme toujours, Hest avait dit la vérité, mais il avait un don pour la parsemer de petites insultes, douloureuses mais indéniablement vraies. Un souvenir lui revint involontairement : une chaude journée en Chalcède où Hest et lui avaient été invités chez un marchand pour assister à un divertissement : autour d'une fosse circulaire où était enfermé un sanglier, on avait distribué des sarbacanes aux invités, qui s'étaient fort amusés à exaspérer la créature et rivalisaient pour ficher les fléchettes dans ses zones les plus sensibles. Point d'orgue du spectacle, on avait lâché trois molosses sur la brute pour l'achever. Quand Sédric avait voulu quitter son siège pour s'en aller, Hest l'avait discrètement rattrapé par le poignet et lui avait soufflé : « Reste, ou nous paraîtrons non seulement pusillanimes mais grossiers. »

Il s'était rassis malgré son écœurement.

La façon dont Hest le criblait de petites insultes lui rappelait le tourment qu'ils avaient infligé au sanglier ; son ami avait alors la même expression calculatrice qu'aujourd'hui et visait les points les plus douloureux pour y planter ses réflexions acérées. Ses lèvres au dessin parfait formaient une ligne dure, ses yeux verts fixés sur lui, étrécis et froids, évoquaient ceux d'un félin.

« Je n'étais pas seul, dit Sédric à mi-voix : Alise était mon amie. Elle venait voir mes sœurs, mais elle prenait toujours le temps de bavarder avec moi ; nous échangeons nos romans préférés, nous jouions aux cartes et nous nous promenions dans le jardin. » Il se revit tel qu'il était alors, tenu à l'écart par la plupart des jeunes gens de son école, source d'incompréhension pour son père, cible des taquineries de ses sœurs. « Je n'avais personne d'autre », murmura-t-il, et il regretta aussitôt amèrement ces mots qui en disaient trop sur sa

personnalité. « Nous nous soutenions mutuellement. »

Mais sa réflexion à mi-voix paraissait avoir touché son ami. « Je n'en doute pas, fit-il d'un ton radouci ; et la petite fille d'alors était sûrement flattée de l'attention que lui portait un homme plus âgé ; peut-être même était-elle amoureuse de toi. » Il sourit et ajouta : « Comment le lui reprocher ? Qui n'aurait pas succombé à ton charme ? »

Sédric le regarda fixement, respirant sans bruit. Hest lui retourna son regard sans ciller ; ses yeux étaient à présent du vert profond de la mousse à l'ombre des arbres. Sédric se détourna, le cœur serré. Maudit ! D'où tenait-il tant de pouvoir ? Comment Hest pouvait-il lui faire si mal, et, l'instant d'après, le faire fondre ainsi ?

Il baissa les yeux, la chemise de Hest toujours entre les mains. « Ne souhaites-tu pas parfois que tout soit différent ? demanda-t-il à mi-voix. Je suis si las de tous ces artifices et de toutes ces supercheries ! Si las de cette comédie !

— Quelle comédie ? » fit Hest.

L'autre le regarda, surpris, et Hest lui rendit son regard, le visage de marbre. « Si je possédais ta fortune, dit Sédric, je m'en irais ailleurs, loin de tous ceux qui nous connaissent, et je recommencerais une nouvelle vie, selon mes propres conditions et sans excuses. »

Son ami éclata d'un rire âpre. « Et très vite ta fortune disparaîtrait. Je te l'ai déjà dit, Sédric : il y a une différence immense entre avoir de l'argent et être riche. Ma famille est riche, et il faut des générations pour accumuler une fortune ; la fortune a des racines qui s'étendent très loin et des branches qui s'entrecroisent dans une cité. Tu peux prendre de l'argent et t'enfuir, mais, une fois l'argent dépensé, tu es pauvre, et tu n'as plus en ligne de mire que de longues années de dur travail pour établir les fondations de la fortune de la génération suivante. Or, ça ne m'intéresse nullement ; j'aime mon existence, Sédric, je l'aime telle qu'elle est, et j'y tiens beaucoup. Voilà pourquoi je n'aime pas du tout qu'Alise cherche à la bouleverser ; et je trouve encore plus détestable que tu paraisses croire cette conduite acceptable chez elle. Si je tombe, qu'advient-il de toi, à ton avis ? »

Involontairement, Sédric baissa les yeux comme s'il avait honte, tout en rassemblant ce qui lui restait de courage pour défendre Alise. « Il faut qu'elle aille dans le désert des Pluies, Hest. Laisse-la faire, et je pense que ça lui suffira pour le restant de ses jours. Elle a besoin de cette occasion de sortir, d'agir, de voir le monde par elle-même au lieu de le découvrir à travers de vieux manuscrits déchirés ; c'est tout. Laisse-la se rendre dans le désert des Pluies, tu le lui dois bien – et moi aussi, car n'est-ce pas moi qui l'ai amenée à t'épouser ? Fais-lui ce simple petit cadeau ; ça ne fera de mal à personne. »

Hest poussa un grognement méprisant, et, quand Sédrick releva les yeux, il vit son expression moqueuse et ses yeux verts de glace. Il réfléchit aux paroles qu'il venait de prononcer et comprit son erreur : Hest n'aimait pas entendre qu'il devait quoi que ce fut à quiconque. Il quitta son bureau et fit le tour de la pièce à pas lents. « Ça ne fera de mal à personne ? répéta-t-il en imitant la voix de Sédrick. Ça ne fera de mal à personne, mais, à mon portefeuille, si. Et à ma réputation ! À mon amour-propre aussi, mais je suppose que ça t'est égal. Je devrais laisser ma femme aller se balader dans le désert des Pluies, toute seule, dans une quête sans queue ni tête pour trouver un Ancien vivant au diable vauvert ou pour sauver de pauvres dragons infirmes ? Je trouve déjà grave qu'elle passe tout son temps libre plongée dans ces idioties ; devrais-je la laisser exposer son obsession à la vue de tous ? »

Sédrick s'efforça de s'exprimer d'un ton raisonnable. « Il ne s'agit pas d'une obsession, Hest, mais de l'intérêt d'un savant...

— Un savant ! C'est une femme, Sédrick ! Et pas particulièrement cultivée ! Regarde l'instruction qu'elle a reçue : elle partageait une gouvernante avec ses sœurs ! Une gouvernante de bas étage, sans doute, incapable de leur enseigner mieux qu'à lire, à calculer et à broder de petites fleurs sur des mouchoirs. Une instruction tout juste suffisante pour lui attirer des ennuis, oui ! Suffisante pour qu'elle se donne des airs de « savant » et croie pouvoir s'acheter une place sur un navire et s'en aller toute seule, sans songer aux convenances ni à ses devoirs envers son mari et sa famille. Et sans réfléchir un instant, à coup sûr, à la dépense que représente pour son époux un voyage aussi futile !

— Tu en as les moyens, Hest ! L'autre jour encore, j'entendais Bradoc se plaindre de ce que son épouse lui coûte en robes, en petites fêtes pour ses amies et en constante rénovation de leur maison. Alise ne dépense rien dans ces domaines ; elle vit le plus simplement du monde, hormis en ce qui concerne les documents dont elle a besoin pour ses recherches. Franchement, Hest, ne crois-tu pas lui devoir cet exutoire, après toutes ces années d'attente ? Laisse-la effectuer son voyage ; tu disposes de quantité de relations le long du fleuve du désert des Pluies : un seul mot de toi et elle pourrait sans doute embarquer gratuitement à bord de la *Dune d'Or* ou de n'importe quelle autre vivenef. Et je connais cinq ou six Marchands du désert des Pluies qui se feraient un plaisir de lui offrir l'hospitalité, aussi excentrique que soit Alise ; ils espéreraient y gagner tes faveurs et...

— Faveurs que je devrais leur retourner plus tard. Et, « aussi excentrique que soit Alise », comme tu le dis toi-même, quelle belle recommandation ! J'entends les réflexions d'ici : « Oui, nous avons reçu la folle qui sert d'épouse à Hest Finbok ; elle a passé son temps à

fouiner dans les ruines et à jacasser avec les dragons. Un délice de jeune femme ! Elle a le cerveau aussi vermoulu qu'une vieille bûche. » »

Hest avait un talent certain pour imiter voix et manières. Malgré sa contrariété, Sédrick dut réprimer un sourire devant son ami soudain transformé en vieille commère à l'accent des marais du désert des Pluies ; il secoua la tête d'un air sévère.

Son ami prit soudain un ton décidé. « Peu importe ce qu'elle dit ou ce qu'elle a prévu : elle ne partira pas. En tout cas, pas seule. »

Sédrick, un instant silencieux, répondit enfin : « Alors accompagne-la. Va dans le désert des Pluies avec elle et profite de l'occasion pour renouer tes contacts là-bas ; il doit bien y avoir six ans que tu ne t'y es pas rendu...

— Et pour d'excellentes raisons ! Tu n'imagines pas la puanteur de ce fleuve, Sédrick, ni la pénombre accablante de la forêt. Ces gens vivent dans des maisons en bois et en papier et ils se nourrissent de lézards et d'insectes ! Et la moitié présente des anomalies dues au désert des Pluies qui me font frissonner d'horreur, je n'y peux rien. Non, aller rencontrer les Marchands du désert des Pluies sur place ne ferait que détériorer mes contacts, non les renforcer. »

Sédrick plissa les lèvres un instant puis se lança sur un sujet qui lui trottait dans l'esprit depuis un moment. « Te rappelles-tu ce que Begasti Cored nous a dit lors de notre dernier passage en Chalcède ? Qu'un Marchand capable de fournir au duc de Chalcède ne serait-ce qu'un petit morceau de dragon verrait sa fortune assurée jusqu'à la fin de ses jours.

— Begasti Cored, le chauve à l'haleine à tomber par terre ?

— Le chauve extrêmement riche à l'haleine à tomber par terre, corrigea Sédrick avec un sourire malicieux ; celui qui a bâti sa fortune, non en négociant de vastes quantités de marchandises, mais, comme il nous l'a raconté, en livrant de petites quantités de marchandises très rares au bon acheteur et au bon moment. »

Hest poussa un soupir douloureux. « Sédrick, ce genre d'histoires circulent depuis un an et demi. Tout le monde sait que le duc de Chalcède vieillit, voire qu'il est à l'agonie ; il se débat et il est prêt à essayer n'importe quelle charlatanerie dans l'espoir d'échapper à la mort.

— Et il a l'argent nécessaire. Hest, si tu te rendais dans le désert des Pluies avec Alise, tu aurais un parfait prétexte pour t'approcher des dragons et de ceux qui s'en occupent. Alise a des contacts avec eux, je le sais : je leur ai envoyé des lettres de sa part et lui en ai remis des dizaines de la leur. Si elle entreprend ce voyage, elle se débrouillera pour aller à Cassaric et au terrain des dragons, pour se trouver au plus près d'eux. » Il poursuivit en baissant involontairement

le ton : « Quelques écailles perdues, une fiole de sang, un croc... qui sait ce que tu pourrais rapporter ? La seule certitude, c'est que, quoi que tu te procures, ça vaudra, non une petite fortune, mais une énorme. » Sédric laissa tomber par terre les vêtements qu'il pliait, s'assit lourdement sur le lit de Hest et dit à mi-voix : « Avec autant d'argent, on peut aller où l'on veut, et vivre à sa guise sans craindre les critiques ; une fortune pareille garantit la respectabilité, quoi qu'on fasse. » Il regarda le mur sans le voir et se perdit dans son rêve.

La voix sèche de Hest le ramena brutalement à la réalité. « M'écoutes-tu parfois ? Mon existence me plaît telle qu'elle est, et nul ne me critique ; pourquoi irais-je risquer le confort extrême dont je jouis actuellement ? C'est stupide ! Je n'ai aucune envie de me lancer dans le trafic d'extraits de dragons, parce que, là-dessus, on pourrait fort bien me critiquer.

— Nous avons fait le commerce d'articles beaucoup plus bizarres pour des sommes bien moindres ! » Ces mots moururent dans la gorge de Sédric. Soit par incapacité, soit par refus, Hest demeurait aveugle aux possibilités qu'ouvraient de tels revenus pour eux deux, à l'existence qu'ils pourraient s'offrir loin de Terrilville.

Hest poursuivit : « Tu parlais à l'instant de respectabilité, mais je suis déjà respectable ! Cela durera-t-il si les gens voient ma femme se rendre seule dans le désert des Pluies ? Ils se demanderont ce qu'elle cherche vraiment ; je me rends bien compte qu'on nous plaint parce qu'elle n'a pas encore eu d'enfant ; alors, si elle va se balader seule dans le désert des Pluies, qu'iront raconter toutes les commères ?

— Au nom de Sâ, Hest, ce n'est pas la première à avoir du mal à concevoir ! Pourquoi crois-tu qu'on appelle la région les Rivages maudits ? Les gens ont du mal à garder leur nom de famille vivant, encore plus à l'enrichir. Personne ne porte de jugement sur le fait que tu n'aies pas encore d'enfant, sinon pour te témoigner de la sympathie ! Regarde autour de toi : ton cas n'a rien d'unique ! Quant à Alise, je viens de te proposer la solution pour éviter qu'elle voyage seule : accompagne-la – ou trouve-lui un chaperon, si tu ne veux pas prendre le temps de l'escorter toi-même. Ça ne devrait pas poser de problème !

— Très bien ! » fit Hest d'une voix cassante. En un clin d'œil, il avait cessé ses pitreries pour cracher des étincelles de fureur. « Elle partira ; je la laisserai s'en aller dans le désert des Pluies rassasier sa pauvre petite âme en s'extasiant sur les dragons et les Anciens ; je la laisserai dépenser l'argent de ma bourse comme si elle n'avait pas de fond ; et tu as raison, mon cher, très cher Sédric, je n'aurai pas de mal à lui trouver l'escorte qui convient. Tu m'as répété assez souvent ce soir quelle merveilleuse amie elle est pour toi ; tu n'en apprécieras donc que mieux de voyager dans le désert des Pluies avec elle.

Manifestement, tu en as assez de travailler comme secrétaire pour quelqu'un d'aussi égoïste et peu honorable que moi. Eh bien, sers Alise à présent ; sois son secrétaire, prends des notes sous sa dictée et porte ses bagages, fouille la boue en quête d'une écaille de dragon, ça m'évitera de vous voir l'un et l'autre pendant un mois ! J'ai un voyage à préparer de mon côté, et il faut apparemment que je trouve des compagnons gracieux pour le partager. » Comme si la question était close, Hest regagna son bureau et se rassit ; il prit sa plume et se replongea dans l'examen des documents comme si Sédric n'existait plus.

Pendant un moment, celui-ci resta incapable de parler. Enfin, il dit d'une voix hoquetante : « Hest, tu n'es pas sérieux ! »

L'autre ne lui prêta nulle attention, et Sédric comprit qu'il ne plaisantait pas du tout.

Dix-septième jour de la Lune Croissante

Sixième année de l'Alliance Indépendante des Marchands

D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville, à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug

Du Conseil des Marchands de Terrilville aux Conseils des Marchands du désert des Pluies de Trehaug et Cassaric : demande de renseignements sur de récentes rumeurs et spéculations concernant la santé et le bien-être des jeunes dragons, et leur valeur marchande en tant qu'animaux de boucherie ou bétail à vendre, en référence à notre contrat d'origine avec la dragonne Tintaglia.

Detozi,

J'ai été ravi de faire la connaissance de votre oncle Beydon. Il vous tient en haute estime et possède à l'évidence de grandes connaissances sur les pigeons. À son départ, je lui ai remis deux sacs d'excellents pois jaunes, dont j'ai constaté qu'un régime régulier exaltait le plumage de mes oiseaux. J'espère sincèrement que les rumeurs selon lesquelles il faudrait abattre les dragonneaux à cause d'une épidémie sont fausses !

Erek

Entrevues

Thymara n'était jamais à l'aise face à des inconnus ; inévitablement, ils l'examinaient de la tête aux pieds et constataient qu'elle n'eût pas dû survivre. Elle se sentait encore plus gênée de se présenter seule devant une commission composée des Marchands du désert des Pluies les plus estimés pour répondre à des questions personnelles ; ils étaient huit dans la salle richement décorée, pour la plupart des hommes d'âge moyen, tous vêtus de leurs atours de cérémonie, assis à une longue et lourde table, dans de larges fauteuils en bois sombre. Sous leurs pieds s'étendait un plancher épais, et même les murs et le plafond étaient en bois. Jamais Thymara n'avait vu de construction aussi massive. Son père et elle étaient descendus très bas le long des troncs pour y parvenir, et il l'attendait à l'extérieur ; il s'agissait de la Salle des Marchands, si ancienne et si proche du sol qu'elle ressemblait plus à une demeure jamaillienne qu'à un bâtiment du désert des Pluies. On ne trouvait des structures aussi grandes et imposantes qu'au plus bas des troncs, et Thymara gardait curieusement présente à l'esprit la massivité de la Salle ; mais, au lieu de lui donner un sentiment de sécurité, le bâtiment, par sa solidité même, lui semblait toujours sur le point de se fracasser au sol. Même l'air semblait pris au piège et immobile entre ces murs.

Seuls deux membres de la commission paraissaient capables de croiser son regard ; les deux autres détournaient les yeux, les fixaient sur un point situé derrière elle ou s'absorbaient dans les documents posés devant eux sur la table. Parmi ceux qui osaient la regarder se trouvait le Marchand Mojoin, président de la commission ; il la parcourut d'un regard qui disait clairement ce qu'il pensait d'elle avant de lui demander sans ambages : « Comment se fait-il qu'on ne vous ait pas laissée mourir à la naissance ? »

Elle ne s'attendait pas à une question aussi directe, et, l'espace d'un instant, elle resta muette. Si elle disait la vérité, quels ennuis attirerait-elle sur ses parents ? Son père avait enfreint toutes les règles en suivant la sage-femme et en rapportant le nourrisson chez lui au lieu de le laisser à la merci des bêtes sauvages et des intempéries. Elle prit son souffle et biaisa : « Mes défauts sont apparus peu à peu ; ils

n'étaient pas complètement visibles quand je suis née. »

Mojoin poussa un bref grognement d'incrédulité. Un autre Marchand s'agita dans son fauteuil, gêné pour la jeune fille. « Comprenez-vous les termes de l'emploi proposé ? demanda Mojoin d'un ton brutal. Vos parents acceptent-ils le fait qu'après votre départ avec les dragons nous ne garantissons pas votre sécurité ni même votre retour ? »

Elle s'étonna elle-même du ton calme avec lequel elle répondit : « Ils ont signé les papiers devant vous ; ils comprennent et, plus important, je comprends. Je suis assez âgée pour m'engager moi-même, » Comme Mojoin, après un hochement de tête sec, se laissait aller contre le dossier de son fauteuil, elle ajouta : « Mais j'aimerais savoir plus précisément en quoi consistent mon travail et notre mission. »

Il fronça les sourcils. « N'avez-vous donc pas lu le contrat qu'on vous a remis, jeune fille ? Tout y est expliqué clairement. Les dragons demandent que des humains les escortent jusqu'à leur nouveau lieu de résidence, en amont ; vous aurez la charge d'une ou plusieurs de ces créatures, et, selon leurs désirs ou vos ordres, vous les aiderez à gagner un site plus approprié pour eux. Vous subviendrez à leurs besoins en chassant et en pêchant, et vous resterez là où ils s'établiront en attendant qu'ils se suffisent à eux-mêmes ou qu'ils n'aient plus besoin de vous d'aucune autre manière. »

Elle déclara d'une voix froide : « Donc, si mon ou mes dragons meurent, je peux retourner chez moi. »

Mojoin se redressa brusquement. « Ce n'est pas l'attitude que nous recherchons ! Nous attendons de vous que vous fassiez votre possible pour respecter le contrat entre les Marchands et la dragonne Tintaglia. Vous avez pour tâche d'aider le ou les dragons à votre charge à trouver un site où s'installer et devenir auto-suffisant. » Il se déplaça légèrement sur son siège et ajouta comme à contrecœur : « Nous n'en faisons pas mystère, nous espérons que les dragons vous conduiront à la cité des Anciens dont ils affirment garder le souvenir, Kelsingra. »

Elle retint ses autres questions et demanda : « Avons-nous une destination précise ? A-t-on reconnu le trajet et sait-on combien de temps nous prendra le voyage ? »

À l'expression de Mojoin, on eût cru qu'il avait croqué un aliment répugnant et qu'il eût aimé le recracher ; enfin, il répondit de manière évasive : « Les dragons paraissent posséder des souvenirs ataviques de la zone en question, et ils seront vos meilleurs guides pour parvenir à un site qui leur convienne. L'antique cité sera peut-être votre destination ultime, mais il est tout à fait possible que vous découvriez un autre site plus approprié.

— Je vois », dit-elle, laconique. Elle voyait, en effet : son père avait raison, il ne s'agissait pas d'une émigration mais d'un exil, du bannissement à la fois de dragons gênants et de toutes sortes d'inadaptés de la société.

« Vous voyez ? Parfait ! s'exclama aussitôt l'autre avec soulagement. Nous sommes donc d'accord. » Il prit un tampon sur la table et en frappa les documents. « Une fois que vous aurez signé, vous serez officiellement embauchée ; à la sortie de la salle, on vous remettra votre sac de fournitures et on vous emmènera auprès des dragons. Vous recevrez une avance correspondant à la moitié de votre salaire ; je vous conseille de faire rapidement vos adieux à vos parents, car vous partirez aussitôt que possible. » Il poussa un document vers elle. « Savez-vous écrire ? Pouvez-vous signer ceci ? »

Elle dédaigna de répondre, prit la plume posée sur la table et signa soigneusement ; enfin elle se redressa. « C'est tout ? Nous avons fini ?

— En effet », répondit un homme à mi-voix, et quelqu'un d'autre émit un bruit qui pouvait être un petit rire gêné. Elle fit semblant de ne rien entendre, salua de la tête et s'avança pour recevoir son exemplaire tamponné du contrat. Elle constata avec surprise que ses mains tremblaient ; il lui fallut quelques instants pour réussir à tourner le gros bouton de la grande porte, puis elle la poussa trop fort et faillit tomber dans l'antichambre. Elle reprit son équilibre de justesse et paracheva son humiliation en refermant si brusquement l'huis qu'il claqua. Les autres postulants qui attendaient leur tour la regardèrent avec une légère surprise et une certaine réprobation.

« Bonne chance », marmonna-t-elle en passant devant eux sans les regarder, et elle sortit d'un pas précipité. Les portes qui donnaient sur l'extérieur étaient encore plus grandes et plus lourdes que les précédentes, mais cette fois elle s'y attendait ; elle les franchit sans encombre et retrouva l'air libre. Néanmoins, elle n'éprouva pas le soulagement qu'elle espérait : si bas le long des troncs, si près du sol et du fleuve, l'atmosphère paraissait plus épaisse, imprégnée d'odeurs plus fortes ; la lumière était plus faible aussi, et Thymara avait l'impression de ne pas pouvoir ouvrir les yeux assez grand pour y voir clair. Elle repéra son père qui l'attendait au bord de la large plateforme qui entourait la salle, et elle pressa le pas, son contrat à la main ; non loin de son père, mais un peu à l'écart, se tenait aussi Tatou.

D'une voix audible pour les deux, elle dit : « Ça y est, j'ai le tampon ! Je fais partie de l'expédition pour reloger les dragons. »

Tatou s'illumina d'un large sourire, et, comme leurs regards se croisaient, il brandit son propre contrat. Adossé au bastingage démodé qui entourait la plateforme, son père se redressa en souriant à son

approche, mais c'est d'une voix grave qu'il murmura : « Félicitations. Tu voulais ce travail, je le sais ; j'espère qu'il ne te décevra pas.

— Sûrement pas ! » intervint Tatou avec enthousiasme, et le père de Thymara lui jeta un coup d'œil perçant. À leur arrivée, il avait vu sans plaisir que l'enfant se trouvait déjà sur place, et, bien qu'il l'eût salué courtoisement, il n'y avait pas mis la chaleur qu'il lui manifestait d'ordinaire. Thymara soupçonnait sa mère de lui avoir parlé de la visite de Tatou, en y ajoutant un sens qu'elle n'avait pas. La jeune fille s'efforça de réparer l'accroc en s'accoudant sur la lisse entre eux afin de les lier à elle ; dos à la Salle des Marchands, elle contempla le fleuve et les marais qui le bordaient. Quelle étrange impression de se trouver si près du sol ! Derrière elle, elle entendit les portes de la Salle se rouvrir puis se fermer à nouveau, et un garçon s'écria : « Je suis pris ! » Les membres de la commission ne perdaient pas de temps à donner le coup de tampon approuvateur. Refuseraient-ils certains candidats ? Thymara en doutait.

« J'ignore si mon travail me plaira ou non, papa, mais il me permettra de voir le monde, de me débrouiller seule et de commencer une existence indépendante ; ce sera peut-être difficile, mais ça en vaudra la peine.

— Quant à moi, je meurs d'impatience de voir les dragons ! Il paraît qu'on descendra les retrouver dès que le groupe sera au complet ! »

Surprise, Thymara tourna la tête vers le nouveau venu, accoudé au bastingage près de Tatou. Elle l'avait remarqué plus tôt, alors qu'elle attendait d'être appelée pour son entretien. Manifestement né dans le désert des Pluies, il en présentait des stigmates presque aussi prononcés que ceux de Thymara ; néanmoins, il avait une beauté étrange et sauvage, avec des yeux du bleu le plus clair qu'elle eût jamais vu et une chevelure épaisse, d'un noir luisant. Les griffes noires au bout de ses orteils cliquetèrent sur le bois quand il tapa du pied, bouillant d'impatience. « Ça va être extra ! » lança-t-il à Tatou avec un large sourire. Il lui tendit la main. « Je m'appelle Kanaï.

— Moi, on m'appelle Tatou », répondit le jeune garçon en la lui serrant, et Thymara comprit soudain qu'il ne s'agissait sans doute pas de son nom de naissance, mais d'un surnom qu'on lui donnait depuis toujours. L'inconnu souriait à présent à la jeune fille tout en tendant la main à son père ; celui-ci la prit en disant : « Je m'appelle Jerup, et voici ma fille Thymara. »

Kanaï lui donna une vigoureuse poignée de main puis lui demanda effrontément : « Vous accompagnez les dragons tous les deux, ou elle seulement ? Excusez-moi, mais vous me paraissez un peu vieux pour faire partie du groupe – un peu vieux et pas assez bizarre ! » Il éclata de rire à sa propre plaisanterie ; derrière lui, Tatou

fit grise mine.

Jerup ne se laissa pas démonter. « Je n'y vais pas ; Thymara part seule. Mais, comme vous, j'ai remarqué que beaucoup d'entre vous portent de lourds stigmates du désert des Pluies.

— Vous pouvez le dire ! acquiesça gaiement Kanaï. Le Conseil croit peut-être que ça nous rend plus solides, ou bien il espère que les dragons et le fleuve réussiront là où nos parents ont échoué à notre naissance. » Il se tourna vers Tatou. « Sauf en ce qui te concerne, évidemment. Tu ne ressembles même pas à quelqu'un du désert des Pluies ; pourquoi tu y vas ? » Kanaï paraissait avoir un don pour poser des questions si franches qu'elles en semblaient grossières.

Tatou se redressa et domina l'autre d'une demi-tête. « Parce que la paie est bonne, et aussi que j'aime les dragons et l'aventure. En plus, rien ne me retient à Trehaug. »

Kanaï acquiesça d'un air joyeux, et le semis d'écailles sur ses jours scintilla quand un sourire étira ses lèvres. Il avait de bonnes dents, un peu grandes, qui brillaient d'un éclat blanc dans son sourire constant. Thymara songea qu'il avait l'air d'un adolescent sur le point de faire une poussée de croissance. « C'est ça, c'est ça ! Comme moi, exactement ! » Il se pencha par-dessus la barrière, cracha bruyamment puis se redressa. « Il y a longtemps que je n'attends plus rien de Trehaug », reprit-il, et il parut soudain perdre de son optimisme ; mais aussitôt ses yeux clairs retrouvèrent leur éclat, et il dit : « Il faut que je me fasse une vie meilleure, c'est tout. Le passé est le passé, alors je vais me trouver un dragon et devenir copain avec lui ; on volera ensemble, on chassera ensemble, on restera toujours amis et on ne se mettra jamais en colère. Voilà ce que je veux », conclut-il en hochant vigoureusement la tête.

Tatou avait l'air de ne pas en croire ses oreilles, tandis que Thymara gardait le silence, horrifiée non par les rêves du garçon mais par leur étroite ressemblance avec les siens : voler avec un dragon comme les Anciens ! Que ces songes paraissaient ridicules quand elle les exprimait tout haut !

Kanaï ne remarqua pas ce silence pesant ; ses yeux se mirent à étinceler. « Regardez ! Je parie que c'est nous qu'ils cherchent. C'est l'heure de prendre nos sacs et de descendre voir les dragons ! Venez ! »

Sans prendre le temps de vérifier que ses compagnons le suivaient, il fonça rejoindre le groupe qui se formait autour d'un Marchand compassé, vêtu d'une robe jaune, un long rouleau de parchemin entre les mains. Il lisait une liste de noms et distribuait de petits bouts de papier.

« Ce Kanaï me fatigue rien qu'à le regarder, fit Tatou à mi-voix.

— Il me fait penser à un vif-lézard : jamais immobile plus d'une

minute », répondit Thymara en suivant le nouveau venu des yeux, incapable de décider s'il l'intriguait ou s'il l'agaçait ; un bizarre mélange des deux, sans doute. Elle prit une grande inspiration et continua : « Mais il a raison : allons voir ce qu'on attend de nous. » Sans un regard pour son père, elle traversa la plateforme. Elle se sentait étrangement partagée : souhaitait-elle qu'il lui fit ses adieux tout de suite et s'en allât, ou bien désirait-elle qu'il demeurât près d'elle jusqu'à son départ ? Tous les autres étaient venus seuls, apparemment ; nul n'accompagnait Tatou ni Kanaï, et elle n'aperçut qu'un adulte parmi le groupe des jeunes – car c'étaient des jeunes pour la plupart. Un ou deux de ceux qui brandissaient un contrat pour obtenir un reçu devaient avoir une vingtaine d'années, mais d'autres n'avaient pas l'air d'avoir plus que quatorze ou quinze ans.

« Certains ne sont que des enfants », dit son père d'un ton accablé. Il ne l'avait pas quittée d'une semelle.

« Et Kanaï a raison : nous avons tous des stigmates prononcés – sauf Tatou. » Elle se décida enfin à regarder son père. « Et ça explique pourquoi il n'y a quasiment que des jeunes. » Inutile d'en dire davantage : tous deux savaient que les plus marqués des habitants du désert des Pluies dès leur jeune âge ne vivaient guère au-delà de trente ans.

Son père lui saisit le poignet. « Comme des bœufs à l'abattoir », murmura-t-il, et elle s'étonna de ses propos étranges et de l'étreinte violente de sa main. Il poursuivit : « Thymara, rien ne t'oblige à prendre cet emploi ; reste à la maison. Je sais que ta mère ne te facilite pas la vie, mais... »

Elle l'interrompit avant qu'il pût continuer. « Papa, je dois le faire ! J'ai signé un contrat. Comment dit-on déjà ? Un Marchand ne vaut que par sa parole, et, moi, je n'ai pas seulement donné ma parole : j'ai signé. » Elle pensa à son rêve de se lier avec un dragon, mais préféra ne pas en parler : les chimères de Kanaï résonnaient encore à ses oreilles. Elle prit une grande inspiration et continua d'un ton pragmatique : « Et puis tu sais bien que je ne peux pas reculer ; je veux pouvoir dire que je me suis prise en main et que j'ai fait quelque chose de ma vie. Je suis heureuse d'être ta fille, mais je ne peux pas m'arrêter là ; je dois... » Elle chercha ses mots. « Je dois me mesurer au monde, prouver que je peux l'affronter et faire mon chemin.

— Tu as déjà fait ton chemin », fit-il, mais sans énergie. Quand elle posa la main sur la sienne, il lui lâcha le poignet. Elle s'arrêta ; Tatou, devant eux, lui lança un coup d'œil interrogatif, mais, d'un léger signe de tête, elle lui indiqua de continuer à marcher.

« Nous devrions nous dire au revoir ici, déclara-t-elle soudain.

— Je ne peux pas, répondit-il, l'air horrifié.

— Papa, je dois y aller, et c'est le moment idéal pour nous

séparer. Je sais que tu t'inquiéteras pour moi, et je sais aussi que tu me manqueras, mais séparons-nous maintenant, au début de mon aventure. Dis-moi « bonne chance » et laisse-moi partir.

— Mais... » Il la prit soudain dans ses bras et la serra contre lui en lui murmurant d'une voix rauque : « Alors, va, Thymara ; va prendre ta mesure. Ça ne changera rien pour moi parce que je la connais déjà et que je n'ai jamais douté de toi, mais découvre ce que tu as besoin de découvrir. Et ensuite reviens-moi, je t'en prie, que ce ne soit pas la dernière fois que je te vois.

— Ne dis pas de bêtises, papa ; bien sûr que je reviendrai ! » Mais un picotement d'angoisse lui parcourut le dos. *Non, je ne reviendrai pas.* Cette pensée s'imposa si fortement qu'elle ne put l'exprimer tout haut ; aussi rendit-elle son étreinte à son père, puis, comme il s'écartait d'elle, elle lui fourra dans la main sa petite bourse. « Garde-la pour moi jusqu'à mon retour », lui dit-elle, puis, sans lui laisser le temps de réagir, elle se détourna et s'éloigna. Elle n'aurait pas besoin d'argent pendant l'expédition, et cette somme pourrait servir à son père si elle ne revenait pas. Qu'il la conserve pour le moment en y voyant une promesse de retour.

« Bonne chance ! » lança-t-il, et elle répondit « Merci ! » Elle vit Tatou regarder son père d'un air surpris puis se tourner comme pour aller lui dire adieu lui aussi ; mais à cet instant l'homme au parchemin lui demanda d'un ton sec : « Veux-tu ton reçu ou non ? Sans lui, tu n'auras pas ton sac de fournitures !

— Bien sûr que je le veux », répliqua Tatou en lui arrachant le bout de papier de la main.

L'autre secoua la tête. « Tu es fou, murmura-t-il. Regarde autour de toi, petit ; ta place n'est pas avec eux.

— Vous ne savez pas où est ma place ! » rétorqua violemment l'enfant. Puis, à Thymara, il dit : « Où est passé ton père ?

— Il est rentré. » Et, évitant de croiser son regard, elle s'avança vers l'homme, lui montra son contrat et dit : « Donnez-moi mon reçu, s'il vous plaît. »

Les sacs méritaient à peine leur nom, cousus grossièrement et traités avec une espèce de cire pour les rendre imperméables. À l'intérieur, on trouvait une couverture passable, une outre, une assiette et un couteau en fer-blanc, un poignard et des paquets de biscuits de voyage, de viande séchée et de fruits secs. « Quand je vois ça, je me dis que j'ai bien fait d'apporter mes propres affaires, fit Thymara sans réfléchir, avant de voir l'expression de Tatou.

— C'est mieux que rien », répondit-il d'un ton bourru, et Kanaï, qui s'était attaché à eux comme une tique à un singe, ajouta d'un ton enthousiaste : « J'ai une couverture bleue, ma couleur préférée ! Ça,

c'est de la chance !

— Elles sont toutes bleues, rétorqua Tatou, et Kanaï acquiesça.

— C'est bien ce que je disais : j'ai de la chance que le bleu soit ma couleur préférée. »

Thymara se retint de lever les yeux au ciel ; on savait bien que, parmi les plus marqués par le désert des Pluies, certains présentaient en plus des troubles mentaux. Kanaï était peut-être un peu simple d'esprit, ou simplement d'un tempérament excessivement optimiste. En tout cas, son énergie donnait du courage à Thymara alors même que sa loquacité lui portait sur les nerfs, et elle s'étonnait de la facilité avec laquelle il s'était attaché à elle et Tatou : d'ordinaire, les gens ne l'approchaient qu'avec circonspection et maintenaient toujours une certaine distance ; même les clients habituels de ses parents, au marché, se tenaient toujours à l'écart d'elle. Kanaï, lui, ne la quittait plus, et, chaque fois qu'elle se tournait vers lui, il souriait comme un singe des ramilles ; ses yeux bleus pétillants semblaient dire qu'elle et lui partageaient un secret.

Les douze candidats du désert des Pluies et Tatou, en majorité adolescents, s'accroupirent en rond sur une zone de terre nue. Ils étaient descendus jusqu'au sol pour recevoir leurs sacs à dos, dont les vivres devaient leur permettre de s'alimenter les premiers jours ; une gabarre les accompagnerait, avec à son bord plusieurs chasseurs professionnels exercés à reconnaître les territoires inconnus, et des vivres supplémentaires pour les humains et les dragons, étant entendu que chaque gardien devait s'efforcer d'apprendre le plus vite possible à subvenir seul à ses propres besoins et à maintenir son dragon en bonne santé, projet qui laissait Thymara sceptique ; elle observa ceux qui devaient devenir ses compagnons et songea que peu d'entre eux, sans doute, avaient jamais eu à trouver seuls leur nourriture, sans parler de pourvoir à l'alimentation d'un dragon. L'inquiétude lui tenailla le ventre.

« On nous dit qu'on doit aider les dragons à trouver de quoi manger, mais il n'y a rien là-dedans qui puisse servir à chasser », fit Tatou d'un ton chagrin.

Une fillette d'une douzaine d'années s'approcha de leur groupe. « Il paraît qu'on va nous donner du matériel de pêche et une foëne avant notre départ », annonça-t-elle, l'air timide.

Thymara lui sourit. L'enfant était maigre, avec de fines mèches de cheveux blonds qui pendaient de son crâne couvert d'écailles roses, des yeux brun clair qui deviendraient sans doute cuivrés et une bouche aux lèvres quasiment inexistantes. Thymara jeta un regard discret à ses mains : elle avait des ongles parfaitement normaux ; la compassion la saisit brusquement : elle n'avait dû présenter aucune difformité apparente à la naissance et ne commencer à changer qu'à

l'approche de la puberté. Cela arrivait parfois. Thymara était heureuse d'avoir toujours su ce qu'elle était ; cela lui avait évité de rêver en vain de se marier et d'avoir des enfants, au contraire de cette petite. « Je m'appelle Thymara ; lui, c'est Tatou, et lui Kanaï. Et toi ?

— Sylve. » L'enfant parcourut Kanaï des yeux, et celui-ci lui fit un grand sourire. Elle se rapprocha de Thymara et demanda tout bas : « Nous sommes les seules filles du groupe ?

— Il me semble en avoir vu une autre tout à l'heure, blonde, d'une quinzaine d'années.

— C'était peut-être ma sœur ; elle m'a accompagnée pour me donner du courage. » Elle s'éclaircit la gorge. « Et pour rapporter à la maison l'avance sur mon salaire. L'argent ne me servira à rien là où on va, et ma mère est très malade ; ça lui permettra peut-être d'acheter les médicaments qu'il lui faut. » Elle s'exprimait avec une fierté décomplexée. Thymara hocha la tête ; l'idée qu'elle et Sylve pussent être les deux seules filles de l'expédition l'inquiétait un peu, mais elle dissimula son émotion sous un sourire. « Eh bien, au moins, nous pourrions discuter ensemble si nous voulons avoir une conversation intelligente !

— Hé ! » s'exclama Tatou, tandis que Kanaï regardait fixement Thymara en disant : « Quoi ? Je ne comprends pas.

— Il n'y a rien à comprendre », répondit-elle d'un ton rassurant, puis elle se tourna vers Sylve et leva les yeux au ciel avec un signe de la tête en direction du garçon.

Soudain, la fillette se dressa d'un bond. « Regardez ! On vient nous chercher pour nous conduire aux dragons. »

Thymara se leva plus lentement, déjà munie du sac à dos qu'elle avait apporté de chez elle ; elle accrocha sur une épaule celui qu'on lui avait fourni. « Alors il faut y aller », murmura-t-elle. Involontairement, son regard se porta vers la voûte des arbres où se nichait sa maison, et elle constata sans grande surprise que son père l'observait depuis les marches du large escalier qui montait en spirale le long de l'immense tronc. Elle lui adressa un dernier signe de la main puis fit le geste de le chasser.

Tatou avait suivi son regard ; il agita frénétiquement les mains à l'adresse de son père puis lui cria impétueusement : « Ne vous en faites pas, Jerup ! Je veillerai sur elle !

— Toi, tu veilleras sur moi ? » s'exclama-t-elle d'un ton moqueur, assez fort pour que son père l'entendît, du moins l'espérait-elle, puis, avec un ultime salut de la main, elle fit demi-tour et suivit les autres. Ils se dirigeaient vers le quai où les attendaient les bateaux qui les transporterait jusqu'à Cassaric et au terrain d'éclosion des dragons.

« Moi, je trouve qu'il n'est pas normal. »

Leftrin se gratta la joue. Il avait besoin de se raser, mais de nouvelles écailles étaient apparues sur ses pommettes et à l'angle de sa mâchoire. Les écailles ne le dérangaient pas tant qu'elles poussaient vite, mais il n'aimait pas avoir la barbe et la moustache ; hélas, quand il essayait de se raser en contournant les écailles, il se retrouvait généralement couvert de méchantes coupures.

« Je le reconnais plus. »

Ces deux réflexions à la suite l'une de l'autre valaient un discours, venant de Souarge. Leftrin haussa les épaules. « Evidemment qu'il a changé, nous le savions dès le début ; lui aussi le savait, et il l'a accepté. C'est ce qu'il voulait.

— Tu en es certain ?

— Bien sûr. Mataf est mon bateau, la vivenef de ma famille, et le lien qui nous unit me permet de savoir ce qu'il veut.

— Moi, il y a quinze ans que je parcours ses ponts ; lui et moi, on se connaît aussi. Eh bien, je le sens impatient, comme s'il attendait quelque chose.

— Je crois que je sais ce que c'est. » Leftrin laissa son regard errer sur le sillage du bateau sur le fleuve. Les étoiles brillaient le long d'un large ruban de ciel ; de part et d'autre, les hauts arbres du désert des Pluies se penchaient avec curiosité. Le calme régnait ; sur les rives, on entendait les cris habituels des créatures nocturnes ; l'eau murmurait le long de la coque du *Mataf* qui remontait le courant. Une lanterne répandait sa lumière jaune par la porte du rouf : l'équipage prenait son repas du soir dans le cliquetis de la vaisselle, le murmure des conversations et l'odeur du café frais. À une réflexion inintelligible de Belline, Skelli éclata d'un rire chaud et doux dans la nuit ; le petit rire grave de Grand Eider souligna leur gaieté.

Leftrin passa lentement les mains sur la lisse de Mataf, puis il adressa un hochement de tête à l'homme de barre. « Il va bien ; il savait qu'il y aurait des changements.

— Je fais des rêves en ce moment. »

Le capitaine acquiesça de la tête. « Moi aussi. »

Un sourire se dessina peu à peu sur les lèvres du timonier. « J'aimerais pouvoir voler.

— Lui aussi. Nous aussi. »

« Pourquoi fallait-il que tu voyages précisément sur ce bateau ? », demanda brusquement Sédric.

Alise se tourna vers lui, surprise. Accoudés au bastingage, ils regardaient les énormes troncs des arbres du désert des Pluies défiler devant eux en une procession sans fin ; certains de ces géants antiques possédaient des dimensions de tours de guet qui réduisaient

curieusement celles de leurs immenses voisins. Des draperies de lianes et des rideaux de mousses fines comme de la dentelle pendaient des branches étendues et reliaient les arbres pour former une muraille apparemment impénétrable. Sous ce firmament de feuilles et de mousses, le sol de la forêt paraissait marécageux et lugubre, terre d'éternel crépuscule et de lumière dissimulée.

Alise était montée sur le pont pour profiter des rares heures de jour ; le fleuve parcourait une large vallée de marais, mais la forêt qui le bordait s'élevait si haut que la cime des arbres formait un double horizon de frondaisons au milieu duquel courait un ruban de ciel bleu ; malgré son étroitesse apparente, Alise savait qu'il était aussi large que le flot gris du fleuve.

Elle avait été étonnée de voir Sédric la rejoindre, car elle ne l'avait quasiment pas croisé depuis leur départ de Terrilville ; il prenait même ses repas dans sa cabine. Pendant tout le voyage, il s'était montré taciturne et réservé, plus effacé et solennel que jamais. À l'évidence, sa mission ne lui plaisait pas. Alise, quant à elle, avait appris avec effarement quel compagnon son époux lui avait choisi ; à quoi cela rimait-il ? S'il voulait protéger sa réputation, pourquoi lui fournir comme chaperon son secrétaire, un homme ? Comme dans tant de cas où Hest décidait arbitrairement de sa vie, il n'avait pas daigné lui fournir d'explication.

« Je place Sédric à votre disposition pour votre folie du désert des Pluies », avait-il annoncé de but en blanc en entrant dans la salle à manger où elle prenait son petit déjeuner, le lendemain de leur conversation. Debout, il s'était servi. « Faites-en ce que vous voulez », avait-il poursuivi. Il n'avait pas levé les yeux à l'entrée de Sédric, et avait seulement conclu : « Il doit obéir à vos ordres, vous protéger, vous divertir, tout ce que vous désirerez. Vous en serez ravie, j'en suis sûr. » Il avait prononcé ces derniers mots avec tant de mépris qu'elle avait tressailli.

Puis il avait quitté la pièce. Quand elle s'était tournée vers Sédric, confuse, son air abattu l'avait choquée, et ses tentatives ultérieures pour lancer la conversation alors qu'il mangeait son petit déjeuner du bout des lèvres s'étaient soldées par des échecs.

Hest n'avait même pas attendu qu'elle partît en voyage pour s'embarquer lui-même dans un nouveau périple commercial. Son agitation avait envahi la maison, et il avait invité deux de ses plus jeunes amis à l'accompagner. Au cours des journées qui avaient précédé son départ, il n'avait cessé d'envoyer Sédric par toute la ville récupérer des documents pour son voyage, prendre une nouvelle garde-robe qu'il avait commandée, se procurer une réserve de vins et de mets de choix pour son déplacement. Alise était navrée pour Sédric, manifestement malheureux de la situation, et elle avait pris

seule, autant que possible, ses dispositions pour sa propre expédition afin de lui laisser un peu de temps libre. Néanmoins, elle ne regrettait pas sa décision de partir, et, bien qu'elle trouvât étrange que Hest eût choisi Sédric pour l'accompagner, cette perspective l'enchantait : elle se réjouissait à l'avance de partager seule avec lui son aventure avec les dragons ; elle avait espéré le voir aussi enthousiaste qu'elle.

Mais, durant les semaines précédant leur départ, et surtout après celui de Hest, Sédric avait paru abattu, voire hargneux avec elle, ce qui ne lui ressemblait pas. Suivant les instructions de son employeur, il arrivait ponctuellement au petit déjeuner, chaque jour, pour annoncer les missions qu'il avait remplies en relation avec le voyage à venir et s'enquérir de celles qui l'attendaient pour la journée ; ils parlaient mais n'avaient pas de vraies conversations. Quelques jours avant d'embarquer, il avait requis un peu de temps libre pour dîner avec un des partenaires commerciaux chalcédiens de Hest arrivé inopinément à Terrilville ; elle lui avait accordé sa soirée avec plaisir en espérant le voir revenir de meilleure humeur, mais, le lendemain matin, lorsqu'elle lui avait demandé comment s'était passée sa réunion avec Bégasti Cored, il avait promptement changé de sujet pour aborder les détails de leur voyage et trouvé une dizaine d'occupations pour la journée.

Une fois qu'ils eurent embarqué sur le *Parangon*, loin de retrouver sa gaieté, il avait passé les premiers jours de voyage enfermé dans sa cabine sous prétexte de mal de mer. Alise ne croyait pas à cette excuse : il avait effectué tant de déplacements avec Hest qu'il avait certainement le pied marin désormais. Néanmoins, elle l'avait laissé en paix et avait occupé son temps en explorant la vivenef et en s'efforçant de faire connaissance avec l'équipage ; quand Sédric la rejoignit sur le pont ce jour-là, donc, elle en fut ravie, et encore plus quand il s'adressa à elle, même s'il posa sa question d'un ton accablé.

« C'était le seul bateau qui avait assez de place pour deux passagers et qui partait à la date voulue, dit-elle.

— Ah ! » Il réfléchit un moment. « Alors, quand ta as affirmé à Hest que tu avais déjà réservé ton billet, tu mentais ? »

Malgré son ton monocorde, pas vraiment accusateur, ses propos touchèrent un point sensible. Alise battit en retraite mais ne se rendit pas. « Je ne mentais pas exactement ; mes plans étaient faits même si je n'avais pas acheté mes billets. » Elle regarda l'onde lisse et grise. « Si je ne lui avais pas dit que je partais, il ne m'aurait pas écoutée, ou bien il aurait repoussé la discussion à plus tard. Je n'avais pas le choix, Sédric. » Elle se retourna vers lui. Malgré son expression maussade, sa chemise blanche et son manteau bleu lui donnaient un air désinvolte ; le vent faisait danser ses cheveux sur son front. Elle lui sourit et poursuivit avec sincérité : « Je regrette que tu te sois retrouvé

mêlé à ma dispute avec Hest ; je sais que tu fais ce voyage contre ton gré.

— En effet ; et je n'aurais pas choisi un bateau porte-malheur pour l'effectuer.

— Porte-malheur ? Ce bateau ?

— Le *Parangon* ? Ne me regarde pas ainsi, Alise ; tout le monde connaît cette vivenef et sa réputation, à Terrilville. Il a roulé sur lui-même et tué tout son équipage, quoi, à cinq reprises ? » Il secoua la tête. « Et tu nous fais embarquer à son bord pour nous rendre dans le désert des Pluies ! »

Alise se détourna ; elle sentit soudain la lisse sous ses mains, faite de bois-sorcier, comme on appelait ce matériau, à l'instar de la plus grande partie de sa coque et de sa figure de proue tout entière. Le *Parangon* était une vivenef éveillée, douée de conscience, et sa figure de proue entretenait des relations avec l'équipage, le subrécargue et les équipes portuaires comme n'importe quel humain. Elle avait entendu dire que les vivenefs percevaient tout ce qui se disait à leur bord, et, de fait, les infimes vibrations qui parcouraient le bois du bastingage donnaient une sensation de vie ; c'est donc d'un ton ferme qu'elle répondit : « C'est arrivé, oui, mais pas cinq fois, j'en suis sûre ; et c'était il y a longtemps, Sédric. A ce que je sais, il a changé et il est beaucoup plus heureux. » Elle lança à son compagnon un regard qui le suppliait de se taire ou de trouver un autre sujet de conversation. Il se redressa en haussant ses sourcils parfaits d'un air d'incompréhension, et elle poursuivit précipitamment : « Sachant ce que nous savons aujourd'hui du fameux bois-sorcier, je ne puis lui reprocher ses actes ; je trouve même miraculeux que les vivenefs se soient si bien remises d'avoir appris ce qu'elles sont et comment elles ont été créées. Ce que les Marchands ont fait était impardonnable ; à leur place, je me montrerais sans doute moins aimable.

— Je ne comprends pas ; pourquoi nous en voudraient-elles ? »

Alise se sentait de plus en plus mal à l'aise ; elle avait l'impression de donner des explications à son compagnon mais de s'adresser en réalité au *Parangon*. « Sédric, enfin ! Les gens du désert des Pluies qui ont découvert les dragons endormis dans leurs gangues, aussi appelées cocons, ignoraient complètement leur véritable nature : ils croyaient avoir trouvé d'immenses troncs d'un bois parfaitement sec, seul capable de supporter les eaux acides du fleuve. Ils les ont donc débités en planches pour en construire des bateaux. Et si, au cœur de ces « troncs », ils mettaient au jour quelque chose qui ne faisait manifestement pas partie d'un arbre, ils s'en débarrassaient sans y penser davantage. Les dragons embryonnaires finissaient au rebut et mouraient.

— Mais ils étaient sûrement déjà morts, après tout ce temps au

froid et à l'obscurité.

— Pas Tintaglia ; pour la faire éclore, il a suffi d'un peu de soleil et de chaleur. » Elle se tut et une boule se forma dans sa gorge ; elle reprit d'un ton empreint d'émotion : « Si nous avions compris plus tôt, les dragons seraient revenus dans notre monde ! Mais nous les avons privés de leur vraie forme, nous avons fixé les planches faites de leur chair sur nos bateaux. Par l'exposition à la lumière du soleil et l'interaction avec des esprits familiers s'est mise en route une espèce de métamorphose, et ils se sont éveillés, non sous l'aspect de dragons mais de bateaux. » Elle se tut à nouveau, accablée par le crime qu'avaient commis les humains dans leur ignorance.

« Alise, ma chère amie, je crois que tu te tourmentes pour rien. » Sédric s'exprimait avec douceur, non avec condescendance ; mais elle le sentait plus étonné de sa réaction que compatissant au sort des dragons avortés, et elle en fut surprise ; il montrait habituellement une si grande sensibilité qu'elle ne comprenait pas cette absence d'empathie pour les vivenefs et les dragons.

« Madame ? »

L'homme s'était approché d'elle par-derrière si discrètement qu'elle sursauta au ton de sa voix. Elle se retourna pour regarder le jeune matelot. « Bonjour, Clef ; vous vouliez quelque chose ? »

Il acquiesça puis, d'un brusque mouvement de la tête, rejeta en arrière une mèche de cheveux blondis par le soleil qui lui tombait dans les yeux. « Oui, madame – enfin, pas moi : le bateau, Parangon. Il aimerait vous parler, il a dit. »

Il avait un léger accent qu'elle n'arrivait pas à reconnaître, et, depuis qu'elle avait embarqué, elle n'avait pas réussi à déterminer quelle fonction il occupait à bord. On le lui avait présenté comme simple matelot, mais le reste de l'équipage le traitait plutôt comme le fils du commandant ; Althéa, l'épouse du capitaine Trelle, le faisait courir de tous côtés, sans pitié mais affectueusement, et leur petit garçon, qui parcourait le pont et le gréement du navire de façon imprévisible et à grands risques pour sa sécurité, le considérait comme un grand jouet mobile. Elle lui sourit donc avec plus de chaleur qu'elle ne l'eût fait à un domestique ordinaire et demanda : « Vous dites que le bateau souhaite me parler ? La figure de proue ? »

Une expression d'agacement ou d'une émotion similaire passa fugitivement sur les traits du garçon. « Le bateau, madame ; Parangon m'a demandé d'aller à l'arrière pour vous inviter à venir discuter avec lui. »

Sédric s'était retourné lui aussi et s'adossait au bastingage. « La figure de proue souhaite s'entretenir avec un passager ? N'est-ce pas un peu inhabituel ? » On sentait un amusement chaleureux dans sa voix, accompagné du sourire malicieux qui faisait fondre ses

interlocuteurs.

Clef demeura courtois mais ne chercha pas à dissimuler son irritation. « Non, monsieur, pas tant que ça ; la plupart des passagers d'une vivenef prennent le temps de saluer le bateau quand ils montent à bord, et certains trouvent du plaisir à bavarder avec lui. Souvent, ceux qui ont voyagé avec nous plus d'une fois ou deux considèrent Parangon comme un ami, comme le capitaine Trell ou Althéa.

— Pourtant, j'ai toujours entendu dire que le *Parangon* était un peu... enfin, peut-être pas dangereux comme autrefois, mais... bizarre. » Sédrick accompagna ses paroles d'un grand sourire, mais son charme n'opéra pas.

« Comme tout le monde, non ? marmonna sèchement Clef avant de se redresser et de s'adresser directement à Alise : Madame, Parangon vous invite à venir lui parler ; si vous voulez, je peux lui répondre que ça ne vous intéresse pas. » Il s'exprimait avec raideur.

« Mais j'adorerais m'entretenir avec lui ! » s'exclama-t-elle. Elle n'avait pas à forcer son enthousiasme. « J'en ai envie depuis que nous avons embarqué, mais je ne voulais pas paraître présomptueuse ni gêner l'équipage. J'y vais tout de suite, si vous le permettez ! Sédrick, inutile de m'accompagner si ça te met mal à l'aise ; Clef acceptera certainement de m'escorter.

— Mais pas du tout ; ce sera certainement passionnant. » Sédrick se redressa.

« Dans ce cas, allons-y sans plus attendre. »

Clef intervint, l'air gêné mais la voix ferme : « Mais, madame, c'est à vous que le bateau veut parler, pas à lui. »

Surprise, Alise répondit : « Vous pensez donc qu'il refusera sa présence ? »

L'autre déplaça son poids d'un pied sur l'autre en réfléchissant, puis il haussa les épaules. « Aucune idée. Comme dit votre ami, notre Parangon est un peu bizarre ; il peut le prendre mal ou se sentir flatté. À mon avis, il n'y a qu'une façon de le savoir.

— Alors j'accompagne mon amie », fit Sédrick d'un ton dégagé. Il offrit son bras à Alise qui le prit avec plaisir ; malgré son agacement précédent, elle n'avait aucun mal à lui pardonner.

« Je vais avertir Parangon que vous arrivez », murmura Clef, et il s'éloigna sur le pont, pieds nus, rapide et silencieux comme un chat. Le suivant des yeux, Alise dit tout bas à Sédrick : « Voilà un curieux jeune homme. As-tu remarqué le tatouage d'esclave sur son visage ?

— On dirait qu'il a essayé de l'effacer. Quel dommage ! Il serait encore plus beau sans cette cicatrice.

— Dans son métier, une balafre ou deux n'ont sans doute rien d'exceptionnel. En arrivant sur le quai pour embarquer, j'ai noté que même la figure de proue était un peu abîmée ; on a pourtant

l'impression qu'elle a été sculptée ainsi, avec le nez cassé.

— J'avoue ne pas avoir fait attention. » Après un instant de silence, Sédric ajouta : « Je te dois des excuses, Alise ; je t'ai honteusement négligée depuis le début du voyage. Je n'étais pas d'humeur à repartir si tôt après mon retour à Terrilville. »

Elle sourit et répondit avec franchise à sa défense polie : « Sédric, tu aurais pu passer tout le temps que tu voulais à la maison, tu n'aurais sans doute jamais eu envie de te rendre dans le désert des Pluies ; et, pour ma part, je m'excuse que Hest ait décidé de t'imposer ma compagnie ; sincèrement, je ne m'y attendais pas du tout. Il m'a déjà surprise en m'annonçant qu'il me fallait un chaperon, et j'ai cru alors qu'il choisirait une vieille matrone respectable et empressée qui trotterait sur mes talons. Mais pas toi ! Je n'ai pas imaginé un instant qu'il se passerait de toi pour que tu m'escortes !

— Moi non plus », répondit-il d'un ton cocasse, et ils éclatèrent de rire à l'unisson. Alise lui adressa un sourire chaleureux, ravie : elle retrouvait le Sédric qu'elle connaissait.

Impulsivement, elle serra légèrement son bras et dit : « Tu sais, notre amitié d'autrefois me manquait. Tu n'apprécies peut-être pas ce voyage, mais j'en profite d'autant plus que j'ai le plaisir de ta compagnie et de ta conversation.

— Ma compagnie et ma conversation, répéta-t-il d'un ton étrange. J'aurais cru que tu préférerais celles de ton mari. »

Cette dernière phrase rompit l'atmosphère bon enfant, et Alise s'étonna de sa violente réaction à une réflexion que Sédric voulait sans doute amusante ; elle faillit lui révéler qu'elle ne parlait quasiment jamais avec Hest et ne le voyait guère davantage, mais elle se tut par loyauté, ou peut-être par honte, et elle mesura soudain avec déplaisir à quel point Hest l'avait réduite au silence : même absent, il bridait sa parole. Elle n'avait pas de confidente auprès de qui s'épancher de ses malheurs ; elle n'avait pas de ces amitiés intimes dont bénéficiaient certaines ; or parler avec Sédric, se rappeler leur affection mutuelle d'autrefois, avait réveillé chez elle un besoin terrible d'amitié. Cependant, ce n'était plus son ami, mais le secrétaire de son époux, et elle commettrait une double trahison en évoquant franchement devant lui l'état de dessèchement de sa relation avec Hest. Elle se sentait déjà assez humiliée que Sédric fut au courant de ses soupçons quant à la fidélité de son mari ; évoquer le délabrement de leur mariage reviendrait à trahir les vœux qui la liaient à Hest, et, pire encore, cela mettrait Sédric dans une position intenable. Non, elle ne pouvait agir ainsi avec un ami. Avait-il remarqué son soudain mutisme ? Elle espérait que non. Elle dégagea son bras du sien pour se porter en avant d'un pas rapide et s'exclamer stupidement : « On ne voit pas la fin de ces arbres immenses ! Quelle ombre ils jettent sur la terre et sur

le fleuve ! »

Clef se tenait à côté de l'échelle qui menait au gaillard d'avant. Il lui tendit la main, mais elle l'écarta gaiement avec une assurance tout à fait feinte. La masse bouffante de ses jupes et de ses jupons l'écartait des échelons tandis qu'elle grimpait. Parvenue en haut, elle mit le pied sur l'ourlet de sa jupe et trébucha, évitant de peu de tomber.

« Madame ! » s'exclama Clef d'un ton effrayé, et elle répondit : « Je vais bien ; je suis seulement un peu maladroite. » Elle rajusta ses cheveux, lissa ses jupes et parcourut les alentours d'un regard curieux. Le pont allait se rétrécissant devant elle, et il lui sembla qu'il y traînait une quantité surprenante de bouts, de taquets et d'autres choses dont elle ignorait le nom. En s'approchant de la pointe de la proue, elle vit l'arrière de la tête de Parangon derrière le beaupré ; il avait les cheveux noirs et bouclés.

« Je vous en prie, avancez-vous pour lui parler », dit Clef. Elle entendit Sédric qui maugréait en gagnant l'avant-pont à son tour. Sans se retourner vers lui, elle continua de marcher jusqu'à ce qu'elle pût se pencher par-dessus le bastingage. Elle était prévenue, mais elle éprouva tout de même un petit choc en constatant que la figure de proue plus grande que nature ne portait aucun vêtement. Son dos nu et hâlé était tourné vers elle, ses bras musclés croisés sur sa poitrine.

« Bonjour », dit-elle, puis elle se tut, incapable de prononcer un mot de plus. S'adressait-on ainsi à une vivenef ? Devait-elle l'appeler « monsieur » ou « Parangon » ? Le traiter comme un homme ou comme un bateau ?

A cet instant, il tordit le torse et tourna la tête pour la regarder. « Bonjour, Alise Kincarron ; je suis heureux de faire enfin votre connaissance. »

Il avait des yeux bleu clair qui contrastaient avec le hâle de son visage, et elle ne put en détourner les siens. Il avait le teint d'un homme, mais sa peau révélait le grain fin du bois-sorcier, avec une souplesse de pure apparence. Alise se rendit compte qu'elle le dévisageait de façon grossière et se détourna. « À la vérité, je m'appelle Alise Finbok. » Elle se tut en se demandant comment il connaissait son nom de jeune fille ; elle chassa cette question troublante de son esprit et décida de se montrer hardie et brutale à la fois. « Je suis ravie moi aussi de m'entretenir avec vous. Je n'osais pas faire le premier pas : j'ignorais le protocole à observer. Merci de m'avoir invitée. »

Parangon avait reporté son attention sur le fleuve devant lui, et il haussa ses épaules nues. « Autant que je sache, il n'existe pas de protocole pour s'adresser à une vivenef en dehors de ce que décide chaque bateau. Certains passagers viennent me saluer avant même de monter à bord, et quelques-uns ne me disent pas un mot de tout leur

voyage, du moins pas volontairement. » Il lança un sourire entendu à son interlocutrice par-dessus son épaule, comme amusé de la décontenancer. « Et d'autres m'intriguent assez pour que je les invite à bavarder avec moi. » Il reprit sa contemplation du fleuve.

Le cœur d'Alise battait fort, et la chaleur envahissait ses joues. Devait-elle se sentir flattée ou effrayée ? Elle l'ignorait. Le bateau laissait-il entendre qu'il avait surpris sa conversation avec Sédric sur les dragons ? Elle l'« intriguait », grand compliment de la part d'une créature qui eût dû devenir un dragon ; néanmoins, derrière le bonheur d'être reconnue par un être aussi magnifique, se tapissait l'inquiétude de ce que Sédric lui avait rappelé : elle avait devant elle Parangon, le bateau fou, plus connu naguère sous le nom de *Paria*. Toutes sortes de rumeurs avaient circulé sur lui à Terrilville, mais la mort de tout son équipage, par sa faute et à plusieurs reprises, relevait non de la rumeur mais du fait indéniable. En sa présence, en le regardant décider apparemment seul du cap à suivre sur le fleuve, elle mesurait à quel point il la tenait en son pouvoir, à quel point une vivenef était vivante. C'était une créature dangereuse qu'il fallait aborder avec prudence et respect à la fois.

Comme s'il avait perçu ses pensées, Parangon se retourna vers elle, et un sourire découvrit ses dents blanches. Un frisson parcourut le dos d'Alise lorsqu'elle se rappela que ce visage, à l'origine adolescent, avait été abîmé à coups de hache par des pirates, disaient certains, tandis que d'autres en rejetaient la responsabilité sur l'équipage même du bateau. Mais quelqu'un avait resculpté le bois pour lui donner le visage d'un jeune homme qui ne manquait pas de beauté malgré ses balafres. La jeunesse de ses traits humains contrariait l'image mentale qu'Alise se faisait de Parangon en vieux dragon plein de sagesse, et la déconcertait. Du coup, elle s'exprima avec une raideur involontaire. « De quoi souhaitiez-vous m'entretenir ? »

Sans s'émouvoir, il répondit : « De dragons, et de vivenefs ; d'après les on-dit, vous remonteriez le fleuve jusqu'à Trehaug, où s'arrête ma course, puis par-delà les eaux profondes jusqu'à Cassaric. Est-ce vrai ? »

Les on-dit ? Mais elle répondit : « En effet ; je suis en quelque sorte spécialiste des dragons et des Anciens, et je voyage dans le but de voir par moi-même les dragonneaux afin de les étudier. J'espère pouvoir leur parler et leur demander quels souvenirs ancestraux ils ont des Anciens. » Elle sourit avec satisfaction en ajoutant : « De fait, je m'étonne un peu que nul n'y ait songé avant moi.

— Certains y ont certainement pensé avant de découvrir qu'ils perdaient leur temps à essayer de discuter avec ces pitoyables bêtes.

— Pardon ? » La désinvolture avec laquelle il parlait des jeunes dragons la laissait pantoise.

« Ce ne sont pas plus des dragons que moi », répondit Parangon d'un ton négligent. Il se retourna vers Alise, les yeux sombres comme une nuée d'orage. « On ne vous a rien dit ? Ils sont infirmes, tous autant qu'ils sont ; ils sont sortis de leurs gangues mal formés, et le temps n'y a rien changé. Les serpents étaient restés trop longtemps en mer, beaucoup trop longtemps, et, lorsqu'ils ont enfin migré, ils sont arrivés mal nourris et à la mauvaise saison. Ils auraient remonté le fleuve en fin d'été, pour s'encoconner avec d'amples réserves de graisse et tout l'hiver devant eux pour opérer leur transformation, mais ils étaient maigres, épuisés et incommensurablement vieux ; ils sont arrivés tard dans l'année et ont passé trop peu de temps dans leurs gangues. Plus de la moitié d'entre eux sont déjà morts, m'a-t-on dit, et les autres ne devraient pas tarder à les imiter. Vous n'apprendrez rien des vrais dragons en les étudiant. » Il contemplait le fleuve ; il secoua la tête, et ses boucles noires dansèrent. D'une voix plus basse, il reprit : « De vrais dragons mépriseraient ces créatures, tout comme ils me mépriseraient, moi. »

Alise ne put déchiffrer l'émotion qui sous-tendait ces propos : chagrin insondable ou dédain absolu pour le jugement des dragons ? Elle chercha les mots qui répondraient aux deux. « C'est injuste, je trouve ; vous n'êtes pas responsable de ce que vous êtes, pas plus que les dragonneaux.

— C'est vrai : je n'ai pas pu empêcher ce qu'on m'a fait et je ne peux pas changer ce qu'on a fait de moi. Mais je sais ce que je suis et j'ai décidé de continuer ainsi ; cette décision, jamais un dragon ne la prendrait, et je sais donc que je ne suis pas un dragon.

— Qu'êtes-vous alors ? » demanda-t-elle involontairement. Elle n'aimait pas la direction où s'engageait la conversation ; elle sentait comme une accusation dans les propos de Parangon, et elle ignorait si une tension émanait vraiment de la figure de proue ou si elle l'imaginait seulement.

« Je suis une vivenef », répondit-il, et, bien qu'il s'exprimât sans rancœur, il y avait une émotion dans sa voix qui parut résonner dans le plancher même, et un fatalisme qui donnait à penser qu'il parlait d'une condamnation définitive et sans fin.

« Comme vous devez nous haïr de ce que nous vous avons infligé ! » Sédric poussa un petit gémissement d'effroi, mais elle n'y prêta pas attention.

« Vous haïr ? » Parangon digéra lentement la question avant d'y répondre. Il ne se retourna pas vers Alise et garda les yeux fixés sur le fleuve que le bateau remontait. « Pourquoi perdrais-je mon temps à vous haïr ? Ce qu'on m'a fait est impardonnable, naturellement, absolument impardonnable, mais les responsables sont morts et ne peuvent ni recevoir leur châtement ni présenter leurs excuses ; et,

même dans le cas contraire, ça ne changerait rien à mon sort. Les tourments que j'endure sont irrévocables, l'avenir qu'on m'a volé ne me sera jamais rendu, la compagnie de ma propre espèce, la possibilité de chasser et de tuer, de me battre et de m'accoupler, de vivre une existence où je ne serais ni serviteur ni maître, je ne connaîtrai jamais tout cela. »

Il jeta un regard à Alise ; le bleu de ses yeux avait pris une teinte gris glacé. « Que pourrait-on faire pour réparer ? Quel sacrifice suffirait-il en compensation ? »

Le cœur d'Alise battait si fort que ses oreilles sonnaient. Était-ce pour cela qu'il avait roulé sur lui-même si souvent en précipitant dans la mort tant d'hommes ? Jugeait-il qu'il y avait eu assez de morts pour expier le crime commis contre lui ou bien en exigerait-il d'autres ?

Elle n'avait pas répondu à ses questions, et c'est d'une voix plus pénétrante qu'il la relança : « Eh bien ? Quel sacrifice conviendrait ? »

— Je n'en vois aucun », fit-elle à mi-voix. Elle resserra sa prise sur la lisse en se demandant s'il n'allait pas se mettre aussitôt sur le dos pour noyer son équipage et ses passagers.

« Moi non plus, dit-il. La vengeance ne résoudrait rien, le sacrifice ne réparerait rien. » Il reprit sa contemplation du fleuve. « J'ai donc décidé de dépasser ces impulsions, d'accepter ce que je suis, dans cette incarnation, puisque je n'ai pas le choix, et de mener ma vie tant que durera le bois qui constitue mon corps. »

Alise n'en croyait pas ses oreilles. « Vous nous avez donc pardonné ? »

Parangon eut un petit grognement narquois. « Vous vous trompez sur deux points : je n'ai rien pardonné, et je ne crois pas en ce « nous » dont, croyez-vous, je pourrais vouloir me venger. Ce n'est pas vous qui m'avez imposé ce destin, et, même dans le cas contraire, vous tuer n'y changerait rien. »

Sédric intervint soudain derrière elle. « Ce n'est pas l'attitude à laquelle je me serais attendu de la part d'un dragon. »

Parangon partit d'un petit rire méprisant et amusé à la fois. « Je vous l'ai dit : je ne suis pas un dragon, pas plus que les créatures que vous voulez étudier. C'est pourquoi je vous ai fait venir à l'avant : pour vous avertir que votre voyage ne sert à rien ; étudier ces lamentables épaves ne vous apprendra rien sur les dragons, tout comme m'étudier, moi.

— Comment ces créatures pourraient-elles ne pas être des dragons ?

— Dans un monde où auraient vécu de vrais dragons, elles n'auraient pas survécu.

— Ils les auraient tuées ?

— Ils ne leur auraient accordé aucune attention, et elles auraient

fini par mourir et se faire dévorer ; leurs souvenirs et leur savoir auraient été préservés par ceux qui s'en nourrissaient.

— Quelle cruauté !

— Aurait-ce été plus cruel que leur laisser mener la vie qu'elles ont aujourd'hui ? »

Alise s'efforça de prendre un ton assuré. « Vous avez choisi l'existence qui est la vôtre actuellement ; ne doit-on pas leur accorder la même liberté ? »

Les muscles du large dos se crispèrent, et la peur s'infiltra en la jeune femme ; mais, quand il la regarda, il y avait dans ses yeux bleus une lueur nouvelle de respect, et il acquiesça lentement de la tête. « C'est juste. Mais je vous demande tout de même de garder à l'esprit, lorsque vous étudierez ces êtres, qu'ils ne peuvent vous apprendre ce qu'étaient les dragons. À ce que je sais, la moitié d'entre eux ont éclos sans posséder les souvenirs de leurs ancêtres ; comment peut-on les considérer comme des dragons s'ils ignorent ce qu'est un dragon ? »

Cette réflexion entraîna les pensées d'Alise dans une nouvelle direction. « Pourtant, vous le savez, vous ; malgré la forme que vous habitez, vos souvenirs doivent être intacts. » Un espoir fou l'envahit et elle s'agrippa au bastingage. « Ah, Parangon ! Accepteriez-vous de les partager avec moi ? Ce serait une aubaine merveilleuse pour une chercheuse en dragons comme moi d'entendre de votre bouche ce dont vous vous souvenez ! L'idée même que les dragons puissent avoir accès à leur vie précédente est très difficile à comprendre pour les humains ; j'adorerais vous entendre me raconter ce que vous voudriez bien me dire et noter de façon exhaustive tout ce que vous vous rappelez. À elles seules, ces conversations donneraient toute sa valeur à mon voyage ! Je vous en prie, dites oui ! »

Un silence tendu suivit ces paroles. « Alise, dit Sédrick d'un ton circonspect, je crois que tu devrais t'écarter du bastingage. »

Mais elle ne bougea pas, bien qu'elle perçût elle aussi l'onde inquiète qui traversait le bateau ; le déplacement de la vivenef devint heurté, tandis que le pont se dérobaît subtilement ; mais c'était sûrement le fruit de son imagination si le vent paraissait soudain plus froid.

Dans le calme assourdissant, Parangon dit : « J'ai choisi de ne rien me rappeler. » Alise eut alors l'impression qu'un sortilège se brisait ; le bruit et la vie revinrent soudain dans le monde, y compris un claquement de talons sur le pont derrière elle. Une femme lui lança sans préambule : « Vous dérangez mon bateau ; je vais devoir vous prier de quitter le gaillard d'avant.

— Elle ne me dérange pas, Althéa », intervint Parangon alors qu'Alise se retournait pour voir l'épouse du capitaine s'approcher. Elle l'avait croisée à l'embarquement et avait bavardé avec elle à plusieurs

reprises, mais elle ne se sentait pas à l'aise avec cette petite femme habillée en matelot qui portait une longue queue-de-cheval noire ; ses habits étaient de bonne coupe et taillés dans du tissu de qualité, mais elle n'en restait pas moins une femme en pantalon et en veste. Alise n'eût pas pu imaginer tenue moins féminine, et pourtant, par son inconvenance même, elle soulignait ses formes. Althéa avait les yeux très noirs, et, en cet instant, ils étincelaient de colère ou de peur. Alise recula d'un pas et mit la main sur le bras de Sédrick, qui se déplaça de façon à se tenir entre les deux femmes et dit : « Mon amie ne voulait rien faire de mal ; le bateau nous a demandé de venir lui parler.

— C'est exact », confirma Parangon. Il tourna la tête pour les regarder par-dessus son épaule. « Il n'y a pas de problème, je t'assure, Althéa ; nous parlions de dragons, et, tout naturellement, elle a voulu savoir ce que je me rappelais de cette incarnation ; je lui ai répondu que j'avais choisi de ne rien me rappeler.

— Oh, Parangon ! » fit la femme, et Alise eut soudain l'impression d'être devenue invisible ; Althéa Trell ne lui accorda pas un regard en s'approchant pour prendre sa place à la proue. Elle se pencha sur la lisse et ses yeux se perdirent au loin sur le fleuve comme si elle partageait les pensées du bateau.

« Pa'gon ! » lança tout à coup une voix flûtée d'enfant, et Alise, se retournant, vit un petit garçon de trois ou quatre ans monter sur l'avant-pont, les bras et les jambes nus noircis par le soleil. Il s'avança en trotinant, se mit à quatre pattes et passa la tête sous le bastingage. Alise eut un hoquet d'effroi, le voyant déjà basculer par-dessus bord ; mais il attira l'attention du bateau par un strident : « Pa'gon, tu vas bien ? » Sa voix enfantine était empreinte d'inquiétude.

La figure de proue tourna la tête pour le regarder ; une moue étrange lui déforma les lèvres, puis elle sourit soudain, et son visage en fut transformé. « Je vais bien, oui.

— Attrape-moi », ordonna l'enfant, et, sans laisser le temps à sa mère de réagir, il se jeta dans les mains tendues de Parangon. « Fais-moi voler ! cria le petit espiègle. Fais-moi voler comme un dragon ! »

Sans un mot, le bateau lui obéit. Il souleva ses deux mains immenses au-dessus du fleuve tandis que le garçonnet, adossé sans crainte contre les doigts du bateau, ouvrait grand les bras comme des ailes. La figure de proue le fit aller et venir doucement dans les airs, et un cri de ravissement parvint aux spectateurs ; brusquement, la tension qui existait entre eux disparut. Parangon se rappelait-il seulement leur existence ?

« Laissons-les, voulez-vous ? fit Althéa à mi-voix.

— Mais n'est-ce pas dangereux pour le petit ? s'exclama Sédrick, épouvanté.

— Il ne saurait être plus en sécurité ailleurs, répondit sa mère

d'un ton assuré, tout comme le bateau. S'il vous plaît...» Elle indiqua d'un geste l'échelle qui menait au pont. Comme ils s'en approchaient, elle ajouta : « Ne le prenez pas mal, mais je vous saurais gré de ne plus vous adresser à Parangon à l'avenir.

— Mais c'est lui qui m'a invitée ! rétorqua Alise, les joues rouges.

— Certainement, répondit Althéa avec calme. Néanmoins, j'aimerais que vous refusiez toute autre invitation. » Elle se tut comme si elle avait fini, puis, alors qu'Alise se détournait et s'efforçait de tenir ses jupes pour descendre plus commodément, elle reprit à voix plus basse : « C'est un bon bateau et il a un grand cœur, mais nul ne sait à l'avance quels sujets risquent de le déséquilibrer, même pas lui.

— Croyez-vous qu'il ait vraiment oublié ses souvenirs de dragon ? » demanda hardiment Alise.

Althéa pinça les lèvres un instant. « Par choix, répondit-elle, je crois toujours ce que mon bateau me dit sur lui-même ; s'il affirme avoir oublié, je ne le pousse pas à se rappeler quoi que ce soit. Il y a des souvenirs qu'il vaut mieux laisser reposer ; parfois, quand on oublie, c'est que c'est préférable. »

Alise acquiesça de la tête. Elle se retournait pour poser un pied sur le premier échelon quand une voix d'homme retentit en contrebas.

« Parangon va bien ? » demanda le capitaine Trell en bas de l'échelle. Alise rougit : si elle avait eu le temps de prendre pied sur l'échelle, il eût reçu ses jupes sur la tête.

« Maintenant, oui », répondit Althéa. Puis, remarquant la posture embarrassée d'Alise, elle dit à son époux : « Brashen, veux-tu aider la Marchande Finbok ?

— Naturellement », répondit-il, et, grâce à la main qu'il lui tendit, Alise put descendre avec plus de dignité. Un instant plus tard, Sédrick la rejoignit sur le pont et lui offrit son bras qu'elle prit avec soulagement. Les événements de l'heure passée l'avaient laissée démontée, et elle s'interrogeait soudain sur le bien-fondé de son voyage. Certes, le fait que le bateau lui eût affirmé qu'on ne pouvait considérer les dragonneaux comme de vrais dragons l'avait déjà découragée, mais surtout elle avait brusquement le sentiment d'avoir sous-estimé l'appréhension qu'elle éprouverait devant ces créatures. Sa conversation avec Parangon avait bouleversé sa conception des dragons, qu'elle imaginait jusque-là, elle s'en rendait compte, comme des enfants, ce qu'ils n'étaient pas – pas davantage que Tintaglia le jour de son éclosion. Ceux-ci étaient petits et infirmes, mais en général ces créatures sortaient de leurs cocons déjà adultes.

Le capitaine n'avait pas bougé, et, comme Althéa le rejoignait sur le pont, ils barrèrent quasiment le chemin à Alise. L'homme dit d'un ton courtois mais ferme : « À l'avenir, il vaudrait peut-être mieux

que l'un de nous vous accompagne si vous désirez parler au bateau ; parfois, ceux qui n'ont pas l'habitude des vivenefs ou de Parangon lui-même peuvent le trouver intimidant, et, parfois, il peut se montrer un peu... agité.

— Mon amie n'avait nulle intention de contrarier votre bateau, répondit Sédric avec une certaine raideur, en posant la main sur celle d'Alise, geste protecteur qui la rassura étrangement. Il l'avait invitée à venir bavarder avec lui, et c'est lui qui a mis le sujet des dragons sur le tapis.

— Vraiment ? » Le capitaine échangea un regard avec sa femme. Elle hocha la tête, et il se déplaça légèrement. Alise sentit qu'il donnait l'autorisation à ses passagers de s'en aller. Il reprit d'un ton moins dur : « Ma foi, ça ne m'étonne pas. Nous entendons des nouvelles troublantes des dragonneaux chaque fois que nous passons à Trehaug, et je pense que ça lui pèse. Nous l'encourageons à ne pas s'attarder sur ce qui l'émeut excessivement.

— Je comprends », dit Alise d'une voix défaillante. Elle voulait que cette conversation cessât ; elle n'était pas à l'aise face à des inconnus. Elle avait réussi à s'opposer courageusement à son propre époux, mais, dans le monde réel, quasiment seule, elle avait le sentiment de n'avoir guère su relever son premier défi ; même si elle remerciait Sédric de son soutien, elle avait honte de cette gratitude.

« Je pense que vous devriez prévenir vos passagers avant qu'ils ne se mettent dans un mauvais cas, déclara Sédric d'un ton ferme. Il n'y a pas que votre bateau qui pourrait s'en émouvoir. Nous n'avons cherché à lui parler ni l'un ni l'autre ; au contraire, c'est lui qui nous a invités.

— Vous l'avez déjà dit, répondit le capitaine Trell d'un ton qui indiquait que sa patience s'amenuisait. Vous vous le rappelez peut-être, on vous a dit que nous prenions rarement des passagers, et, en général, il s'agit de membres de la famille ou d'amis qui connaissent tous les petites manies de Parangon. Je me souviens que le Marchand Finbok a bien souligné que son épouse devait embarquer le plus vite possible. »

Alise crispa la main sur le bras de son compagnon. Elle n'avait qu'une envie : retrouver sa cabine exigüe. Sa vision d'elle-même en exploratrice intrépide prête à braver de nouvelles expériences pour acquérir des connaissances directement auprès des dragons commençait à s'effiloche. À coup sûr, si Sédric ne s'était pas trouvé près d'elle, elle eût pris la fuite – ou pire, fondu en larmes. À cette idée, les yeux se mirent à lui piquer. *Non ! Oh, non, par pitié, pas maintenant !*

Ce fut peut-être la peur de craquer devant des étrangers qui lui donna du courage. Elle prit une grande inspiration, carra les épaules

et, de toutes ses forces, fit semblant d'avoir la vaillance qui lui faisait défaut. « Les nouveau-nés », dit-elle à mi-voix ; puis elle se reprit et déclara plus fort, en se contraignant à sourire : « Je regrette d'avoir ému votre bateau, monsieur, mais toute information concernant les nouveau-nés, comme vous les appelez, m'intéresserait énormément. Selon Parangon, il ne faut pas les considérer comme des dragons ; je trouve cette affirmation extraordinaire. Pouvez-vous m'expliquer ce qu'il entend par là ? Les avez-vous vus vous-même ? Qu'avez-vous pensé d'eux ? » Elle entassait les questions les unes sur les autres comme si elle construisait un mur pour se protéger.

« Non, je ne les ai pas vus, reconnu le capitaine.

— Moi, si », intervint sa femme dans un murmure, et elle s'éloigna lentement d'eux. Comme Alise la suivait du regard, étonnée, elle se retourna et leur fit signe de l'accompagner. Elle les mena à la cabine du capitaine, les invita à entrer et referma la porte derrière eux.

« Voulez-vous vous asseoir ? » demanda-t-elle.

Alise acquiesça de la tête. Cette brusque démonstration d'hospitalité l'intriguait mais la soulageait aussi ; elle se sentait plus à l'aise dans le décor exigu de la pièce que sur le pont ouvert à tous les vents. La cabine, malgré ses dimensions réduites, n'en était pas moins impressionnante, conçue dans un esprit d'efficacité, meublée simplement, mais tout y était d'une qualité irréprochable ; cuivre brillant et bois à la luisance somptueuse accueillaient les visiteurs ; au centre de la cabine, une table à cartes s'ornait d'une rose des vents en incrustations de différentes teintes de bois. De lourdes tentures damassées dissimulaient un lit dans un angle de la cabine lambrissée, et de petits objets, manifestement d'origine ancienne, étaient répartis par toute la pièce. Un petit mobile à motif de poissons tournait lentement près d'un hublot ; sous l'effet de la lumière, les poissons « nageaient » dans l'air en changeant de couleur ; une grosse bouilloire verte avec un bec en cuivre luisant siégeait au milieu de la table. Alise avait l'impression d'avoir pénétré dans le salon d'une riche famille de Marchands et non dans la cabine d'un bateau. Elle prit le siège qu'on lui offrait et attendit que les autres se fussent placés autour de la table.

Althéa écarta quelques mèches de cheveux de son visage et regarda son mari. Le capitaine Trell était allé s'appuyer à la paroi près d'un hublot pour contempler la rive qui défilait. « Parangon a escorté les serpents qui remontaient le fleuve du désert des Pluies, dit-il. Il les a accompagnés aussi loin qu'il le pouvait en fondant les plus grands espoirs sur eux ; aussi a-t-il été terriblement déçu en voyant éclore les ombres pitoyables des dragons qu'ils auraient dû être. Aucun d'entre eux n'approchait la taille de Tintaglia ; depuis, ils ont grandi, mais ils restent chétifs. »

Son épouse prit la bouilloire et la soupesa pour vérifier qu'elle contenait encore de l'eau. « Voulez-vous une tasse de thé ? » demanda-t-elle en la reposant sur la table comme s'ils se trouvaient bel et bien dans un salon de Terrilville. Elle passa le bout des doigts sur le flanc de l'objet, où une gravure paraissait représenter un poulet coiffé d'une couronne, et presque aussitôt un faible vrombissement s'échappa de la bouilloire tandis que de la vapeur montait de son bec.

« Extraordinaire ! s'exclama Sédrick. J'avais entendu dire qu'on avait découvert de ces théières des Anciens, mais je n'en ai jamais vu au marché de Terrilville. Elle doit valoir une fortune.

— Il s'agit d'un cadeau de mariage offert par la famille, répondit le capitaine Trell. Inestimable. Il n'y a pas besoin de feu pour chauffer l'eau, or, sur un bateau, le feu représente toujours un risque, naturellement. » Il avait ouvert un buffet et en rapportait un plateau avec des tasses et une théière. Althéa prit la suite de ses devoirs d'hôte, et Alise l'observa avec surprise qui passait de l'attitude masculine qu'elle avait sur le pont aux gestes délicats de la maîtresse de maison occupée à mesurer le thé qu'elle plaçait dans la théière et à disposer les tasses sur la table. La Terrilvillienne eut tout à coup le sentiment d'avoir ainsi un aperçu d'une vie dont elle ignorait jusqu'à l'existence, et elle se demanda pourquoi elle n'avait jamais songé à faire son chemin seule dans le monde ; pourquoi ne s'était-elle jamais donné le choix qu'entre se marier ou finir vieille fille ? Elle se rendit compte qu'elle regardait fixement Althéa quand celle-ci lui retourna un regard vaguement perplexe, et elle dévia aussitôt la conversation.

« Mais Parangon lui-même n'a jamais vu les nouveaux dragons ? »

Althéa prit une expression bizarre. « Non, naturellement. Le fleuve n'est pas assez profond pour lui permettre de se risquer aussi loin ; il a fallu travailler d'arrache-pied pour rendre cette section du fleuve accessible aux serpents, mais avec un résultat mitigé, et les tempêtes d'hiver et les inondations des années passées ont mis à mal les structures. Les berges du fleuve, comme vous l'avez vu, sont marécageuses et difficilement praticables, la forêt dense et hostile aux créatures de cette taille. Par conséquent, les dragons n'ont jamais bougé de leur terrain d'éclosion.

— Mais vous êtes allée les voir ?

— Oui, à la demande de Parangon – et aussi parce que je voulais rendre visite à ma nièce, Malta.

— Malta Khuprus ? La reine des Anciens ? »

Le sourire d'Althéa s'élargit. « Certains l'appellent ainsi alors qu'elle n'est reine de rien du tout ; c'est une lubie du Gouverneur de Jamaillia de donner à Reyn et à elle les titres de roi et reine des Anciens. En réalité, ils sont tous deux de souche marchande comme

vous et moi, et pas du tout de sang royal.

— Mais ce sont des Anciens ! »

Althéa fit mine de secouer la tête puis haussa les épaules. « Tintaglia les décrit ainsi, et tous deux ont changé physiquement au cours des ans jusqu'à ressembler aux images d'anciens qu'on trouve dans les cités enfouies du désert des Pluies. Mais Malta est née aussi humaine que moi, et Reyn, bien que marqué comme beaucoup de Marchands de notre région, ne présentait pas de différence exceptionnelle. Ce n'est plus le cas, évidemment. Notre famille les a vus, ainsi que Selden Vestrit, mon neveu, changer considérablement depuis leur rencontre avec Tintaglia ; à mon avis, c'est la proximité de la dragonne qui a provoqué ces modifications. Tous trois ont grandi ; Malta est exceptionnellement grande pour une femme de ma famille, et plus belle aussi, d'une façon étrangère à la beauté humaine. Quand elle se présente sans cape ni voile, elle m'évoque une statue qui aurait pris vie, incrustée de pierres précieuses. D'après Tintaglia, ils jouiront peut-être d'une existence beaucoup plus longue que celle des humains ordinaires, mais Malta reste Malta néanmoins. » Au ton qu'elle employait, on eût cru qu'Althéa le regrettait. Elle ajouta dans un murmure : « Et je pense qu'elle et Reyn échangeraient volontiers toute la gloire des Anciens pour un seul enfant en bonne santé.

— Mais les dragons ? intervint brusquement Sédric. Sont-ils vraiment aussi infirmes et mentalement déficients qu'on le dit ? Aurions-nous fait tout ce voyage pour rien ? »

Alise éprouva un double agacement, d'abord à ce qu'il eût interrompu les révélations d'Althéa sur les seuls Anciens existants dans le monde, ensuite au ton empreint d'espoir avec lequel il évoquait l'échec de son périple. Althéa croisa les mains sur le bord de la table et examina ses phalanges brunes et rugueuses avant de répondre.

« Ils ne sont pas comme Tintaglia, dit-elle à mi-voix. Aucun ne sait voler. Nous avons remonté le fleuve en compagnie de cent vingt-neuf serpents, et moins de la moitié ont réussi à s'encoconner et à éclore. Aujourd'hui, il en reste, voyons... moins de dix-sept aux dernières nouvelles. » Elle leva les yeux et croisa le regard éperdu d'Alise, et une expression compatissante passa fugitivement sur ses traits. « J'aimerais qu'il en aille autrement, ne serait-ce que pour Parangon. Il attachait une importance extrême à ce que les serpents parviennent au terrain d'encoconnage ; malgré ce qu'il vous a dit, je crois que le cœur d'un dragon réside dans ce bateau, et il tenait à revoir son espèce dans le ciel : cela aurait donné un sens à son propre sort. Mais ce sont des créatures mal formées et pitoyables que j'ai vues à Cassaric, et le fait que Tintaglia les ait apparemment abandonnées est révélateur : les dragons ne s'apitoient pas sur les faibles, ils les laissent mourir. Les gens qui vivent près d'eux perdent rapidement

toute sympathie pour eux. Ils sont indisciplinés, dangereux, intelligents mais impossibles à raisonner ; mais peut-être est-ce la seule réaction possible à l'existence misérable qui est la leur. Ils n'éprouvent ni respect ni gratitude envers les hommes ; ils n'en ont pas encore attaqué, bien que j'aie entendu des rumeurs selon lesquelles ils en auraient poursuivi, et ils auraient dévoré au moins un cadavre au milieu d'une cérémonie funéraire. J'ignore quel avenir les attend, en dehors d'un lent déclin et d'une mort inéluctable. » Elle s'interrompit, soupira et reprit : « Je crois que Parangon leur refuse le titre de dragons parce que c'est moins douloureux pour lui. Comme il ne peut rien pour eux, il se distancie d'eux et allège peut-être ainsi la honte qu'il éprouve à leur endroit. À la vérité, je pense que nous ne pouvons rien faire pour les aider. »

Alise se tut quelques instants puis elle dit à mi-voix : « On ne sait quasiment rien de tout ça à Terrilville. »

Althéa sourit comme à un secret connu des seuls Marchands, et elle versa un thé parfumé dans les tasses. Le capitaine Trell s'approcha de la table pour prendre la sienne et retourna aussitôt à son poste pour surveiller le fleuve. « Nos frères du désert des Pluies restent toujours discrets sur leurs affaires, et, depuis des générations, les gens de souche terrilvillienne apprennent à ne pas en parler. Néanmoins, il y a si longtemps que nous les dissimulons pour les protéger qu'il me paraît étrange que le monde extérieur soit au courant de leur existence et souhaite visiter leurs cités. »

Alise croisa le regard d'Althéa et eut soudain envie de la remercier de sa franchise brutale. « Pensez-vous que je pourrai parler aux dragons ? Apprendre quoi que ce soit d'eux ? »

Son interlocutrice changea de position sur sa chaise, et, du coin de l'œil, Alise aperçut le capitaine Trell qui secouait la tête d'un air de regret. « Je ne pense pas, répondit Althéa. À ce que j'ai vu d'eux, ils ne s'intéressent qu'aux éléments premiers de la survie, ils ne parlent que pour exiger à manger et se plaindre de leur situation. Du peu que je sais de Tintaglia, j'ai l'impression que les dragons n'estiment pas les humains dignes d'une conversation intelligente, et les nouveau-nés de Cassaric nous regardent avec tout le dédain d'adultes en pleine possession de leurs moyens ; si on y ajoute l'aigreur dans laquelle les plonge leur état... » Elle haussa les épaules. « Je ne pense pas qu'ils vous confieront leurs souvenirs ancestraux, s'ils en ont. »

Alise hocha la tête, hébétée. Elle éprouvait une sensation de vide intérieur, et elle avait le cœur au bord des lèvres. Elle but une gorgée de thé pour se donner le temps de réfléchir, mais rien ne lui vint. « Je me sens ridicule », murmura-t-elle. Elle regarda Sédric et dit d'un ton d'excuse : « Je t'ai entraîné dans cette aventure pour rien, apparemment ; j'aurais dû écouter Hest. » Elle croisa les doigts sur la

table et, une boule dans la gorge, s'adressa à Althéa : « Je n'ai réservé nos places à bord de votre bateau que jusqu'à Trehaug ; de là, j'avais l'intention d'embarquer sur une gabarre de fret, les plus petites. Je n'ai pas acheté de billets pour le retour parce que j'espérais passer plusieurs semaines, voire plusieurs mois sur place à étudier les dragons. » Elle se massa les tempes du bout des doigts ; une violente migraine menaçait sous son crâne. Elle demanda, en s'efforçant de réprimer le tremblement de sa voix : « Est-il possible de prendre tout de suite les dispositions pour notre retour à Terrilville ? »

— Vous pouvez repartir avec nous », dit le capitaine sans bouger du hublot. On sentait de la compassion dans sa voix.

« Mais sachez qu'il nous faut du temps pour décharger la cargaison, nous réapprovisionner et prendre une nouvelle cargaison, enchaîna Althéa. En outre, j'ai prévu de rendre visite à Malta pendant notre halte. Nous ne retournerons donc pas tout de suite à Terrilville ; vous devrez séjourner quelques jours à Trehaug en attendant.

— Je comprends, dit Alise d'une voix défaillante. Nous trouverons certainement de quoi nous occuper à Trehaug jusqu'à ce que vous soyez prêts à reprendre le trajet pour Terrilville.

— Tu ne comptes donc même pas te rendre à Cassaric ? Je n'arrive pas à y croire ! Il faut y aller, Alise ; après une si longue route, ce serait ridicule de ne pas y passer ! »

L'apparente déception de Sédric la surprit : quelques minutes plus tôt, il avait l'air d'espérer plus que tout que leur voyage eût été vain.

« À quoi bon ? répondit-elle d'un ton accablé.

— Ma foi... » Il parut se creuser la cervelle. « Ma foi, pour pouvoir dire que tu as vu ce que tu allais voir. Tu prétendais vouloir voir les jeunes dragons de tes propres yeux : eh bien, vas-y. » Il eut soudain l'air de retrouver son assurance, se pencha sur la table et prit les mains de la jeune femme ; il la regarda d'un air grave. « N'est-ce pas ce que tu répétais à Hest depuis des années ? Que tu voulais les voir par toi-même ? » Il eut un sourire mi-figue mi-raisin. « Tu ne vas tout de même pas rentrer à Terrilville et reconnaître que tu as fait tout ce chemin pour finalement ne pas examiner un seul de ces dragons ! »

Elle le dévisagea, pétrifiée. Elle imaginait d'ici le sourire ravi de Hest devant un tel aveu, et la bile lui brûlait la gorge. Non. Non ! Elle ne laisserait pas sa déception devenir le triomphe de son mari ! Elle battit des paupières pour refouler ses larmes et ressentit une brusque gratitude envers Sédric qui avait pensé à elle et était intervenu pour lui éviter cette humiliation. « Tu as raison », dit-elle d'une voix tremblante. Elle songea aux années où elle avait soigneusement compilé ses notes, parchemin après parchemin, d'une écriture précise, et elle retrouva sa détermination. « Tu as raison, Sédric, je dois y aller.

Je dois les voir, c'est le moins que je puisse faire. » Elle prit une grande inspiration. « J'ai commis une grave erreur, dont sont victimes trop de chercheurs : j'ai laissé mes attentes et mes espoirs influencer mon opinion ; si je me trouve devant des créatures difformes et stupides, c'est ce que je dois observer et étudier. Ce n'est pas parce que mon sujet d'étude ne correspond pas à ce que j'espérais trouver que je dois m'en détourner. Merci, Sédric. » Elle s'assit plus droit sur son siège, redressa les épaules et croisa le regard songeur d'Althéa. « Je vais poursuivre mon voyage jusqu'à Cassaric. »

La femme hocha lentement la tête, un sourire sévère mais compréhensif aux lèvres.

« Mais nous n'y resterons pas longtemps, ajouta précipitamment Sédric, et je pense que nous redescendrons le fleuve en votre compagnie ; d'ailleurs, j'aimerais retenir tout de suite nos places sur votre bateau. »

Althéa et Brashen le regardèrent avec une expression singulière, et Alise comprit leur réaction : si elle n'avait pas connu son compagnon, elle aussi se fut interrogée sur son brusque revirement, la convainquant d'abord de se rendre à Cassaric et déclarant aussitôt après qu'ils n'y séjourneraient que peu de temps. Mais elle en connaissait la raison, et elle se tut pendant qu'il discutait avec le capitaine de leur date probable de départ pour Terrilville ; elle signa sans un mot le billet à ordre pour leurs places, sans cesser de regarder Sédric, non d'un œil neuf, mais à travers le prisme affectueux de leur vieille amitié. Il n'avait aucune envie de se rendre dans le désert des Pluies, et, assurément, il ne tenait pas du tout à voyager jusqu'à Cassaric à bord d'une inconfortable gabarre à fond plat, mais il était prêt à s'y plier pour elle, pour l'aider à sauver la face devant Hest, sans se préoccuper de la gêne qu'il subirait.

Quand ils eurent conclu leurs affaires et qu'elle quitta la table, il lui offrit son bras comme toujours ; elle l'accepta en souriant, et il lui rendit son sourire en lui tapotant la main d'un geste rassurant. « Merci, mon ami, fit-elle tout bas.

— De rien », répondit-il.

FIN du Tome 1